

Elizabeth Simcoe (1762-1850): une amateur et intellectuelle anglaise dans les Canadas.
Son œuvre écrite et dessinée, et le projet colonial.

Denis Longchamps

Thèse

présentée

au

Département d'histoire de l'art

Comme exigence partielle au grade de

philosophae doctor (Ph.D.)

University Concordia

Montréal, Québec, Canada

Septembre 2009

© Denis Longchamps, 2009



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-63414-1
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-63414-1

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

■+■
Canada

Résumé

Elizabeth Simcoe (1762-1850): une amatrice et intellectuelle anglaise dans les Canadas. Son œuvre écrite et dessinée, et le projet colonial.

Denis Longchamps
Université Concordia, 2009

Elizabeth Posthuma Gwillim Simcoe était en voyage officiel dans les Canadas de 1791 à 1796. Elle accompagna son mari, John Graves Simcoe qui prenait le poste de lieutenant-gouverneur de la province du Haut-Canada récemment créé. Tout au long de ce voyage, elle rédigea un journal qu'elle envoyait par section à la famille et aux amis en Angleterre. Le journal était illustré d'esquisses prises *in situ* dont elle se servait pour peindre des aquarelles.

Les études publiées à ce jour sont surtout axées sur les écrits de Madame Simcoe, utilisant sa production artistique comme illustration. Récemment, quelques recherches se sont intéressées à son œuvre peinte, mais de façon très restreinte, n'examinant qu'un petit nombre d'œuvres à la fois généralement dans le but de situer son œuvre dans un discours sur le pittoresque. De plus, les auteurs ont abordé leur sujet d'un point de vue canadien; cependant, Elizabeth Simcoe était anglaise.

La présente dissertation analyse l'œuvre d'Elizabeth Simcoe, un corpus de plus de sept cents aquarelles, cartes, esquisses et dessins, en considérant d'abord et avant tout son patrimoine culturel et politique anglais, lequel a formé son regard. Appuyés par des études qui critiquent les approches coloniales traditionnelles, nous avons pu donner à

Madame Simcoe la place qui lui revient, celle d'une amatrice et artiste engagée. Tout en appuyant le projet colonial de son mari, Elizabeth Simcoe fit aussi, parfois publiquement, la promotion de l'Empire britannique.

Remerciements

Ce projet fut comme un long voyage avec ses escales, ses merveilleuses découvertes et ses embûches. Je me suis rendu à bon port grâce au soutien de plusieurs personnes. D'abord et avant tout, je voudrais remercier les membres de mon comité de thèse pour leur patience et leur générosité. Ma gratitude va à Didier Prioul qui en plus a suggéré la piste à suivre pour la résolution du dernier chapitre. À François-Marc Gagnon, pour toutes les discussions que nous avons eues, un chaleureux merci même si le mot semble bien petit ici. Un merci aussi pour Kristina Huneault avec qui j'ai embarqué dans ce projet. Le travail que nous avons fait ensemble a trouvé sa voie dans le projet final. Merci aussi à Jean Bélisle, avec qui j'ai eu le plaisir de travailler sur un autre projet, pour l'encouragement constant et la confiance témoignée.

Si je suis arrivé au but, c'est surtout grâce au soutien de Catherine Mackenzie qui a pris la direction de mon projet en cours de route. Son enthousiasme pour mon sujet a vite égalé ma passion pour la recherche historique. Elle a toute ma reconnaissance pour sa disponibilité, sa patience et sa générosité qui m'ont profondément touché, tout autant que son intérêt marqué pour ce projet et ceux à venir qui en ont découlés. Son support moral a été des plus apprécié tout au long de la maladie et du décès de mon père, Jean-Marc Longchamps, à qui cette dissertation est dédiée.

Je tiens aussi à remercier le personnel des bibliothèques et centres d'archives que j'ai consultés pour ce projet. Que ce soit en personne, par courrier, par téléphone ou par courriel, leur efficacité a été fort appréciée. Dans aucun ordre particulier, je remercie tout

spécialement Peter Barber, de la British Library; Richard Gerrard, registraire du Collections and Conservation Center, de la Ville de Toronto; John Hadman de la Jemima Creed Charity; Stewart Boden et Tamara Harduwar des Archives publiques de l'Ontario; Margaret Lewis, du Allhallows Museum; Normand Trudel et Sylvie Dauphin du Musée Stewart; Conrad Graham du Musée McCord; Lawrence Kanter de la Yale University Art Gallery; Elizabeth Fairman du Yale Centre for British Art; Colin Harris de la New Bodleian Library, Oxford University; Marianne Martin du Colonial Williamsburg Foundation. Ma gratitude va aussi à Ann Gwillim Parker, Hilary Arnold, Alice Thomas, Garry Essar, Sir Richard Head, Diana Parkin.

L'encouragement de mes parents et amis m'a souvent permis de rester à flots. Je les remercie pour leur réconfort, leur écoute, leur participation au projet bien malgré eux en certaines occasions, et surtout pour leur présence qui parle plus fort que tout autre chose. Merci à John Latour, Pierre-François Ouellette, Marilyn Martinez, Elaine Cheasley Paterson et Sabina Rak. Un merci tout spécial à Mary Reid qui a suivi ma carrière étudiante dès mes premiers jours à York University en 1993. Il y a aussi ceux qui ont lu, commenté, corrigé, discuté les nombreuses ébauches. Ici, je remercie Nathalie Hodgson, Louyse Lacasse et Felicity Tayler, entre autres. Ma reconnaissance va aussi au Service des Archives de Concordia, au personnel des services interbibliothèques de l'Université Concordia, à Kathleen Perry et à la Faculté et au personnel du département d'histoire de l'art. J'en oublie sûrement et bien humblement je m'en excuse. Finalement merci à ma mère Aline pour tout!

Table des matières

Résumé	iii
Remerciements	v
Liste des illustrations	x
Introduction	1
Chapitre 1 : Une milieu intellectuel, artistique et politique	50
1.1 Histoire familiale	57
• Elizabeth Montagu et Sir Gilbert Pickering	57
• Elizabeth Pickering et John Creed	59
• Elizabeth Creed et Elmes Steward	64
• Les deux sœurs Steward : Jemima Steward et Elmes Spinckes Elizabeth Steward et Thomas Gwillim	65
• Les parents d'Elizabeth Posthuma Simcoe Elizabeth Spinckes et Thomas Gwillim fils	69
• Margaret Spinckes et Samuel Graves	73
1.2 Le conjoint d'Elizabeth Posthuma Gwillim : John Graves Simcoe	77
1.3 Les amitiés	81
• Mary Anne Burges et son frère James Bland Burges	81
• Ann Hunt et sa fille Mary Hunt	89
• Ann Elliott	94
• <i>Three Friends</i> par William Pars	95
• William Boscawen et Hugh Downman	97
• James White et Edward Drewe	101
Chapitre 2 : Une amateur transatlantique	106
2.1 Les arts et la littérature chez les Simcoe	107
• La collection d'œuvres d'art et la bibliothèque des Simcoe	107
• Évidences des intérêts d'Elizabeth Simcoe	114

2.2 Son éducation artistique	119
2.3 Elizabeth Simcoe, amateur	122
2.4 Une amateur qui copie	129
2.5 Le pittoresque de Gilpin	137
2.6 Le tourisme et la quête du pittoresque	143
2.7 Les sites touristiques canadiens	146
2.8 Elizabeth Simcoe : la flore et la faune canadienne	156
Chapitre 3 : La rencontre avec les étrangers	166
3.1 Journaux de voyage, lettres et autobiographies	168
3.2 Autres lieux, autres femmes	174
3.3 Lady Anne Barnard et l'Afrique	183
3.4 Elizabeth Simcoe et les « Indiens »	188
3.5 ...et leurs représentations	195
3.6 L'absence des Canadiens-français	204
3.7 Les Anglais comme « Autre »	207
Chapitre 4 : Topographe et cartographe du projet colonial	210
4.1 Une nouvelle province à l'image de la mère patrie	213
4.2 Elizabeth Simcoe et la topographie	220
4.3 Et la cartographie	226
4.4 Une carte unique	235
Chapitre 5 : Un cadeau royal	241
5.1 L'album <i>View of North Canada</i>	242
5.2 Les premiers colons	246

5.3 La colonisation va de l'avant	254
5.4 Sites futurs et ressources naturelles	258
5.5 Une ambiguïté : <i>Chepstow Castle, from Mr Gilpin</i>	260
5.6 Guillaume le conquérant et le château de Chepstow	263
5.7 Une œuvre promotionnelle	268
Conclusion : Une amatrice engagée dans les Canadas	274
Illustrations	282
Bibliographie	306
Annexe 1 : Inventaire des œuvres d'Elizabeth Simcoe	336

Liste des illustrations

- Ill. 1 : Anonyme, *Portrait de Jemima Creed*, ca 1700, huile sur toile. (Reproduction fournie par les archives de The Jemima Creed Charity, Ashton, Northamptonshire, Royaume Uni).
- Ill. 2 : Elizabeth Creed, *Retable de la chapelle d'Ashton*, entre 1708 et 1728. (Reproduction fournie par les archives de The Jemima Creed Charity, Ashton, Northamptonshire, Royaume Uni).
- Ill. 3 : Elizabeth Creed, *Monument à Theophilus Pickering*, 1721, grisaille, Église de Titchmarsh, Northamptonshire, Royaume Uni. (*The Burlington Magazine for Connoisseurs*, vol.77, no 448 (July 1940), 25).
- Ill.4 : Mary Anne Burges, *Elizabeth Posthuma Simcoe*, 1790, lavis gris et bleu sur papier vélin. (Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc. 1972-118-2).
- Ill.5 : Pierre Paul Rubens, *Hero and Leander*, ca 1505-06, huile sur toile. (Yale University Art Gallery, 1962.25)
- Ill. 6 : Eliza Gwillim, *Moonlit Coastal View*, 1783, encre et lavis. (Stephens, Richard. *A Catalogue Raisonné of the Works of Francis Towne (1739-1816)*. Dissertation doctorale non publiée, Birkbeck College, University of London, 1996, fiche 883).
- Ill.7 : Elizabeth Simcoe, *Isle of Entry* (1791), aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-5).
- Ill.8 : Francis Towne, *Lake of Como*, s.d., aquarelle sur papier. (Collection de la Tate Gallery, Londres, T09244) .
- Ill.9 : Emily Brooke, *Vue du Cap Diamant depuis Woodfield*, ca 1796, aquarelle sur papier. (Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc. R9266-54 Collection de Canadiana Peter Winkworth).
- Ill.10 : Elizabeth Simcoe, *A Bend in the St. Lawrence, Quebec*, ca 1792, aquarelle sur carton. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-39).
- Ill.11 : George Bulteel Fisher, *Vue de St. Anthony's Nose, sur la rivière North, New York*, gravure par John William Edy, 1795.
- Ill.12 : Elizabeth Simcoe, *On the Arno between Lucca and Florence*, s.d., aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-3-2).

Ill.13 : Elizabeth Simcoe, *Sans titre [échelle pour descendre sur le rocher à Niagara]*, s.d., aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, page 24, Collection du Musée Stewart, Montréal).

Ill.14 : Robert Pilkington, *Francis Quillim (sic) Simcoe*, 1796, aquarelle sur papier. (Courtesy of the Royal Ontario Museum, 955.210.2).

Ill.15 : Elizabeth Simcoe, *Near Quebec*, ca 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-42).

Ill. 16 : Elizabeth Simcoe, *Mr Hamilton's House, the Landing*, ca 1792, mine et lavis sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-65).

Ill.17 : Elizabeth Simcoe, *Wolfe's*, ca 1792, mine sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-74).

Ill.18 : Thomas Davies, *Niagara Falls from Below*, ca 1766, aquarelle sur papier. (New-York Historical Society, 170 Central Park W, New York, NY 10024. Acc. No. 1954.3).

Ill.19 : Elizabeth Simcoe, *Niagara Falls*, 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-71).

Ill.20 : George Hériot, *Les chutes Montmorency en hiver*, ca 1794, aquarelle sur papier. (Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, n° 16675).

Ill.21 : Elizabeth Simcoe, *Falls of Montmorency, Quebec*, 179?, lavis sur carton. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-35).

Ill.22 : Elizabeth Simcoe, *Wild Flower*, ca 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-66).

Ill.23 : Elizabeth Simcoe, *Wild Flower, Kingston, July 2, 1792*, aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, page 10, Collection du Musée Stewart, Montréal).

Ill.24 : Elizabeth Simcoe, *Sans titre [plante et chenilles]*, 1793, encre et aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, page 1, Collection du Musée Stewart, Montréal).

Ill. 25 : Elizabeth Simcoe, *Moth*, 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-31).

Ill.26 : Elizabeth Simcoe, *Butterflies*, 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-35).

Ill.27 : Mary Anne Burges, *Sans titre*, [insects] page d'un des albums : *Watercolours of the Lepidoptera and Flora of the British Isle*, ca. 1790-1810, aquarelle et encre, lavis sur papier, collé sur papier glacée (Yale Center for British Art, Paul Mellon Fund).

Ill.28 : Elizabeth Simcoe, *Snow Bird, Quebec*, 15 décembre 1791, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-19).

Ill.29 : Elizabeth Simcoe, *White Fish, 19 inches long, 5 1/2 inches across the back, no teeth at all, Navy Hall*, 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-193).

Ill.30 : Elizabeth Simcoe, *Sun Fish, July 13th 1796*, aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, s.p., Collection du Musée Stewart, Montréal).

Ill.31 : Lady Anne Barnard, *Slaves Carrying Hole Loads of Wood*, s.d., s.m. (Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, dirs. *The Cape Diaries of Lady Anne Barnard, 1799-1800*- 2 Volumes. Cape Town : Van Riebeeck Society, 1999 : vol.2, 70).

Ill.32 : Elizabeth Simcoe, *Chippenawan Indians of Carganawagana*, s.d. aquarelle sur papier. (Musée McCord, Image M2125, 18^e siècle, 12.5 x 15.7 cm, Don de Mr. David Ross McCord).

Ill.33 : Elizabeth Simcoe, *Indian Bark Lodge*, ca 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-288).

Ill.34 : Elizabeth Simcoe, *Paccane, Miami Chief*, 1792-1795, gravure sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-287).

Ill.35 : Elizabeth Simcoe, *Canise or Great Sail, Chippewa Chief*, 1792-1795, gravure sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-284).

Ill.36 : John Flaxman, *John Graves Simcoe Memorial; Exeter Cathedral, England*, 1815, pierre et marbre. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-17-0-11).

Ill.37 : Elizabeth Simcoe, *River Batiscan and St. Ann seen from St. Pierre de Bequet*, 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-268).

Ill.38 : Elizabeth Simcoe, *Landscape, Newfoundland*, s.d. encre et aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-3-2).

- III.39 : Elizabeth Simcoe, *Sketch map of Upper Canada showing the routes Lt. Gov. Simcoe took on journeys between March 1793 and September 1795*, 1795, encre sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-37).
- III.40 : Elizabeth Simcoe, *Sketch of Upper Canada*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 a2).
- III.41 : Elizabeth Simcoe, *View near Quebec*, 1792, encre et lavis sur écorce de bouleau. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-33).
- III.42 : Elizabeth Simcoe, *Mill at Pte au Cardinal, July 27*, [1796] lavis sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-249).
- III.43 : Elizabeth Simcoe, *Mohawk Village on the Grand River*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15s).
- III.44 : Elizabeth Simcoe, *Castle Frank*, 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-228).
- III.45 : Elizabeth Simcoe, *Playter's bridge near York; July 6th, 1796*, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-234).
- III.46 : Elizabeth Simcoe, *Scite of Charlottetown near Long Point on Lake Erie*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 m).
- III.47 : Elizabeth Simcoe, *Chepstow Castle, from Mr. Gilpin*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 ii).
- III.48 : William Gilpin, *Chepstow Castle, de Observations on the River Wye, and Several Parts of South Wales, &c., Relative Chiefly to Picturesque Beauty, made in the Summer of the Year 1770* (London : Printed for R. Blamire, sold by B. Law, and R. Faulder, 1782).
- III.49: Eliza Simcoe, *Glecoma, Ground Ivy*, sans date, aquarelle sur papier. (Allhallows Museum, Simcoe Family Collection, HONAM 2006.166).

Introduction

Elizabeth Posthuma Gwillim Simcoe¹ (1762-1850) arriva à Québec le 11 novembre 1791 après une traversée en bateau qui avait duré plus de six semaines, ayant quitté l'Angleterre le 26 septembre. Dès le premier jour du périple, soit à partir du 17 septembre alors qu'elle était à Weymouth avec son mari John Graves Simcoe (1752-1806), elle tint un journal personnel où elle raconte les anecdotes du voyage à l'intention de ses quatre filles² qui ne les accompagnaient pas et de son amie de longue date, Mary Anne Burges, ainsi que de celles à qui elle confia ses enfants, Madame Hunt et sa fille Mary Hunt. De plus, Elizabeth Simcoe dessina et peignit à l'aquarelle les paysages, ainsi que d'autres sujets qui l'inspirèrent tout au long de ce voyage qui allait s'échelonner sur près de cinq ans, soit jusqu'au 16 octobre 1796. Comme des cartes postales, plusieurs de ces œuvres étaient jointes aux lettres et segments du journal de voyage pour les illustrer. Le voyage s'inscrivait dans le cheminement de carrière de son mari qui allait prendre son poste dans le Haut-Canada à titre de lieutenant-gouverneur de cette nouvelle province créée par l'Acte constitutionnel de 1791.

Née Elizabeth Posthuma Gwillim en 1762, le personnage central de cette dissertation, orpheline à la naissance, fut élevée par des membres de sa famille. En 1769,

¹ Son nom complet est Elizabeth Posthuma Gwillim Simcoe, mais pour faciliter la lecture j'utiliserai la plupart du temps Elizabeth Simcoe, Elizabeth ou Madame Simcoe tout au long de ma dissertation.

² Seuls les deux plus jeunes de ses enfants, Sophia (1789-1864) et Francis (1791-1812) furent du voyage, les quatre filles aînées, Eliza (1784-1865), Charlotte (1785-1842), Henrietta Maria appelée Harriet (1787-1845) et Caroline (1788-1858) restèrent à Wolford Lodge.

la tante d'Elizabeth, Margaret Spinckes épousa l'amiral Samuel Graves, et le couple prit la jeune fille en charge. Ils habitèrent Hembury Fort House, près d'Honiton dans le Devon. L'amiral possédait aussi une maison à Londres où il passait une partie de l'année et où Elizabeth rencontra celle qui allait devenir sa meilleure amie, Mary Anne Burges. Elizabeth épousa John Graves Simcoe (1752-1806), filleul de l'amiral Graves, le 30 décembre 1782, avec qui elle eut onze enfants³. Monsieur et Madame Simcoe, peu après leur mariage, ont acquis la propriété de Wolford, un domaine de 5000 acres donnant sur la rivière Wolf et dont une partie du terrain recelait l'histoire de Dunkeswell Abbey. Sur leur domaine, les Simcoe firent construire Wolford Lodge, une résidence de plus de quarante pièces, pour remplacer Wolford Church, le petit manoir d'un seul étage qui s'y trouvait auparavant. Wolford Lodge fut la résidence principale du couple Simcoe.

Contrairement à la croyance populaire, les Simcoe n'ont jamais obtenu de pairie, anoblissement royal qui leur aurait permis l'utilisation officielle du titre de Lord et de Lady⁴. Les Simcoe faisaient néanmoins partie de l'aristocratie terrienne grâce aux héritages d'Elizabeth autant du côté maternel que paternel. L'éducation qu'Elizabeth reçut était digne de son rang social et largement influencée par ses tantes, particulièrement Margaret Graves, une proche de certains membres des célèbres

³ En plus des six enfants déjà mentionnés en note 2, il y a eu Katherine (1793-1794), John Cornwall (1798-1799), Henry Addington (1800-1868), Katherine (1801-1861) et Anne (1804-1877).

⁴ J'ai consulté sur ce sujet George Kearsley, *Kearsley's Complete Peerage of England, Scotland and Ireland together with an Extinct Peerage of the Three Kingdoms* (London : Printed for G. Kearsley, 1802), et Nicholas Harris Nicolas, *A Synopsis of the Peerage of England; Exhibiting under Alphabetical Arrangement the Date of Creation, Descent, and Present Stage of Every Title of Peerage which has Existed in this Country since the Conquest in Two Volumes* (London : Printed for J. Nichols and Son, 1825). Ni l'un ni l'autre ne mentionne les Simcoe.

Bluestockings⁵. Elizabeth aimait dessiner, une activité à laquelle elle s'adonna tout au long de sa vie. Le plus grand nombre d'œuvres connues a été réalisé durant son voyage de 1791 à 1796 alors qu'elle fit des centaines de croquis et aquarelles maintenant conservés pour la plupart dans des collections publiques. Les genres abordés par Elizabeth Simcoe dans les Canadas se divisent en catégories bien définies : les paysages avec ou sans architecture ou présence humaine, la faune et la flore, et quelques portraits. En plus, elle a fait des cartes géographiques et créé un album, de dessins faits sur de l'écorce de bouleau, qui fut présenté à George III accompagné d'une carte sur le même matériau.

La présente dissertation fut motivée par notre intérêt pour le côté inusité et inattendu de certaines œuvres du corpus d'Elizabeth Simcoe. Ces œuvres ne sont pas des paysages, ce qui fut le centre d'intérêt des quelques études de sa production visuelle dans les Canadas. Ces dernières, malgré leur richesse, suggèrent que l'approche avec laquelle l'œuvre artistique d'Elizabeth Simcoe fut étudiée jusqu'à maintenant doit être élargie pour tenir compte, par exemple, de ses dessins minutieux de la faune, de ses portraits de chefs des Premières nations, ou encore du cadeau royal. Il est rapidement devenu évident que nous avons besoin d'une meilleure compréhension de la formation d'Elizabeth Simcoe dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. La recherche requise pour tracer un portrait plus nuancé de cette femme qui arriva dans les Canadas en 1791 permettait aussi d'ouvrir

⁵ Nous avons opté de conserver le terme en anglais. En français le terme Bas-bleu prend une valeur péjorative au XIX^e siècle sous la plume acerbe d'auteurs tel que Jules Barbey d'Aurevilly qui écrit : "Ce sont des hommes,-du moins de prétention,-et manqués! Ce sont des Bas-bleus, Bas-bleu est masculin. Les Bas-bleus ont, plus ou moins, donné la démission de leur sexe. Même leur vanité n'est plus celle de la femme...c'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire » (Barbey d'Aurevilly, *Les Bas-bleus*. Paris, 1878 : ix, xii). Tel que cité dans Nicol Pohl et Betty A. Shellenberg, « Introduction : A Bluestocking historiography » dans *The Huntington Library Quarterly*, 65 : 1-2, « Reconsidering the Bluestockings », 2002 : 6, n17.

le propos et de situer son œuvre dans le contexte des *Polite arts* (arts d'accomplissement) des femmes britanniques du XVIII^e siècle. Jusqu'à présent, l'intérêt pour son œuvre s'est limité presque exclusivement aux chercheurs nord-américains. De plus, il est devenu tout aussi évident que la relation de certains dessins et aquarelles avec le projet colonial de son mari devait être examinée avec plus d'attention qu'il ne l'avait été fait. Au-delà des raisons impératives de regarder de plus près les conditions spécifiques de la relation de son œuvre avec le projet colonial, il y a une autre raison, plus importante, de poursuivre cette approche. Bien que plusieurs femmes aient voyagé, écrit et dessiné – certaines publiant même leur récit – aucune ne l'a fait dans le contexte d'un projet colonial officiel dans les Canadas, au XVIII^e siècle.

Inévitablement, le titre d'une dissertation trahit, dès le départ, certaines de ses conclusions. Sans vouloir en donner plus que ce que le titre fournit, il est tout de même nécessaire d'expliquer quelques-uns des termes et concepts utilisés. Le premier est « amateur ». D'abord et avant tout, soyons clair, nous n'examinons pas les œuvres d'Elizabeth Simcoe pour leurs mérites artistiques, mais bien comme étant la production d'une amateur. Nous avons longuement réfléchi sur l'utilisation de ce terme, compte tenu des possibilités qui s'offraient à nous : amateur, amateur, amatrice ou femme amateur. « Amatrice » serait la version féminine acceptable d'amateur⁶. Cependant, au cours de nos recherches nous avons rencontré des oppositions à ce terme. D'abord, il est peu employé et dès son apparition au XVIII^e siècle, il suscite des débats. Utilisé à cette époque, entre autres, par Jean-Jacques Rousseau, Jean-François Féraud écrit dans son

⁶ Marie-Èva de Villiers, *Multi-dictionnaire des difficultés de la langue française*, (2^e édition; Montréal : Québec Amérique, 1992).

dictionnaire (1787-1788) « qu'un inconnu prétend que c'est un mot nouveau et inutile, et qu'on doit dire une femme amateur, comme on dit une femme auteur⁷ ». Féraud poursuit en affirmant que cette dernière expression est aussi « une nouveauté, et moins autorisée, et qui choque bien plus l'oreille qu'amatrice⁸ ». Ailleurs, le terme « amatrice » est considéré comme obsolète, n'étant plus en usage⁹ et on y favorise le terme masculin même si le sujet est féminin. Nous croyons qu'une version féminine est plus appropriée dans ce que nous voulons démontrer. Nous choisissons donc 'amateur' de la même façon qu'au Québec, nous utilisons « professeure » et « relieure » au lieu de « relieuse »¹⁰ insistant sur un statut égal entre le masculin et le féminin.

Certes, une explication sur notre choix du mot « amateur » n'est pas suffisante ici, si nous prenons en considération les multiples concepts que le terme suggère. Le concept d'amateur d'art, ou simplement « amateur », est depuis longtemps présent dans les recherches sur les arts du XVIII^e siècle en France. Il prend une nouvelle dimension avec la publication de l'étude de Charlotte Guichard intitulée *Les Amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*¹¹, et la dissertation de Sonia Couturier, *L'Implication des amateurs d'art dans les réseaux artistiques et intellectuels en France au XVIII^e siècle : le cas de Claude-*

⁷ Université de Chicago, « Dictionnaire d'autrefois », *The ARTFL Project*, [en ligne], page consultée le 5 septembre 2008, <http://artfl-project.uchicago.edu/node/17>.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Conseil international de la Langue française (Paris), « Amateur », *Orthonet*, [en ligne], page consultée le 5 septembre 2008, http://orthonet.sdv.fr/php/rech_mot.php?mot=amateur.

¹⁰ Sheilagh Smith et Hélène Francoeur. « Translation of Book Arts Terms, from English to French », (2003), *Canadian Bookbinders and Book Artists Guild*, [en ligne] page consultée le 3 juin 2008, www.cbbag.ca.

¹¹ Charlotte Guichard, *Les Amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*. (Seyssel : Champ Vallon, 2008).

*Henri Watelet*¹². Le rôle de l'amateur d'art était des plus importants dans le suivi et la gérance de la culture officielle en France, mais mon utilisation du terme « amateur » n'implique pas que la protagoniste de notre dissertation faisait partie d'une institution culturelle similaire en Angleterre. Le danger de confusion aurait pu être évité si nous avions utilisé « artiste amateur », cependant dans cette utilisation, il est facile d'opposer le mot amateur à professionnel, et du coup, le terme devient réducteur. Ainsi, le deuxième chapitre de cette dissertation reviendra sur le sujet dans le contexte anglais, mais ajoutons ici que le nom commun « amateur » offre une caractéristique appréciable. Il suggère qu'Elizabeth Simcoe puisse avoir d'autres intérêts sérieux à l'extérieur du monde de l'art.

Dans une perspective de genre, Antoine Lilti souligne qu'en France au XVIII^e siècle, « si on désigne comme *intellectuelles* des femmes qui entretenaient un rapport privilégié au savoir, et qui avaient le souci de ne pas dissimuler ce savoir, de s'en prévaloir, et, éventuellement, d'en faire un usage public, les intellectuelles existaient, mais étaient peu nombreuses¹³ ». Lilti note que « l'accès des femmes à la sphère publique et à la modernité passait par la culture imprimée [...] cet accès à la publication était assez restreint¹⁴ ». Ainsi, les femmes intellectuelles qui publiaient leur savoir et leur réflexion dans la France du XVIII^e siècle sont rares. Il y en a certainement eu en

¹² Sonia Couturier, *L'Implication des amateurs d'art dans les réseaux artistiques et intellectuels en France au XVIII^e siècle : le cas de Claude-Henri Watelet*. (Dissertation doctorale non publiée, Département d'histoire de l'art, Université Concordia, 2008).

¹³ Antoine Lilti, « La femme du monde est-elle une intellectuelle? », dans Nicole Racine et Michel Trebitsch, dir. *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*. (Bruxelles : Éditions Complexe, 2004) :88.

¹⁴ *Ibidem*.

Angleterre de la même époque, pensons à Hannah Moore (1745-1833) ou Elizabeth Montagu (1718-1800) que l'on présente généralement comme femmes de lettres. Mais notre intention est tout autre, d'où la nécessité de l'expliquer. En ce qui nous concerne, nous utilisons le mot « intellectuelle » dans sa plus simple définition. Le *Grand Usuel Larousse* définit l'intellectuel comme étant quelqu'un « chez qui domine l'activité de l'esprit, qui est tourné vers les activités de l'esprit¹⁵ ». Cette définition rejoint celles des dictionnaires de langue anglaise du XVIII^e que nous avons consulté. Par exemple, Samuel Johnson en 1797 définit le nom « intellectual » comme étant « *Intellectual*, French. Relating to the understanding; belonging to the mind; transacted by the understanding [...] perceived by the intellect¹⁶ ». Alors lorsque nous explorons la possibilité qu'Elizabeth Simcoe fût une intellectuelle, notre propos ne porte pas sur le fait qu'elle ait publié ou non quelques réflexions que ce soit ou participé dans un débat public, même si nous examinons sa relation avec différents « publics ». Nous voulons plutôt évaluer à quel point elle présente, dans ses écrits et son œuvre visuelle, un esprit inquisiteur et une approche analytique.

Une fois que nous aurons fait la recension de la littérature sur Elizabeth Simcoe, la signification de notre décision d'explorer ses œuvres canadiennes en relation avec les idées d'intellectuelle et d'amateur deviendra plus évidente. Mais avant, il reste deux

¹⁵ Larousse, « Intellectuel, intellectuelle », *Grand Usuel Larousse - Dictionnaire encyclopédique* (Larousse : Paris, 1997) : 3886.

¹⁶ Samuel Johnson, *A Dictionary of the English Language in which the words are deduced from their originals, explained in their different meanings, and authorised by the names of the writers in whose works they are found. Abstracted from the Folio ed., by the Author. To which is Prefixed, A Grammar of the English Language.* (11th edition; Edimburgh : T. Brown, 1797).

termes, aussi utilisés dans le titre et tout au long de la dissertation qui demande quelques éclaircissements. Il s'agit de « les Canadas » et de « projet colonial ».

Nous aurions pu nous en tenir à Canada. Si nous avons décidé de parler des Canadas¹⁷, c'est qu'Elizabeth Simcoe a passé beaucoup de temps, à vrai dire plus que son mari au Bas-Canada¹⁸. Plus importante encore, cette expression nous rappelle qu'Elizabeth Simcoe arriva dans les Canadas à un moment particulier dans l'histoire canadienne. Avant la conquête anglaise et le Traité de Paris de 1763, Canada désigne la colonie française aussi connue comme étant la Nouvelle-France. En 1763, le Canada devient la province de Québec et l'Angleterre impose son pouvoir colonial et par le Serment du Test, l'Église protestante aux Canadiens qui désirent s'engager politiquement. Mais la situation aux États-Unis oblige le colonisateur à assouplir son pouvoir avec l'Acte de Québec de 1774, négocié avec les représentants de l'Église catholique. Après l'indépendance des États-Unis, les colonies britanniques seront connues comme sous l'appellation de l'*Amérique du Nord britannique*¹⁹. La signature du traité de paix entre les Américains et les Anglais délimite les territoires de chacun et les Grands Lacs marquent la frontière. Entre 7000 et 9000 Loyalistes quittent les États-Unis

¹⁷ Dans la littérature anglaise on utilise régulièrement 'Canadas' pour désigner le Haut et le Bas-Canada. Par exemple dans J.M. Bumsted « The Consolidation of British North America » dans Phillip Buckner, dir. *Canada and the British Empire*. (Oxford : Oxford University Press, 2008) : 43-65; ou encore dans Elizabeth Mancke, « Early Modern Imperial Governance and the Origins of Canadian Political Culture » dans *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique*, 32 :1 (Mar. 1999) : 3-20.

¹⁸ Elle séjourna au Bas-Canada à trois reprises : lors de son arrivée d'Angleterre en 1791 pour 8 mois environ, puis lors d'un voyage à Québec pour des questions de sécurité en 1794-1795 pour 9 mois, et finalement lorsqu'elle amorce le voyage de retour en Angleterre pour 2 mois environ.

¹⁹ Incluant en 1783 les colonies de la Nouvelle-Écosse, du Québec, de l'Île Saint-Jean qui allait devenir l'Île-du-Prince-Édouard en 1799, de Terre-Neuve et des territoires de la Compagnie de la Baie d'Hudson. En 1784 s'ajoute les colonies du Nouveau-Brunswick et de Cap Breton. Cap Breton est uni à la Nouvelle-Écosse en 1820.

pour venir s'établir au Canada. Suite aux pressions de ces derniers qui désirent une province à eux, l'acte constitutionnel de 1791 divise la province de Québec en deux Canadas, le Bas et le Haut selon leur position par rapport au fleuve Saint-Laurent. Après plusieurs troubles politiques, ces deux provinces seront réunies par l'Acte d'union de 1840 pour former la Province du Canada. En 1867, la Confédération crée la province de Québec et de l'Ontario et leur union avec les colonies du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse²⁰. Finalement, nous avons conclu que les Canadas décrivaient le mieux la situation historique dans laquelle Elizabeth Simcoe s'est retrouvée. Cependant, lorsqu'il y a un besoin de mentionner une province en particulier, nous utilisons son nom, le Bas-Canada ou le Haut-Canada.

Des deux côtés de l'Atlantique, les auteurs ont réfléchi sur la nature et la signification de l'Acte constitutionnelle de 1791, de même que sur les conséquences pour le futur du Canada. Ce dernier sujet d'études ne sera pas abordé ici. Cependant, il peut être utile de mentionner quelques-uns des principaux thèmes qui ont été étudiés sur la formation officielle de deux Canadas. Ils ont une pertinence pour la période où Elizabeth Simcoe résida dans la colonie.

La décision de séparer le Québec en deux provinces, et ce, contre la volonté des résidents britanniques de ce qui allait devenir le Bas-Canada, a été prise après d'intenses débats au Parlement anglais. Le contenu de ces débats a amené plusieurs auteurs à suggérer que la motivation derrière l'Acte était d'écarter tout effet possible de la

²⁰ Le Dominion du Canada a vu le jour le premier juillet 1867. Le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest se joignent en 1870, la Colombie-Britannique en 1871, l'Île-du-Prince-Édouard en 1873 et Terre-Neuve en 1949. L'Alberta et la Saskatchewan sont formées en 1905 par la division des Territoires du Nord-Ouest, tout comme l'avait été le Yukon en 1898. Le dernier territoire, le Nunavut fut créé en 1999.

Révolution française²¹. Cependant, d'autres chercheurs donnent à la menace des Loyalistes insatisfaits avec les institutions en place dans la province de Québec une plus grande importance dans la décision. Leurs insatisfactions pourraient les amener à renouveler des liens politiques avec la nouvelle République américaine²². Pour ce qui est de la nature conservatrice de l'Acte que la plupart reconnaissent, quelques historiens croient qu'elle doit être considérée face aux coutumes qui se sont développées dès l'arrivée des premiers Loyalistes en 1783; alors que d'autres l'interprètent comme un renforcement des habitudes qui ont été en usage dès le début de l'Amérique du Nord britannique. Ce débat opposant les facteurs régionaux contre ceux de l'empire central, est bien résumé dans l'article d'Elizabeth Mancke « Early Modern Imperial Governance and the Origins of Canadian Political Culture²³ ». Pour les besoins de cette dissertation, le texte de Jane Errington : *The Lion, the Eagle, and Upper Canada : a Developing of Colonial Ideology*²⁴, qui examine la nature même de la division du Québec et son fonctionnement en étant une des deux provinces formées, a été consulté fréquemment. Ce choix s'explique parce qu'Errington va au delà des « stereotypical views of Upper Canadian Loyalist as anti-American and pro-British and of Americans as anti-British and

²¹ Pour une discussion sur les discours enflammés d'Edmund Burke, dans lesquels sa position sur la Révolution française ne pourrait être plus claire, voir Jim McCue, *Edmund Burke and Our Present Discontents* (London : The Claridge Press, 1997) et sur l'idée que l'Acte était une contre-mesure à la Révolution française voir Claude Galareau, *La France devant l'opinion canadienne, (1760-1850)*, (Québec : Presses de l'Université Laval, 1970).

²² F. Murray Greenwood, *Legacies of Fear : Law and Politics in Quebec in the Era of the French Revolution*, (Toronto :University of Toronto Press for the Osgoode Society, 1993) :61-63.

²³ Elizabeth Mancke « Early Modern Imperial Governance and the Origins of Canadian Political Culture » dans *Journal of political Science*, 32 :1 (March 1999) :3-20.

²⁴ Jane Errington, *The Lion, the Eagle, and Upper Canada : a Developing of Colonial Ideology*. (Kingston and Montreal :McGill-Queen's University Press, 1987).

annexationist²⁵ » pour nous offrir « a more multidimensional assessment of Upper Canadian values and attitudes²⁶ ». Ses nombreuses références aux activités et aux idées de John Graves Simcoe sont marquées par le même souci d'analyse.

Peu importe la façon dont ils présentent leur compréhension de l'Acte de 1791, la plupart des auteurs s'accordent à dire qu'à leurs débuts, les deux Canadas furent confrontées par un problème de sécurité, en plus du besoin obvie de s'ajuster aux changements de la structure politique. Une attention particulière et constante devait être portée aux Iroquois des Six Nations, qui, comme le remarquait récemment l'historien Alan Taylor, cherchaient à établir des limites territoriales fluides pour eux-mêmes, et créèrent du même coup des tensions aux frontières établies en 1783²⁷. De plus, la Northwest Indian War, qui débuta en 1785 menaçait dans les années 1790 la paix entre les deux Canadas et les Américains. Cette guerre fut finalement résolue avec la signature du Traité de Grenville en 1795²⁸. Une autre préoccupation de l'époque fut la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre en 1793 qui amena la crainte réelle d'une alliance entre la France, ou les Français, et les Américains pour envahir le Bas-Canada. Bien que tous ne soient pas d'accord avec ses conclusions²⁹, *Legacies of Fear* de

²⁵ Francis M. Carroll, « British North America and American Expansionism » dans *Canadian Review of American Studies*, 23 :1 (Fall 1992) : 157-164.

²⁶ Gordon T. Stewart, « Book Review : Jane Errington, *The Lion, the Eagle, and Upper Canada : a Developing of Colonial Ideology*. » dans *American Historical Review*, 94 :2 (April 1989) : 553.

²⁷ Alan Taylor, « The Divided Ground :Upper Canada, New York, and the Iroquois Six Nations, 1783-1815 » dans *Journal of Early Republic*, 22 :1 (Spring 2002) :55-75; et *On Divided Ground. Indians, Settlers, and the Northern Borderland of the American Revolution*.(New York, Alfred A. Knopf, 2006).

²⁸ Taylor, 2002, *Op. cit.* : 64-65, et Wiley Sword, *President Washington's Indian War :the Struggle of the Old Northwest, 1790-1795*, (Norman :University of Oklahoma Press, c1985).

²⁹ Philip Girard, « Review » dans *Law and History Review*, 13 :1 (Spring 1995) :198-202.

Greenwood présente une image du Bas-Canada où les membres de l'élite anglaise, dont plusieurs furent horrifiés par la violence croissante de la Révolution française, ont développé une « garrison mentality » envers les Canadiens. Les débuts de cette mentalité remontent, écrit-il, non pas à l'année 1800 comme il fut suggéré ailleurs, mais plutôt à 1793³⁰. Il est intéressant de noter qu'Elizabeth Simcoe fut séparée de son mari et de son projet colonial pendant plusieurs mois en 1794-1795, justement à cause d'inquiétudes dues à la Northwest Indian War. Elle était au Bas-Canada pendant la période que Greenwood considère comme étant une période critique dans les divisions ethniques de la province.

Le terme « projet colonial » demande aussi quelques éclaircissements puisqu'il est souvent employé pour désigner les contextes, les processus et les politiques de colonisation de façon générale³¹ alors que nous l'employons dans une perspective plus explicite. Sarah Irving l'utilise ainsi pour son chapitre « Robert Boyle's Protestant colonial project » dans *Natural Science and the Origins of the British Empire*³². Lorsque nous mentionnons le projet colonial, nous référons ici au projet élaboré par John Graves Simcoe. Il avait d'ailleurs fait part de ses intentions à Joseph Banks dans une lettre datée du 8 janvier 1791 et publiée pour la première fois en 1890³³. Ce projet qu'il voulait

³⁰ Greenwood, *Op. cit.* : 72-83.

³¹ Par exemple dans Kirsten Fisher et Jennifer Morgan, « Sex, Race, and the Colonial Project », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, 60 :1, Sexuality in Early America, (Jan. 2003) : 197-198.

³² Sarah Irving, *Natural Science and the Origins of the British Empire*. (London; Brookfield, Vt : Pickering and Chatto, 2008).

³³ Henry Scadding, *Letter to Sir Joseph Banks, (President of the Royal Society of Great Britain) Written by Lieut-Governor Simcoe, 1791, prior to his Departure from England for the Purpose of Organizing the new Province of Upper Canada, to which is added Five Official Speeches delivered by him at the Opening or*

mettre en place en tant que Lieutenant-gouverneur du Haut-Canada fut aussi l'objet d'un mémorandum envoyé à Henry Dundas, celui-ci aussi avant son départ d'Angleterre³⁴.

Historiens et chercheurs sont du même avis sur ce point, « Simcoe had a clear vision of the British colony he wanted to see created in the western half of what had been Quebec. The colony was to demonstrate the superiority of British Institutions, especially to the Americans³⁵ ». Dans un article publié pour la première fois en 1958, « The Enthusiasms of John Graves Simcoe », H. R. Mealing écrit que.

What Simcoe proposed for Upper Canada in the first instance was meticulous, instantaneous and uncompromising assimilation to British models. This was not confined to the political framework or to the fostering of a local aristocracy. [...] 'Customs, Manners and Principles' were all supposed to follow the flag³⁶.

Le projet colonial de Simcoe était clair, et encore aujourd'hui, Elizabeth Jane Errington souligne le désir de Simcoe de « mould this frontier into, in his own words, 'a little Britain' in the wilderness³⁷ ». Plusieurs idées de Simcoe ne seront pas réalisées et resteront à l'état de projet.

Closing of Parliament in the same Province, with a Prefatory Notice by the Rev. Dr. Scadding. For Private Circulation. (Toronto : The Copp, Clark Company, Limited : 1890).

³⁴ Plus particulièrement dans un mémorandum de John Graves Simcoe à Henry Dundas, datée du 30 juin 1791, dans E. A. Cruikshank, dir. *The Correspondence of Lieut. Governor John Graves Simcoe, with Allied Documents relating to His Administration of the Government of Upper Canada*. 5 volumes. (Toronto : Published by The [Ontario Historical] Society, 1923-1931) : vol. 1, 23.

³⁵ David Murray, *Colonial Justice. Justice, Morality, and Crime in the Niagara District, 1791-1849*. (Toronto : Osgoode Society for Canadian Legal History, 2002) : 3.

³⁶ H. R. Mealing, « The Enthusiasms of John Graves Simcoe » dans J.K. Johnson, dir. *Historical Essays on Upper Canada* (Toronto, McClelland and Stewart, 1975) : 311. L'article avait d'abord été publié en 1958 dans *Annual Report*, Canadian Historical Association, page 50-62.

³⁷ Elizabeth Jane Errington, « British Migration and British America » dans Phillip Buckner, dir. *Canada and the British Empire*, (Oxford & New York : Oxford University Press, 2008) : 144.

On a beaucoup écrit sur Elizabeth Simcoe mais ses œuvres artistiques n'ont suscité que peu d'intérêt, du moins jusqu'à tout récemment. Bien que la première publication qui la concerne date déjà de plus d'un siècle, la majorité d'entre elles porte surtout sur les écrits de Madame Simcoe. Cependant, son œuvre artistique, trop longtemps négligée, a dans les récentes années été l'objet d'une attention particulière comme en témoignent les essais publiés et les mémoires, que nous allons passer en revue.

D'abord, un premier fragment des journaux de voyage fut publié en 1896 par Henry Scadding³⁸. Il s'agit d'une lettre qu'Elizabeth Simcoe envoya à son époux lui donnant les détails sur une partie de son voyage. Scadding mentionne dans son introduction que la lettre originale est ornée de huit petites esquisses dont les sujets sont indiqués à la fin. Ce fragment de journal ne couvre que trois jours, soit la période du 15 au 17 septembre 1796. Scadding résume ensuite la description topographique, datée de 1799, du Haut-Canada par D. W. Smith, arpenteur général de la province afin de donner une impression générale des lieux.

En 1911, John Ross Robertson³⁹ publiait une première monographie et la transcription des journaux de voyage d'Elizabeth Simcoe. Son ouvrage comporte de

³⁸ Henry Scadding, *A Simcoe Relic among the Thousand Isles in 1796 : Fragment of a MS. Journal of Mrs. Simcoe*, (Toronto : s.p., 1896). Henry Scadding (1813-1901) était le fils de John Scadding (1754-1824) qui gérait le domaine de Wolford Lodge pour les Simcoe. En 1792, il rejoint les Simcoe au Canada, et il reçoit une propriété de plus de 250 acres. Il retourne en Angleterre avec les Simcoe et continue à leur emploi jusqu'en 1818, date à laquelle il revient au Canada avec sa femme, Melicent Triggs (1768-1860) et ses trois enfants, dont Henry. « Editor's Introduction » dans *Toronto of Old: Henry Scadding* (Toronto : Dundurn Group, 1987) : xiv.

³⁹ John Ross Robertson (1841-1918) était un journaliste, historien et philanthrope de Toronto. Il fonda le journal *Telegram* qui parut jusqu'en 1971. Robertson était féru d'histoire locale et un collectionneur de canadiens. En plus des journaux de voyage de Simcoe, il publia entre autres *The History of Freemasonry in Canada* (Toronto : Hunter, Rose, 1899), et *Talks with Craftsmen, and Pencillings by the Wayside* (Toronto : Hunter, Rose, 1890) et la série en plusieurs volumes de *Landmarks of Toronto and Canada*.

nombreuses annotations pour les mettre en contexte, présentant ou commentant quelques fois incorrectement, les lieux et les gens qui y sont mentionnés. En introduction, il donne la généalogie des Simcoe et un bref aperçu de l'enfance d'Elizabeth⁴⁰. Cette première édition des voyages inclut aussi le testament d'Elizabeth Simcoe et le journal de John Bailey qui travailla au service des Simcoe pour plus de trente-sept ans, soit de 1802 à 1808, et de 1818 à 1850. En plus de nous donner son opinion sur les membres de la famille Simcoe, Bailey nous donne un aperçu des voyages entrepris en Angleterre et au Pays de Galles par Elizabeth Simcoe et ses filles, les ayant accompagnées, après le décès de John Graves Simcoe. Bien que largement illustré des œuvres de Madame Simcoe, elles ne font l'objet d'aucune analyse. Robertson expliquait :

... the value of the art work of Mrs. Simcoe lies not so much in its merit as an exemplification of good color and pencil work, but in the fact that it gives to present readers of Canadian history faithful pictures of places and scenes in Upper and Lower Canada from 1791-6, which we would have lost absolutely had it not been for the gifted hand of the wife of the first Governor⁴¹.

Bien qu'il lui reconnaisse un certain talent en préface, tout au long du livre, Robertson prend une attitude quelque peu condescendante, ne considère même pas la possibilité d'une démarche sérieuse et la réduit, lorsqu'il la mentionne bien entendu, à un passe-temps ou à un quelconque amusement. Trois autres éditions ont suivi⁴², et aucune ne

⁴⁰ J. Ross Robertson, dir., *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe. Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792-6*. (Toronto : William Briggs, 1911). Robertson écrit « The writing of the biography of Mrs. Simcoe entailed much research » en préface, xi.

⁴¹ *Ibid.*, Préface, x.

⁴² Les rééditions sont les suivantes : *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792- 6, with Notes and a Biography*. (Toronto : The Ontario Publishing Co., Ltd., 1934); *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792- 6*. (Toronto : Coles Publishing Company Limited, 1973); *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe*. (Toronto : Prospero Canadian Collection, 2001) et finalement *The*

change l'approche de Robertson vis-à-vis la production artistique de Simcoe, ni ne mentionne sa meilleure amie, Mary Anne Burges, demeurant fidèle en tout point à la première.

En 1965, Mary Quayle Innis⁴³ reprend l'édition d'une version des mêmes journaux, mais en étant plus fidèle à l'original⁴⁴. Ses notes explicatives ne sont pas incorporées au texte principal, ce qui permet une lecture continue des aventures canadiennes d'Elizabeth Simcoe, telles qu'elle les a rédigées. En introduction, Innis met en contexte les journaux de voyage en soulignant certains faits canadiens de l'époque. Elle discute aussi de la perception que les gens avaient des Simcoe citant entre autres Hannah Jarvis qui n'aimait guère Elizabeth Simcoe, la qualifiant de « little stuttering Vixon⁴⁵ » et le duc de la Rochefoucauld Liancourt qui lui, la trouvait timide, mais fort aimable⁴⁶. Elle inclut, chronologiquement, à quelques reprises, des lettres écrites par

Diary of Mrs. John Graves Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792- 6 (1911). (Montana : Kessinger Publishing, 2007).

⁴³ Économiste et auteure, Mary Quayle Innis (1899-1972) a écrit et publié, entre autres, *An Economic History of Canada* (Toronto : Ryerson Press, 1935; 1954), *Unfold the Years; a History of the Young Women's Christian Association in Canada* (Toronto : McClelland & Stewart, 1949) et *Stand on a Rainbow* (Toronto : Collins, c1943).

⁴⁴ Mary Quayle Innis, dir. *Mrs. Simcoe's Diary* (Toronto : Macmillan of Canada, 1965).

⁴⁵ Probablement « vixen » ou « mégère » en français. Edith G. Firth, « Peters, Hannah (Jarvis) » *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, [en ligne], page consultée le 21 juin 2009, www.biographi.ca. Hannah Jarvis (1763-1845) était l'épouse du secrétaire et registraire du Haut-Canada, William Jarvis.

⁴⁶ François Alexandre Frédéric de La Rochefoucauld-Liancourt (1747-1827) était un savant, politicien et philanthrope français. Bien qu'il trouva Elizabeth Simcoe timide, jolie et aimable (tel que cité dans Innis, 19), celle-ci écrivit après leur rencontre : « Their appearance is perfectly democratic and dirty » (entrée du 22 juin 1795) « I dislike them all » (entrée du 29 juin 1795). Les journaux de Madame Simcoe sont conservés aux Archives publiques de l'Ontario, F 47-8, microfilm rouleau 1811. Étant donné que la transcription de Mary Quayle Innis est fidèle aux originaux, nous référons le lecteur aux pages de l'édition de 1965 de celle-ci, *Op. cit.* Les entrées subséquentes tout au long de cette dissertation seront ainsi référées : Entrée du 22 et 29 juin 1795, Innis, 159.

Madame Simcoe à Madame Hunt. De plus, Innis remarque qu'il y a deux journaux de voyage : un premier qu'Elizabeth Simcoe avait presque toujours à portée de la main et dans lequel elle prenait de brèves notes, et un second, un cahier à pages blanches reliées, dans lequel elle revenait plus en détail sur ses journées et qu'elle envoyait à ses proches⁴⁷. Innis rend aussi hommage au travail de Robertson qui a su sauvegarder ces précieux documents tout en critiquant les inexactitudes de son édition de 1911. Fait à noter, cette version d'Innis ne contient qu'une quinzaine de reproductions des œuvres d'Elizabeth Simcoe. Innis écrit pourtant que « we could hardly have expected her to be also a botanist, a gifted observer, and an artist with pen, pencil, and water colour. We could scarcely have hoped, in a word, for Elizabeth Simcoe⁴⁸ ». Mais Innis considérait aussi que « her diary-writing and sketching were obsessive⁴⁹ » sans réellement fournir d'explication. Cet ouvrage d'Innis a aussi fait l'objet de quelques rééditions⁵⁰.

Suivront deux premières biographies quelque peu romancées⁵¹, soit celle de l'historienne Florence McLaughlin en 1968 : *The First Lady of Upper Canada*⁵², qui se fonde uniquement sur les journaux de voyage d'Elizabeth Simcoe, et ne traite que des années 1791 à 1796. La suivante, *Elizabeth Simcoe : First Lady of Upper Canada* par le

⁴⁷ Innis, *Op. cit.*, 24.

⁴⁸ *Ibid.*, 2.

⁴⁹ *Ibid.*, 4.

⁵⁰ Toutes les éditions subséquentes sous le même titre que la première : *Mrs. Simcoe's Diary* (Toronto : Macmillan of Canada, 1971, 1978 et 1983) et (Toronto : Dundurn Press, 2007).

⁵¹ Dans les deux cas, on présente des dialogues entre les Simcoe et autres intervenants.

⁵² Florence McLaughlin, *First Lady of Upper Canada* (Adventures in Canadian History Series; Burns & MacEachern Limited, 1968).

biographe John M. Bassett, publiée en 1974⁵³, suit le même format, et bien que le style soit quelque peu différent, rien de nouveau n'y est vraiment révélé. Dans les deux cas le nombre de pages, soixante-douze et soixante respectivement, ne permet pas d'élaborer d'études en profondeur. Ici aussi, les auteurs accordent peu d'importance, si ce n'est qu'anecdotique, à l'apport artistique d'Elizabeth Simcoe. Ainsi McLaughlin écrit « she had found her recreation out of doors—walking, riding and sketching⁵⁴ » ou encore « the artist in Elizabeth responded warmly to the movement, colour, and sound of the Quebec balls⁵⁵ ». Cette publication est accompagnée d'un « picture essay showing the scene most closely associated with Elizabeth Simcoe⁵⁶ », une série de dix-huit œuvres, chacune avec un bref commentaire descriptif. Bassett illustre son récit de reproductions des œuvres de Simcoe, mais discute brièvement de cette activité comme un passe-temps nécessaire; « she did her drawing and reading so that her days were full⁵⁷ ». Encore une fois, l'accent est mis sur ses journaux de voyage qui « has left for us a picture of the

⁵³ Il a aussi publié entre autres les biographies de Laura Secord (Don Mills : Fitzhenry & Whiteside, c1974), Timothy Eaton (Don Mills : Fitzhenry & Whiteside, c1975) et William Hamilton Merrit (Don Mills : Fitzhenry & Whiteside, c1974). John M. Bassett, *Elizabeth Simcoe : First Lady of Upper Canada* (Don Mills : Fitzhenry & Whiteside, 1974).

⁵⁴ McLaughlin, *Op.cit*, 5

⁵⁵ *Ibid.*, 11.

⁵⁶ *Ibid.*, « Illustrations », 1.

⁵⁷ Bassett, *Op. cit*, 26.

frontier that we find in no other place⁵⁸ ». Cette version de Bassett fut traduite en français et publiée en 1976⁵⁹.

La biographie la plus complète intitulée *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography*⁶⁰, est le résultat d'une recherche beaucoup plus approfondie par l'historienne Mary Beacock Fryer⁶¹. S'appuyant sur la généalogie d'Elizabeth Simcoe établie par Hilary Arnold⁶², et publiée en annexe dans son livre, Fryer a recréé, bien que partiellement, l'enfance et les années précédant le voyage dans les Canadas des Simcoe de même que les années subséquentes. Bien entendu, la partie la mieux documentée demeure le voyage tant par les journaux de voyage que par les lettres échangées de part et d'autre avec les proches. En effet, les années canadiennes, soit de la fin de 1791 à la fin de 1796 couvrent près de cinquante pour cent du livre⁶³. Grâce aux recherches d'Arnold, l'année de naissance d'Elizabeth Simcoe est aussi rectifiée à 1762 plutôt que 1766 comme le croyait Robertson ce qui avait été répété jusqu'alors, et que l'on note encore dans certaines publications. Trente-quatre aquarelles et dessins agrémentent cette

⁵⁸ *Ibid.*, 59.

⁵⁹ Sous le titre de : *Elizabeth Simcoe : la première dame du Haut-Canada* (Trad. : Patrick Kelly et Monique Auger; Longueuil, Québec : Éditions Julienne, c1976).

⁶⁰ Mary Beacock Fryer, *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography* (Toronto : Dundurn Press, 1989).

⁶¹ Historienne née en 1929, Mary Beacock Fryer a publié trois biographies sur autant de membres de la famille Simcoe. En plus de celle d'Elizabeth Simcoe, elle a écrit *Our Young Soldier: Lieutenant Francis Simcoe, 6 June 1791-6 April 1812* (Toronto : Dundurn Press, 1996) et, avec Christopher Dracott, *John Graves Simcoe, 1752-1806 : a Biography* (Toronto : Dundurn Press, 1998). Elle a aussi publié une douzaine d'autres monographies sur l'histoire du Canada.

⁶² Historienne, Hilary Arnold a aussi écrit un article sur Margaret Graves, « Genteel Widows of Bath : Mrs Margaret Graves and her Letters from Bath, 1793-1807, » dans *Bath History*, vol 7 (1998) : 78-91.

⁶³ Soit 111 pages sur 240.

biographie, tous accompagnés d'information contextuelle. Pourtant, Fryer ne porte guère attention aux activités artistiques d'Elizabeth Simcoe. La comparant à son amie Mary Anne Burges, Fryer écrit :

Mary Anne, who never married, became a distinguished author and student of botany and geology who collaborated with the Swiss scientist Jean André de Luc in some of his publications. De Luc (1727-1817) moved to England in 1773 and resided at Windsor. Unlike Mary Anne, Elizabeth is remembered mainly for the diary she kept during her five years in Canada. Otherwise her life was very much that of a wealthy woman whose intellectual endeavours were mainly for her own amusement⁶⁴.

Nous nous souvenons d'Elizabeth Simcoe à cause de ses journaux de voyage. Ceux-ci ont été publiés, commentés et étudiés. Mais si une attention plus sérieuse avait été portée à son œuvre artistique, ne serait-elle pas alors aussi connue pour celle-ci? Pour conclure cette biographie, Fryer écrit:

At each phase of her life she was the typical gentlewoman of her time – in her younger days the amused lady of the Age of Reason in quest of the picturesque who left a valuable collection of sketches and watercolours⁶⁵.

Cette dissertation considèrera si cette collection d'esquisses et d'aquarelles pourrait témoigner d'une démarche sérieuse, et bien que certaines aient été créées dans une quête du pittoresque, d'autres démontrent qu'Elizabeth Simcoe était certes « a gentlewoman » mais pas nécessairement « [a] typical [one] of her time ».

⁶⁴ Fryer, *Ibid.*, 17-18.

⁶⁵ *Ibid.*, 240.

L'année suivant la parution de cette biographie, Fryer publie un essai, « Mrs. Simcoe from Neglected Sources⁶⁶ », qui commente des documents d'archives qui avaient été ignorés par ses prédécesseurs ou qui leur étaient tout simplement inconnus. Il y a bien sûr la généalogie d'Arnold, mais surtout des lettres de Mary Anne Burges, qui lui ont permis de nous donner un aperçu sur la vie à Wolford Lodge alors que le couple était dans les Canadas, de même que sur la période suivant son retour en Angleterre. Burges écrivait elle aussi sous la forme d'un journal qu'elle envoyait par section à Madame Simcoe, mais alors que celui de Simcoe était tout autant destiné à ses quatre filles laissées en Angleterre aux bons soins de Madame Hunt et de sa fille Mary, après tout « primitive Upper Canada could not supply the sort of education to which the girls were entitled⁶⁷ », celui de Burges n'était que pour son amie. Cette nuance est relevée par Fryer qui écrit que :

Thus there are two diaries of about equal length but in different styles. Mrs. Simcoe presents a public face in the justified expectation that the family would read her writings aloud and make copies to send to relatives and friends. Miss Burges's writings are more personal and often more amusing. They reveal, by the nature of Miss Burges's observations, that Mrs. Simcoe had more sense of humour than her diary suggests⁶⁸.

S'appuyant entre autres sur les recherches d'Arnold et de Fryer, l'auteure britannique Ann Gwillim Parker⁶⁹ publie en 2004 une biographie du couple Simcoe,

⁶⁶ Mary Beacock Fryer, « Mrs. Simcoe from Neglected Sources » dans *Ontario History* 82 :4 (Dec. 1990) : 305-315.

⁶⁷ *Ibid.*, 308.

⁶⁸ *Ibidem.*

⁶⁹ Parker écrit dans les remerciements « My Gwillim great grand-mother's line, based at Clodock, claimed connection with the Whitchurch Gwillims, but it is unproven. » Ann Gwillim Parker, *The Extraordinary Lives of Elizabeth Posthuma Simcoe & John Graves Simcoe* (Whitchurch : Whitchurch Parochial Church Council, 2004) : 58.

condensée en une soixantaine de pages et titrée *The Extraordinary Lives of Elizabeth Posthuma Simcoe & John Graves Simcoe*. Il va sans dire que le nombre de pages ne permet pas une analyse approfondie, mais Parker reconnaît la valeur historique des nombreuses œuvres d'Elizabeth Simcoe, « a tribute to her tenacity of purpose in often daunting circumstances⁷⁰ ». Plus récemment, Parker a examiné avec plus d'attention cette production dans un essai « The Life and Art of Elizabeth Posthuma Simcoe⁷¹ ». Illustré d'une vingtaine d'œuvres, pour la plupart des paysages⁷², l'auteur s'attarde surtout au contexte canadien de leur création et aux lieux visités, effleurant à peine le propos esthétique. Une œuvre en particulier représente un mystère et à ce sujet elle écrit :

It was the mystery of picture no.32, the Chepstow Bridge, which puzzled me. Ann Rainsbury, Curator of Chepstow Museum, recognised it as a copy from William Gilpin's book. In the recent paperback edition it was exciting to find it opposite page 46, and to compare the two in detail. So she [Elizabeth Simcoe] must have had the book with her in Canada⁷³!

Mais Parker ne semble pas certaine de son affirmation, car en conclusion elle laisse aux lecteurs le soin de répondre à la question « was her work influenced by the Picturesque Movement? The puzzle of why she included the picture of Old Chepstow Bridge for King George III still remains⁷⁴ ». Comme nous le verrons, la réponse à la question du

⁷⁰ *Ibid.*, 57.

⁷¹ Ann Gwillim Parker, « The Life and Art of Elizabeth Posthuma Simcoe » dans *The Picturesque* 65 (Winter 2008/9) : 2-26.

⁷² Trois exceptions, de la collection des Archives publiques de l'Ontario : Le portrait de Canise (F 47-11-1-0-284 ou 285), le camp mohawk (F 47-11-1-0-288) et les carrioles (F 47-11-1-0-18).

⁷³ *Ibid.*, 14.

⁷⁴ *Ibid.*, 27.

pittoresque me semble évidente et ne peut être qu'affirmative. Pour ce qui est du mystère de Chepstow, nous croyons tenir la clé de l'énigme.

Quelques courtes biographies ont aussi été publiées sous forme d'articles dans des revues spécialisées ou de chapitres dans des anthologies. Une se distingue pour avoir été publiée en français. Écrite par une certaine B. Dufebvre et publiée en 1950, *Cinq femmes et nous* inclue un chapitre sur Elizabeth Simcoe⁷⁵. En 1953, l'historienne anglaise Averil MacKenzie Grieve incluait aussi un chapitre sur Elizabeth Simcoe dans son ouvrage *The Great Accomplishment*⁷⁶. Ces deux articles, tout comme les biographies publiées à la même époque, ne sont basés que sur les journaux de voyage et sur le livre de Robertson.

Quant à elle, l'historienne Marian Fowler présentait en 1977 deux portraits d'Elizabeth Simcoe ainsi qu'un essai dans son livre *The Embroidered Tent. Five Gentlewomen in Early Canada*⁷⁷. Les deux portraits sont en fait le même texte publié à deux endroits différents la même année, un illustré l'autre pas⁷⁸. Fowler y propose une interprétation des journaux, publiés par Robertson et Innis, et des œuvres réalisées dans les Canadas, appuyée par une recherche contextuelle et historique entre autres sur l'esthétique du pittoresque : « Elizabeth viewed Canadian scenery in general as she

⁷⁵ B. Dufebvre, « III - Madame John Graves Simcoe, ou l'aristocrate. » dans *Cinq femmes et nous*. (Quebec : Belisle, 1950) : 111-165.

⁷⁶ Averil Mackenzie-Grieve, « Elizabeth Postuma Simcoe – Upper Canada » dans *The Great Accomplishment* (London : Geoffrey Bles, 1953) : 153-206.

⁷⁷ Marian Fowler, *The Embroidered Tent. Five Gentlewomen in Early Canada*. (Toronto : Anansi, 1982).

⁷⁸ Marian Fowler, « Portrait of Elizabeth Simcoe » dans *The Quarterly of Canadian Studies* 4 : 3-4 (1977) : 119-133 et dans *Ontario Historical Society* LXIX : 2 (June 1977) : 79-100, illustré. Les références subséquentes utilisent la pagination de *Ontario Historical Society*.

viewed the Indians : with a painter's eye and a particular aesthetic bias⁷⁹ ». Elle relève la popularité du « cult of the picturesque » au XVIII^e siècle et souligne qu'« Elizabeth was an ardent disciple of this cult⁸⁰ ».

Dans *The Embroidered Tent*, Fowler publie un autre texte critique qui propose une interprétation féministe des journaux et des œuvres, traitant du texte et du contexte, et de leurs interrelations. En introduction, Fowler appuie son analyse sur un concept qu'elle appelle « the 'androgynous' ideal » et qu'elle définit comme « an escape from the shackles of gender-stereotyping into a wide-open, freely chosen world of individual responses and behaviour⁸¹ ». Dans son chapitre sur Elizabeth Simcoe⁸², elle démontre que ses actions dans certaines circonstances visaient à affirmer son indépendance et que le choix de l'écorce de bouleau comme support était lié à une affirmation de soi. Bien que pour Gerry Tom, qui publiait plus de vingt ans plus tard « Extremes meet : Elizabeth Simcoe's Birchbark Landscapes⁸³ », l'utilisation de l'écorce n'ait eu qu'une fin pittoresque, Fowler justifie les choix d'Elizabeth à cause d'une passion amoureuse (interdite) pour l'aide de camp Thomas Talbot et dans une intention de « going native ». Elle démontre qu'Elizabeth Simcoe cherchait de plus en plus à s'entourer de la nature sauvage, « [her] desire to wrap the wilderness around her includes eating out-of-

⁷⁹ *Ibid.*, 94.

⁸⁰ *Ibidem.*

⁸¹ Fowler, 1982, *Op. cit.*, 10.

⁸² Il y a cinq chapitres, en plus de celui sur Elizabeth Simcoe, il y en a un sur Catharine Parr Trail, Susanna Moodie, Anna Jameson et Lady Dufferin.

⁸³ Gerry Tom, « Extremes meet : Elizabeth Simcoe's Birchbark Landscape » dans *Queen's Quarterly* 106 :4 (Winter 1999) : 588-601.

doors⁸⁴ », et donc loin des conventions anglaises. Fowler remarque que son style artistique évolue durant ces quelques années dans les Canadas, le comparant même à celui d'un maître de la peinture canadienne, actif plus d'un siècle après, lorsqu'elle écrit :

A watercolour done from Queenston Heights shows a new dash and verve in Elizabeth's painting style. The splashes of oak branches which command the foreground have almost as much sweep and spontaneity as Tom Thomson's pines⁸⁵.

Cette comparaison à Thompson, figure canonique de l'art canadien, est largement exagérée. Elizabeth Simcoe n'a pas la maturité artistique nécessaire, et nous l'avons dit au début, les sujets touchés sont beaucoup plus importants dans son œuvre que les qualités esthétiques ou le mérite artistique. Bien que nous nous accordions sur une affirmation de soi de notre protagoniste autant dans plusieurs actions et gestes posés que dans son évolution artistique, lors de son voyage, il deviendra aussi évident qu'un geste politique d'appropriation territoriale doit être sérieusement étudié dans le choix de l'écorce

L'art d'Elizabeth Simcoe a aussi été l'objet de critiques négatives près de deux siècles après sa création. Auteure à la pige, Margaret Rand considérait en 1981 qu'Elizabeth Simcoe était « artistically a stodgy, uninspired voyeur⁸⁶ ». Bien que notre propos ne soit pas qualitatif en ce qui a trait à la production de Simcoe, les commentaires

⁸⁴ Fowler, 1982, *Op. cit.*, 35.

⁸⁵ *Ibid.*, 31. Tom Thomson (1877-1917) était un peintre canadien associé au célèbre Groupe des sept. Sur le sujet voir Charles C. Hill, *The Group of Seven : Art for a Nation* (Toronto, Ont. : McClelland & Stewart, 1995)

⁸⁶ Margaret Rand, « Elizabeth Simcoe, 1766-1850, First Artist of Upper Canada » dans *Canadian Antiques and Art Review* 2 :14 (Dec. Jan. 1980-1981) : 23.

de Rand méritent d'être soulignés. Rand reconnaît que Simcoe avait un talent naturel, mais remarque que le problème semble se situer au niveau de l'instruction qu'Elizabeth a reçue et où elle a appris « that essential ingredient of an English landscape, to make nature always seem off-centre⁸⁷ ». Bien sûr, certaines œuvres d'Elizabeth Simcoe suivent la formule de composition élaborée par William Gilpin dans ses traités sur le pittoresque⁸⁸, mais comme nous le verrons, plusieurs autres en dérogent. En fait Rand elle-même donne l'exemple des chutes Niagara qu'elle considère comme « some of her finest painting⁸⁹ ». Il faut mentionner ici que la critique de Rand est basée uniquement sur la collection conservée aux Archives publiques de l'Ontario en 1981 et de photographies des trente-deux œuvres sur écorce de bouleau. En 1993, le service des archives de l'Ontario faisait l'acquisition de nouvelles œuvres venant augmenter leur collection initiale. Cette addition provenait de descendants des Simcoe, et peut-être que ceux-ci avaient décidé de garder les meilleures œuvres lors du premier don aux archives⁹⁰.

Elizabeth Simcoe pratiquait aussi la cartographie et son travail est mentionné par l'historienne amateur de cette discipline, Mary McMichael Ritzlin, dans son essai « Women's Contributors to North American Cartography : Four Profiles⁹¹ ». Ritzlin

⁸⁷ *Ibidem*.

⁸⁸ Entre autres William Gilpin, *Three Essays: On Picturesque Beauty; On Picturesque Travel; and On Sketching Landscape: to which is Added a Poem, On Landscape Painting*. (1792) 2^d ed. London: Blamire, 1794.

⁸⁹ Rand, *Op. cit.*

⁹⁰ Archives publiques de l'Ontario, « Custodial History », Simcoe Family Fonds, F 47.

⁹¹ Mary McMichael Ritzlin, « Women's Contributors to North American Cartography : Four Profiles », dans *Meridian* 2 (1989) : 5-16.

souligne les nombreuses cartes réalisées par Simcoe et son originalité dans l'utilisation de l'écorce de bouleau pour l'une d'entre elles. La mise en contexte, avec trois autres femmes cartographes, dans un essai spécifiquement sur ce sujet, permet une meilleure appréciation de ce travail d'Elizabeth Simcoe⁹² qui avait été jusqu'alors ignoré.

Le nouveau millénaire verra une recrudescence de l'intérêt pour son œuvre artistique avec quelques essais critiques et analytiques ainsi que deux mémoires de maîtrise. Ainsi en 2002, Eric Miller, professeur en littérature anglaise et poète, nous propose « Elizabeth Simcoe and the Fate of the Picturesque⁹³ ». S'appuyant sur des études récentes sur le pittoresque⁹⁴, Miller associe l'importance de l'encadrement dans l'acte même d'écrire ou de dessiner, « each act is to attempt the framing of experience in time and space, postulating boundaries both temporal and topographical⁹⁵ », frontières qui permettent de voir « the other as Other⁹⁶ », à une distance, réelle ou imaginée, en tout cas rassurante. L'auteur explique ensuite que les Premières nations sont perçues par Madame Simcoe « in a double focus, as objects of her aestheticizing and as supremely

⁹² Les autres cartographes mentionnées sont Virginia Farrar (1628-1668), Mary Biddle (1709-1789) et Emma Hart Willard (1787-1870).

⁹³ Eric Miller, « Elizabeth Simcoe and the Fate of the Picturesque », dans Conny Steenman-Marcusse, dir., *The Rhetoric of Canadian Writing* (Amsterdam, New York : Rodopi, 2002) :79-105.

⁹⁴ Entre autres celles de Raimonda Modiano, « The Legacy of the Picturesque : Landscape, Property and the Ruin. » dans Stephen Copley et Peter Garside, dir., *The Politics of the Pictures : Literature, Landscape and Aesthetics since 1770* (Cambridge : Cambridge University Press, 1994) et Susan Glickman, *The Picturesque and the Sublime : a Poetics of Canadian Landscape* (Montreal : McGill-Queen's University Press, 1998)

⁹⁵ Miller, 92.

⁹⁶ *Ibidem*, Miller cite ici Ian Angus, *The Border Within* (Kingston : McGill-Queen's, 1997).

gifted artists of their own existence⁹⁷ ». De plus, le pittoresque lui permet de transformer et d'appriivoiser l'expérience effrayante du sublime, « ... the impassable ruggedness appreciated and contained within a frame⁹⁸ », et de faire des « first gestures of settlement (log cabins and the like) already equivalent to ruins⁹⁹ ». Les ruines qui avaient en effet la cote à l'époque du pittoresque de Gilpin, puisque celles-ci étaient privilégiées dans ses compositions artistiques au détriment de l'uniformité des constructions contemporaines.

Les Premières nations seront aussi au cœur d'un deuxième essai par Miller où il compare les perceptions de Châteaubriand¹⁰⁰ et de Simcoe des chutes du Niagara. Dans « Châteaubriand and Simcoe at Niagara Falls¹⁰¹ », l'auteur remarque que les deux auteurs ont vues les célèbres chutes à la même époque, Chateaubriand en 1791 et Simcoe l'année suivante. Pour le premier, en exil et préoccupé par les « dying nations¹⁰² », Niagara est synonyme de tristesse « and [he] shares this feeling between native people and himself¹⁰³ ». Pour Miller, dans les textes de cette époque Châteaubriand se présente comme un homme exceptionnel qui écrit sur son expérience personnelle « and borrows the force of this exoticism [des Premières nations entre autres] to heighten his personal

⁹⁷ *Ibid.*, 102.

⁹⁸ *Ibid.*, 94.

⁹⁹ *Ibid.*, 99.

¹⁰⁰ François-René de Châteaubriand (1768-1848), écrivain et homme politique français, s'exile au début de la Révolution française en Amérique du Nord de 1791 à 1792.

¹⁰¹ Eric Miller, « Châteaubriand and Simcoe at Niagara Falls » dans *Antigonish Review* 143 (Autumn 2005) » 125-140.

¹⁰² Miller inclut ici les Premières nations, mais aussi la Nouvelle-France.

¹⁰³ *Ibid.*, 129.

impact¹⁰⁴ ». Simcoe pour sa part se retrouve plutôt dans les conventions d'usage et utilise toujours le « we » parlant en son nom, mais aussi au nom de ceux qu'elles représentent. Elle compare les sites visités, tout comme les membres de Premières nations, à ce qui lui est plus familier, « [her] mind domesticates as it works by analogy¹⁰⁵ ». Elizabeth Simcoe est au Haut-Canada en tant que première dame de l'État. Pour elle, grâce au pittoresque, tout devient accessible et domesticable, même les chutes grandioses ou les peuples exotiques.

L'historienne de l'art Andrea Korda se concentre principalement sur le pittoresque dans les œuvres de Simcoe dans son essai publié en 2006¹⁰⁶. L'auteure examine comment les paysages réalisés par Elizabeth Simcoe et Elizabeth Hale¹⁰⁷ reflètent « leurs conceptions de la féminité¹⁰⁸ ». Il ne s'agit pas d'un essai de comparaison entre les deux femmes, mais plutôt d'une discussion féministe sur leur « respective relationship ... to cultural expectations of the feminine [that] are mirrored in their representations of Canada¹⁰⁹ », qui sont ancrées dans les préceptes du pittoresque. Tout comme Fowler, Korda remarque un changement dans le style artistique d'Elizabeth Simcoe qu'elle

¹⁰⁴ *Ibid.*, 133.

¹⁰⁵ *Ibid.*, 131.

¹⁰⁶ Andrea Korda, « Feminity, the Picturesque, and the Canadian Landscape : the Drawings and Watercolours of Elizabeth Simcoe and Elizabeth Hale. » dans *Altantis* 30 :2 (2006) : 8-21.

¹⁰⁷ Elizabeth Frances Amherst Hale (1774-1826), née en Angleterre, elle épousa John Hale en 1799. Elle est venue vivre au Bas-Canada après la nomination de ce dernier comme trésorier-payeur des troupes britanniques au Canada. Elle s'adonna au dessin et à l'aquarelle et plusieurs de ses œuvres sont dans la collection des Bibliothèque et archives Canada, entre autres.

¹⁰⁸ Korda, *Op. cit.*, 8.

¹⁰⁹ *Ibid.*, 9.

associe à une approche différente des conventions de la féminité. Le propos de Korda porte sur le pittoresque et sa pratique féminine inscrite à même les *Polite Arts* (arts d'accomplissement), la norme au XVIII^e siècle, et qui augmentaient la valeur d'une femme sur le marché du mariage¹¹⁰. L'auteure poursuit en démontrant comment les premières œuvres canadiennes de Simcoe sont pittoresques à souhait et donc féminines, pour ensuite démontrer que les œuvres subséquentes s'éloignent de cet esthétisme alors que Simcoe adopte « a new conception of femininity which included practicality, independence, and even the possibility of engaging with its threatening surroundings¹¹¹ ». Les œuvres qui en résultent sont libérées des conventions, et du même coup l'artiste s'affirme.

Pour Ann Marie Murnaghan, doctorante en géographie à l'Université York de Toronto, les journaux et œuvres de Simcoe sont à la base du discours environnemental de la région du Lower Don Valley de Toronto. Cependant, elle souligne que les,

Historians, social scientists, and policymakers set an artificial base to their understanding of 'nature' by discounting the occupation of territory, and environmental interaction of aboriginal peoples, and as such, are on an unstable foundation¹¹².

Aussi bien, propose-t-elle d'explorer à nouveau les journaux de Simcoe pour examiner l'influence coloniale sur l'environnement dans son discours et ce, soutenu par approche féministe. Pour Murnaghan, le propos colonial s'articule autour de trois thèmes chez

¹¹⁰ *Ibid.*, 10-11.

¹¹¹ *Ibid.*, 14.

¹¹² Ann Marie Murnaghan, « Representing Nature in Elizabeth Posthuma Simcoe's *Diary* : an Examination of Toronto's Colonial Past (Canada) » Unpublished modified excerpt from Major research paper, Master in Environmental Studies, York University, March 2005.

Simcoe, chacun de façon différente et pour un public différent : la cartographie pour son mari et ses collègues; l'histoire naturelle dans les lettres adressées à Mary Anne Burges; et les paysages pittoresques dont certains furent remis au roi et d'autres envoyés à sa famille¹¹³. Elle conclut que l'appropriation du territoire, la représentation de paysages sauvages prétendument non habités, et les ressources disponibles pour l'exploitation sont au cœur d'un propos colonialiste et hégémonique des possesseurs du pouvoir¹¹⁴. Il est donc important d'examiner le contexte de création d'Elizabeth Simcoe que certains auteurs ont qualifiée de sainte et « as a young, environmentally sensitive woman and artist¹¹⁵ ». Comme notre propos s'inscrit à même le projet colonial de son mari, loin de nous l'idée d'en faire une sainte, mais il importe aussi de lui rendre le crédit qui lui est dû.

Finalement, le travail artistique effectué par Madame Simcoe et ses filles, après la mort de John Graves Simcoe, a fait l'objet d'un essai tout récemment. Dans « Elizabeth Simcoe and her Daughters : Amateur Ecclesiastical Design in the 1840s¹¹⁶ », l'historien culturel Jim Cheshire examine le travail architectural produit par le « Simcoe atelier » pour quatre églises en Angleterre et pour une au Canada. L'atelier était fort

¹¹³ *Ibid.*, 3-4.

¹¹⁴ *Ibid.*, 15.

¹¹⁵ *Ibid.*, 16. Murnaghan fait référence ici, entre autres, à Gene Lawrence Desfor et Roger Keil, *Nature and the City : Making Environmental Policy in Toronto and Los Angeles* (Tucson : The University of Arizona Press, 2004). Ces derniers écrivent en effet : « Lady Simcoe's enthusiasm and love for the river as embodied in her diary and watercolors of the valley have made her the patron saint of the river for some devotees. » (81)

¹¹⁶ Jim Cheshire, « Elizabeth Simcoe and her Daughters: Amateur Ecclesiastical Design in the 1840s », dans Michael Hall et Rosemary Hill, dir., *The 1840s: Studies in Victorian Architecture and Design*, (London, The Victorian Society, 2008): 87-95.

probablement sous la direction d'Elizabeth Simcoe et employait ses filles. La première église fut bien entendu Woford Chapel¹¹⁷ construite en 1801 par John Graves Simcoe, mais pour laquelle l'atelier a fourni les meubles et l'autel au début des années 1840. Ces meubles de Woford sont presque identiques à ceux de Holy Trinity, église construite sur le site de Dunkeswell Abbey et consacrée en 1842. L'atelier réalise aussi des vitraux à partir de 1842 avec la création de ceux de l'église ontarienne de Sibbald Point. Un autre vitrail est réalisé lors de la rénovation de St. Mary, à Hemyock. La rénovation de l'église paroissiale de St. Nicolas, à Dunkeswell fut entreprise par Eliza et Caroline Simcoe après la mort de leur mère, mais ne se compléta qu'après leur propre décès, soit en 1868¹¹⁸. Dans cette même église, le travail artistique des six sœurs Simcoe¹¹⁹ est commémoré par autant d'encorbellements à leur effigie réalisés par Henry Ezard¹²⁰. Cheshire conclut son essai avec une mise en garde sur le travail amateur, ici celui du design ecclésiastique, qui n'est que trop souvent négligé par les historiens :

... many amateur productions retain an idiosyncrasy, which allows us a glimpse of how certain Victorians participated in their religion in unorthodox ways and underlines the fact that religious activity was not always controlled by the establishment¹²¹.

¹¹⁷ Woford Chapel et son contenu furent donnés en 1966 à la province de l'Ontario par Sir Geoffrey Harmsworth qui en était le propriétaire à cette époque.

¹¹⁸ Eliza Simcoe est décédée en 1865 et sa sœur Caroline en 1864.

¹¹⁹ En plus d'Eliza et Caroline (1788-1858), il y avait Charlotte, Henrietta Maria (ou Harriet), Sophia Jemima, et Katherine (1801-1861). Au début, il y avait aussi Anne (1804-1877) mais elle « disparaît » après s'être mariée en 1854.

¹²⁰ Cheshire mentionne qu'une plaque commémore ce sculpteur, il serait décédé peu après leurs réalisations. *Op. cit.*, 95 n. 19.

¹²¹ *Ibid.*, 94.

Cette mise en garde s'applique à toutes les époques, et dans d'autres domaines que celui de la religion; y compris les dessins et les aquarelles d'Elizabeth Simcoe à l'époque géorgienne.

Deux mémoires de maîtrise sont aussi apparues récemment. Le premier par David Bureau, déposé en Mars 2008 à l'Université du Québec à Montréal¹²², examine deux cahiers d'esquisses conservés à la bibliothèque David M. Stewart, au Musée Stewart, à Montréal. Il les présente comme les illustrations d'un récit de voyage répondant aux règles du pittoresque de Gilpin. Bureau conclut que « toutes ses esquisses sont d'abord et avant tout des choix personnels et qu'elles sont motivées par le plaisir plutôt que le devoir¹²³ », et que la vision d'Elizabeth Simcoe « sur les objets qui composent son nouvel environnement est teintée d'un certain détachement¹²⁴ ». Le travail de Bureau est bien appuyé et documenté, mais il est important de considérer sa conclusion. Pour conclure comme il le fait, il aurait fallu un corpus plus élaboré, d'autant plus que Bureau appuie sa démarche sur le mémoire de Gilbert L. Gignac¹²⁵ et dont il résume en partie la pensée comme suit : « Cette étude [...] propose de regarder l'ensemble du corpus plutôt que de s'arrêter sur une seule œuvre¹²⁶ ». Ici, le carnet de dessin est perçu comme un corpus

¹²² David Bureau, *Le récit de voyage et son illustration : les carnets de dessins canadiens d'Elizabeth Posthuma Gwillim, Lady Simcoe (1762-1850)*. (Mémoire de Maîtrise en étude des arts, non publié, Université du Québec à Montréal, Mars 2008).

¹²³ *Ibid.*, 109.

¹²⁴ *Ibid.*, 107.

¹²⁵ Gilbert L. Gignac, *A Methodology for the Study of Sketchbooks and a Case Study of Two Nineteenth-Century Canadian Examples*. (Mémoire de Masters of Arts-Art History, non publié, Université Concordia, 1992).

¹²⁶ *Ibid.*, 17.

d'une série de dessins individuels et en ce sens l'approche de Bureau est acceptable. Cependant, le carnet peut aussi être perçu comme une œuvre individuelle dans un corpus beaucoup plus élaboré qui amènerait à des conclusions différentes, surtout en tenant compte de l'approche de Fowler et de Korda, entre autres, qui soulignent toutes deux un changement de style dans les cinq années du voyage et qui suggère une vision sur le nouvel environnement reflétant un engagement certainement personnel, peut être même politique.

Le deuxième mémoire, *Finding the Sublime : Assessing Elizabeth Simcoe's Fires as an Art Practice*¹²⁷, emploie une approche plus originale et examine l'intérêt d'Elizabeth Simcoe pour les feux de forêts. Même si une telle approche se veut anachronique, l'auteur compare cet intérêt de Simcoe à la performance telle qu'on la pratique aujourd'hui et qui n'existait pas à l'époque de Simcoe. Néanmoins, une telle approche offre à son auteure, Susannah Wesley, la possibilité d'explorer l'esthétique du sublime, contrairement aux autres textes discutés qui s'attardaient surtout sur le pittoresque. Pour Wesley, une lecture rétrospective « facilitates a greater understanding of Simcoe's own reality and subjectivity within her wider culture and time period¹²⁸ ». Tout comme Fowler, Korda et Murnaghan, Wesley remarque qu'Elizabeth Simcoe « decided to step outside the boundaries of what was expected and even condoned », parlant même ici d'avant-garde¹²⁹.

¹²⁷ Bathsheba Susannah Wesley, *Finding the Sublime : Assessing Elizabeth Simcoe's Fires as an Art Practice*. (Mémoire de Masters of Arts-Art History, non publié, Université Concordia, septembre 2008).

¹²⁸ *Ibid.*, 88.

¹²⁹ *Ibid.*, 73.

Cette recension de la littérature existante ne saurait être complète sans parler des quelques expositions et de leurs comptes-rendus, des œuvres de Madame Simcoe. Au moins deux expositions importantes portant sur ses œuvres ont été présentées en 1993. La première, accompagnée d'une publication¹³⁰ et préparée par Cydna Mercer et présentée au London Regional Art & Historical Museums, en Ontario, soulignait le 200^e anniversaire de la venue de John Graves Simcoe sur le site même de la ville de London. La deuxième, présentée à la Art Gallery of Ontario (AGO), célébrait le même anniversaire, mais pour la ville de Toronto. Mercer résume bien les années canadiennes de Simcoe et relève dans son texte que les dessins sur la faune et la flore sont exécutés avec une vision scientifique plutôt que romantique¹³¹. Elle compare le dessin de voyage de cette époque aux pratiques photographiques des touristes d'aujourd'hui. En rapport avec l'idée première de l'exposition qui se veut commémorative, elle note aussi l'intention de John Graves Simcoe de faire du site de London, le lieu de la capitale du Haut-Canada en citant l'entrée du 10 mars 1793 du journal d'Elizabeth :

... the Gov. Found his expectations perfectly realized as to the goodness of the Country on the banks of La Tranche, & is confirmed in his opinion that the forks of the Thames is the most proper scite for the Capital of the Country, to be called New London on a fine dry plain without underwood but abounding in good Oak trees. A spring of real Petroleum was discovered on the march by its offensive smell¹³².

John Graves Simcoe avait dessiné une carte de l'endroit, incluant aussi l'emplacement de leur future villa. Elizabeth Simcoe avait commencé à copier la carte, mais ne l'a pas

¹³⁰ Cydna Mercer, *Elizabeth Simcoe, The Canadian Years, 1791-1796* (London : London Regional Art & Historical Museums, 1993).

¹³¹ *Ibid.*, n.p.

¹³² Entrée du 10 mars 1793, Innis, 88 et 89.

terminé. Les deux cartes étaient exposées, et le catalogue donne la liste de plus d'une centaine de dessins, gravures et aquarelles en plus de présenter une lettre de Madame Hunt, un calepin et un journal de voyage.

L'exposition de l'AGO présentait pour la première et la seule fois au Canada, les trente-deux œuvres sur écorce de bouleau de la British Library. Annoncée en avril 1993¹³³, l'exposition – pour laquelle il n'y a pas eu de catalogue – ouvrait le 30 juillet suivant, soit le jour même où Elizabeth Simcoe apercevait pour la première fois, deux cents ans plus tôt, le site de Toronto rebaptisé York par son époux. Intitulée *Mrs. Simcoe's Upper Canada Album*, l'exposition reçoit une mauvaise presse, due surtout à une installation et un éclairage inadéquat¹³⁴. Cette exposition est accompagnée des dessins de C. W. Jefferys¹³⁵ pour une mise en contexte et de tableaux contemporains du peintre réaliste Charles Pachter¹³⁶.

Des expositions thématiques ont aussi présenté quelques œuvres de Simcoe en contexte avec d'autres artistes, entre autres, *Colonial Identities : Canada from 1760 to 1815* de Bruce Wilson accompagnée d'un catalogue et présentée en 1988¹³⁷, ou encore

¹³³ Michael Hanlon, « Elizabeth Simcoe's Drawings to Go on View » dans *The Toronto Star*, 28 avril 1993, section F, page B3.

¹³⁴ Christopher Hume, « Mrs. Simcoe's Romantic Upper Canada » dans *The Toronto Star*, Section B, page C3.

¹³⁵ Charles William Jefferys (1869-1951) était un peintre connu surtout pour ses dessins et illustrations publiés dans les manuels scolaires d'histoire, les magazines et les journaux.

¹³⁶ Artiste canadien né en 1942 et reconnu pour ses œuvres réalistes.

¹³⁷ Bruce G. Wilson, *Colonial Identities : Canada from 1760 to 1815* (Ottawa : Archives nationales du Canada, 1988).

l'exposition et le catalogue de 1972 *Images of Canada / Visage du Canada*¹³⁸.

Similairement, des parties des journaux de Madame Simcoe ont été utilisées à d'autres fins¹³⁹. Nous ne nous y attarderons pas puisqu'on n'y trouve rien de nouveau.

Mentionnons tout de même l'histoire de Castle Frank rédigé par J. C. Boylen¹⁴⁰, et un article sur les rapides de Lachine dans *Lights on the St. Lawrence*¹⁴¹. Dans le même ordre d'idée, de très courtes biographies ont aussi été publiées dans des dictionnaires biographiques¹⁴² et des bibliographies annotées¹⁴³. Les journaux et la correspondance des Simcoe ont été épluchés¹⁴⁴, les dessins examinés sous certains angles¹⁴⁵.

¹³⁸ Archives publiques du Canada, *Images of Canada / Visage du Canada* (Ottawa : Information Canada, 1972).

¹³⁹ Deux sites Internet ont aussi été dédiés aux journaux et aux œuvres d'Elizabeth Simcoe. Archives publiques de l'Ontario, *Travels with Elizabeth Simcoe- A Visual Journey through Upper and Lower Canada* [en ligne], site visité le 22 juin 2009, <http://www.archives.gov.on.ca/english/on-line-exhibits/simcoe/index.aspx>. Et Janice Welch et Guinevere Pura, *The Visual Diary of Elizabeth Simcoe, a Journey through Upper and Lower Canada* [en ligne] site visité le 22 juin 2009. <http://epe.lac-bac.gc.ca/100/205/301/ic/cdc/ElizabethSimcoe/default.html>. Pour un compte-rendu du premier, voir Jim Burant, « Exhibition Review : *Travels with Elizabeth Simcoe- A Visual Journey through Upper and Lower Canada* » dans *Archivaria* 54 (Automne 2002) : 178-181.

¹⁴⁰ J. C. Boylen, *The Story of Castle Frank* (Toronto : Rous & Mann Press Limited, 1959).

¹⁴¹ Jean L. Gogo, dir. *Lights on the St. Lawrence* (Toronto : Ryerson Press, 1958) : 141-142.

¹⁴² Mary Lu MacDonald, « Simcoe [née Gwillim], Elizabeth Postuma (1762-1850) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008. Edith G. Firth, « Gwillim, Elizabeth Posthuma (Simcoe) » dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne] page visitée le 22 juin 2009, www.biographi.ca. Henry James Morgan, dir., « Mrs. Simcoe » dans *Types of Canadian Women and of Women who are or have been Connected with Canada* (Toronto : William Briggs, 1903) : 314.

¹⁴³ Mentionnons ici Céline Kear « Canada's Literary First Ladies » dans *The Beaver* 82 : 1 (February-March 2002) : 15-19. Et Anne Innis Dagg, « Simcoe, Elizabeth Posthuma Gwillim » dans *The Feminine Gaze. A Canadian Compendium of Non-Fiction Women Authors and Their Books, 1836-1945*. (Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, 2001) : 279-280. Et Kathryn Carter, « Simcoe, Elizabeth (Gwillim) » dans *Diaries in English by Women in Canada, 1753-1995* (Ottawa : CRIAW / ICREF, 1997) : 81.

¹⁴⁴ Il ya aussi Ged Martin, « The Simcoes and their Friends » dans *Ontario Historical Society* LXIX : 2 (June 1977) : 101-112.

Ainsi bien, notre objectif, ici, est plus démonstratif que ce qu'on trouve habituellement dans la littérature sur Elizabeth Simcoe. Sa formation en Angleterre sera examinée de prêt afin de déterminer si certaines anomalies dans sa production visuelle demandent une attention particulière. La place du travail artistique d'Elizabeth Simcoe dans le cadre très précis du projet colonial de son époux nous préoccupe. Mais avant de pouvoir l'aborder en profondeur, nous devons mettre les outils nécessaires en place.

Pour ce faire, notre premier chapitre exposera le milieu dans lequel Elizabeth Simcoe a vu le jour et a été éduquée. Loin de nous ici l'idée de reprendre le travail déjà fait par Fryer et Arnold entre autres. Notre intention n'est pas non plus de proposer une « découverte et redécouverte » de Madame Simcoe pour reprendre les mots de l'historienne Elizabeth Eger¹⁴⁶. Nous nous attarderons plutôt sur certains éléments de leur recherche respective pour essayer de recréer plus complètement les environnements qui auraient formé et influencé la vie et l'œuvre d'Elizabeth Simcoe. En ce sens, nous aborderons autant la généalogie des familles Gwillim et Simcoe que les cercles d'amis du couple. Un long texte résulte de l'ampleur des recherches entreprises pour ce chapitre, et il aurait pu être encore plus long. Tenons-nous en ici à dire que la richesse des milieux familiaux des Simcoe et leurs réseaux, incluant les associés de son mari, soutiennent selon nous la nécessité de cette longue étude. Si ce chapitre établi, et nous pensons qu'il le fait, qu'Elizabeth Simcoe n'était pas seulement une riche héritière membre de

¹⁴⁵ On peut mentionner ici Colin M. Coates, « Like 'The Thames Towards Putney' : the Appropriation of Landscape in Lower Canada » dans *Canadian Historical Review* LXXIV :3 (1993) :317-343 qui discute de l'appropriation visuelle du Bas-Canada et utilise des œuvres d'Elizabeth Simcoe tout comme John E. Crowley, « 'Taken on the Spot' : The Visual Appropriation of New France for the Global British Landscape » dans *The Canadian Historical Review* 86 :1 (March 2005) : 1-28.

¹⁴⁶ Elizabeth Eger, « Representing Culture : 'The Nine Living Muses' » dans Elizabeth Eger, *et al*, dir., *Women, Writing and the Public Sphere, 1700-1830* (Cambridge : Cambridge University Press, 2001) :126.

l'aristocratie terrienne, mais aussi une femme qui avait accès aux cercles littéraires et intellectuels, ceci n'est peut être pas surprenant. Elizabeth Eger écrit que le XVIII^e siècle « was a time when literary and intellectual women were more present, and more powerful, than at any other points in history¹⁴⁷ ». Néanmoins, l'accès à un milieu a une signification limitée; où se situait donc Elizabeth Simcoe?

Elizabeth Simcoe a sûrement acquis un certain vernis culturel (*Polite arts*) comme toutes les jeunes filles de bonne famille de son époque. Le chapitre deuxième s'attardera à la place qu'occupent les arts, la littérature et les sciences chez Madame Simcoe. Il n'est pas surprenant qu'elle fût intéressée par le dessin. Le nombre considérable d'œuvres qui lui sont attribuées pendant les cinq années de son voyage dans les Canadas suggère certainement un intérêt marqué, mais la quantité seule n'est pas suffisante pour commenter son engagement à créer des images. Dans la mesure du possible, nous examinerons l'éducation artistique qu'elle a reçue et sa participation dans la pratique de la copie, une activité entreprise autant pas les amateurs que les artistes professionnels au XVIII^e siècle.

Le XVIII^e siècle est aussi celui du tourisme local en Angleterre, un développement pour lequel le pittoresque de Gilpin fournit aux amateurs un moyen d'y participer et de réagir. Par conséquent, l'implication de Simcoe dans ce phénomène social sera abordée. De plus, ses représentations de la faune et la flore seront examinées en profondeur, avec l'intention d'établir si Simcoe était une personne dont les intérêts et l'éducation l'ont amené à sortir des paramètres établis pour une production amateur.

¹⁴⁷ Elizabeth Eger, « The Bluestocking Legacy » dans Elizabeth Eger et Lucy Peltz, *Brilliant Women-18th-Century Bluestockings* (New Haven : Yale University Press, 2008) : 127.

Compte tenu de la nature des œuvres d'Elizabeth Simcoe qui nous sont disponibles – en majeure partie, celles de son voyage dans les Canadas – le corpus étudié au chapitre deux date surtout de 1791-1796, mais le but de ce chapitre est de caractériser son statut d'amateure et d'intellectuelle.

Le voyage aux Canadas était le lieu de rencontre avec des étrangers – les Premières nations, les Canadiens, les colons anglais et les Loyalistes récemment arrivés. Comme point de départ pour le troisième chapitre, nous considérerons les études portant sur d'autres femmes qui ont voyagé dans les colonies anglaises. À titre comparatif, on examinera les écrits et les œuvres d'Anne Barnard (1750-1825), qui voyagea en Afrique du Sud de 1797 à 1802¹⁴⁸, une femme qui occupa un poste officiel comparable à celui d'Elizabeth Simcoe et dans une colonie qui offrait une diversité similaire de populations. Nous pourrions alors étudier les réactions et les opinions d'Elizabeth Simcoe dans ses relations d'altérité en tenant compte de leurs contextes.

Les études postcoloniales se sont avérées importantes pour atteindre ce but. Le discours postcolonial a à sa source *Orientalism* d'Edward Said publié en 1978¹⁴⁹. L'auteur examine les relations de pouvoir entre les Européens et l'Orient Islamique dans une relation dichotomique. Il explique comment la discipline, tout comme le style de peinture représentant un monde exotique fictif, de l'orientalisme ont contribué à la prolifération de stéréotypes qui renforçaient la supériorité du colonisateur européen. Cette première étude sera critiquée, poursuivie et élaborée par d'autres chercheurs venant

¹⁴⁸ Grosart, A.B. et Stanley Trapido (rév.) « Barnard [*née* Lindsay], Lady Anne (1750–1825) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

¹⁴⁹ Edward Said, *Orientalism* (New York : Pantheon Book, c1978).

de minorités culturelles ou de ce qui fut jadis des colonies. Homi Bhabha et Gayatri Spivak¹⁵⁰ entre autres soulignent les mécanismes coloniaux d'appropriation, d'assimilation et d'effacement historique en vigueur dans les colonies, donnant ainsi une voix à l'Autre. De son côté, avec *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*¹⁵¹, Mary Louise Pratt questionne la construction du monde par les colonisateurs qui a contribué à la promotion d'une pensée universelle eurocentrique. Elle souligne les tactiques européennes employées pour faire disparaître l'existence des autochtones dans diverses parties du monde. Ces recherches, tout comme celles de Bhabha et Spivak, illustrent comment le concept de l'hégémonie, soit d'obtenir le consentement des communautés sans le recours à la force tel qu'élaboré par Antonio Gramsci¹⁵², aurait joué un rôle important dans la colonisation. Reconnu comme étant un des fondateurs des *Cultural Studies*, Stuart Hall argumente dans *New Ethnicities*¹⁵³ que les systèmes binaires ne suffisent plus pour parler de différences; les constructions sociales, politiques et culturelles sont en évolution constante.

Comme Walter Mignolo, professeur argentin de sémiologie, le souligne : « ...both writers [l'un d'un propos colonial et l'autre postcolonial] were critical of colonial

¹⁵⁰ Homi Bhabha, « The Other Question : Stereotype, Discrimination and the Discourse of Colonialism » in *The Location of Culture* (London, New York : Routledge, 1994) et Gayatri Spivak, « Can the Subaltern Speak » in *Marxism and the Interpretation of Culture*, ed. Cary Nelson and Lawrence Grossberg (Chicago: University of Illinois Press, 1988):271-313.

¹⁵¹ Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation* (London, New York : Routledge, 1992).

¹⁵² Sur ce sujet voir Roger Simon, *Gramsci's Political Thought : an Introduction* (London : Lawrence & Wishart, [1st edition : 1982] 1991).

¹⁵³ Stuart Hall, « New Ethnicities », dans James Donald et Ali Rattansi, dir. *'Race', Culture and Difference*, (London : Sage, 1992) : 252-259.

discourse, one spoke from the center of the empire while the other spoke from the core of resistance to the empire.¹⁵⁴ » En ce sens, il faut donc aussi reconnaître que :

[...] postcolonial hegemony shares many of the same organizing strategies of any hegemonic moment, including the subordination of various social groups to the interests and ideals of a dominant group, a group that then propagates a discourse that might be based on new, but still powerful and potentially totalizing binary oppositions.¹⁵⁵

Afin d'éviter une répétition, à l'inverse ou en parallèle, d'un même système, il faut donc envisager un propos qui s'éloigne des relations binaires en oppositions où les identités sont encastrés dans des paramètres stéréotypant. Shuddhabrata Sengupta propose: « it is only when we examine identities as fields of intersection and therefore always of contestation that we can imagine possibilities other than the binaries » où il est possible d'être ni l'un ni l'autre ou les deux à la fois.¹⁵⁶

Mais pour revenir à ce qui nous préoccupe, les écrits de voyage portant sur une aventure dans les colonies par un membre, masculin ou féminin, appartenant au groupe colonisateur « is essentially an instrument within colonial expansion and served to reinforce colonial rule once in place¹⁵⁷ ». Les analyses de ces journaux de voyage sont inscrites aussi bien dans des approches féministes que postcoloniales, esthétiques que sociales. Nous nous sommes surtout attardés aux travaux de recherche qui examinent les

¹⁵⁴ Walter D. Mignolo, « Colonial and Postcolonial Discourse : Cultural Critique or Academic Colonialism. » *Latin American Research Review*. 28 :3 (1993): 124.

¹⁵⁵ Peggy Ochoa, « The Historical Moment of Postcolonial Writing.Beyond Colonialism's Binary. » *Tulsa Studies in Women's Literature* 15 :2 (Autumn 1996) : 223.

¹⁵⁶ Shuddhabrata Sengupta, « I/Me/Mine – Intersectional Identities as Negotiated Minefields. » *Signs* (Spring 2006) : 632.

¹⁵⁷ Sara Mills, *Discourse of Difference : an Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. (London and New York : Routledge, 1991) : 2.

relations d'altérité complexes en place au XVIII^e siècle dans des recherches féministes de récupération historique, d'appropriations esthétiques et de reconnaissances postcoloniales de voix multiples.

Dans *The Rhetoric of English India*, Sara Suleri écrit que : « ...British women in the colonized subcontinent were required to remain on the peripheries of colonization, collecting from that vantage point peripheral images of people and places¹⁵⁸ ». C'est à travers les préceptes du pittoresque que les femmes européennes pouvaient « transfix a dynamic cultural confrontation into a still life¹⁵⁹ ». Elizabeth Bohls, quant à elle, explique que les « feminists cannot simply read culture as polarized along the axis of gender, but must account for multiple interconnecting categories of difference¹⁶⁰ », incluant celles du discours colonial. L'étude de Bohls examine le rôle joué par les esthétiques à la mode dans la perception féminine des pays et des peuples étrangers. Ainsi, elle souligne que les femmes même si « excluded by her gender [...] is nonetheless entitled by her class to a membership, if liminal, in the tasteful elite¹⁶¹ ».

Dans le même ordre d'idée, Indira Ghose remarque que « by locating Western women in other parts of the world, it points out the contradictory position of women as colonized by gender, but colonizers by race¹⁶² ». Ici aussi le pittoresque de Gilpin en

¹⁵⁸ Sara Suleri, *The Rhetoric of English India* (Chicago and London : The University of Chicago press, 1992) : 75.

¹⁵⁹ *Ibid* : 76.

¹⁶⁰ Elizabeth Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*. (Cambridge : Cambridge University Press, 1995) : 6.

¹⁶¹ *Ibid* : 100.

¹⁶² Indira Ghose, *Women Travellers in Colonial India*. (Delhi, Oxford : Oxford University Press, 1998) : 7.

vogue à la fin du XVIII^e siècle joue un rôle important dans les journaux étudiés par Ghose. Cependant, elle souligne le caractère autobiographique des journaux de voyage qui l'amène à conclure que,

... by entering the public world of travel, women transgressed gender norms that relegated them to the home. In addition, their autobiographical writings gave them further access to the public sphere and helped them shape an autonomous female identity¹⁶³.

Cette identité créée, pour Ghose, est une forme de « gender power¹⁶⁴ ». Les textes de Ghose tout comme ceux de Bohls et Suleri nous aideront à mieux comprendre Elizabeth Simcoe et sa rencontre avec l'Autre, ou plus précisément, les Autres.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les œuvres d'Elizabeth Simcoe sont d'un autre genre. Elle est venue dans les Canadas parce que son mari, John Graves Simcoe avait été nommé lieutenant-gouverneur du Haut-Canada et les occasions sont nombreuses où elle mit à profit ses talents artistiques à son service. En particulier, ses œuvres topographiques et cartographiques doivent être considérées en relation avec son projet colonial. Ce projet a déjà fait l'objet de plusieurs écrits et notre intention est surtout d'en retenir les grandes lignes pour mieux comprendre la production de Madame Simcoe dans ce contexte. Il est clair que le projet du Lieutenant-gouverneur était à l'image de la mère patrie. Le chapitre quatre considère à quel point le travail d'Elizabeth Simcoe dans les domaines de la topographie et de la cartographie, une pratique fort inhabituelle pour une femme de la fin du XVIII^e siècle, a participé à créer cette vision. Est-ce que ces images ont simplement témoigné des idées de son mari, ou peut-on dire qu'elles démontrent un

¹⁶³ *Ibid* : 12.

¹⁶⁴ *Ibid* : 133.

rôle plus important de la part de la créatrice? Dans un cas comme dans l'autre, le propos de cette production sera aussi informé par une approche postcoloniale de la topographie et de la cartographie. Le paysage topographique a pour but de situer tout en démontrant. En plus des qualités militaires potentielles d'une telle œuvre, elle est aussi le souvenir de voyage par excellence à envoyer aux amis et à la famille. Une telle pratique devient une forme d'impérialisme culturel. Alors que de prime abord, une carte nous apparaît comme étant la reproduction exacte et véridique d'un lieu donné, les historiens, incluant J. Brian Harley et Matthew H. Edney¹⁶⁵, soulignent l'importance de les étudier dans leur contexte d'origine. Les absences parlent tout autant que les présences, et une attention particulière est portée sur ce sujet¹⁶⁶. Les cartes géographiques de Madame Simcoe, incluant une sur écorce de bouleau, seront étudiées en relation avec les concepts d'appropriation coloniale et d'effacement historique.

En 1796, à leur retour en Angleterre, John Graves Simcoe remet en effet au roi George III un album créé par Elizabeth Simcoe contenant trente-deux œuvres sur le Haut-Canada et une carte de la même région. Les particularités de l'album sont nombreuses, et la plus évidente est le support choisi : de l'écorce de bouleau. Au dernier chapitre, nous précèderons à une analyse détaillée de cet album, informée par une meilleure compréhension de l'éducation, des capacités intellectuelles et des engagements dans une

¹⁶⁵ Mentionnons entre autres, Brian Harley, « Déconstruire la carte » dans Peter Gould et Antoine Bailly, éd. *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie* (Paris : Anthropos, 1995) :61-85; et Matthew H. Edney, « Theory and the History of Cartography » dans *Imago Mundi* 48 (1996) 185-191.

¹⁶⁶ Brian Harley, « Silences and Secrecy :The Hidden Agenda of Cartography in Early Modern Europe. » dans *Imago Mundi* 40 (1988) : 57-76.

perspective coloniale d'Elizabeth Simcoe, pour démontrer dans quel but il a été réalisé. Ainsi, nous revisiterons l'histoire personnelle de Madame Simcoe qui était férue de généalogie et nous retournerons à l'histoire de sa famille pour voir comment celle-ci peut informer sa pratique artistique, et plus particulièrement, la création d'un album pour le roi. Une œuvre en particulier se détache des autres de par son sujet. Cette œuvre certes témoigne d'une connaissance des esthétiques de l'époque et de l'histoire de l'Angleterre, nous croyons aussi qu'elle recèle une intention profonde et bien particulière.

Alors que notre étude prend avantage des textes existants sur Elizabeth Simcoe et sur de nouvelles approches pour comprendre son œuvre, elle a pris tout son sens en entrant en contact avec le plus d'œuvres possible. Le corpus que nous avons consulté provient des collections d'un certain nombre d'institutions importantes. Les Archives publiques de l'Ontario où est conservé le fonds de la famille Simcoe¹⁶⁷ ont le plus grand nombre d'œuvres d'Elizabeth Simcoe. Ce fonds contient des documents de plusieurs membres de la famille incluant, en plus de ceux relatifs à Elizabeth et à John Graves, ceux portant sur leur fille aînée Eliza et leur fils Francis. Parmi tous ces documents, nous avons porté une attention particulière à l'œuvre d'Elizabeth Simcoe qui comporte dix-sept journaux de voyage et près de quatre cents dessins et aquarelles. On y retrouve aussi

¹⁶⁷ Archives publiques de l'Ontario, Simcoe Family Papers, F 47, aussi sur microfilm, rouleaux MS 1797 à 1815.

deux gravures de chefs amérindiens, considérées comme étant les premières eaux-fortes canadiennes¹⁶⁸.

À la British Library, nous avons répertorié trente-deux autres œuvres, représentant des vues du Haut-Canada, et une carte géographique¹⁶⁹ toutes dessinées à l'encre et rehaussées de lavis, sur écorce de bouleau. Elles avaient été offertes, sous forme d'un album titré *Drawings presented by Governor Simcoe to his Majesty done by Mrs Simcoe. Views of North Canada*, au roi George III par John Graves Simcoe au retour du voyage canadien.

Les Bibliothèque et archives Canada à Ottawa ont aussi dans leurs collections plusieurs œuvres de Madame Simcoe. Nous en avons compté quarante-six, en plus d'une aquarelle dans la collection Peter Winkworth¹⁷⁰. Les archives nationales ont également un fonds John Graves Simcoe qui contient sa correspondance familiale et officielle et des documents militaires¹⁷¹. La plupart des missives de ce fonds ont été publiées en cinq volumes entre 1923 et 1931 par Ernest Alexander Cruikshank (1845-1939) pour l'Ontario Historical Society sous le titre de *The Correspondence of Lieut. Governor John Graves*

¹⁶⁸ Rosemarie L. Tovell, *A New Class of Art: The Artist's Print in Canadian Art, 1877-1920* (Ottawa : National Gallery of Canada, 1996) :35.

¹⁶⁹ British Library, Maps K. Top.119.15

¹⁷⁰ Une partie a été cataloguée par Bruce G. Wilson, *Elizabeth Simcoe (1766-1850): Introduction and Catalogue* Ottawa: Public Archives of Canada, 1978.

¹⁷¹ Bibliothèque et archives Canada, Fonds John Graves Simcoe, MG 23.

*Simcoe; With allied Documents relating to his Administration of the Government of Upper Canada*¹⁷².

Le Musée McCord, à Montréal, a quant à lui trois œuvres de la main de Madame Simcoe dans sa collection de peintures, estampes et dessins. Une de ses aquarelles, titrée *Chippenawan Indians of Carganawagana*, attire l'attention par son sujet unique – du moins parmi celles que nous avons trouvées. Il s'agit en effet de la seule aquarelle représentant des Amérindiens en plan rapproché dans un paysage.

Le Musée David MacDonald Stewart de Montréal, situé sur l'Île Ste-Hélène, a en sa possession deux cahiers d'esquisses qui avaient été présentés aux *Queen's York Rangers (First American Regiment)* et les copies de quatre journaux de voyage¹⁷³.

La collection de la Metro Toronto Library compte six œuvres alors que le service des musées de la Ville de Toronto en a huit en leur possession¹⁷⁴. La Weir Foundation, de Queenston, Ontario, compte sept aquarelles acquises par Samuel Edward Weir (1898-1981) en 1970¹⁷⁵. Finalement, nous avons trouvé quelques œuvres dans des collections privées, ce qui n'est pas sans rappeler la possibilité de l'existence de plusieurs autres

¹⁷² E. A. Cruikshank, dir. *The Correspondence of Lieut. Governor John Graves Simcoe; With allied Documents relating to his Administration of the Government of Upper Canada*. (5 volumes; Toronto: The Society, 1923-1931).

¹⁷³ Cette information vient de l'entrée d'Elizabeth Posthuma Gwillim dans le dictionnaire biographique canadien (www.biographi.ca). Les quatre journaux de voyage (1038/M/F/1/1-2-3 et 5) ont été conservés aux Archives publiques du Devon jusqu'en 1982, année où la famille les a retirés du fonds. L'acquisition par le Musée Stewart n'est pas documentée.

¹⁷⁴ Trois de ces œuvres sont un prêt à long terme et proviennent de la collection du Queen's York Rangers Regimental Council.

¹⁷⁵ Mary Willan Mason, *The Consummate Canadian: A Biography of Samuel Weir Q. C.* (Dundurn Press, 1998) :230.

surtout que certaines œuvres mentionnées dans les documents d'archives réfèrent à d'autres que nous n'avons pu localiser¹⁷⁶.

Nous avons fait un inventaire des œuvres que nous avons étudiées et nous le présentons en annexe 1, à la suite de cette dissertation. Nous espérons que cet inventaire sera utile à d'autres chercheurs.

¹⁷⁶ Ajoutons ici qu'un article a fait état de la découverte de nouvelles œuvres aux Archives publiques du Devon, Angleterre, œuvres que nous n'avons pu consulter. Anonyme, « Elizabeth Simcoe Drawings Discovered in Devon Archives » dans *Ontario Bulletin* (Octobre 1976).

Chapitre 1

Un milieu intellectuel, artistique et politique

En Angleterre, il y a un siècle ou deux, à une époque où le patriarcat et les hiérarchies sociales prévalaient, l'éducation n'était pas un droit acquis, mais bien un privilège. Tous n'y avaient pas droit, tout particulièrement les moins nantis et les femmes peu importe leur rang. Néanmoins, une distinction s'impose entre l'époque victorienne du XIX^e siècle et celle qui la précède, la géorgienne du XVIII^e siècle, connue aussi comme étant le siècle des Lumières et qui est au cœur de nos préoccupations pour cette dissertation. En effet, les femmes de haut rang de la société du XVIII^e n'étaient pas soumises au même carcan social que leurs consœurs du siècle suivant. Le siècle des Lumières, alors qu'il n'est plus accepté comme un « âge d'or », fut marqué par le début de l'industrialisation, l'accès à l'éducation et la promotion des libertés économiques et individuelles. Cependant, le discours était essentiellement tenu par les hommes de l'élite sociale appartenant à l'aristocratie. Ceux-ci comptaient sur d'autres hommes pour le « teach, preach and write » afin de transmettre le message à leurs confrères¹.

Pourtant, Elizabeth Campbell Denlinger démontre bien dans l'exposition et le catalogue *Before Victoria : Extraordinary Women of the British Romantic Era*² que

¹ Roy Porter, *The Creation of the Modern World. The Untold Story of the British Enlightenment* (New York & London: W.W. Norton & Company, 2000): xviii.

² Elizabeth Campbell Denlinger, *Before Victoria : Extraordinary Women of the British Romantic Era*. (New York: The New York Public Library / Columbia University Press, 2005). L'exposition s'est inspirée des livres de la collection de la Public Library à New York, et surtout la *Carl H. Pforzheimer Collection of Shelley and His Circle*.

plusieurs femmes ont pu se démarquer pendant cette période allant de 1789 à 1837.

L'auteure écrit que cette époque :

[...] has been, recently, a contested era: some historians argue that the years just before Victoria saw women increasingly confined to the private sphere, and less able to speak their minds if they did venture into public. Others contend that while codes of behavior became more restrictive on men and women, and more stratified by class, women nonetheless accomplished a great deal in these years. *Before Victoria*, inevitably, comes down on the second side, since its focus is on women who, for better or worse, put themselves out of the ordinary course of life³.

Les femmes représentées dans cette exposition s'étaient illustrées dans des domaines aussi variés que la littérature, le théâtre et les arts visuels, la botanique, les sciences et les voyages. Les chapitres du catalogue nous relatent des vies exemplaires, ou d'autres moins vertueuses, en passant par celles d'intellectuelles passionnées ou de dames rationnelles.

Au XVIII^e siècle, les sciences gagnent en popularité; l'astronomie a la faveur populaire, et l'histoire naturelle la rejoint vers la fin du siècle, avec un intérêt marqué pour la botanique. L'historienne Anne B. Shteir remarque que les femmes « benefitting from the favourable climate within science culture, participated in botanical work as audience and as agents, reading, studying, researching and writing about plants⁴ ». En effet, au siècle des Lumières :

... science learning was part of general and polite culture. Women were cultivated as consumers of scientific knowledge, and many books and periodicals introduced « the fair sex » to sciences of the day. Promoters

³ *Ibid.*, Preface, xi.

⁴ Anne B. Shteir, « The Pleasing Objects of our Present Researches. Women in Botany. » dans Valerie Frith, dir., *Women & History. Voices of Early Modern England* (Toronto : Coach House Press, 1995) : 145.

of science for women recommended astronomy, physics, mathematics, chemistry, and natural history as activities for moral and spiritual improvement. They presented science as an antidote to the dangers of the card table. Women who studied science, they maintained, would become better conversationalists and more successful mothers⁵.

Il va de soi que l'engouement pour une science ou une autre allait de pair avec l'idée de faire partie du cercle intime des gens fréquentés. Après tout, comme le remarque l'auteure et biographe Flora Fraser, « for a large part of an eighteenth-century friendship consisted in exchanging similar opinions, and discovering that the most conventional of tastes coincided⁶ ».

Ce chapitre, basé sur des recherches approfondies, suggère qu'Elizabeth Simcoe, bien qu'elle fût orpheline de père et de mère à la naissance, a grandi dans un environnement où les arts, la science, la religion, la politique et le sens des hiérarchies sociales tenaient une place prépondérante. L'influence familiale a tracé en partie le chemin qu'Elizabeth Posthuma Gwillim allait suivre. L'historienne des Bluestockings, Elaine Chalus remarque que « it was impossible to be a member of this society and not be politically aware; for women from political active families, politics was a fact of life and some kind of political activity was almost inescapable⁷ ». Il en était de même pour les autres sphères d'activité dans lesquelles la famille inscrivait ses valeurs, que ce soit les arts ou la religion par exemple. Ces mêmes valeurs sont demeurées présentes tout au

⁵ Anne B. Shteir, *Cultivating Women, Cultivating Science: Flora's Daughters and Botany in England, 1760-1860*. (Baltimore: John Hopkins University Press, 1996):2.

⁶ Flora Fraser, *The English Gentlewoman*. (London: Barrie & Jenkins, 1987): 96.

⁷ Elaine Chalus, *Elite Women in English Political Life, c1754-1790*. (Oxford: Clarendon Press, 2005): 8.

long de sa vie autant dans sa façon de voir le monde, que dans ses amitiés, son mariage et sa vie de famille, et elle les a transmises à ses propres enfants.

Sans vouloir faire une biographie complète⁸, nous présentons ici un portrait des milieux dans lesquels Elizabeth Posthuma Gwillim a grandi, a été éduquée et dans lesquels elle a évolué. Son milieu familial lui inculqua des valeurs morales et religieuses souvent rigides, et les connaissances intellectuelles requises pour une jeune fille de l'aristocratie. Ces valeurs, transmises d'une génération à une autre, changèrent peu à une époque où les influences externes étaient souvent limitées à l'entourage familial, parfois élargi de quelques amis. Nous inclurons dans cette présentation l'histoire familiale récente et les amis de son mari, John Graves Simcoe qu'elle épousa le 31 décembre 1782, en soulignant qu'ils partageaient des relations familiales, des amitiés, des connaissances et une culture.

L'enfance et la formation d'Elizabeth Posthuma Gwillim n'ont rien de particulier pour les gens de l'aristocratie anglaise de l'époque. Comme l'a noté P.J. Miller :

Although they were to become women of leisure, they should be accustomed early to fulfill their social obligations. Whether educated at home or at school, they should attend the local female poor, patronize, inspect and issue reports on 'useful institutions' in the locality, and check on the treatment of female apprentices. While carrying out these duties, they should be improving their minds with whatever subjects their parents deemed suitable. No knowledge was inappropriate for a lady of this class⁹.

⁸ Voir Mary Beacock Fryer, *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography* (Toronto, Dundurn Press, 1989).

⁹ P.J. Miller, « Women's Education, 'Self-Improvement' and Social Mobility-A Late Eighteenth Century Debate » dans *British Journal of Educational Studies*, vol.20, no.3, (Oct. 1972), 311.

Cette dernière affirmation est peut être un peu exagérée, puisque les jeunes filles de l'aristocratie terrienne et de la noblesse « were not expected to wish to excel in fields where professionals existed¹⁰ ».

L'éducation de la jeune Elizabeth se fit à la maison, conformément au modèle en place et nourrices, servantes et tuteurs se succédèrent pour lui apprendre à lire et à écrire, à danser et à dessiner, entre autres. Lord Sackville¹¹ (1716-1785) se souviendra d'ailleurs quelques années plus tard d'Elizabeth lorsqu'il écrira : « when nine years old to have drawn well¹² ». Bien que peu de choses soient connues de cette éducation, sa biographe Mary Beacock Fryer mentionne que :

Elizabeth was conditioned to regard and treat [le personnel à son service] as inferiors. With this attitude came the paternalistic one, that the aristocracy had a responsibility to care for the poor, and to guard for their morals. These ideals, as well as the place in society of the sovereign, church, nobility and landed gentry, were instilled into the girl by everyone who came in contact with her¹³.

Son entourage a formé et encouragé des dispositions qui allaient ressurgir et se manifester textuellement dans son journal et ses lettres, et visuellement dans ses esquisses de voyage. La généalogie d'Elizabeth Simcoe est déjà significative. On y trouve des femmes au talent artistique indéniable et des hommes engagés politiquement au service de la couronne et de l'établissement des colonies, le tout dans un milieu intellectuel de

¹⁰ Fraser, *Op. cit.*, 100.

¹¹ Homme militaire et politique anglais dont le ministère fut blâmé pour la perte des colonies américaines.

¹² Lettre de John Graves Simcoe à Elizabeth Simcoe, datée du 9 janvier [1783?]. Il écrit : « Lord Sackville remembers you when nine years old to have drawn well, I told him you did so admirably ». Lettre reproduite dans Susan Scace, *et al*, dir. *Wolford Letters. Correspondence of John Graves Simcoe in the Archives of the Law Society of Upper Canada* (Toronto : The Law Society of Upper Canada, 1980) :134.

¹³ Fryer, 1989, *Op. cit.*, 14.

haut niveau. Comme nous le verrons, ses amitiés, dont celle avec sa meilleure amie Mary Anne Burges, et son mariage à John Graves Simcoe ne feront que renforcer ses prédispositions intellectuelles et artistiques, et sa façon de voir la société et les autres en termes hiérarchiques et coloniaux.

Pour compliquer un peu les choses, la mère de Thomas Gwillim était Elizabeth Steward, sœur de Jemima Steward, mère d'Elizabeth Spinckes; le père et la mère d'Elizabeth Simcoe étaient donc cousins germains. De plus, sur six générations, les femmes de mère en fille, se prénomment toutes Elizabeth. Pour mieux vous y retrouver, vous pouvez consulter l'arbre généalogique à la page suivante.

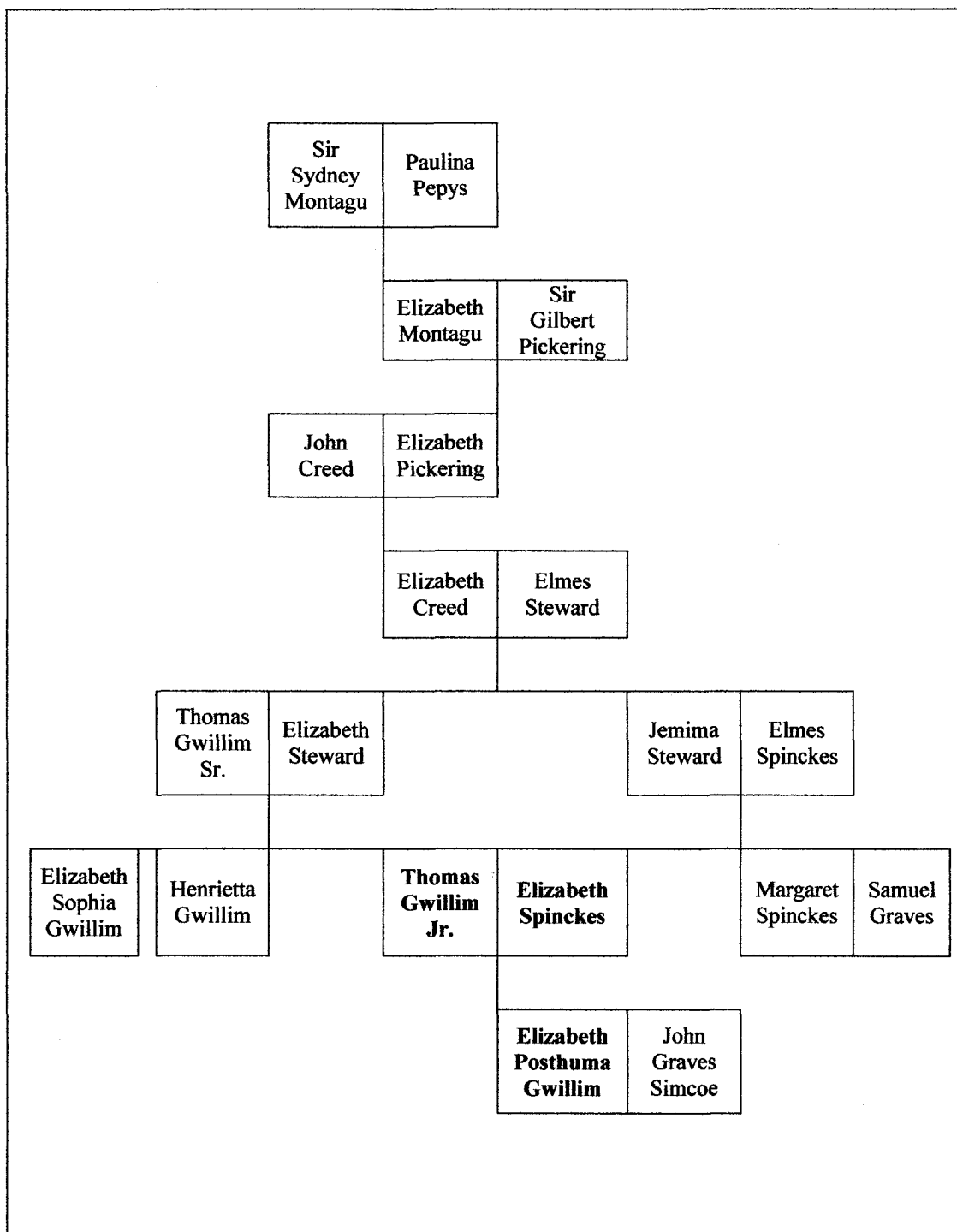


Tableau I – Généalogie partielle d'Elizabeth Gwillim Simcoe.

1.1 Histoire familiale

Sur quelques générations, un système de valeurs axé sur la culture et la politique militaire et coloniale semble avoir marqué les ancêtres d'Elizabeth Posthuma Gwillim. Femmes artistes, hommes politiques et de culture, auteurs célèbres, militaires héroïques, se succèdent et sont reliés de près ou de loin aux familles dont elle est descendante. Ce fier patrimoine a sûrement été mis de l'avant dans l'éducation d'Elizabeth, surtout qu'elle était orpheline, pour développer un sens d'appartenance familiale fort.

Elizabeth Montagu et Sir Gilbert Pickering

Cette lignée de l'histoire familiale récente de la famille d'Elizabeth Posthuma Gwillim s'ouvre sur un couple fort cultivé, celui de Sir Gilbert Pickering et son épouse, Elizabeth Montagu. Sir Gilbert Pickering (1613-1668)¹⁴, cousin et mécène de l'éminent poète John Dryden (1631-1700)¹⁵, était un politicien, ami et allié d'Oliver Cromwell¹⁶ (1599-1658), Lord protecteur du Commonwealth de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Directeur de la manufacture de Mortlake Tapestry, Pickering était à l'origine des tapisseries pour l'appartement de Cromwell, basées sur la série de tableaux *Le triomphe de César* réalisé au XV^e siècle par le peintre italien Andrea Mantegna (1431-

¹⁴ Sa mère était Susannah Dryden, sœur d'Eramus Dryden fils (1602-1654), père du poète John Dryden.

¹⁵ Walter Scott, dir., *The Works of John Dryden: Now First Collected in Eighteen Volumes*, volume 9, (2nd edition Edimburg:Printed for A. Constable & co., 1821): 3.

¹⁶ Sur Cromwell, voir Tom Reilly, *Cromwell: an Honourable Enemy* (London: Phoenix, 1999), Peter Gaunt, *Oliver Cromwell* (Oxford : Blackwell Publishers with the Historical Association, 1997, c1996) et David L. Smith, *Oliver Cromwell: Politics and Religion in the English Revolution, 1640-1658* (Cambridge [England] ; New York : Cambridge University Press, 1991).

1506)¹⁷. Les historiens Tim Mowl et Brian Earnshaw considèrent que Pickering était « the Commonwealth's cultural conscience¹⁸ » et il fut d'ailleurs impliqué dans la vente des œuvres d'art de la collection de Charles I (1600-1649)¹⁹. Pickering siègea au parlement pour le comté de Northamptonshire après son élection en 1656.

Il est le premier ancêtre d'Elizabeth Simcoe à être associé à la colonie du Canada puisqu'il fut nommé baronnet de la Nouvelle-Écosse en juin 1638, un mois après son mariage à Elizabeth Montagu (1620-?) fille de Sir Sydney Montagu (décédé en 1644) et de Paulina Pepys (1581-1638). Elle était aussi la sœur d'Edward Montagu (1625-1672), premier Lord Sandwich. Ce dernier obtint un pardon pour Pickering, juste avant la Restauration, pour son rôle dans la guerre civile de 1642 auprès de Cromwell. Malgré ce pardon, les Pickering terminèrent leur vie de façon frugale et loin de l'opulence qu'ils avaient déjà connue comme en témoigne Samuel Pepys (1633-1703), un cousin lointain, dans son journal lorsqu'il écrit le 29 octobre 1660 : « I went on foot with my Lady Pickering to her lodging, which was a poor in Blackfryars, where she never invited me to

¹⁷ Peintre vénitien de la Renaissance italienne. La série *Le triomphe de César* est composée de neuf tableaux réalisés entre 1486 et 1505. Cette série était considérée par Giorgio Vasari (1511-1574) comme son chef-d'œuvre.

¹⁸ Tim Mowl et Brian Earnshaw, *Architecture Without Kings: the Rise of Puritan Classicism under Cromwell*. (Manchester: Manchester University Press, 1995): 122.

¹⁹ Charles I est décapité lors de la première guerre civile et révolution anglaises (1642-1649). Cromwell devient Lord protecteur du Commonwealth jusqu'à sa mort en 1658. Deux ans plus tard, soit en 1660 la monarchie est rétablie avec le couronnement de Charles II.

go in at all, which me thoughts was very strange²⁰ ». En 1668, Pepys est présent au mariage de la fille des Pickering, Elizabeth, à John Creed.

Elizabeth Pickering et John Creed

Elizabeth (Betty) Pickering (c1642-1728) était une artiste accomplie de qui Pepys semble avoir eu une bonne opinion la considérant bien cultivée, du moins suffisamment pour faire l'entremetteur entre elle et l'un de ses amis. Il écrit en effet dans son journal le 15 septembre 1663, « Here I saw Mrs. Betty Pickering, who is a very well-bred and comely lady²¹ ». Puis le 22 janvier 1665, il entrevoit cette possible relation :

... in my wife's chamber dined very merry, discoursing, among other things, of a design I have come in my head this morning at church of making a match between Mrs. Betty Pickering and Mr. Hill, my friend the merchant, that loves music and comes to me a'Sundays, a most ingenious and sweet-natured and highly accomplished person. I know not how their fortunes may agree, but their disposition and merits are much of a sort, and persons, though different, yet equally, I think, acceptable²².

Betty Pickering aurait d'ailleurs étudié la peinture avec Sir Peter Lely (1618-1680)²³. Ceci est fort possible puisque la famille le connaissait bien. Il peint le portrait de son oncle Sir Edward Montagu à deux reprises au moins, soit autour de 1655 et en

²⁰ John Smith et Richard Griffin, dir., *Diary and Correspondence of Samuel Pepys, the Diary Deciphered by J. Smith, with a Life and Notes by Richard Lord Braybrooke* (4 volumes; 4th edition; London: Published for Henry Colburn, 1854): vol.1, 118.

²¹ John A. Smith, Richard Griffin Braybrooke, Mynors Bright, *Diary and Correspondence of Samuel Pepys* Volume III (New-York: Dodd, Mead & Co., 1887): 318.

²² John A. Smith, Richard Griffin Braybrooke, Mynors Bright, *Diary and Correspondence of Samuel Pepys* Volume IV (New-York: Dodd, Mead & Co., 1887): 316.

²³ Hilary Arnold, « The Simcoe's Genealogy » en annexe dans Fryer, *Op. cit.*, 262.

1666²⁴; ce dernier tableau figure dans l'inventaire de Wolford Lodge, daté de 1906. Sir Peter Lely était un peintre d'origine hollandaise qui s'établit à Londres au début des années 1640 et devint rapidement un portraitiste reconnu. Étant celui de Charles I et celui de Cromwell, il ne fut pas affecté par la révolution. Il put revenir au service de la monarchie, et de Charles II, après la Restauration.

Elizabeth Pickering est reconnue comme philanthrope et artiste²⁵ et mentionnée dans le dictionnaire de Samuel Redgrave pour son apport artistique amateur²⁶. On la retrouve aussi dans le *Dictionary of Pastellists before 1800*²⁷. Elle pratiquait la peinture, le dessin et la broderie, et était toujours active en 1722 alors qu'elle avait plus de 80 ans. D'une grande générosité, elle a enseigné gratuitement aux jeunes filles ce qu'exigeait leur développement social, y compris le dessin et la broderie²⁸. Dans le même ordre d'idée, elle fit construire une école dite de charité à Ashton, près d'Oundle en 1708. Une requête posthume de sa fille, Jemima Creed (ill.1) morte en 1704, stipulait dans son testament que soit « built a schoolhouse and school in the Play Close at Ashton » et qu'à partir des revenus générés par des terres léguées également, soient assurés les moyens d'engager « a fit and proper person to be a schoolmaster to teach the children of Ashton

²⁴ Inventaire manuscrit des tableaux de Wolford Lodge, daté de 1906 : *Wolford Pictures, 1906*. Allhallows Museum Simcoe Family Collection, Notebook ALP030, Honam no : 2006.166 : np.

²⁵ Stuart Handley, « Creed [née Pickering], Elizabeth (c1642-1728) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

²⁶ Samuel Redgrave, Frances Margaret Redgrave, « Creed, Elizabeth », dans *A Dictionary of Artists of the English School: Painters, Sculptors, Architects, Engravers and Ornamentists: with Notices of their Lives and Work* (London: George Bell and Sons, 1878): 105.

²⁷ Neil Jeffares, *Dictionary of Pastellists before 1800*, [en ligne] page consultée le 29 juin 2009, www.pastellists.com.

²⁸ *Ibid.*, 24.

to read, write and cast accounts and instruct them in the principles of the Christian Religion according to the catechism of the Church of England²⁹ ». Elizabeth Pickering participa à la décoration intérieure en peignant le retable de la chapelle (ill.2) et à sa mort, laissa elle aussi une somme d'argent à la fondation pour en assurer l'avenir.³⁰ Il faut mentionner ici que ces écoles de charité n'avaient pas l'approbation de tous au XVIII^e siècle parce qu'un « large number of girls from the 'midling' and 'inferior' orders were receiving an education to which their rank did not entitle them³¹ ». Mais une telle éducation ouvrait des portes à ces jeunes élèves autant au niveau social qu'économique³². En conséquence, fonder et construire une telle école s'avérait autant un geste social que politique. La fondation *Jemima Creed Charity* existe toujours aujourd'hui³³.

Samuel Pepys deviendra le rival professionnel du mari d'Elizabeth Pickering, John Creed (d.1701), qui fut jadis un ami et collègue comme on peut le constater en lisant le journal de Pepys³⁴. Les deux hommes seront en compétition pour un poste d'administrateur naval auprès d'Edward Montagu, qui fut aussi conseiller d'État dans le

²⁹ Du testament de Jemima Creed, information fournie par John Hadman, archiviste de la Jemima Creed Charity, par courriel le 5 mars 2008.

³⁰ Handley, *Op. cit.*

³¹ Miller, *Op. cit.*, 303.

³² *Ibid.*, 302.

³³ Fermée en 1936, l'école est transformée en chapelle jusque dans les années 1980. Inutilisée pendant quelque temps, elle est maintenant louée à l'Oundle International Music Festival. La fondation supporte des projets d'éducation pour les jeunes du voisinage. Information fournie par John Hadman, archiviste de la fondation et premier récipiendaire d'une telle bourse en 1943. Échanges de courriels entre l'auteur et John Hadman, mars 2008.

³⁴ Plusieurs éditions existent du journal de Samuel Pepys, nous avons consulté celle de John Smith et de Richard Griffin, *Op. cit.*, et celle de Phil Gyford, *The Diary of Samuel Pepys. Daily Entries from the 17th Century Diary*. [en ligne] page consultée le 29 juin 2009, www.pepysdiary.com

protectorat de Cromwell. Éventuellement, Montagu favorisa son cousin par alliance, Samuel Pepys qui s'acharna pendant un certain temps à ternir la réputation de Creed, du moins jusqu'au jour où celui-ci épousa Elizabeth Pickering en 1668. Montagu contribua au retour du roi Charles II en 1659 et amena Pepys avec lui pour cette mission. Ce fût pour ce dernier la première mission d'une carrière dans la marine qui allait s'étaler sur plus de trente ans³⁵. Quant à John Creed, il était du voyage lorsque Montagu prit possession de Tanger au Maroc en 1661-1662 et y resta en poste jusqu'à ce que l'idée d'y établir une colonie fût abandonnée en 1684³⁶.

Deux de ses fils, John et Richard Creed, ont aussi poursuivi des carrières militaires³⁷. Richard Creed fit le Grand Tour européen se rendant à Rome en 1699 et en Italie, au Portugal et en France en 1700³⁸. Il est mort en 1704 à la bataille de Blenheim, en Allemagne et un monument fut érigé par sa mère en son honneur à l'abbaye de Westminster. On peut y lire en partie :

... To his memory his sorrowful mother here
 Erects this monument, placing it near another
 Which her son when living us'd to look up with pleasure
 For the worthy mention it makes of that
 Great man Edward Earl of Sandwich
 To whom he had y^e honour to be related
 And whose heroic virtues

³⁵ Knighton, C.S. « Pepys, Samuel (1633-1703) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

³⁶ Pour une étude récente de l'échec colonial de Tanger, voir Adam R. Beach, « Restoration Poetry and the Failure of English Tangier » dans *Studies in English Literature, 1500-1900* 48 :3 (Summer 2008) : 547-567.

³⁷ Knighton, C.S. « Creed, John (d.1701) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

³⁸ Alice Thomas, dir. *Richard Creed's Journal of the Grand Tour, 1699-1700*. (Oundle : Oundle Museum, 2002).

He was ambitious to imitate³⁹.

Son portrait, d'un artiste inconnu, se trouvait aussi à Wolford Lodge et est mentionné dans le carnet d'inventaire de 1906⁴⁰.

Elizabeth Pickering avait auparavant créé un monument à la mémoire de son époux décédé en 1701, dans l'église de Titchmarsh pour commémorer le fait qu'il avait servi sous Charles II. De plus cette même année, toujours dans cette église, elle rédigea l'épithaphe pour le buste érigé en hommage à son cousin le poète John Dryden. Elle y écrivit : « we boast that he was bred and had his first learning here ... where he often made us happy by his kind visits and most delightful conversation⁴¹ ». Quelques années auparavant, Dryden lui avait écrit un poème sur l'origine de son nom :

So much religion in your name doth dwell,
Your soul must needs with piety excel.
Thus names, like well-wrought pictures drawn of old,
Their owners' nature and their story told.
Your name but half expresses, for in you
Belief and practice do together go.
My prayers shall be, while this short life endures,
These may go hand in hand, with you and yours;
Till faith hereafter is in vision drowned,
And practice is with endless glory crowned⁴².

En plus des anges et des volutes, des inscriptions en l'honneur de son époux et à son cousin, elle a peint en grisaille un monument à son frère, Dr Theophilus Pickering (d.1710) en 1721 (ill.3). Elizabeth Pickering a contribué au décor de cette église

³⁹ *Ibid.*, 68.

⁴⁰ *Wolford Lodge pictures, Op. cit.*

⁴¹ *Ibid.*, 27.

⁴² John Dryden, *The Poetical Works of John Dryden*. (William Dougal Christie, ed. Macmillan, 1904): 652.

puisqu'elle croyait en la « duty of decorating religious houses⁴³ », un sens du devoir que sa descendante orpheline adopta aussi comme nous le verrons.

Elizabeth Creed et Elmes Steward (ou Stewart)

Elizabeth Creed (1672-1743) était une poétesse et artiste accomplie. Dame d'honneur à la cour du roi Guillaume III et de Marie II⁴⁴, elle a correspondu avec le cousin de sa mère, John Dryden comme en témoignent quelques missives publiées dans les *John Dryden's Letters*⁴⁵. En bas de page d'une lettre adressée à Mrs. Steward (numéro XXV, en date du 1^{er} octobre 1698), l'éditeur Edmond Malone mentionne que :

This lady, who was no less distinguished for her talents and accomplishments than her beauty and virtues, having been both a painter and a poetess, was the eldest surviving daughter of John Creed, of Oundle, Esq. (Secretary to Charles II for the affairs of Tangier) by Elizabeth Pickering, his wife... The Hall of Cotterstock House was painted in fresco by her [Elizabeth Creed Steward] in a very masterly style, and she drew several portraits of her friends in Northamptonshire. Her own portrait, painted by herself is in the possession of her kinswoman, Mrs. Ord, of Queen Anne Street⁴⁶.

Incidentement, Madame Ann Ord, dont il est ici question, est aussi une descendante des Pickering par le fils du même nom que le père, Sir Gilbert Pickering (mort en 1736) et donc frère d'Elizabeth Pickering. Celui-ci épousa Elizabeth Stanton avec qui il eut une

⁴³ K.A. Esdaile, « Shorter Notices - Cousin to Pepys and Dryden: a Note on the Works of Mrs. Elizabeth Creed of Titchmarsh » dans *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, vol.77, no 448 (July 1940), 24.

⁴⁴ Arnold, *Op. cit.*, 260.

⁴⁵ Edmond Malone, *The Critical and Miscellaneous Prose Works of John Dryden, now First Collected with Notes and Illustrations; an Account of the Life and Writings of the Author, and a Collection of His Letters, the Greatest Part of which has Never Been Published*, (Vol.1Part II, London: Balwin and Son, 1800).

⁴⁶ *Ibid.*, 65.

filles, Frances. Cette dernière légua les biens de la famille à sa cousine Ann Ord.⁴⁷ Après la mort de son mari William Ord (mort en 1768), celle-ci devint une salonnière à Londres; elle est considérée comme étant l'une des chefs de file des Bluestockings avec Elizabeth Montagu et Elizabeth Vesey⁴⁸.

Peu de choses sont connues du mari d'Elizabeth Creed, Elmes Steward (1654-1724). Riche châtelain, shérif de Northamptonshire en 1700, il hérita de son père de domaines à Pattishall et de son oncle, William Elmes⁴⁹, de Cotterstock Hall, qui fut aussi, sûrement par hasard, le lieu de naissance de John Graves Simcoe, né en 1752⁵⁰.

Les deux sœurs Steward : Jemima Steward et Elmes Spinckes ; Elizabeth Steward et Thomas Gwillim, père

Les deux filles d'Elizabeth Creed et d'Elmes Steward deviendront respectivement les deux grands-mères d'Elizabeth Posthuma Gwillim.

Jemima Steward (1698-1776) devint l'épouse d'Elmes Spinckes (ca 1697-1749) qui hérita de son père en 1721, un orfèvre portant le même nom, du manoir All Saints d'Aldwinkle acheté en 1699. Elmes Spinckes père fut marié à une certaine Margaret

⁴⁷ Edward Croft-Murray, *Decorative Painting in England 1537-1837: Early Tudor to Sir James Thornhill* (Country Life Scribner's, 1962): 259. La trace de ce tableau semble perdue, il ne serait plus avec les descendants de la famille Ord, échange de courriels entre l'auteur et John Blackett-Ord, 29 juin 2009.

⁴⁸ William Henry Craig, *Doctor Johnson and the Fair Sex: A Study of Contrasts* (London: S. Low, Marston & company, 1895): 163.

⁴⁹ Testament de « William Elmes of Cotterstock, Northamptonshire », Public Record Office, The National Archives, UK, PROB 11/446

⁵⁰ Arnold, *Op. cit.*, 258 et 260.

Robinson (1675?-1717) qui possédait des armoiries personnelles⁵¹. Selon la généalogie d'Hilary Arnold, les Spinckes descendaient d'une famille qui s'était établie en Nouvelle-Angleterre au début du XVII^e siècle⁵². Le grand-père d'Elmes Spinckes fils, le révérend Edmund Spinckes, naquit à Boston en 1607. Il retourna en Angleterre où il devint vicaire à Warmington en 1649; son oncle, le frère d'Elmes père, Nathaniel Spinckes (1654-1727) était évêque *non-juring*⁵³ de l'Église anglicane et auteur érudit⁵⁴.

En plus de leur fille Elizabeth Spinckes, dont la jumelle Jemima est morte à la naissance, Jemima et Elmes Spinckes ont eu trois autres enfants. Deux sont morts très jeunes, mais leur fille Margaret Spinckes (1727-1808) survécut et fut appelée à jouer un rôle important dans la vie de sa nièce. Il aurait donc été utile de connaître l'environnement dans lequel les sœurs Spinckes ont été éduquées, malheureusement nos recherches ont été infructueuses de ce côté. En 1760, Jemima Steward était abonnée, comme près de 1400 autres, à *Miscellanies in Proses and Verse* de Mary Jones (1701-

⁵¹ Nous savons très peu de choses sur Margaret Robinson. Arnold ne mentionnait que son prénom et l'année de son décès en 1717 à 42 ans. Nous avons trouvé que son nom de famille était Robinson qu'elle a épousé Elmes Spinckes en 1791. Elle est mentionnée sur le site internet *The Heraldry Society* qui confirme aussi le mariage à Spinckes. [en ligne] page consultée le 2 juillet 2009, <http://www.theheraldrysociety.com/resources/ImageLibrary/ImageLibrary-orange.htm>

⁵² Hilary Arnold, « Généalogie des Gwillim Simcoe » dans *The Gwillim-Simcoe Story* [en ligne] documents manuscrits publiés en ligne, page consultée le 22 juin 2009, www.the-gwillim-simcoe-story.org.uk

⁵³ Après la révolution de 1688, l'Église anglicane se divise sur la question de la légitimité d'accession au trône de Guillaume d'Orange et de son épouse Marie, futurs roi Guillaume III et reine Marie II. Les « non-jurors » étaient les membres du clergé anglican qui ont refusé de prêter serment à Guillaume III et Marie II, et à leurs successeurs suite au Protestant Succession Act de 1689 (aussi connu comme étant *An Act Declaring the Rights and Liberties of the Subject and Settling the Succession of the Crown* ou *English Bill of Rights*).

⁵⁴ Stuart Handley, « Spinckes, Nathaniel (1654–1727) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

1778)⁵⁵, un livre acclamé par la critique⁵⁶. Mary Jones était poète et vivait à Oxford, et qui, au début des années 1730, bien que d'un milieu modeste, a tissé des liens d'amitié avec des membres de l'aristocratie proches de la royauté⁵⁷. Frederick Rowton écrit de Mary Jones dans *The Female Poets of Great Britain* qu'elle était « a very ingenious poetess⁵⁸ ». Dans leur anthologie de la poésie au XVIII^e siècle, David Fairer et Christine Gerrard caractérisent Mary Jones de la manière suivante :

In her poetry she could draw on her experience of courtly manners and society speech, and on her sharp observation of the world of public affairs. Her good-humoured satire suggests she was happy to be an outsider⁵⁹.

Bien qu'il s'agisse d'une information anecdotique, elle nous donne tout de même un bref aperçu des intérêts intellectuels de Jemima Steward Spinckes.

Quant à Elizabeth Steward (c1694-1767) ou « pretty Miss Betty⁶⁰ » pour le poète Dryden, elle épousa Thomas Gwillim père (c1692-1766) en 1721 à Cotterstock. Nous ne savons que peu de choses du père si ce n'est qu'il légua le manoir de Whitchurch à ses filles, son fils étant mort avant lui. Ce dernier, Thomas Gwillim naquit en 1726, à

⁵⁵ Mary Jones, *Miscellanies in Prose and Verse*, (London: Dodsley, 1750); les abonnés sont en annexe et « Mrs Spinckes of Adwinkle, Northamptonshire » y est en page xiv.

⁵⁶ Entre autres par Ralph Griffiths, *The Monthly Review*, 6 (1752) :213-223. Tel que cité dans David Fairer et Christine Gerrard, *Eighteenth-century poetry: an annotated anthology* (2nd edition [1999]; Oxford: Blackwell Publishing, 2004): 300.

⁵⁷ Richard Greene, rev. William R. Jones, « Jones, Mary (1707–1778) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2009.

⁵⁸ Frederic Rowton, *The Female Poets of Great Britain :Chronologically Arranged with Copious Selections and Critical Remarks* (Philadelphia: Henry C. Baird, 1854): 151.

⁵⁹ Fairer et Gerrard, *Op. cit.*

⁶⁰ Elle avait quatre ans à l'époque où Dryden la décrivait ainsi, c'était en 1698. Malone, *Op. cit* : 69.

Cotterstock Hall, Northamptonshire, dans la maison de ses grands-parents maternels. Peu de choses nous sont parvenues des filles du couple Steward-Gwillim, Elizabeth Sophia (1724-1800) et Henrietta (1727-1785), les tantes Gwillim. Nous avons pu retracer quelques lettres échangées entre Elizabeth Sophia Gwillim et Elizabeth Simcoe, ainsi qu'avec les filles de cette dernière. Cette tante est décrite par Mary Beacock Fryer comme étant une « down-to-earth, practical woman [...] who took a lively interest in current events and who held strong political views⁶¹ ». Elle termine une lettre à Elizabeth Simcoe, datée du 22 octobre 1796 en excusant ses « stupid letters⁶² » ce qui pourtant ne nous semble pas être le cas. Bien au contraire, les lettres sont d'une tante s'informant et s'inquiétant de ses proches. Par exemple, quelques jours auparavant, apprenant le retour des Simcoe en Angleterre, elle s'empressa d'écrire à sa nièce son soulagement de les savoir revenus au pays.

I thank God most heartily my dear niece that you and the General and the poor little ones are all arrived safe in [...] England. After all the perils and dangers you have gone thro you are quite a heroine to stand it so well but it was no wonder your spirits sunk when you was put in the dark hole and expected an action for I know nothing more dreadful then being prisoners to such a diabolical crew as the present French rulers and the higher the rank the none the usage⁶³.

Madame Gwillim fait sûrement allusion à la menace d'une attaque française pendant la traversée transatlantique des Simcoe. En effet, comme Elizabeth Simcoe le mentionna dans son journal, pendant quelques jours, soit du 20 au 23 septembre 1796, ils furent

⁶¹ Fryer, *Op. cit.*, 14.

⁶² Lettre d'Elizabeth Sophia Gwillim à Elizabeth Simcoe, le 22 octobre 1796. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H II, séries 5, 28/1, microfilm rouleau A 606.

⁶³ Lettre d'Elizabeth Sophia Gwillim à Elizabeth Simcoe, le 17 octobre 1796. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H II, séries 5, 28/2, microfilm rouleau A 606.

poursuivis par une flotte française. Ils se préparèrent même pour le combat, « They soon took 6 of our Merchantmen [...] Capt. Gower conducted me down [...] I had no idea what it was to be so frightened⁶⁴ ». L'attaque devait avoir fait les nouvelles en Angleterre.

La notice nécrologique d'Elizabeth Sophia Gwillim nous indique qu'elle est décédée à Whitchurch :

[...] the uniformly virtuous tenor of whose life, and whose charitable and beneficent attention to the distresses of the poor (in the alleviation of whose wants she expended a large portion of a considerable income), will long be remembered with respect and gratitude. Her paternal estates devolve to the lady of that excellent and intelligent officer, Major General Simcoe⁶⁵.

À sa mort en 1800, elle laissera tous les biens hérités de son père, incluant les terres et manoirs d'Old Court et New Court, à Whitchurch, dans le Herefordshire, à Elizabeth Posthuma Gwillim⁶⁶, et en particulier, sa collection de tableaux⁶⁷ dont nous n'avons aucun détail.

Les parents d'Elizabeth Posthuma Gwillim : Elizabeth Spinckes et Thomas Gwillim fils

Les cousins germains, Elizabeth Spinckes (1723-1762) et Thomas Gwillim (1726-1762) se sont mariés le 14 janvier 1750 à l'église de St. Dubricius à Whitchurch, puis

⁶⁴ Entrée du 20 septembre 1796, Innis : 202.

⁶⁵ « Provincial Occurrences: With All the Marriages and Deaths » dans *The Monthly Magazine*, No 63 (vol.10, no 2 : September 1, 1800) :193.

⁶⁶ Plusieurs ont cru qu'Elizabeth Simcoe avait hérité de ces terres et manoirs à la mort de son père, mais celui-ci a devancé son propre père dans la mort et n'en avait donc pas la propriété. Entre autres J. Ross Robertson, *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe*. (Briggs, 1911)(Toronto: Prospero, 2001): 1-11.

⁶⁷ Testament d' « Elizabeth Sophia Gwillim, Spinster, Llangarren, Herefordshire », Public Record Office, The National Archives, UK, Prob. 11/1351.

s'installèrent à Londres⁶⁸. Thomas Gwillim était le commandant de brigade du Général James Wolfe dans l'expédition à Québec en 1759. Le rôle joué par Wolfe dans l'entreprise coloniale a fait l'histoire. Thomas Gwillim avait en sa possession un portrait du Général témoignant de son admiration. Ce portrait, dont Elizabeth Simcoe hérita, avait été dessiné par l'aide-de-camp Hervey Smith⁶⁹. Auparavant, Thomas Gwillim avait été major du septième régiment des Royal Fusiliers. À son retour du Canada en 1761, on lui donna le commandement du 50th Regiment on Foot en route pour l'Allemagne. Le Lieutenant-colonel Gwillim quitta sa résidence de Londres pour prendre ce poste le 26 décembre 1761. Il trouva la mort en Allemagne au mois de janvier 1762 laissant sa femme, Elizabeth, enceinte⁷⁰.

Selon la biographe Mary Beacock Fryer, Margaret Spinckes visitait occasionnellement sa sœur à Londres. Toutes deux fréquentaient les milieux intellectuels de la ville où « they had long cultivated the friendship of women of intellect and education⁷¹ ». Une des amies de Margaret Spinckes était Elizabeth Montagu, célèbre salonnière des Bluestockings. Elizabeth Robinson avait épousé Edward Montagu (1692-1775), petit-fils du premier Comte de Sandwich et oncle d'Elizabeth Pickering Creed, et donc une lointaine cousine des Spinckes. Les sœurs Spinckes fréquentaient le salon

⁶⁸ Arnold, *Op. cit* :257; et Fryer, *Op. cit*:10.

⁶⁹ J. Clarence Webster, *Wolfe and the Artists. A Study of his Portraiture*. (Toronto : Ryerson Press, 1930) :42-43.

⁷⁰ Dans sa biographie d'Elizabeth Simcoe, Fryer mentionne la date du 29 janvier (*Ibidem*), cependant dans la biographie de John Graves Simcoe qu'elle écrit avec Christopher Dracott (Mary Beacock Fryer et Christopher Dracott, *John Graves Simcoe, 1752-1806, a Biography* Toronto, Dundurn Press, 1998), le mois de mars est plutôt suggéré en page 87. Robertson mentionne Gibraltar au lieu de l'Allemagne; Robertson, *Op. cit* : 2.

⁷¹ Fryer, *Ibidem*.

d'Elizabeth Montagu⁷². Les échanges philosophiques et intellectuels y abondaient :
 « The Bluestockings, sustained in the belief that women had a right to education and to lead productive lives, [...] they traveled, worked, wrote, and by their activities dared the stereotypes of the passive compliant woman⁷³ ». Pour la chercheuse Elizabeth Child, Elizabeth Montagu « chose to reject the courtship plot and its attendant notions of female worth, embracing instead the sturdier Bluestocking ethos of female ability, imagination, and usefulness⁷⁴ ».

Longtemps considéré, étroitement disons-le, comme un exemple de salons aux intérêts sociaux, de nouvelles études nous présentent plutôt celui d'Elizabeth Montagu (1718-1800) comme étant « undoubtedly of use as an inspiring gathering place for individuals with talent and genius⁷⁵ ». Dans ce même courant, Montagu est décrite non seulement « [in the] rather narrowly defined Bluestocking terms – as a writer, *salonnière*, and patron⁷⁶ », mais aussi comme femme d'affaires accomplie en tant que propriétaire de mines de charbon. La professeure de rhétorique, Tania Smith dans son texte « Elizabeth Montagu's Study of Cicero's Life⁷⁷ », analyse l'étude que Montagu a faite sur Cicéron

⁷² *Ibidem*.

⁷³ Evelyn Gordon Bodek, « Salonnières and Bluestockings: Educated Obsolescence and Germinating Feminism. » dans *Feminist Studies* vol.3, no 3/4, (Spring-Summer 1976) : 195.

⁷⁴ Elizabeth Child, « Elizabeth Montagu, Bluestocking, Business Woman » dans *The Huntington Library Quarterly*, vol. 65, no 1-2 « Reconsidering the Bluestockings » (2002) : 173.

⁷⁵ Betty Rizzo, « Two Versions of Community : Montagu and Scott » dans *The Huntington Library Quarterly*, vol. 65, no 1-2 « Reconsidering the Bluestockings » (2002) : 194.

⁷⁶ Child, *Op. cit.*, 155.

⁷⁷ Tania Smith, « Elizabeth Montagu's Study of Cicero's Life : the Formation of Eighteen-Century Woman's Rhetorical Identity » dans *Rhetorica* 26 :2 (Spring 2008) : 165-187, 207.

(106-43 avant notre ère) peu après la publication d'une biographie de ce philosophe romain⁷⁸. Smith relève que pour Montagu, cette biographie de Cicéron, écrite par un lointain cousin Conyers Middleton, « reinforced in her mind the philosophical and educational significance of conversation among intellectuals⁷⁹ ». Smith nous la présente comme étant « the most eminent facilitator of Bluestocking salons [who] laid the foundation for other rhetor's formation under her influence⁸⁰ ». Le salon de Madame Montagu fut fréquenté entre autres par les écrivaines Hannah Moore, Elizabeth Carter, Sarah Fielding et Elizabeth Vesey, de même que par le peintre Sir Joshua Reynolds, le politicien Horace Walpole et l'homme politique et philosophe Edmund Burke⁸¹.

Tous faisaient partie de l'élite littéraire, artistique et politique et ont à ce titre marqué leur époque. Les femmes n'avaient en commun que le genre féminin et leur érudition; elles formaient un groupe diversifié par les « differences of wealth and social rank, which to some extent determined what they each made of that [group] identity and how each understood its public and political implications⁸² ». Elles fréquentaient le salon avec la détermination « to combine their learning with virtue – a term which covers such traits as chastity for single women, fidelity for married ones, and Christian piety⁸³ ».

⁷⁸ Conyers Middleton, *The History of the Life of Marcus Tullius Cicero*. 2 vols. (London: 1741).

⁷⁹ Smith, *Op. cit.*, 175.

⁸⁰ *Ibid.*, 167.

⁸¹ Barbara Brandon Schnorrenberg, « Montagu [née Robinson], Elizabeth (1718-1800) » *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

⁸² Harriet Guest, « Bluestocking Feminism » dans *The Huntington Library Quarterly*, vol. 65, no 1-2 « Reconsidering the Bluestockings » (2002) : 69.

⁸³ Sylvie Harcstark Myers, *The Bluestocking Circle. Women Friendship, and the Life of the Mind in Eighteenth-Century England* (Oxford : Clarendon Press, 1990) : vii.

Mais plus encore, à travers les amitiés qu'elles se sont tissées dans les salons, les femmes ont créé leur propre réseau intellectuel⁸⁴, un réseau auquel Margaret Spinckes a appartenu tout au long de sa vie. Elizabeth Montagu l'a visité à Welford Lodge alors que les Simcoe étaient dans les Canadas; Elizabeth Simcoe la connaissait aussi puisqu'elle lui demanda d'être la marraine de sa fille Katherine (1793), née au Haut-Canada. Une telle amitié ne laisse aucun doute sur les intérêts intellectuels des sœurs Spinckes, et de la proximité de ceux d'Elizabeth Simcoe.

Enceinte, Elizabeth Spinckes Gwillim prit la décision d'aller à Aldwinckle, où sa mère résidait, lorsqu'elle apprit le décès de son mari, pour accoucher. Malheureusement, elle est morte quelques heures après avoir donné naissance à Elizabeth Posthuma Gwillim, et elle fut inhumée le 23 septembre au cimetière d'Aldwinckle. Enfant unique, Elizabeth hérita du côté maternel, en partage avec sa tante Margaret, du manoir de All Saints' Aldwinckle et des terres avoisinantes dans le Northamptonshire, ce qui assura un avenir prospère à la jeune orpheline⁸⁵.

Margaret Spinckes et Samuel Graves

L'enfance d'Elizabeth Posthuma Gwillim se partagea pendant les sept premières années entre sa grand-mère paternelle et ses tantes Gwillim d'une part, et sa grand-mère Spinckes et sa tante Margaret d'autre part. Celle-ci, après son mariage le 15 juin 1769

⁸⁴ Elizabeth Eger, « The Bluestocking Circle. Friendship, Patronage and Learning. » dans Elizabeth Eger et Lucy Peltz, *Brilliant Women. 18th-Century Bluestockings*. (New Haven : Yale University Press, 2008) : 47.

⁸⁵ Nous nous sommes inspirés de la généalogie compilée par Hilary Arnold qui se trouve dans la biographie de Fryer, 1989, *Ibid.*, 255-266.

avec l'Amiral Samuel Graves (1713-1787), veuf et sans enfant, prendra la jeune Elizabeth à sa charge de façon permanente. Dans une courte biographie de l'Amiral Graves, on indique que Margaret était « a lady of large fortune, amounting, as it is said, to 30 000£⁸⁶ ». Il est important de noter que Margaret Graves avait une idée précise des attentes associées au genre féminin : « [les garçons] by being brought up to professions they can acquire fortunes for themselves or better those they have. Girls have none of those advantages⁸⁷ ».

Après la mort de l'Amiral en 1787, Margaret Graves s'installa à Wolford Lodge. Malgré plus de dix-huit ans de mariage, Margaret n'avait pas hérité de la demeure familiale de son époux, qui avait tout légué à son neveu Richard Graves. Après le départ des Simcoe pour les Canadas en 1791, elle décida de retrouver son indépendance. Jouissant d'une fortune personnelle, Margaret Graves acheta une maison à Bath où elle finit ses jours. Elle est décrite par une certaine Miss Seward (cousine d'un ami et collègue de John Graves Simcoe, le Colonel Seward) au poète et voyageur Thomas Sedgwick Whalley (1756-1828), dans une lettre datée du 22 mai 1807 :

In her and Mrs. Cobb's mutual youth, they were friends and correspondents, and many letters have I seen from the then lovely and witty Peggy Sphinx, Mrs G.'s maiden name. She cultivated, by books and lettered conversation, those talents which her uneducated friend, of our town, suffered to remain in their native and wild luxuriance. *Born* a wit and humourist, she was content to be *only* a wit and humourist,

⁸⁶ John Charnock, *Biographia Navalis or, Impartial Memoirs of the Lives and Characters of Officers of the Navy of Great Britain, from the year 1660 to the Present Time*, Vol. V (London: R.Faulder, 1797) : 302.

⁸⁷ Hilary Arnold, « Genteel Widows of Bath : Mrs Margaret Graves and her Letters from Bath, 1793-1807, » dans *Bath History*, vol 7 (1998) : 90.

always trading on her primeval stock, and adding to it the least literary fund; yet did she draw not from a reservoir, but a spring⁸⁸.

Un sens de l'humour et de l'esprit qui étaient sûrement fort appréciés de Madame Montagu et qui expliquent leur amitié de plus de quarante ans. Finalement, on ne peut passer sous silence la perception que Margaret Graves avait de son rang social, de sa culture et des Français. Sur son rang social, elle écrit : « I am literally too much of an aristocrat to be the least entertained with the conversation of those underbred gentry⁸⁹ ». Elle exprime aussi son opinion sur les Français dans une lettre de 1794 aux filles des Simcoe : « I believe to those vile French monsters, who I am sorry to say, take abundance of our ships ... I have just heard that those wretches ... the French⁹⁰ ». Les qualificatifs employés ne font aucun doute et il est fort probable que tout au cours de son éducation, Madame Graves a inculqué les mêmes valeurs à sa protégée Elizabeth et à son entourage.

Comme certains de ses ancêtres qui étaient venus en Amérique avant lui, entre 1624 et 1649, l'Amiral Graves y fut envoyé en 1774, à la suite du Boston Tea Party survenu le 16 décembre 1773, à titre de commandant du Royal Navy's North American Squadron, une nomination du Comte de Sandwich⁹¹, un descendant de l'oncle d'Elizabeth Pickering Creed. Graves avait pour mission de mettre en application le Boston Port Act de 1774 qui visait à sécuriser la présence anglaise sur le dominion

⁸⁸ Tel que cité dans Hill Wickham, dir., *Journals and Correspondence of Thomas Sedgewick Whalley in Two Volumes*, (London: Richard Bentley, 1863): Vol. 2, 305-306.

⁸⁹ Arnold (1998), *Op. cit.*, 86.

⁹⁰ *Ibid.*, 87.

⁹¹ Pearsall, A.W.H. « Graves, Samuel (1713-1787) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

américain. Deux ans plus tard, il défendait les intérêts de la couronne britannique durant la guerre de la révolution américaine. Malgré ses échecs militaires dans ses missions en Amérique, Lord Sandwich prit sa défense devant le roi George III qui demandait sa démission. Finalement, Graves ne fut pas blâmé⁹².

Le cousin germain de Samuel Graves était aussi fort impliqué dans les ambitions coloniales de l'Angleterre. L'amiral Thomas Graves (1725-1802) a suivi les traces de son père, aussi Thomas Graves, dans une carrière militaire. En 1761, il fut nommé gouverneur et commandant en chef de Terre-Neuve, poste qu'il occupa jusqu'en 1764. Il revint en Amérique en 1778 puis en 1780. Il fut anobli en 1794 et reçut le titre de Baron⁹³.

Samuel Graves était un descendant de la famille bordelaise De Grava, venue en Angleterre avec les Normands au XI^e siècle. L'Amiral Graves avait acheté un domaine appelé *Cockenhays* en 1750 à Honiton, dans le Devon, sur le site de l'ancienne forteresse d'Hembury. De l'ancienne forteresse, il ne restait que les tranchées des remparts; des fouilles archéologiques ont mis à jour de la poterie de l'époque néolithique. Graves fit

⁹² *Ibidem*. Samuel Graves avait été accompagné en Amérique par un neveu Thomas, fils de son frère le révérend John Graves. Thomas avait trois frères, tous officiers dans la marine. Il participa aux voyages de découvertes de la mer Arctique en 1773 avec le Capitaine Constantine Phipps. Thomas Graves monta en grade et se retrouva dans des campagnes coloniales dans les Caraïbes et en Amérique. Il obtint le grade d'amiral avant de mourir à Woodbine Hill, Honiton, Devon, en 1814. Un autre neveu, Richard (né en 1758), était capitaine dans la Royal Navy. Ce dernier, ainsi que son épouse, a souvent eu maille à partir avec Margaret Graves, surtout après que Samuel Graves ait fait de lui son principal héritier.

⁹³ Sous-collection de Thomas Graves, Archives du National Maritime Museum, London, UK, GRV/101-120.

des réparations majeures à la maison qu'il rebaptisa *Hembury Fort House*⁹⁴. C'est là qu'Elizabeth Posthuma Gwillim vécut de 1769 à 1782.

1.2 Le conjoint d'Elizabeth Posthuma Gwillim : John Graves Simcoe

L'amiral Samuel Graves était aussi le parrain de John Graves Simcoe dont le père était un ami. En effet, John Simcoe père et lui s'étaient liés d'amitié vers 1740. Peu de choses sont connues de John Simcoe. On dit qu'il était très instruit et excellait en mathématiques⁹⁵. En 1745, John Simcoe, basé en Jamaïque comme capitaine de la Royal Navy, parcourait les mers des Caraïbes. Le 22 août 1747, il reçut ses armoiries familiales. Il écrivit un texte sur la prise possible du Canada qu'il remit au Vicomte William Barrington (1717-1793), secrétaire de guerre, vers le milieu des années 1750⁹⁶. De plus, il rédigea des règles de conduite titrées « *Maxims of Conduct* » en 1752, autant pour ses fils que pour les recrues militaires⁹⁷. Il s'installa à Cotterstock après son mariage à Catherine Stamford⁹⁸ (morte en 1776). En hommage à son ami Samuel Graves, il nomma un de ses fils John Graves Simcoe et celui-ci fut le seul à se rendre à

⁹⁴ Martin Habell « The History of Hembury Fort House, » *Graves Family Association* [en ligne] page consultée le 16 juin 2009, www.gravesfa.org

⁹⁵ William Renwick Riddell, *The Life of John Graves Simcoe, First Lieutenant- Governor of the Province of Upper Canada*. (Toronto, McClelland & Stewart, Limited, 1926): 17.

⁹⁶ Voir Lettre de John Simcoe à Lord Barrington, 1^{er} juin 1755, reproduite dans Alexander Fraser, *Thirteenth Report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario* (Toronto : A.T. Wilgress, 1917) : 137-144.

⁹⁷ Robertson, *Op. cit.*, 14.

⁹⁸ Catherine Stamford demeure inconnue à ce jour, aucun biographe des Simcoe n'a réussi à lui donner une identité propre. Nos propres recherches en ce sens sont demeurées vaines.

l'âge adulte. Alors qu'il servait dans l'expédition du général James Wolfe (1727-1759) comme capitaine du H.M.S. *Pembroke*, John Simcoe mourut d'une pneumonie le 15 mai 1759 à la hauteur de l'Île d'Anticosti, quatre mois avant la capitulation de Québec.

James Cook se trouvait sur ce même bateau. Le destin des deux hommes s'était croisé en septembre 1757 alors que Cook obtenait une promotion dans la marine et se retrouvait sur le *Pembroke*. Samuel Holland, arpenteur géomètre, écrivit en 1792 à John Graves Simcoe et lui mentionna la relation professionnelle et amicale qu'il partageait avec son père et James Cook. Sur son père, Holland remarqua qu'en acceptant l'invitation de Simcoe à le rencontrer il eut l'occasion de « gave rise to my acquaintance with a truly scientific gentleman ». Dans cette même lettre, Holland souligna aussi la reconnaissance de Cook pour son mentor,

[...] and on meeting him in London in the year 1776, after his several discoveries, he confessed most candidly that the several improvements and instructions he had received on board the *Pembroke* had been the sole foundation of the services he had been enabled to perform⁹⁹.

Sous la supervision de John Simcoe, Cook et Holland corrigèrent à partir de leurs propres observations les cartes géographiques existantes et reconnues pour leurs inexactitudes.

Il est possible que John Simcoe ait connu ou rencontré Thomas Gwillim, père d'Elizabeth Simcoe, alors que tous les deux étaient de la même campagne militaire. Chose certaine, l'un et l'autre, comme d'autres hommes des deux familles, ont été impliqués dans des entreprises coloniales, c'est bien là une autre raison de rapprochement.

⁹⁹ Lettre de Samuel Holland à John Graves Simcoe, daté du 11 janvier 1792, tel que cité dans Victor Suthren, *To Go Upon Discovery : James Cook and Canada 1758-1779* (Toronto : Dundurn Group, 2000) : 59-60.

Selon Martin Habell, John Graves Simcoe vécut pendant quatre ans avec les Graves¹⁰⁰. Après une bonne éducation à Eton et à Oxford, John Graves Simcoe suivit les traces de son père en s'engageant dans une carrière militaire. En 1770, il s'engagea dans le 35th Regiment on Foot, et trois ans plus tard, il acheta son grade de lieutenant¹⁰¹. À ce titre, il accompagna son parrain, l'Amiral Graves, en Amérique. À la même époque, l'Angleterre était également menacée par la France qui lui avait déclaré la guerre. Elizabeth Posthuma et sa tante Margaret participèrent elles aussi à l'effort de guerre en préparant des pansements et des bandages pour l'armée britannique. John Graves Simcoe vendit son titre de lieutenant du 35th pour acheter le poste de capitaine du 40th. En 1777, il fut placé en tête du commandement des Queen's Rangers, un corps provincial de l'armée britannique en Amérique. Bien qu'il n'ait jamais eu plus de 400 hommes sous son commandement, les Queen's Rangers sont reconnus pour avoir accompli des tâches importantes dans les colonies¹⁰². Sur ce sujet, Simcoe publia en 1787, *A Journal of the Operations of the Queen's Rangers, from the end of the Year 1777 to the Conclusion of the Late American War*¹⁰³. Il voulait en imprimer quelques copies et les présenter « to the king, certain ministers and members of parliament who might be impressed thereby to

¹⁰⁰ Habell, *Op. cit.*

¹⁰¹ Houlding, J.A. « Simcoe, John Graves (1752-1806) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

¹⁰² L'importance des Queen's Rangers dans le succès d'une expédition en Virginie en 1780, entre autres, est reconnue par Howard H. Peckham dans « Sir Henry Clinton's Review of Simcoe's Journal » dans *The William and Mary Quarterly*, Second Series, Vol. 21, N° 4 (Oct. 1941) : 362. Il va de soi que les biographes de Simcoe le soulignent aussi, entre autres dans William Renwick Riddell, *The Life of John Graves Simcoe, First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada*. (Toronto: McClelland & Stewart, Limited, 1926) ou encore dans Fryer et Dracott déjà mentionnés.

¹⁰³ John Graves Simcoe, *A Journal of the Operations of the Queen's Rangers, from the end of the Year 1777 to the Conclusion of the Late American War*. (Exeter: Printed for the Author, 1787).

call the author into service again¹⁰⁴ ». Il y a au moins treize personnes qui obtinrent une copie, leur nom figurant sur liste que Simcoe conservait et qui est maintenant dans la collection de la Colonial Williamsburg Foundation¹⁰⁵. Le livre conservée à la British Library, fut remis au roi par Simcoe le 15 mars 1789 accompagnée d'une lettre lui demandant la permission de « raise a Corps for your service »¹⁰⁶.

Pour Samuel Graves, l'important héritage d'Elizabeth Posthuma Gwillim pouvait servir les intérêts politiques du moins fortuné John Graves Simcoe qui aspirait à un siège au gouvernement¹⁰⁷. John Graves Simcoe épousa Elizabeth le 30 décembre 1782. Ils achetèrent une propriété, Wolford Church, sur un domaine de 5000 acres à Honiton dans le Devon. Ils y firent construire Wolford Lodge qui fut la demeure familiale jusqu'au début du XX^e siècle. Finalement, en 1790, Simcoe fut élu membre du parlement. En 1791, il obtint le poste convoité de lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, une province qu'il voulait modeler à l'image de la mère patrie. Nous y reviendrons dans un prochain chapitre.

¹⁰⁴ Peckham, *Op. cit.*

¹⁰⁵ La liste non datée se lit : « Copies of the Journal sent to his R.H. the Duke of Gloster (sic); Duke of York; Gen. Grant; C. Grey, Fallodon January 1790; Ch. Stewart, Montreal Dec. 1789; Amherst; Ge. Osborne, Dec. 1789; Gen. Morrison, 1789; W. Young, July 1790; W. Windham, June 1791; J. Burgoyne, Dec. 1789; W. Fawcett, 1789; Sydney, 1789 ». Lt Col John Graves Simcoe Papers, 1781-1806, MS30.6, Special Collections, John D. Rockefeller, Jr. Library, The Colonial Williamsburg Foundation.

¹⁰⁶ Lettre de John Graves Simcoe adressée au roi en date du 15 mars 1789. Conservée dans le livre à la British Library, 194.a.18, G.5203.

¹⁰⁷ Fryer (1989) *Op. cit.*, 23.

1.3 Les amitiés

Comme il faut s'y attendre, les amitiés cultivées par les Simcoe tout au long de leur vie sont étroitement liées aux valeurs qu'ils préconisaient. Néanmoins, en examinant les amitiés d'Elizabeth Simcoe et celles de son mari, nous découvrons une série de relations qui dressent un portrait des Simcoe plus riche que celui auquel nous nous attendions.

Mary Anne Burges et son frère, James Bland Burges

Lorsque l'Amiral était en Angleterre, Margaret et Samuel Graves passaient plusieurs mois à Londres où Elizabeth Gwillim y rencontra celle qui allait devenir sa meilleure amie, Mary Anne Burges (1763-1813) (ill.4). Le père de Mary Anne était le contrôleur général des douanes écossaises, George Burges qui épousa secrètement¹⁰⁸ Anne Whichnour Somerville, la fille de James, XII^e Lord Somerville. Mary Anne Burges, qui ne s'est jamais mariée, était une auteure reconnue et chercheuse en botanique et en géologie. Elle a collaboré, entre autres, avec le savant suisse Jean-André de Luc (1727-1817). De Luc est surtout reconnu pour son travail de géologue, il fut d'ailleurs le premier à proposer le terme « géologie » tel qu'on l'emploie aujourd'hui, et ses recherches furent publiées en plusieurs versions à partir de 1772¹⁰⁹. Ses journaux de voyage seront

¹⁰⁸ Radcliffe, David Hill. « Burges [later Lamb], James Bland (1752-1834) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

¹⁰⁹ Son père était Jean-François de Luc, un horloger de Genève aussi connu pour ses pamphlets religieux et politiques. Jean-André de Luc était un ami de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) aussi fils d'un horloger genevois. Voir Martin J.S. Rudwick, « Jean-André de Luc and Nature's Chronology » dans *Geological Society – Special Publications* vol. 190 (2001) : 51-60; David R. Oldroyd « Jean-André de Luc (1727–1817): an Atheist's Comparative View of the Historiography » dans *Geological Society – Special Publications* vol. 310 (2009) : 7-15; et Christoph Hoffmann, « The Ruin of a Book: Jean Andre de Luc's Recherches sur les modifications de l'atmosphère (1772) » dans *MLN modern language notes* 118:3 (Avr.

aussi publiés dès 1811. Dans son journal, de Luc mentionna « the cabinet of Mrs. M. A. Burges¹¹⁰ », une bonne amie chez qui il examina « a small *cornu Ammonis*¹¹¹ ». Il écrivit sur ses excursions géologiques avec John Graves Simcoe, dont il fit la connaissance par l'entremise de Mary Anne Burges, sur les terres de Wolford Lodge et de Hembury Fort House. Il mentionna aussi Madame A. Elliott, une autre amie et voisine des Simcoe et de Mary Anne Burges¹¹².

Son frère, James Bland Burges (1752-1824) était membre du parlement et a été sous-ministre des affaires étrangères de 1789 à 1795¹¹³. Sa sœur, Frances Ann Burgess épousa James Roper Head, un radical qui était peu aimé des Burges et qui se retrouva au Portugal en 1808 pour éviter de faire face à ses créanciers. Un de leur fils, Sir Francis Bond Head (1793-1875) allait prendre un chemin plus conforme aux idéaux familiaux des Burges. Il suivit aussi d'une certaine façon les traces de Simcoe, en devenant à son tour lieutenant-gouverneur du Haut-Canada en 1835, poste qu'il assumait jusqu'en 1837, mais qui se termina dans des circonstances peu enviables d'ingérence et d'excès. Francis

2003) : 586-602. La publication du livre de Jean-André de Luc étudié dans ce dernier article fut annoncée pendant plus de dix ans avant finalement elle eut lieu en 1772 en 2 volumes totalisant 850 pages. Jean-André de Luc, *Recherches sur les modifications de l'atmosphère. Contenant l'histoire critique du baromètre et du thermomètre, un traité sur la construction de ces instruments, des expériences relatives à leur usage, et principalement à la mesure des hauteurs et à la correction des réfractions moyennes*. 2 volumes (Genève : s.p., 1772).

¹¹⁰ Jean-André de Luc, *Geological travels*. 3 volumes. (London: F.C. and J. Rivington, 1811): vol. 2, 182.

¹¹¹ Un hippocampe. De Luc, *Ibid.*, vol. 3, 22.

¹¹² Comme exemple pour Simcoe, voir de Luc, *Ibid.*, vol. 3, 20- 23; et pour Anne Elliott, vol.3, 69-70.

¹¹³ Les archives de la famille Burges se trouvent à la Bodleian Library, Oxford, Dep. Bland Burges.

Bond Head épousa Julia Somerville, pupille de Mary Anne Burges, qui la prit sous son aile protectrice alors qu'elle avait trois ans et était devenue orpheline¹¹⁴.

Mary Anne Burges parlait plusieurs langues, dont le français et l'espagnol qu'elle utilisait régulièrement dans les missives qu'elle envoyait à Elizabeth Simcoe, en plus de l'italien, du grec et du latin, et de quelques notions d'allemand et de suédois. Musicienne accomplie, elle s'intéressait à la botanique et préparait un manuscrit illustré de sa main, sur les lépidoptères – ce qui explique peut être les nombreux dessins de papillons que lui envoyait Elizabeth Simcoe des Canadas. Un album de cinq volumes présentant plus de 300 espèces de papillons des Îles britanniques et de plantes ont récemment été acquis par le Yale Centre for British Art. La description du dit album nous donne un bon aperçu des talents de Mary Anne Burges.

... A five-volume album with nearly three hundred stunning watercolors of butterflies and moths and flowering plants by Mary Anne Burges, a proficient botanist and entomologist. Mounted on glazed colored papers, the extraordinarily detailed and accurate drawings are labeled with Latin and English names, along with manuscript notes detailing names and where and when the specimens were collected¹¹⁵.

Elle légua à sa mort les trois volumes sur les lépidoptères à son frère James Bland Burges¹¹⁶, mais ceux-ci se retrouvèrent dans la bibliothèque des Simcoe. Nous n'avons pu déterminer à ce jour comment les Simcoe en ont fait l'acquisition ni quand, mais une

¹¹⁴ Fryer (1989), *Op. cit.*, 135.

¹¹⁵ Yale Centre for British Art, « Archived Featured Object » [en ligne] page consultée le 26 juin 2009, <http://ycba.yale.edu/featured/featured-object-arc-det.asp?featuredID=28>

¹¹⁶ Trois volumes sont dédiés aux papillons, les deux autres sont des illustrations de plantes, et ceux-ci ne sont pas mentionnés dans la littérature que nous avons consultée ni dans les documents d'archives. Testament de « Mary Anne Burges, Spinster Awliscombe, Devon », Public Record Office, The National Archives, Royaume Uni, Prob. 11/1548

chose est sûre, les trois albums figurent dans le catalogue de vente de la bibliothèque des Simcoe en 1922, au numéro 145¹¹⁷.

Mary Anne Burges a aussi publié anonymement, en 1799, *The Progress of the Pilgrim Good-Intent in Jacobinical Times*, qui couvrent huit éditions et que son frère, James Bland Burges, republia après sa mort en révélant le nom de l'auteure¹¹⁸. Dans l'introduction de son édition, James Bland Burges écrivait justement à propos de cet album :

... her knowledge in natural history is manifested by a manuscript account of British Lepidoptera, finished not long before her death, in which the various insects are traced from their egg to their ultimate perfection on the several plants peculiarly adapted to them, with a correctness of design, and delicacy of colouring, but little, if at all, inferior to the well-known performances of the celebrated Marian¹¹⁹.

« Marian » dont il est ici question est Maria Sibylla Merian (1647-1717). Son talent est reconnu au XVIII^e siècle, surtout pour ses dessins sur la métamorphose des papillons, principalement ceux du Surinam. Le livre de Merian, *The Metamorphosis of the Insects of Surinam*¹²⁰ a été publié en 1705, il est illustré de soixante gravures tirées de ses aquarelles. En 1755, le Prince de Galles, futur roi George III, a acheté quatre-vingt-

¹¹⁷ Commin, James G. 381st *Catalogue of Books Containing the Library of Lt-Gen John Graves Simcoe Removed en Bloc from Walford Lodge, Honiton and now Offered for Sale*. (Exeter, 1922): entrée 145, 9.

¹¹⁸ Humphreys, Jennet et Rebecca Mills (rév.). « Burges, Mary Ann (1763-1813) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008. L'édition que publia James Bland Burges était la neuvième en 1814.

¹¹⁹ James Bland Burges, « Introduction » dans Mary Anne Burges, *The Progress of the Pilgrim Good-Intent in Jacobinical Times* (London: Printed for John Hatchard, 1814): v.

¹²⁰ Maria Sibylla Merian, *Metamorphosis Insectorum Surinamensium*, (Amsterdam: G. Valck, 1705). Sur le sujet, voir Kim Todd, *Chrysalis: Maria Sibylla Merian and the Secret of Metamorphosis* (New York, London, Toronto: Harcourt, 2008).

quinze aquarelles de Merian, la plupart de ses métamorphoses, pour sa collection¹²¹.

Mary Anne Burges a peut-être été inspirée par Merian pour son propre projet, qui demeure tout de même assez exceptionnel.

Mais pour revenir au livre de Mary Anne Burges, *The Progress of the Pilgrim Good-Intent in Jacobinical Times* est considéré comme ayant été le plus influent « of all anti-Jacobin writings¹²² ». En préface, l'auteure explique :

The pilgrim CHRISTIAN was the companion of our childhood, till the refinements of modern education banished him from our nurseries. He still retains his place on the shelves of our grandmothers; from which high station may he look down with paternal regard upon the labour of this his descendants, who, by careful use of his itinerary has accomplished a progress, similar to his own, even in *Jacobinical* times.

Ici la référence est faite aux Jacobins, une société de républicains radicaux, durant la Révolution française, qui avait vu le jour en 1789, et qui contestait la monarchie absolue.

Mary Anne Burges avait déjà publié un livre, *The Cavern of Death*, mais d'un tout autre genre. Ce livre, qui fut d'abord présenté en série dans le journal *True Briton*, était « Phenomenally popular in both England and the United States [...] upon its publication in 1794, *The Cavern of Death* was among the most influential and widely-read of early Gothic novels¹²³ ». L'identité de son auteure, qui jusqu'à maintenant n'a

¹²¹ Ces œuvres sont toujours dans la collection royale, et plusieurs ont été exposées en 2008, dans l'exposition *Amazing Rare Things, The Art of Natural history in the Age of Discovery*, The Queen's Gallery, Buckingham Palace, London - 14 March - 28 September 2008.

¹²² William St Clair, *The Godwins and the Shelleys. The Biography of a Family*. (London, Boston : Faber and Faber, 1989) :187-188.

¹²³ Présentation du livre sur le site de Valancourt Books, *The Cavern of Death* (1794) [en ligne] site visité le 13 juin 2009, <http://www.valancourtbooks.com/thecavernofdeath.html>. La première édition du livre fut publiée anonymement sous le titre *The Cavern of Death : a Moral Tale* (London : Printed for J. Bell, 1794).

jamais été mentionnée¹²⁴, ne fait aucun doute compte tenu de l'abondante correspondance entre Mary Anne Burges et son frère James Bland Burges qui en discute, et ce, dès 1792, soit deux ans avant sa publication. Le 15 septembre 1792 James Bland Burges écrit à sa sœur : « I have safely received the two first sheets of the Cavern of Death. It is really capital, and sets off in a great and terrible stile of suspense. You will readily believe that I look with impatience for the remainder¹²⁵ ». Un mois plus tard, il lui mentionna déjà un paiement possible de droits d'auteur, « you may depend on having thirty guineas for the copyright of the work¹²⁶ ». Mary Anne lui répondit en novembre que « you will think I am very lazy not to finished the Cavern of Death¹²⁷ », puis deux semaines plus tard, « at last, I send you the catastrophe of the Cavern of Death, do tell me whether it meets with your approbation¹²⁸ ».

Le livre fut traduit en français par Louis-François Bertin (1766-1841) en 1799 sous le titre *La Caverne de la mort*. Bertin était un écrivain politique qui dirigea le *Journal des débats*, un périodique qui fit figure d'autorité principalement en littérature.

¹²⁴ Fryer mentionne le livre de Burges en signalant que celle-ci fut surprise de le voir publier, Fryer, 1989, *Op.cit.*, 100. Pourtant, la correspondance entre elle et son frère, James Bland Burges qui vit à la publication, ne fait aucun doute, Mary Anne Burges était au courant de ses intentions.

¹²⁵ Lettre de James Bland Burges à Mary Anne Burges, 15 septembre 1792, Dep. Bland Burges, Bodleian Library, Oxford.

¹²⁶ Lettre de James Bland Burges à Mary Anne Burges, 18 octobre 1792, Dep. Bland Burges, Bodleian Library, Oxford.

¹²⁷ Lettre de Mary Anne Burges à James Bland Burges à, 3 novembre 1792, Dep. Bland Burges, Bodleian Library, Oxford.

¹²⁸ Lettre de Mary Anne Burges à James Bland Burges à, 14 novembre 1792, Dep. Bland Burges, Bodleian Library, Oxford.

Donc, il ne fait aucun doute que Mary Anne Burges était fort talentueuse; sa plume passant du roman gothique sombre à la fiction politiquement engagée.

L'historien Ged Martin écrit qu'on ne peut pas considérer Mary Anne Burges seulement comme une Bluestocking. Pour lui, ce serait « to caricature her very real ability both as a linguist and, later, as honorary assistant to the Swiss geologist, de Luc¹²⁹ ». Ces mêmes habiletés se manifestaient dans les lettres qu'elle échangea avec Elizabeth Simcoe où elles discutaient des modes féminines contemporaines de Londres et régulièrement de botanique et de science. Tout comme sa correspondante, Mary Anne Burgess illustre ses missives de paysages locaux, de dessins sur la mode londonienne ou encore de cartes du ciel¹³⁰.

Le frère de Mary Anne, James Bland Burges était avocat, poète, fonctionnaire, membre du parlement et sous-ministre des affaires étrangères¹³¹. Il commença son éducation avec un cousin, l'historien Thomas Somerville, et poursuivit à l'université d'Édimbourg puis à Oxford. Sa deuxième épouse Anne Montolieu (morte en 1810), avec qui il eût sept enfants (cinq garçons et deux filles), était sa confidente politique. Au début des années 1780 il fit la connaissance de mécènes politiques : William Pitt et Francis Godolphin Osborne, Duc de Leeds, qui l'amena aux affaires étrangères. Deux ans après la mort de sa femme en 1810, il épousa Lady Margaret Fordyce (morte en 1814), son

¹²⁹ Ged Martin, « The Simcoes and their Friends », *Ontario Historical Society*, vol.LXIX, no 2 (June 1977) : 101.

¹³⁰ Les lettres de Mary Anne Burges à Elizabeth Posthuma sont accessibles aux Bibliothèque et archives Canada, Fonds John Graves Simcoe, MG 23 H 11, séries 5, 1765-1860, 29/2, microfilm A 606.

¹³¹ Radcliffe, *Op. cit.*

amour de jeunesse qui avait été immortalisée dans une chanson *Auld Robin Gray*, par la sœur de Lady Margaret, Lady Anne Barnard (1750-1825)¹³². Cette dernière, sur qui nous reviendrons dans un prochain chapitre, était une amie proche du politicien Henry Dundas (1742-1811), un autre correspondant régulier de John Graves Simcoe.

James Bland Burges a entretenu une correspondance régulière avec sa sœur, Mary Anne. Il lui écrivait en 1791 son incompréhension devant la décision des Simcoe d'aller dans les Canadas :

I can hardly comprehend what he [John Graves Simcoe] means by this voluntarily banishing himself to a weatherish savage Country; where even his Power, as pleasant as Power may be, can be exercised only on tawny scarified Indians, and where his next door neighbour will be a Scqaw – I don't believe I spell the elegant name properly, tho' in all likelihood as well as the beautiful creature to whom it belongs can do. Every one however is or ought to be the best judge of his own interest and happiness; and, tho' I do not approve of quitting the House of Commons and one's native country, yet I very sincerely hope that such worthy and amiable people may find all the comfort and happiness in their new government which their warmest fancy can passed to them¹³³.

Cet échange entre frère et sœur témoigne d'une vision des Canadas qui circulait à l'époque : il y est fait allusion aux membres des Premières nations, mais pas aux Canadiens-français. Le propos y est définitivement xénophobe et raciste, et le pouvoir colonial y est souligné sans grande conviction.

¹³² *Ibidem*.

¹³³ Lettre James Bland Burges à Mary Ann Burges, datée du 24 août 1791, Dep. Bland Burges, Bodleian Library, Oxford.

Ann Hunt et sa fille Mary Hunt

Parmi les autres amies d'Elizabeth, il faut mentionner Madame Ann Hunt et sa fille Mary à qui les Simcoe laissèrent la garde de leurs quatre filles aînées lors de leur départ pour les Canadas. Nos recherches nous ont permis d'en savoir un peu plus, d'abord en identifiant de façon plus précise que ne l'avait fait Mary Beacock Fryer la mère et la fille Hunt, ainsi que leurs relations familiales. Sur la mère, Mary Ann Hunt (1733-1801), fille du vicaire de Oundle, Francis Wells, nous ne savons pas grand-chose si ce n'est qu'elle a épousé en 1761, Rowland Hunt, D.D. (1707-1785), le pasteur très instruit à Stoke Doyle¹³⁴. Elle a eu deux enfants, Mary (1764-1834/5) et Rowland (1767-1831), qui deviendra avocat. Madame Hunt fut engagée en tant que bonne et sa fille Mary comme gouvernante et tuteure. Cette dernière fut embauchée en 1800 pour prendre soin de la Princesse Charlotte de Galles, alors âgée de 4 ans. Margaret Graves, qui avait quitté Wolford Lodge en novembre 1792 pour aller vivre à Bath, soulignait dans une lettre à Eliza, que c'était un grand honneur¹³⁵. Tombée malade, Mary Hunt dut quitter ce poste au sein de la famille royale, poste qu'elle avait occupé moins de quatre ans.

Il semble bien que Mary Hunt avait la réputation d'être une poétesse. C'est du moins ce qu'affirme Andrew Ashfield dans son livre *Romantic Women Poets, 1770-1838 : an Anthology*¹³⁶. En 1786, elle écrit un poème publié dans le *European Magazine*

¹³⁴ Sa collection de livres est considérée comme très importante et de grande valeur dans le catalogue de vente de mars 1789 de Nathaniel Collis & Co. Mentionné dans le *Northamptonshire Notes and Queries*, vol. 5, 1894, 24.

¹³⁵ Tel que cité dans Fryer (1989), *Op. cit.*, 175.

¹³⁶ Andrew Ashfield, *Romantic Women Poets, 1770-1838 : an Anthology*. (Manchester: Manchester University Press, 1997): 81-82.

la même année. Il est repris en 1792 dans *Poems, Chiefly by Gentlemen of Devonshire and Cornwall* sous le titre « Written on visiting the ruins of Dunkeswell Abbey, in Devonshire, September 1786¹³⁷ ». Le poème suggère que Mary Hunt connaissait Elizabeth Simcoe depuis au moins 1786.

Dans son étude sur les ruines abbatiales, Deborah Kennedy souligne l'originalité du poème de Hunt, elle remarque que la poétesse « states that the ruins should be revered for having been a centre of learning in an age of Gothic ignorance¹³⁸ ». De plus, Kennedy ajoute :

... she does, indirectly at least, claim for herself as a female poet the right to possess a « thoughtful mind » that will profit from the « solemn » scene of the ruin. She views it as a memorial to a Reformation, that brought forth « eternal good and intellectual light¹³⁹ ».

C'est Elizabeth Simcoe qui écrivit à Richard Polwhele (1760-1838), ecclésiastique, poète et topographe, pour l'informer qu'elle et d'autres amies, avaient convaincu « Miss Hunt » de signer son poème dans la publication de 1792¹⁴⁰. La lettre datée du 13 octobre 1790, démontre qu'Elizabeth Simcoe encourageait les femmes à prendre leur place en public et à reconnaître leur propre réalisation, plutôt que de demeurer anonymes. Remarque importante d'autant plus que le titre de l'ouvrage souligne l'apport de la gente masculine.

¹³⁷ Deborah Kennedy, « The Ruined Abbey in the Eighteenth Century » dans *Philological Quarterly* 80:4 (Fall 2001): 522, n 43. Richard Polwhele, éditeur, *Poems, Chiefly by Gentlemen of Devonshire and Cornwall*. (two volumes; Bath: R. Cruttwell, 1792): vol. 1, 134-136.

¹³⁸ Kennedy, *Ibid.*, 513.

¹³⁹ *Ibid.*, 514.

¹⁴⁰ Le poème et son auteure sont d'ailleurs cités dans le journal du Révérend John Swete en 1794, il a aussi fait des aquarelles de Woford Lodge et de Dunkeswell Abbey. Voir Todd Gray, dir. *Travels in Georgian Devon. The Illustrated Journals of the Reverend John Swete, 1789-1800*. 3 volumes. (Tiverton, Devon : Devon Books, 1998) : vol. 2, 99-100.

Polwhele avait visité Wolford Lodge, et dédia un de ses propres poèmes, dans la même publication, à John Graves Simcoe¹⁴¹.

Dans la correspondance de l'auteure et philanthrope des arts, Hester Lynch Thrale Piozzi (1741-1821), on mentionne l'embauche de Mary Hunt par la famille royale. Penelope Sophia Pennington écrit à Piozzi : « That Miss Hunt they esteem so highly in the Blue Stocking Circle at Bath ... she is so well qualified that it cannot but prove a great National Benefit¹⁴² ». Il n'est donc pas surprenant que Mary Hunt partageât aussi une amitié avec les sœurs Bowdler, Jane et Harriet, aussi estimées des Bluestockings, et connues aussi de Mary Anne Burges et des Simcoe¹⁴³.

Jane Bowdler (1743-1784) était aussi une auteure de poésie et d'essais. Ses écrits ont été publiés après sa mort dans *Poems and Essays by a Lady Lately Deceased* en deux volumes et ont fait l'objet de plus de vingt éditions en Angleterre et en Amérique¹⁴⁴. Sa sœur Harriet Bowdler (1750-1830) est connue pour son travail de directrice, entre autres pour l'œuvre de sa sœur Jane et celle de Shakespeare. Son frère en avait pris tout le crédit, mais cela a été corrigé tout récemment¹⁴⁵. Harriet Bowdler avait aussi écrit une

¹⁴¹ Fryer et Dracott, *Op. cit.*, 118.

¹⁴² Edward A. Bloom et Lillian D. Bloom, dir., *The Piozzi Letters*, (6 volumes; Newark : University of Delaware Press ; London : American University Presses, 1989-2002): volume 3, 223, n 4.

¹⁴³ Fryer (1989), *Op. cit.*, 97, 192, 196.

¹⁴⁴ Nous avons consulté la seizième édition; Miss Jane Bowdler, *Poems and Essays* (Boston : Wells and Lilly, 1827).

¹⁴⁵ M. Clare Loughlin-Chow, « Bowdler, Henrietta Maria [Harriet] (1750-1830) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

œuvre de fiction, *Pen Tamar, or, The History of an Old Maid*¹⁴⁶ qui fut publiée après sa mort. On a pu établir que Harriet Bowdler et Mary Hunt ont aidé Elizabeth Smith (1776-1806) à maîtriser les langues¹⁴⁷.

Poétesse, Elizabeth Smith correspondit assidument avec Mary Hunt. Les échanges entre les deux femmes sont de toutes sortes. En particulier, le 13 août 1792, Smith mentionna que Madame Graves a découvert un document afférent à l'histoire des « Gwillim of Ghent¹⁴⁸ », démontrant l'intérêt de Graves pour l'histoire familiale d'Elizabeth Simcoe. D'autres lettres de Smith mettent l'accent sur les qualités de pédagogue de Mary Hunt. Le 18 août 1793, Smith écrivit « I long to study Cicero with you¹⁴⁹ ». Ailleurs, Smith commenta sur les livres d'histoire où « those old authors copy after each other , and make nothing but confusion¹⁵⁰ ». D'autres encore mentionnèrent des leçons d'allemand et d'espagnol, de botanique et de mathématiques¹⁵¹.

¹⁴⁶ Harriet M. Bowdler, *Pen Tamar, or, The History of an Old Maid*. (London: Longman, Rees, Orme, Brown and Green, 1830).

¹⁴⁷ Mrs. Elmwood, *Memoirs of the Literary Ladies of England, from the Commencement of the last Ccentury*. 2 volumes (London: Henry Colburn, publisher, 1843): volume II, 188-189.

¹⁴⁸ Elizabeth Smith, *Fragments in Prose and Verse*, H. M. Bowdler, dir. (Bath : Printed by Richard Cruttwell, 1811): 11.

¹⁴⁹ *Ibid.*, 34.

¹⁵⁰ *Ibid.*, 13.

¹⁵¹ *Ibid.*, 32.

Il est évident que Mary Hunt faisait partie d'un groupe d'intellectuelles¹⁵² liées aux Bluestockings et qu'Elizabeth Simcoe en était fort aise puisqu'elle les fréquentait aussi. Qu'elle ait choisi Hunt pour l'éducation de ses filles alors qu'elle voyageait dans les Canadas est fort significatif, d'autant plus que c'est Simcoe, en partie, qui l'encouragea à sortir de l'anonymat. Dans son testament, Mary Hunt laissa cinquante livres anglaises à sa filleule, Anne Simcoe¹⁵³, la benjamine du couple Simcoe; Elizabeth Simcoe lui faisait sûrement confiance et la respectait. Mary Hunt n'oublia pas son amie, Frances Nutcombe, dans ses dernières volontés. Quant à elle, Frances Nutcombe est morte à quatre-vingt-onze ans en 1857, « with faculties unimpaired¹⁵⁴ ». Moins connue, Nutcombe, qui fréquentait aussi les Burges et les Simcoe et qui connaissait le savant Jean-André de Luc, était la fille du chanoine de la cathédrale d'Exeter, George Nutcombe Nutcombe¹⁵⁵. Son nom apparaît ici et là sur des listes d'abonnement pour des romans et de la poésie, mais sans plus. Il y a plusieurs noms mentionnés dans les biographies des

¹⁵² D'autres membres de la famille de Mary Hunt ont entretenu des relations amicales avec des membres influents des milieux littéraires, Bluestockings ou pas. Son cousin Rowland Hunt rencontra Frances Burney, auteure, à Bath (1780-1781), voir Betty Rizzo, éditrice, *The Early Journals and Letters of Fanny Burney, Volume 4 The Streatham Years Part 2, 1780-1781*. (Oxford: Clarendon Press, 2002): 98. Sa tante Sarah épousa le Dr William Adams (1706-1789) qui était ami avec Samuel Johnson; leur fille, Sarah Adams (1746-1804) était une amie d'Hannah More (1745-1833), des Bluestockings. Voir Augustine Birrell, « A New Portrait of Dr. Johnson » *The Burlington Magazine for Connoisseurs* 51:297 (Déc. 1927):267-268. Et Hannah More (1745-1833) papers, Houghton Library, Harvard College Library, I. Letters, 1785-1828, Adams, Sarah, 1746-1804, recipient. Autograph letter, signed, London, from Hannah More, 1785 May 9. 1s. in 1 folder.

¹⁵³ Testament de « Mary Hunt, Spinster of Exeter, Devon », Public Record Office, The National Archives, UK, PROB 11/1841.

¹⁵⁴ « Obituaries » dans *The Gentleman's Magazine* 203 (Dec. 1857) : 688.

¹⁵⁵ George Nutcombe Quick qui changea son nom pour Nutcombe Nutcombe pour hériter de son épouse. Charles William Boase, George Clement Boase, *An account of the families of Boase or Bowes, originally residing at Paul and Madron in Cornwall*. (Exeter: Privately printed, 1876)

Simcoe qui ont laissé peu de traces, mais qui néanmoins, témoignent d'un riche milieu intellectuel.

Ann Elliott

Dans sa biographie d'Elizabeth Simcoe, Mary Beacock Fryer mentionne parmi les amies mutuelles de Mary Anne Burges et d'Elizabeth Simcoe, les sœurs Frances Ann et Mary Elliott, filles d'un amiral de la Royal Navy¹⁵⁶. Le nom d'Ann revient suffisamment pour susciter notre intérêt surtout que Madame Simcoe lui écrit occasionnellement. Dans une lettre non datée, mais vraisemblablement avant septembre 1791, Elizabeth Simcoe écrivit à sa chère amie, « I have now the pleasure of telling you that Mrs Hunt is coming here for that purpose [prendre soin des enfants], her daughter is to be always with her & assist in that office [...] & Miss Hunt has accomplishments¹⁵⁷ ». Dans une autre lettre de 1795, Simcoe mentionna « what would I give for a few hours of yours & Miss Burges' conversations, that my mind might be engaged by something more than frivolity¹⁵⁸ ». De toute évidence, elles étaient proches et aimaient discuter de choses sérieuses.

Après le décès de son père en 1795, Ann Elliott déménagea à Honiton, où elle fit construire Egland House¹⁵⁹. Elle était donc voisine des Simcoe. Dans son testament, on

¹⁵⁶ Fryer (1989) *Op. cit.*, 79.

¹⁵⁷ Lettre non datée d'Elizabeth Simcoe à Ann Elliott, Archives publiques de l'Ontario, F 47-9-0-10, microfilm 1811.

¹⁵⁸ Lettre du 16 février 1792, de Québec, d'Elizabeth Simcoe à Ann Elliott, Archives publiques de l'Ontario, F 47-9-0-10, microfilm 1811.

¹⁵⁹ Judith Bailey Slagle, dir., *The Collected Letters of Joanna Baillie*, 2 volumes (Madison, N.J.: Fairleigh Dickinson University Press, 1999): volume 1, 445.

relève que son nom est en fait Thomasine Ann Elliott¹⁶⁰, et nous avons pu consulter plusieurs lettres échangées avec la poétesse et dramaturge écossaise, Joanna Baillie (1762-1851) qui envoie ses salutations régulièrement à leurs bonnes amies, Mesdames Burges et Simcoe. Le nom de Madame Graves apparaît aussi en deux occasions¹⁶¹. La plupart des lettres datent de la période entre 1809 et 1833, ce qui indique que même après la mort de John Graves Simcoe, Elizabeth Simcoe continua à avoir des liens avec les cercles littéraires de son époque, même si le portrait que nous en avons est celui d'une femme qui s'est dévouée à construire des églises et à les décorer avec ses filles.

***Three friends* par William Pars**

Les connaissances de John Graves Simcoe sont fort nombreuses à cause de son implication politique et publique. Il a aussi cultivé, tout au long de sa vie, de solides amitiés. L'une de ces amitiés a été immortalisée par William Pars (1742-1782). Le tableau, présenté en cadeau en 1835 à Eliza, la fille aînée des Simcoe, est identifié comme étant *A Portrait Group* dans le catalogue de vente de Christie, de 1922¹⁶² qui mentionne : « General Simcoe, John Burrige Chadwick, and Archdeacon Andrew in a landscape under some trees. » Il figure aussi dans un carnet d'inventaire de 1906¹⁶³. Ce

¹⁶⁰ Testament de « Thomasine Ann Elliot, Spinster of Awliscombe, Devon », Public Record Office, The National Archives, UK, PROB 11/1845.

¹⁶¹ Slagle, *Op. cit.*, entre autres en page 448, 453, 458, 477 et 478.

¹⁶² Christie, Manson and Woods. *Catalogue of Early English Portraits, the Property of A.H. Simcoe, Esq.*, (London: 1922): entrée 48.

¹⁶³ *Wolford Pictures, 1906. Op. cit.*, numéro 4 de la section « Entrance Hall.

tableau fait maintenant partie de la collection de l'Université de Toronto. Dans le carnet de 1906, une description du tableau stipule :

Large picture between door and window _ Portrait of General Simcoe, in the Uniform of the 32nd [sic¹⁶⁴] Regiment, and his early College friends, Archdeacon Andrew and John Burr ridge Chalwich [sic], esq. of Farrington House of Exeter (Family now extinct) to whom this picture belonged, and was presented by their heirs to Miss Simcoe. The three friends are supposed to be lamenting the loss of a College friend whose Monument is in the left corner of the Picture¹⁶⁵.

L'historienne de l'art Karen Stanworth dans son article « Storytelling, History, and Identity in William Pars's *Portrait of Three Friends*¹⁶⁶ » identifie le troisième individu comme étant John Cholwich (1753-1835), un membre de l'aristocratie terrienne qui aurait commandé le tableau, alors que l'archidiacre Andrew demeure une énigme pour elle. Pour Stanworth, le monument « may function primarily as a prop... [to] signal antiquity as a concept of being rather than the absence of any particular individual¹⁶⁷ ».

Un autre portrait de Cholwich est mentionné dans le carnet d'inventaire de 1906. La note de l'entrée numéro sept de la section « Dining Room » nous informe un peu plus sur le personnage qui ne serait en fait nul autre que le parrain d'Elizabeth Simcoe :

¹⁶⁴ Une note au carnet, d'une autre main, mentionne l'erreur de Miss Simcoe (probablement Eliza) puisque John Graves Simcoe a acheté un poste au 35^e et non au 32^e. *Ibidem*.

¹⁶⁵ *Ibidem*.

¹⁶⁶ Karen Stanworth, « Storytelling, History, and Identity in William Pars's *Portrait of Three Friends* » dans *University of Toronto Quarterly*, vol. 66 issue 2 (Spring 1997):430-443. Stanworth se présente ici comme narratrice faisant des choix, et historienne examinant les archives; et son essai discute de la narration du tableau qui peut changer selon l'époque et le message qu'on veut bien y lire. Ainsi, son essai présente les narrations possibles situées entre le moment où le tableau est commandé par Cholwich en 1770 et celui où il se retrouve accroché dans le bureau du président de l'Université de Toronto en 1990.

¹⁶⁷ *Ibid.*, 434.

John Burridge Chalwich [sic] esq. of Farringdon House of Exeter. Mrs (J.G.) Simcoe's godfather. He is holding a letter from Sir Thomas Acland of Rillerton¹⁶⁸.

Nous ne croyons pas que Cholwich était le parrain d'Elizabeth Simcoe puisqu'il n'avait que neuf ans à sa naissance, mais pourrait l'avoir été pour une de filles du couple Simcoe, Eliza peut-être. Reste qu'il était un proche de la famille comme en témoigne sa relation avec Francis Simcoe. Il visita le jeune Francis alors que celui étudiait à Eton. La biographe, Mary Beacock Fryer, cite une lettre que Francis envoya à sa mère, le 28 juin 1806 : « I have decided to go into the army & told Mr. Cholwich¹⁶⁹ ». Tout comme son ami John Graves Simcoe, Cholwich avait eu des ambitions politiques, il brigua les suffrages d'Exeter en 1776, mais sans succès. Après s'être marié avantageusement, on le retrouve fiduciaire d'un domaine ayant appartenu à un dénommé Peter Blundell au bénéfice d'écoles de grammaire de Tiverton¹⁷⁰.

Je n'ai trouvé que quelques traces de l'archidiacre Andrew qui aurait été recteur de Powderham¹⁷¹, dans le Devon. Simcoe a immortalisé d'autres amitiés en prose et en examinant quelques-unes d'entre elles, on pourra clairement voir que tout comme son épouse, il était très impliqué dans les cercles littéraires. De par ses fonctions militaires et politiques, il entretenait aussi des liens avec les colonialistes de l'époque.

¹⁶⁸ *Wolford Pictures, 1906, Op. cit.*

¹⁶⁹ Mary Beacock Fryer, *Our Young Soldier: Lieutenant Francis Simcoe, 6 June 1791-6 April 1812*. (Toronto : Dundurn Press, 1996): 70.

¹⁷⁰ Nicholas Carlisle, *A Concise Description of the Endowed Grammar Schools in England and Wales: Ornamented with Engravings, Volume 1: Bedford-Lincoln* (London: Printed for Baldwin, Cradock and Joy, 1818): vol. 1, 346.

¹⁷¹ John Gough Nichols, dir., *The Topographer and Genealogist*, vol III, (London : John Bowyer Nichols and Sons, 1858) 589.

William Boscawen et Hugh Downman

Selon toute vraisemblance, le triple portrait de William Pars présente des amis du temps où ils étudiaient à Eton. Un autre ami de cette époque est mentionné par les biographes des Simcoe, soit William Boscawen. Mieux encore, on a la preuve de leur amitié sous forme de poésie. Hugh Downman fut un autre poète amateur avec qui John Graves Simcoe partagea une longue amitié, les deux hommes se rencontrèrent à l'école de grammaire d'Exeter¹⁷².

William Boscawen (1752-1811), avocat et écrivain, rédigea deux traités légaux. Fils du général George Boscawen, son oncle est Edward Boscawen (1711-1761) qui a épousé en 1742 Frances Glanville Boscawen (1719-1805), des Bluestockings. Amiral Edward Boscawen assurait le commandement de la flotte britannique qui partit en 1758 d'Halifax pour Louisbourg. La flotte incluait le Pembroke placé sous le commandement de John Simcoe, le père de John Graves¹⁷³.

En plus d'avoir traduit quelques livres du poète romain Horace (65-8 avant notre ère), William Boscawen publia ses propres vers en 1801. Il connaissait aussi James Bland Burges avec qui il correspondit régulièrement à partir de 1790¹⁷⁴. Il envoya à Simcoe en 1797 un poème sur leur commune jeunesse à Eton qui relate l'aventure de

¹⁷² Nicholas Carlisle, *A Concise Description of the Endowed Grammar Schools in England and Wales: Ornamented with Engravings, Volume 1: Bedford-Lincoln* (London: Printed for Baldwin, Cradock and Joy, 1818): 318.

¹⁷³ Dave Fisher, « Louisbourg 1758 : Cook meets Samuel Holland. » dans *Cook's Log* 31 :3 (2008) : 2.

¹⁷⁴ Lettres à James Bland Burges, de William Boscawen, Dep. Bland Burges Bodleian Library, Oxford,

trois compères dans ce qui fut qualifié « The Rebellion of 1768¹⁷⁵ » d'Eton. Les quelques vers cités dans les biographies des Simcoe se lisent comme suit :

With you [Simcoe] rebellion's chance I tried
Old Foster's threats, his arm defied
And dar'd his empire mock
But oh, how short our glory's fate
How few escaped *The Block*¹⁷⁶.

Downman et Simcoe, tout comme Boscawen, s'adonnaient à la poésie.

Hugh Downman (1740-1809), médecin et poète, est une figure dominante des cercles littéraires d'Exeter où il fonda en 1791, une société, *The Society of Gentlemen*, dont Simcoe était membre. Cette société publia son premier recueil de poésies et d'essais en 1796 sous le titre de *Essays by a Society of Gentlemen at Exeter*¹⁷⁷. Downman publia en 1781 un poème sur Simcoe qui lui répondit en vers en 1787 et qu'il publia en 1791 dans un recueil de poésie de Downman¹⁷⁸. Les vers de Downman, titrés « Ode to Lieut. Col. Simcoe » commence ainsi :

Tho hovering o'er the fatal plains
Where Civil Slaughter grimly reigns
Her face celestial, Glory shrouds,
Wrap in a veil of circling clouds :
Yet Simcoe! In her airy flight
Piercing the gloom with eye benign,
On thee She beam'd a ray of light
Gliding the laurel which around
Thy youthful forehead Valour bound;

¹⁷⁵ Fryer et Dracott cite ici C.M. Lyte, *History of Eton College 1440-1875* (London: 1875):3332-36.

¹⁷⁶ Version de Fryer et Dracott, *Op. cit.*, 15; Mary Beacock Fryer la présente aussi (1989) :20.

¹⁷⁷ Alick Cameron, « Downman, Hugh (1740-1809) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

¹⁷⁸ Richard Stephens, *A Catalogue Raisonné of the Works of Francis Towne (1739-1816)*, (Dissertation doctorale non publiée, Birkbeck College, University of London, 1996): entrée 883.

And darted thro thy breast her energy divine¹⁷⁹.

Le poème se poursuit ainsi sur dix versets et, bien entendu, réfèrent au service militaire de Simcoe pendant la guerre de l'Indépendance des États-Unis d'où il revint en héros malgré la défaite britannique. Les Queen's Rangers y acquirent une réputation fort élogieuse, compte tenu de leur petit nombre. La réponse de Simcoe à Downman ne fut pas aussi longue et ne présente que deux couplets. Le poème, simplement titré « To the Same » se lit en partie :

Me, the rough steeps of military fame
Striving with care-worn mind in vain to climb
...
Elfe, *Downman*, long ere this my grateful voice
Had met thy ear; not echoing general praise¹⁸⁰.

Simcoe fut aussi approché pour joindre un club littéraire à Londres. En effet, dans une lettre à son frère en date du 8 octobre 1801, Mary Anne Burges écrit :

General Simcoe begs me to thank you very cordially for your offer to admit him with your Literary Club for which he says, he should have been a suitor, had he thought it favorable he should spend sufficient time in town to avail himself of the privilege of belonging to it; but as it is, he has no intention of going to London¹⁸¹.

Tout comme son épouse, Elizabeth, John Graves Simcoe était féru de littérature et de poésie au point où il s'y adonnait lui même et qu'il cherchait la compagnie de gens qui partageaient son intérêt. Il est de plus important de noter que son amitié avec Boscawen peut aussi refléter quelques choses des intérêts professionnels de leurs pères qui se

¹⁷⁹ Hugh Downman, « Ode to Lieut. Col. Simcoe » dans *Poems* (Exeter: printed by R. Trewman and Son, for G. G. and J. Robinson, G. and T. Wilkie, and G. Kearsley, London; and J. Bell, Edinburgh, 1790): 199-204.

¹⁸⁰ Hugh Downman, *Poems to Thespia, to which are added Sonnets &*, (Exeter: R. Trewman, & Sons, 1791): 199.

¹⁸¹ Mary Anne Burgess à James Bland Burgess, 8 octobre 1801, Dep. Bland Burges, Bodleian Library, Oxford.

trouvaient sur la même flotte. Mais toujours dans les cercles d'Exeter, deux autres amis de John Graves Simcoe demandent notre attention, James White et Edward Drewe.

James White et Edward Drewe

Dans la biographie de John Graves Simcoe écrite par Mary Beacock Fryer et Christopher Dracott, James White (1745?-1825) nous est présenté comme un ami qui écrivit à Simcoe alors qu'il était en poste à Dublin en 1774. Dans cette lettre, il mentionne un portrait de Simcoe, qui se trouvait vraisemblablement chez la mère de ce dernier et qui est attribué, selon les biographes, à Johan Joseph Zoffany¹⁸² (1733-1810), mais qui serait plutôt de William Pars¹⁸³.

Nous avons trouvé peu de chose sur James White, bien que son nom revienne dans les cercles amicaux d'un certain nombre d'artistes. Avocat, il fut l'exécuteur testamentaire, avec John Merivale (1752-1831) aussi d'Exeter, de l'aquarelliste Francis Towne de qui ils étaient un ami proche. Towne était aussi un ami de William Pars et Ozias Humphrey (1742-1810). White encourageait Towne et discutait de son travail et de ses influences dans les lettres qu'ils échangèrent¹⁸⁴. Le neveu de White, John White Abbott (1753-1851) aussi du Devon, étudia avec Towne. Mary Anne Burges les visita en

¹⁸² Portraitiste allemand qui vécut en Angleterre.

¹⁸³ Le River Brink Museum possède dans sa collection une œuvre similaire à celle décrite et l'attribue aussi à William Pars suite à la parution de l'essai de Karen Stanworth. Le John Graves Simcoe qui figure sur le triple portrait est le même que celui qui paraît sur le portrait de leur collection. Ce portrait est aussi mentionné dans une lettre datée de 1774 par Vicary Gibbs qui poursuivait ces études à Oxford (Fryer et Dracott, *Op. cit.*, 20). Tout comme Downman, il avait fait la connaissance de Simcoe à l'école de grammaire d'Exeter.

¹⁸⁴ Voir Timothy Wilcox, *Francis Towne* (London : Tate Gallery Publishing, 1996) qui mentionne White à quelques reprises et publie quelques extraits de ses lettres.

1796, « Went with Miss Nutcombe to see M^r.Town's drawings, & with M^r.Hayne to see M^r.Abbott's pictures¹⁸⁵ ».

En 1809, c'est James White qui contacta Ozias Humphrey pour lui demander s'il connaissait l'artiste John Flaxman (1755-1826) en prévision du monument commémoratif pour son ami, Simcoe décédé trois ans plus tôt¹⁸⁶.

John Graves Simcoe aurait fait la connaissance d'Edward Drewe à l'armée. Drewe était déjà lieutenant pour le trente-cinquième régiment au moment où Simcoe s'enrôla. L'expérience de Drewe dans l'armée et son amitié pour Simcoe sont immortalisées dans un poème qu'il signa et qui fut publié par Richard Polwhele, dans le même recueil que le poème de Dunkeswell Abbey de Mary Hunt. Titré « Lines adressed to a friend, » qu'une note en bas de page identifie comme étant Simcoe, le long poème fut écrit alors que Drewe, blessé, quittait Boston en 1775 pour rentrer en Angleterre. Le poème témoigne d'une profonde amitié. Les deux premiers couplets se lisent :

Oh! Dorilas and must we part?
Alas the fatal day
And must I leave thee, generous youth
And tempt the raging sea?

Must we entwine the firmest link,
In friendship's golden chain?
'Tis so stern Destiny decrees,
And friendship pleads in vain.¹⁸⁷

¹⁸⁵ Lettre de Mary Anne Burges à Elizabeth Simcoe, 6 avril 1796. Bibliothèque et archives Canada, Fonds John Graves Simcoe, MG 23 H 11, séries 5, 1765-1860, 29/2, microfilm A 606.

¹⁸⁶ James White à Ozias Humphrey, 8 avril 1809, Royal Academy of Arts Archives, HU/7 Original correspondence of Ozias Humphrey, volume 7, 1808-1810, HU/7/41.

¹⁸⁷ Richard Polwhele, éditeur, *Poems, Chiefly by Gentlemen of Devonshire and Cornwall*. (2 volumes; Bath: R. Cruttwell, 1792): volume 1, 123.

Drewe, tout comme White fréquentait aussi les milieux littéraires et artistiques d'Exeter comme les Simcoe et certains de leurs amis. Des parents de Drewe faisaient aussi partie du cercle d'amis des Simcoe, dont un cousin du même nom qui se dirigea vers le sacerdoce. Le père de ce deuxième Edward Drewe, Francis Drewe (1712-1773) était propriétaire de Broadhembury House et du manoir The Grange que les Simcoe visitaient à l'occasion.

En plus de fréquenter les milieux littéraires et artistiques, John Graves Simcoe était aussi devenu membre de la *Society of Antiquaries* de Londres le 22 mai 1788¹⁸⁸. Cette adhésion nous a été confirmée que récemment, et faute de temps, nous n'avons pu explorer en profondeur l'implication de Simcoe dans les activités de la société alors qu'il était en Angleterre, et s'il y a rencontré de nouveaux amis d'importance. On retrouve dans sa bibliothèque plusieurs pamphlets publiés entre 1789 et 1806 par la société, suggérant que les Simcoe disposaient des outils nécessaires pour explorer les idées véhiculées par les antiquaires. Plus que des amateurs archéologues « Antiquaries were fired by a love of the past¹⁸⁹ ». Le pittoresque de Gilpin contribuera aussi à la popularisation de l'antiquaire puisqu'il « established aesthetic criteria upon which the ruin could be appreciated and according to which it was made the object of fashionable

¹⁸⁸ Fondée en 1717 la société existe toujours aujourd'hui. Échange de courriel entre l'auteur et Adrian James, aide-bibliothécaire, Society of Antiquaries, juillet 2009.

¹⁸⁹ Rosemary Sweet, *Antiquaries. The Discovery of the Past in Eighteenth-Century Britain*. (London and New York : Hambledon and London, 2004) : xv.

taste¹⁹⁰ ». C'était aussi le siècle où les ruines « appears when "Britishness" is evoked¹⁹¹ ». L'importance de telles idées sera examinée dans un prochain chapitre.

Plusieurs autres noms sont donnés autant dans les biographies des Simcoe que dans leurs journaux respectifs. Par exemple, alors que les Simcoe attendaient pour prendre le bateau à Weymouth, Elizabeth Simcoe rencontra Lady Collier¹⁹², Lady de la Pole¹⁹³, Lady Poulet¹⁹⁴, et des membres de la famille royale incluant le roi lui-même. Elle mentionne aussi, en passant, les sœurs Rolle¹⁹⁵. Toutefois, ceux que nous avons présentés dans ce chapitre, que ce soit des ancêtres ou des amis, nous permettent de définir le milieu d'Elizabeth Simcoe comme étant intellectuellement, artistiquement et politiquement engagé. Elle choisit de suivre les traces de ces aïeules en choisissant de s'exprimer par le dessin et la peinture. Elle n'a pas publié de poèmes ni de nouvelles, mais elle a diffusé quelques-uns de ses dessins et aquarelles, et elle semble avoir été une

¹⁹⁰ Ibid., 317.

¹⁹¹ Anne Janowitz, *England's Ruins. Poetic Purpose and the National Landscape*. (Cambridge : Basil Blackwell, 1990) : 1.

¹⁹² Elizabeth Fryer (1760-1831), mariée en 1781. Deuxième épouse de Sir George Collier (1738-1795), officier naval en poste entre autres, aux États-Unis, avant la guerre d'Indépendance. Fait à noter, en 1776, il adapta la pièce « La Belle et la Bête » sous le titre *Selima and Azor*, une production qui témoigna de son raffinement et de sa passion pour la littérature. Voir J. K. Laughton, rev. Nicholas Tracy, « Collier, Sir George (1738–1795) » dans *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

¹⁹³ Anne Templer (d.1832), épouse de William de la Pole (1757-1799), du Devon.

¹⁹⁴ Lady Mary Poulet (1788-1860) épouse de Lord Charles Henry Somerset (1767-1831).

¹⁹⁵ Probablement les filles de Denys Rolle (1725-1797), aussi originaires du Devon, dont le domaine est dans la famille depuis la Conquête. Descendant du comte Rollo de Normandie, cousin de Guillaume le Conquérant. Voir « Obituaries » dans *Gentleman's Magazine* (July 1797) : 617 et dans *Gentleman's Magazine Supplement* (1797) : 1125.

artiste amatrice fort active tout au long de sa vie. Le sérieux de son engagement artistique est étudié dans le prochain chapitre.

Chapitre 2

Une amateur transatlantique

Elizabeth Simcoe s'est entourée d'œuvres d'art et de livres, et occupait ses journées à lire, à peindre et à dessiner. Nous avons vu qu'une partie de l'explication de ce comportement tenait dans son entourage et des habitudes héritées des générations passées. Nous voudrions maintenant aborder le statut d'amateur de Madame Simcoe comme une seconde avenue pour percer son caractère et comprendre ses intérêts. Notre étude s'appuiera largement sur ce qu'elle écrit avoir lu ou fait.

Dans son journal, Elizabeth Simcoe mentionne à plusieurs reprises son « picturesque eye » ou encore, elle nous peint textuellement et visuellement les paysages rencontrés qu'elle décrit dans les termes du pittoresque, tels qu'énoncés et popularisés par William Gilpin. Elle poursuivra sa quête du pittoresque, une mode qui, après tout, avait lancé la vogue du tourisme local en Angleterre, jusque dans les Canadas. Cela l'amènera à partager sa passion pour le dessin et l'aquarelle *in situ* avec les militaires qui accompagnaient son époux, dont les frères Fisher, Benjamin et George Bulteel, et le Lieutenant Pilkington dont elle a aussi copié les œuvres – une pratique courante à l'époque pour parfaire sa technique – et à laquelle nous porterons une attention particulière. Même si la parution des guides de William Gilpin a eu certainement un impact sur les œuvres d'Elizabeth Simcoe et formé son regard pittoresque sur les Canadas, ils n'expliquent pas tout. En particulier, il ne rend pas compte des subtilités de son travail « scientifique » dans les dessins et aquarelles de la faune et la flore

canadienne. Nous nous pencherons sur cet aspect de son travail, qui ne semble pas relever du même horizon. Sans faire figure d'exception, le côté scientifique de certains de ses dessins et aquarelles était inhabituel chez une femme de cette époque. Seule la peinture de fleurs ou de plantes était considérée comme convenable pour le genre féminin.

2.1 Les arts et la littérature chez les Simcoe

Il va sans dire que le milieu dans lequel on évolue et grandit et les amis qui nous entourent ne suffisent pas à faire de nous des intellectuels. Nos propres actions sont aussi porteuses de sens. L'analyse des lectures d'Elizabeth Simcoe et de ce qui l'entoure est donc un moyen d'examiner son engagement direct dans le milieu qui nous intéresse, soit un milieu où l'intellect et la politique avaient la cote.

La « collection » d'œuvres d'art et la bibliothèque des Simcoe

Le testament d'Elizabeth Simcoe ne fait état ni de tableaux ni de collection d'art. En fait, les Simcoe ne mentionnent en aucun moment avoir fait l'acquisition d'un tableau. Nous employons ici le mot « collection » dans un sens large où il signifie tout simplement une accumulation d'œuvres. Cependant, nous savons qu'elle avait hérité de deux œuvres de Margaret Graves. En effet, dans son article l'historienne Hilary Arnold souligne certains points qui ont attiré notre attention parce qu'ils dénotent l'intérêt de Madame Graves pour l'art et les grands maîtres. Dans une lettre à Eliza, fille aînée des Simcoe, datée de janvier 1793, on lit :

The picture of Hero and Leander and yours is over the chimney.
Captain Saunders and Captain Richard are on each side ... The
Admiral's picture hangs over the chimney in the front Dining Room¹.

Nous ne savons pas si Graves fait ici allusion à une œuvre réalisée par la jeune fille ou à un portrait d'elle. Eliza n'avait que neuf ans en 1793, mais elle démontra un talent pour le dessin, il est donc possible qu'il s'agisse d'une de ses œuvres.

Arnold poursuit en indiquant que, selon le testament de Margaret, le premier tableau était une œuvre de Pierre Paul Rubens (1577-1640), *Hero and Leander* (1605-06) (ill.5), et que Margaret le considérait comme étant un des meilleurs tableaux de sa collection². Après quelques recherches, nous croyons avoir pu trouver ce tableau dans la collection de la Yale University Art Gallery. Le conservateur Laurence Kanter nous mentionne qu'en effet cette œuvre du peintre flamand s'est retrouvée à quelques reprises en Angleterre, mais le nom de Margaret Graves ne figure pas sur la liste de provenance à titre de propriétaires connus. Cependant, Kanter observe que le tableau a été restauré entre 1814 et 1858 en Angleterre, le sceau du fabricant sur le cadre intérieur en faisant foi³. Ce Rubens fut légué à Elizabeth Simcoe⁴ mais nous n'en avons retrouvé aucune trace par la suite et il ne figure pas, comme aucun autre tableau d'ailleurs, sur le

¹ Tel que cité dans Hilary Arnold, « Genteel Widows of Bath : Mrs Margaret Graves and her Letters from Bath, 1793-1807, » dans *Bath History*, vol 7 (1998) : 80.

² Testament de « Margaret Graves, Walcot, Somerset », Public Record Office, The National Archives, UK, Prob. 11/1495.

³ M. Kanter mentionne aussi l'existence de copies du même tableau dans des collections privées, incluant une aux Pays-Bas. Échange de courriels entre Laurence Kanter et l'auteur, mars 2008.

⁴ Testament de Graves, *Op. cit.*

testament de cette dernière⁵. Il a disparu pendant quelques décennies pour ne réapparaître qu'en 1890 en Pologne dans la collection du Comte Slinski⁶. Il est donc fort possible que le tableau de Margaret Graves et celui de Yale soit le même et qu'Elizabeth Simcoe, ou ses héritiers l'aient vendu avant 1890.

Margaret Graves lègue aussi un autre tableau à Elizabeth Simcoe. Cette deuxième œuvre est d'Elizabeth Creed représentant ses trois petites-filles : Elizabeth, Jemima et Anne, filles d'Elizabeth Steward—donc les deux grand-mères d'Elizabeth Simcoe et leur sœur. Ce tableau demeure dans la famille jusqu'au début du XX^e siècle. Il est inscrit dans un carnet d'inventaire des tableaux de Wolford Lodge daté de 1906⁷ mais il ne fait pas partie des tableaux vendus par Christie en 1922⁸, lors de la liquidation du contenu de Wolford Lodge par un descendant⁹.

Sur cette même liste de 1906 figure un autre Rubens, un autoportrait que nous n'avons pu retracer, en plus de plusieurs portraits qui, selon nous, auraient été dans la famille d'Elizabeth Simcoe et transmis de génération en génération, la plupart présentant des membres de la famille. Tel est le cas du portrait réalisé par Sir Peter Lely d'Elizabeth

⁵ Testament d' « Elizabeth Posthuma Simcoe, Widow, Wolford Lodge, Devon », Public Record Office, The National Archives, UK, Prob. 11/2110.

⁶ Il existe plusieurs versions de *Hero and Leander* dont plusieurs par Pierre Paul Rubens, sans compter les copies, alors il est possible qu'il s'agisse d'un autre tableau. Sur les différentes versions, voir l'article de Michael Jaffé, « Rubens in Italy : Rediscovered Works » dans *The Burlington Magazine*, vol. 100, no 669 (Déc. 1958) : 411-425.

⁷ *Wolford Pictures, 1906*. Allhallows Museum Simcoe Family Collection, Notebook ALP030, Honam no 2006.166.

⁸ Christie, Manson and Woods. *Catalogue of Early English Portraits, the Property of A.H. Simcoe, Esq.*, (London: 1922).

⁹ Toutes nos tentatives de retrouver ce tableau se sont avérées vaines.

Creed Steward, et identifié comme étant « one of the Beauties of the Courts of Queen Mary & Queen Anne¹⁰ ». Un portrait de la même dame Steward se trouve aussi dans le catalogue de la vente de Christie de 1922, mais il est attribué cette fois-ci à Michael Dahl (1659-1743). Il est possible qu'il s'agisse du même tableau et que cette dernière attribution soit plus plausible que la première étant donné qu'à la mort de Lely, Steward n'avait que 8 ans. Le tableau de Dahl est décrit dans une monographie de 1927 où on le date de 1695-1710, donc après le mariage d'Elizabeth Creed à Elmes Steward, en 1693¹¹.

De Lely, la liste mentionne un portrait du Comte de Sandwich, Edward Montagu¹², oncle d'Elizabeth Pickering Creed, et un autre de Sir Sydney Montagu, père du comte. Elizabeth Creed est elle-même le sujet d'un portrait « circular » attribué à Van Dyck (1599-1641). Cependant, les dates ici ne permettent pas une telle attribution, la naissance d'Elizabeth Pickering Creed se situant autour de 1642. Cependant, une attribution plus probable au même artiste est le portrait d'Elizabeth Montagu Pickering (décédée en 1679). Toujours dans la famille, un portrait d'un cousin, William Walcot est signé par T. Hickey (1741-1824) et daté 1799. Il fera du fils d'Elizabeth Simcoe, Henry Addington Simcoe son héritier.

¹⁰ *Wolford Pictures, 1906, Op. cit.*

¹¹ La description du tableau se lit comme suit : Steward, Elizabeth. *Whole-length*. Born 1672. Daughter of John Creed of Oundle. Married in 1693, Elmes Steward of Pateshull and Cotterstock, Sheriff for Northamptonshire 1700. Died 1742. Semi-recumbent; hair done high; body full-face, head slightly to left; light-yellow satin dress; open, buttoned sleeve; light blue drapery falling over her left arm and hips onto a stone; she holds a flower in her left hand; landscape background. The picture was seen at Messrs. Leggatt (dealer), London. The date of the painting is 1695-1710. Dans Wilhelm Nisser, *Michael Dahl and the Contemporary Swedish School of Painting in England*. (Uppsala: Almqvist & Wiksells Boktryckeri-Ärtiebölag, 1927): no 141, 43.

¹² Nous connaissons deux portraits de Sir Edward Montagu par Lely comme nous le mentionnions au premier chapitre. Un premier daté de c.1661-1665, maintenant dans la collection de la National Portrait Gallery (NPG 3678; acheté en 1949); le deuxième daté c.1661, aussi dans la collection de la National Portrait Gallery (NPG 1838; acheté en 1919).

Il y a plusieurs autres portraits, comme celui de William Osgoode, chef de justice du Haut-Canada en 1792 et ami de John Graves Simcoe, par J. Hoppner (1758-1810). Une autre amitié est aussi immortalisée par le portrait du Général Shank portant l'uniforme vert des Queen's Rangers. Quelques paysages sont aussi sur la liste, incluant deux paysages marins signés par Thomas Luny (1759-1837). Dans le carnet d'inventaire, on mentionne aussi une œuvre d'Elizabeth Simcoe, une madone à la craie (œuvre non retracée) qui se trouvait dans le hall d'entrée¹³. Plusieurs des tableaux mentionnés au carnet illustrent bien la généalogie que nous présentions au chapitre précédent, après tout « portraits can provide symbolic continuity, an inhibition against time and change¹⁴ ». Le carnet présente les tableaux selon leur emplacement dans la maison, pour la plupart en groupe, indiquant qu'un « portrait was thus probably seldom scrutinized in isolation¹⁵ ». Cette présentation, « that contemporary viewers recognized [...] and knew how to 'read'¹⁶ », renforçait l'importance des liens intergénérationnels et amicaux.

Du côté des portraits royaux, tableaux fréquemment retrouvés dans les maisons et manoirs de l'aristocratie terrienne, on trouve celui de Guillaume III (1650-1702) sur son cheval à la bataille de Boyne (12 juillet 1690) exécuté par Jan Wyck (1652-1700). Un tableau présentant le roi de France, Louis XV, et réalisé par Louis Michel Van Loo

¹³ *Ibidem.*

¹⁴ Marcia Pointon, *Hanging the Head: Portraiture and Social Formation in Eighteenth-Century England*. (New Haven & London: The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, Yale University Press, 1993):14.

¹⁵ *Ibid.* : 17.

¹⁶ *Ibidem.*

(1707-1771) fut donné à Simcoe par le « Government House¹⁷ » alors qu'il quittait son poste de Saint-Domingue en 1797. Le peintre Joshua Reynolds (1723-1792) figure aussi sur cette liste de 1906, signant une paire de portraits royaux, soit ceux du roi George III et de son épouse la reine Charlotte, qui aurait été offert par le roi au Général Simcoe en 1792, probablement alors qu'il prenait ses fonctions en tant que lieutenant-gouverneur. Ce cadeau, de toute évidence personnel puisque Simcoe les ramena chez lui à la fin de son mandat, prenait une valeur symbolique importante puisque Simcoe devenait officiellement le représentant du roi dans le Haut-Canada. À Woford Lodge, les deux tableaux siégeaient dans la salle à manger¹⁸ pendant que Simcoe cherchait à obtenir une autre position avec autorité royale.

Le contenu de la bibliothèque de John Graves Simcoe a été mis en vente en 1922 par James G. Commin, à Exeter¹⁹. Les ex-libris indiquent que plusieurs des livres proviennent en fait de la bibliothèque de son père, John Simcoe, de la sienne et des ajouts par son petit-fils John Simcoe ayant servi dans la Royal Navy et décédé en 1891. Pour notre propos, on ne peut retenir ici que ceux qui ont appartenu aux deux plus vieilles générations, soient ceux auxquels Elizabeth Simcoe avait vraisemblablement eu accès durant sa vie adulte. Parmi ces livres, nous retrouvons entre autres, un bouquin d'introduction à la botanique, d'après le système de Linné de 1765²⁰; les livres de James

¹⁷ Le carnet d'inventaire n'en dit pas plus sur le donateur. *Woford Pictures*, 1906, *Op. cit.*

¹⁸ *Woford Pictures*, 1906, *Ibid.*

¹⁹ James G. Commin, 381st *Catalogue of Books Containing the Library of Lt-Gen John Graves Simcoe Removed en Bloc from Walford Lodge, Honiton and now Offered for Sale.* (Exeter, 1922).

²⁰ *Ibid.*, no 140, 8. Jas. Lee, *Introduction to Botany, from the Works of Linnaeus* (nl : np, 1765).

Bland Burges et Mary Anne Burges²¹; et un autre de deux cent cinquante pages manuscrites contenant des poèmes de Margaret Graves et daté de 1804. Lire cette liste de livres n'est pas sans nous rappeler la généalogie artistique et coloniale que nous avons faite au chapitre un.

Du côté artistique, plusieurs livres d'art sont mentionnés dont deux éditions de *The Art of Painting*²², traduit par l'illustre John Dryden qui signait aussi la préface. Un livre qui avait sûrement été lu par la cousine de Dryden, Elizabeth Creed et sa fille Elizabeth Steward. Il y a aussi un livre de gravures datant d'autour de 1720, de l'artiste française Elizabeth Chéron (1648-1711) « whose works are somewhat in the style of Angelica Kaufmann, but distinguished by much greater spirit²³ », et *Anecdotes of Painting in England* d'Horace Walpole, publié en 1782. Du côté de la poésie, une note attire notre attention en page 19 du catalogue de vente de 1922 qui se lit :

An exceptional copy of the first English version of Ariosto²⁴. An (sic) MS notes on the fly leaf reads: The prints in this book were coloured by Edward Montagu, afterwards Earl of Sandwich, and his only sister, Elizabeth, afterwards the wife of Sir Gilbert Pickering. Lady Pickering's grand-daughter, Mrs Stuart, gave this book to her grand-daughter, Mrs Gwillim who left it to me. – E. Simcoe²⁵.

²¹ Commin, *Ibid.*, no 157 et 158, 9. James Bland Burges, *The Birth and Triumph of Love, a Poem* (nl: np, 1796); *Three Letters to the People of Great Britain, and Particularly to those who Signed the Addresses on the Late Changes of Administration and the Dissolution of the Parliament. ou Alfred's Letters* (London: printed for J. Debrett, 1785). Mary Ann Burges, *The Progress of the Pilgrim Good-Intent* (nl: np, 1803).

²² Commin, *Ibid.*, édition de 1716 : no 81, 6; édition de 1695 : no 280, 15. C.A. Du Fresnoy, *The Art of Painting (De Arte Graphica)*, traduit par John Dryden (London : J. Heptinstall, 1695).

²³ *Ibid.*, no 295, 16. Élizabéth Sophie Chéron était reconnue comme poète, musicienne et académicienne. Épouse de Jacques le Hay, elle est décédée en 1711.

²⁴ Ariosto (1474-1533), poète italien de la Renaissance. Le livre est probablement *Orlando Furioso* de Ludovico Ariosto, traduit par John Harrington (London: Richard Field, 1591).

²⁵ Commin, *Op. cit.*, 19.

Madame Gwillim mentionnée ici est sûrement Elizabeth Sophia qui légua tous ses biens à Elizabeth Simcoe. Cette dernière a probablement écrit et signé cette note.

Parmi les autres livres à signaler, on note que plusieurs portent sur des entreprises militaires et historiques, sur l'histoire de France, et trois sur l'art héraldique dont un est signé par un John Gwillim et daté de 1638. Du côté de la littérature, nous retrouvons les Ovide (43 avant notre ère – 17 de notre ère), Pline l'Ancien (23 avant notre ère – 79 de notre ère) et Plutarque (46-125) auxquels s'ajoute le célèbre cousin John Dryden, et Cervantes (1547-1616), entre autres.

La « collection » d'art des Simcoe et leur bibliothèque vont dans le sens de notre thèse, les Simcoe vivaient entourés d'arts et de littérature, mais ni l'un ni l'autre ne parle avec conviction des intérêts particuliers du couple.

Évidences des intérêts d'Elizabeth Simcoe

Cependant, il nous apparaît qu'Elizabeth Simcoe fut réceptive à ces milieux, qu'ils soient artistiques, littéraires ou politiques. Son engagement personnel devient surtout évident alors qu'elle atteint la trentaine, mais s'il y avait eu plus d'information disponible des années précédant son départ d'Angleterre, il y aurait probablement des indications d'une réceptivité antérieure. Dans son journal rédigé pendant son voyage dans les Canadas, elle mentionne plusieurs des lectures qu'elle a faites pendant son périple canadien, manifestant ainsi son intérêt dans plusieurs domaines. Qu'elle ait lu les récits de Louis Hennepin (1626-1705) et du Baron de la Hontan (1666-1715) de leurs voyages respectifs au Canada, ou encore le roman de Frances Brooke (1724-1789) sur les

aventures canadiennes fictives d'Emily Montague peut se justifier largement par la propre aventure qu'elle vécut avec son mari. Elle semble bien connaître ces textes puisqu'elle y faisait référence dans son journal, par exemple, après une promenade près de Sillery elle écrit « that pretty vale Emily Montague describes; indeed, her account of Quebec appears to me very near the truth²⁶ », ou encore, lors d'une visite à Queenstown, où elle a soupé près du « ... rock which Hennepin mentions...²⁷ », ou plus loin lorsqu'elle affirme que le « Baron de la Hontan says the root of the May apple (or as the French call them *citrons sauvages*) are poisonous²⁸ ». Il n'est pas, non plus, surprenant que ces citations réfèrent au paysage et à la botanique, deux des sujets de prédilection dont elle s'inspira pour orner les pages de ses carnets de dessins et d'aquarelles sur lesquels nous reviendrons.

À une autre occasion, Elizabeth Simcoe mentionne avoir lu les *Alfred's Letters* qu'elle commente ainsi : « I never expected to have been so much entertained by a political book or to have comprehended so much of the politics of Europe²⁹ ». Ces lettres

²⁶ Entrée du 29 avril 1792, Innis : 59. Frances Brooke, *The History of Emily Montague*. (4 volumes; London: Dodsley, 1769).

²⁷ Nous ne savons pas quelle version elle a lue, elle le mentionne le 5 août 1795, Innis : 160. Louis Hennepin. *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale* (Utrecht, 1697) ou encore la version anglaise : *A New Discovery of a Vast Country in America*. (London: 1698).

²⁸ Entrée du 31 août 1795, Innis : 165. Elle le mentionne aussi le 10 novembre 1791, Innis : 37. Louis-Armand de Lom d'Arce Baron de La Hontan, *Nouveaux voyages de Mr. le Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale : que contiennent une relation des différens peuples qui y habitent, la nature de leur gouvernement, leur commerce, leurs coutume, leurs religion & leur manière de faire la guerre, l'intérêt des François et des Anglois dans le commerce qu'ils font avec ces nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer dans ce païs, étant en guerre avec la France*. (La Haye : Chez les Frères l'Honoré, 1704).

²⁹ Entrée du 6 septembre 1793. Innis : 106. *Three Letters to the People of Great Britain, and Particularly to those who Signed the Addresses on the Late Changes of Administration and the Dissolution of the Parliament*. (London: printed for J. Debrett, 1785).

dédiées au peuple de la Grande-Bretagne sont signées simplement Alfred; elles ont été attribuées à James Bland Burges³⁰. Dans une lettre adressée à son frère, Mary Ann écrit : « She [Madame Simcoe] is excessively pleased with Alfred's letters which she says you sent to the Governor. She says she never expected to meet with any publication which should give her so clear an idea of the political situation of Europe³¹ ». L'auteur de ces lettres critiquait les politiques internationales de l'époque et concluait :

None [individual member of administration] of them have personally offended me. And for the private character of some of them I have much respect; but their aggregate public conduct throughout, with all the powers I am master of, to the latest hour of my life, I will boldly and loudly, on every occasion, arraign and condemn³².

Revenons aux lectures d'Elizabeth Simcoe qui écrit dans son journal le 16 décembre 1792 avoir lu Don Guevara (c1480-1545)³³ ainsi que *Don Quichotte* de Miguel de Cervantes (1547-1616), confirmant sa connaissance de la littérature espagnole. La correspondance qu'elle échange avec Mary Ann Burges s'écrit souvent en trois langues : le français, l'anglais et l'espagnol. Du côté de la littérature française, elle cite Molière en une occasion, « Que diable avait-elle à faire dans cette galère?³⁴ » et à une autre elle

³⁰ Mary Quayle Innis, *Mrs. Simcoe's Diary* (Toronto: Macmillan of Canada, 1965) : chap. 5, note 8, 214. Aussi David Hill Radcliffe, « Burges [later Lamb], James Bland (1752-1834) » dans *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

³¹ Mary Anne Burges à James Bland Burges, 21 février 1794, folio 119-120, Dep.Bland Burges, New Bodleian Library, Oxford University.

³² *Three letters*, *Op. cit.*, 119. Il n'y eut pas de suite à cette publication.

³³ Fryer croit qu'il s'agit de Don Antonio de Guevara; Mary Beacock Fryer, *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography* (Toronto, Dundurn Press, 1989): 69. Mary Quayle Innis mentionne aussi la possibilité que ce soit le poète Louis Velez de Guevara (1570-1644) Innis, *Op. cit.*, chapitre 4, note 5, 212.

³⁴ Entrée du 5 février 1794, Innis : 117. La citation est extraite et adaptée de *Les Fourberies de Scapin*, écrit en 1671 par Molière.

souligne avoir assisté aux représentations de deux pièces de théâtre de cet auteur³⁵. Elle écrit sa surprise de la performance des Canadiens qui avaient monté la pièce « unused to see theatrical representations ». Elle poursuit en mentionnant s'y être bien amusée et indiqua que les « Fusileers » préparaient aussi des représentations théâtrales; un plaisir que ne partageait pas son mari : « [...] as Coll. Simcoe does not like to see Officers so employed [,] he does not intend to go to the Theatre again³⁶ ». Le 22 octobre 1793, elle reçoit par la poste le « comte de Gramont », une biographie titrée *Mémoires de la vie du comte de Grammont contenant particulièrement une histoire amoureuse de la cour d'Angleterre sous la règne de Charles II* et publiée pour la première fois en 1713 (Cologne), et dont une édition intitulée *Mémoires augmentés de notes et d'éclaircissements* fut publiée sous la direction d'Horace Walpole (1717-1797) en 1772³⁷. Walpole (1717-1797) fut une figure importante au XVIII^e siècle en tant qu'auteur, politicien, historien de l'art et antiquaire. Son nom apparaît souvent dans l'entourage des Simcoe, mais nous n'avons pas trouvé de correspondances directes entre eux.

Du côté des sciences, Madame Simcoe s'intéresse à l'astronomie et démontre dans son journal qu'elle connaît bien le nom de quelques constellations, « I know Orion perfectly who is always before my window & I think Procyon, Gemini & Syrius³⁸ ». Elle

³⁵ Entrée du 18 février 1792, Innis : 51. Les deux pièces sont *Le Médecin malgré lui* (1666) et *La comtesse d'Escarbagnas* (1671).

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ Entrée du 2 octobre 1793, Innis : 108. Antoine Hamilton, *Mémoires du Comte de Grammont. Nouvelle édition augmentée de notes et d'éclaircissements nécessaires par M. Horace Walpole*. (Imprimée à Strawberry-Hill, 1772).

³⁸ Elizabeth Posthuma Simcoe à Madame Hunt, 13 février 1792, Archives publiques de l'Ontario, F 47-9-0-1. Microfilm 1811.

a lu Richard Watson sur la chimie³⁹ dont deux expériences en particulier semblent l'avoir divertie plus que les autres. Son intérêt pour la faune et la flore est évident dans ses dessins et aquarelles de spécimens canadiens, œuvres que nous discuterons plus loin dans ce chapitre.

En fait, tout le corpus de sa production, plus de sept cents dessins et aquarelles — de l'esquisse rapide à l'œuvre terminée — qui est au centre de cette étude témoigne de l'engagement artistique constant et soutenu d'Elizabeth Simcoe. Nous ne savons pas comment cette passion s'appuyait sur la littérature des arts de l'époque, mais elle a pris connaissance des discours de Sir Joshua Reynolds alors qu'elle était dans les Canadas. Malheureusement son commentaire sur cette lecture, « they amuse me very much⁴⁰ », nous donne peu de détails de ses impressions personnelles sur le sujet.

Les différents milieux dans lesquels Elizabeth Simcoe a vécu ont favorisé une curiosité constante et une ouverture à tout ce qui l'entoure; une curiosité qu'elle a conservée et qui l'a amenée à faire des lectures variées et a poussée son éducation artistique au-delà de celle reçue à la maison.

³⁹ Entrée du 16 mars 1793, Innis : 91. Richard Watson, *Chemical Essays*, 4 volumes (4^e édition, London : T. Evans, 1787). Elizabeth mentionne l'expérience d'un volcan artificiel (vol.1, 187) et une autre sur les propriétés des rubis et des diamants (vol.1, 54-55).

⁴⁰ Entrée du 3 mai 1793, Innis : 95. Elle ne mentionne pas de quelle édition il s'agit. Les quinze discours de Reynolds ont été publiés individuellement entre 1769 et 1791, une première édition des sept premiers fut publiée en 1778 sous le titre de *Seven Discourses Delivered in the Royal Academy by the President* (London, 1778).

2.2 Son éducation artistique

Dans une lettre écrite à Francis Towne dans les années 1780, John Graves Simcoe lui demandait d'aider son épouse à compléter un dessin, un paysage pour une scène historique présentant Brutus faisant appel aux dieux contre la perfidie d'Antoine⁴¹. Selon l'historien de l'art Richard Stephens, Elizabeth Simcoe serait parmi les premières élèves de Towne⁴². Stephens reconnaît que la date de la lettre, 3 mars 1780, est probablement erronée, mais l'information provient d'une transcription datant de 1915 et l'original semble avoir été détruit. Il suggère plutôt le 3 mars 1786, les Simcoe étaient alors mariés et à Wolford Lodge, de plus, Towne était à Londres travaillant à Savile House, qui se trouve tout près de la rue Lisle, mentionné dans la lettre⁴³.

Francis Towne a été influent dans la région d'Exeter et y avait développé tout un réseau s'y était développé dans l'avant-dernière décennie du XVIII^e siècle. Compte tenu de la présence de John Graves Simcoe dans le milieu littéraire d'Exeter et que deux de ses amis, James White et Edward Drewe étaient aussi des proches de Towne, Simcoe a probablement croisé l'artiste en certaines occasions. La même lettre semble confirmer que les deux hommes se connaissaient assez bien. En plus, Simcoe, collectionneur à ses heures, demandait à Towne son avis sur quelques gravures qu'il aimerait acquérir.

⁴¹ Œuvre non retracée.

⁴² Richard Stephens, « New Material for Francis Towne's Biography. » dans *Burlington Magazine*, 138 (1996) : 502. La lettre complète est reproduite sur un site Internet créé par Stephens. *Correspondance of Francis Towne (1739-1816)* [en ligne] site consulté la 14 juin 2009, francistowne.blogspot.com

⁴³ Échange par courriels entre l'auteur et Richard Stephens, juin 2009.

Mary Anne Burges mentionne aussi dans une lettre à Elizabeth Simcoe, en date du 6 avril 1796, avoir visité Francis Towne et John White Abbott, neveu de James White. Burges écrit : « Went with Miss Nutcombe to see Mr. Town's drawings, & with Mr. Hayne to see Mr. Abbott's pictures⁴⁴ ». Mais cette même lettre nous révèle un autre aspect sur l'approche de Simcoe par rapport à son œuvre. Burges continue :

Do you remember the man who was to frame a drawing of yours & sent it you home covered with ink, & dirtied? Captⁿ Hatton had given this drawing to that very man, & when he sent to enquire if it was framed, was answered very coolly that it was spoiled & he could not have it. However he was very angry, & insisted upon having it at any rate; when it was produced, all over dirt, & torn in several pieces. He has since given it to Mr. Town [sic] to repair; & it is so well mended & cleaned, that it looks nearly as well as ever it could have done⁴⁵.

Elizabeth Simcoe prenait donc sérieusement sa pratique artistique. Elle tenait à faire encadrer son œuvre. De plus, son œuvre était fort bien considérée, au point où ce Capitaine Hatton l'a récupérée⁴⁶, pour la faire encadrée et, après la mésaventure chez l'encadreur définitivement peu scrupuleux, y tenait toujours, suffisamment du moins pour la faire réparer par Towne. Sans vouloir trop spéculer, Towne devait aussi apprécier l'œuvre de son élève pour accepter la tâche de la restaurer.

Dans une critique d'une exposition récente (2005), Susannah Woolmer relate que « Although he failed to become a Royal Academician on the basis of his landscape paintings in oil, Towne had a successful career in Devon as a drawing master, where he

⁴⁴ Lettre de Mary Anne Burges à Elizabeth Simcoe, datée du 6 avril 1796, folio 861. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ Je n'ai trouvé aucune information à savoir comment Capitaine Hatton s'est retrouvé avec cette œuvre, ni qui il était précisément.

was based for thirty years before moving to London in 1800⁴⁷ ». Il faut mentionner que l'aquarelle était considérée du dessin plutôt que de la peinture. Comme le remarque Mary Anne Burges dans une lettre à son amie Elizabeth Simcoe,

This evening I drank tea at a Mr. Carter's ... he was a painter of some eminence in London...he showed me some pictures...They are rather paintings than drawings; not having them in my hand, I could not certainly make out whether they were done in body colours or oils...⁴⁸

Une œuvre d'Elizabeth Simcoe et datant d'avant le voyage, titrée *Moonlit Coastal View* (1783) (ill.6) présente définitivement une composition influencée par Towne. Stephens note que « the buildings are typical of those seen in imaginary Italianate compositions by Towne and his pupils⁴⁹ ». Plus intéressant encore, Elizabeth Simcoe la signe « Eliza Gwillim Invt, 1783 ». Le « Invt » ici souligne qu'il s'agit d'une composition de son invention. De plus, bien qu'elle se soit mariée en 1782, et qu'elle réalise cette œuvre l'année suivante, elle le signe de son nom de fille. Peut-être tenait-elle à garder son identité comme artiste?

On reconnaît, dans certaines œuvres canadiennes surtout du début du voyage, l'influence du maître d'Elizabeth Simcoe quand elle peint à l'aquarelle. Elle superpose dessin au crayon, application des couleurs et retraçage du dessin à l'encre, comme pour retenir, dans l'œuvre finale, la valeur du dessin fait sur place. *Isle of Entry* de 1791 (ill.7) présente en ce sens quelques ressemblances avec une œuvre de Towne, telle que *Lake of Como* (sans date) (ill.8). Bien entendu, cette œuvre de Simcoe n'a pas la maturité de

⁴⁷ Susannah Woolmer, « Around the Galleries » dans *Apollo* CLXII, 25 (novembre 2005) : 89.

⁴⁸ Lettre de Mary Anne Burges à Elizabeth Simcoe, non datée, folio 157. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

⁴⁹ Stephens, *Op. cit.*

celle du maître. Son exécution *in situ* paraît hésitante, néanmoins, la technique est la même. Comme nous le verrons, avec le temps Simcoe s'éloigna de cette technique pour utiliser une approche plus libre.

2.3 Elizabeth Simcoe : amateur

Comme l'a montré Robert Huxley, chef des collections de botanique au Musée d'histoire naturelle de Londres, « the earlier, often reviled, 'virtuoso' who collected for collecting's sake, evolved into the amateur—wealthy, often aristocratic men and women with the means to indulge in travelling, collecting and carrying out scientific experiments⁵⁰ ». Cette notion de l'amateur est nuancée par Kim Sloan qui s'appuie sur les recherches de Walter Houghton Jr., les premières en fait, sur le sujet du *virtuoso* anglais,

The word 'amateur' in modern usage, someone who cultivates an activity he or she enjoys purely as a pastime or, more familiarly, who practices 'art for art sake', has evolved ultimately from the seventeenth-century term *virtuosi*, who were seen, incorrectly, as men who accumulated knowledge for knowledge's sake⁵¹.

En lisant Houghton, nous découvrons que le *virtuoso* de cette époque était « a 'dilettante' [who] was still one who delighted – and it might be seriously – in learning

⁵⁰ Robert Huxley, « Natural History collectors and their collections; 'simply macaronis' and instruments of empire. » dans Kim Sloane et Andrew Burnett, dir. *Enlightenment: Discovering the World in the Eighteenth Century* (Washington, D.C.: Smithsonian Books, 2003) : 87.

⁵¹ Kim Sloane, *A Noble Art. Amateur Artists and Drawing Masters, c.1600-1800*. (London : British Museum Press, 2000) :12.

and art » et qui utilisait une partie de ces ressources financières et ses temps de loisirs à cette fin⁵².

Selon Diana Strazdes, historienne de l'art, le propos de Castiglione dans *Le livre du courtisan*⁵³ « codified the notion of drawing as both a refined amusement suited for the higher social classes, and as a vehicle for inculcating an appreciation of art⁵⁴ ».

L'idée du courtier de Castiglione évolue et donne naissance au *virtuoso*, une fusion du « courtier and the scholar : he is as we say, the gentleman-scholar⁵⁵ ». C'est probablement avec ce dernier en tête que Henry Peacham (1576-1643) écrit en 1622 *The Compleat Gentleman*⁵⁶ dans lequel il dévoue le chapitre douze à l'art du dessin qu'il intitule « Of Drawing, Limning, and Painting : with the Lines of the Famous Italian Painters ». Citant les Grecs, Peacham affirme que l'enseignement de l'art du dessin était réservé à la noblesse, une pratique toujours en usage au moment où l'auteur signe son texte. Il écrit en effet que « Neither was it the exercise of Nobilitie among the ancients onely, but of late dayes and in our times we see it practiced by the greatest princes of

⁵² Walter E. Houghton, Jr., « The English Virtuoso in the Seventeenth Century : Part 1. » dans *Journal of the History of Ideas* 3 : 1 (Jan. 1942) : 55.

⁵³ Badassare Conte Castiglione, *Il Cortegiano* traduit en anglais pr Thomas Hoby *The Courtyer of Count Baldessar Castilio : Diuided into Foure Bookes. Very Necessary and Profitable for Yonge Gentilmen and Gentilwomen abiding in Court, Palaice or Place, done into English by Thomas Hoby.* (London : By Wylliam Seres at the Signe of the Hedghogge, 1561).

⁵⁴ Diana Strazdes, « The Amateur Aesthetic and the Draughtsman in Early America. » dans *Archives of American Art Journal*, 19 :1 (1979) : 15.

⁵⁵ Houghton, *Op. cit.*, 58.

⁵⁶ Henry Peacham, *The Compleat Gentleman : Fashioning him Absolute in the most Necessary & Commendable Qualities Concerning Minde or Bodie that may be Required in a Noble Gentleman.* ([London] : Anno 1622 Imprinted at London [by John Legat] for Francis Constable, and are to bee sold at his shop at the white lio[n] in Paules churchyard, [1622]). Le chapitre douze commence à la page 104.

Europe, without prejudices to their Honors⁵⁷ ». Mentionnons ici que quelques années plus tôt, soit en 1606, Peacham publiait *The Art of Drawing*⁵⁸. Et bien qu'en grande partie, l'amateur suivait les règles des manuels d'instruction qui avaient envahi le marché au cours du XVIII^e siècle, l'artiste professionnel était considéré plus audacieux⁵⁹. Sur les deux publications de Peacham, Strazdes conclue que « the language in which amateur drawing was promoted [...] was frequently so lofty and forceful as to blur the distinction between amateur and professional art⁶⁰ ».

Parmi les premières discussions sérieuses sur l'amateur en Angleterre, nous retrouvons celle d'Iolo Williams (1890-1962) qui est de la génération des « 'fully untrained' experts and collectors⁶¹ ». Williams était un collectionneur passionné d'aquarelles et de dessins, et son livre *Early English Watercolours and some Cognate Drawings by Artists Born not later than 1785*⁶² est le fruit d'une recherche qui s'étale sur plus de vingt ans. Pour lui, l'apport des amateurs dans l'histoire de l'aquarelle anglaise

⁵⁷ *Ibid.*, 106.

⁵⁸ Henry Peacham, *The Art of Dravving vvith the Pen, and Limming in Water Colours: more Exactlie then Heretofore Taught and Enlarged with the true Manner of Painting vpon Glasse, the Order of Making your Furnace, Annealing, &c. Published, for the Behoofoe of all Young Gentlemen, or any els that are Desirous for to Become Practicioners in this Excellent, and most Ingenious Art.* (London : Printed by Richard Braddock, for William Iones, and are to be sold at his shop at the signe of the Gun neere Holburn Conduit, 1606).

⁵⁹ Kay Dian Kriz, *The Idea of the English Landscape Painter : Genius as Alibi in the Early Nineteenth-Century.* (New Haven, Conn. : Published for the Paul Mellon Centre for Studies in British Art by Yale University Press, 1997) : 70.

⁶⁰ Strazdes, *Op. cit.*, 16.

⁶¹ Edward Croft-Murray, « Introduction to the Reprint » dans Iolo Williams, *Early English Watercolours and some Cognate Drawings by Artists Born not later than 1785.* (1952; Bath : Kinsmead Reprint, 1970) : i.

⁶² Iolo Williams, *Early English Watercolours and some Cognate Drawings by Artists Born not later than 1785.* (London : CC. Connoisseur, 1952).

ne peut être passé sous silence, même si leurs œuvres étaient « a little old fashioned » et « stylistically one generation earlier than the work of professional of the same age⁶³ ».

L'amateur pouvait être autant une femme qu'un homme,

... who, because of [her/his] rank, were debarred from following art as a profession. A member of the nobility, or of the landed gentry [... that] would in that age have considered it beneath his dignity to make drawings for money or – even more – to perform the semi-menial task (as it then seemed) of giving drawing lessons. The gentleman's part, in the eighteenth century view, was to patronize art, or, if he himself was talented in that way, to practise it purely as an intelligent and aesthetic recreation⁶⁴.

Selon Greg Smith, les distinctions entre professionnels et amateurs n'étaient pas en termes opposés. Pour l'amateur, « the work is seen as an expression of the position, taste or knowledge of the practitioner, and therefore acts as a signifier of social qualities⁶⁵ », et surtout de son appartenance aux classes sociales des échelons supérieurs. Pourtant, les textes publiés au XVII^e et au XVIII^e siècle s'adressaient, à la noblesse certes, mais surtout aux hommes et étaient souvent écrits par des hommes du même milieu. La situation réelle des femmes était plus complexe.

Les textes portent en effet à croire que le monde de l'art n'était accessible qu'aux hommes européens et fortunés. Pour Elizabeth Bohls :

... taste, the ability to take pleasure in beauty and art, is no universal given, but rather a mark of distinction between the 'Polite' gentleman and the ungendered, heterogeneous 'Vulgar.' Taste upholds social

⁶³ Williams, *Ibid.*, 230. Voir aussi Martin Hardie, *Water-Colour Painting in Britain*. (London : BT Batsford, 1968).

⁶⁴ Williams, *Ibidem*.

⁶⁵ Greg Smith, *The Emergence of the Professional Watercolourist. Contentions and Alliances in the Artistic Domain. 1760-1824*. (Burlington, Vt. : Ashgate Publishing Ltd., 2002) : 97.

stratification by power and prestige, including the hierarchies of class and gender.⁶⁶

Pourtant, les femmes dessinaient, leur apprentissage dans ce domaine commençait tôt et faisait partie des arts « polis » ou « d'agrément », avec la musique et la danse, que toute femme de bonne famille devait apprendre pour s'assurer le mariage. De plus, en général, les femmes étaient « educated in the skills of drawing and painting while men were educated in the skills of judging drawing and painting⁶⁷ ». Lorsque ces derniers avaient en plus le talent pour dessiner, ce n'était que tout à leur honneur. Cependant, la femme et sa production artistique étaient confinées au domaine du privé⁶⁸, le rôle de la femme était de s'occuper et de diriger la maison. Elle était,

wife, mother, daughter, sister, friend, woman of leisure, guardian of taste, and « countrywoman » ... she was too driven by social obligations, too split by social identities, and too traversed by multiple discourses to be exclusively identified with the practice of fine art⁶⁹.

⁶⁶ Elizabeth A. Bohls, « The Aesthetics of Colonialism : Janet Shaw in the West Indies, 1774-1775 » dans *Eighteenth-Century Studies*, 27 :3 (Spring 1994) : 364. Sur le même thème, voir Stephen Copley, « The Fine Arts in Eighteenth Century Polite Culture » dans John Barrell, dir. *Painting and the Politics of Culture. New Essays on British Art, 1700-1850*. (Oxford, New York : Oxford University Press, 1992) :13-37.

⁶⁷ Ann Bermingham, « The Aesthetics of Ignorance : the Accomplished Woman in the Culture of Connoisseurship » dans *Oxford Art Journal* 16 :2 (1993) : 3.

⁶⁸ Caroline Jordan, « The Public Amateur and the Private Professional : a Re-Evaluation of the Categories of Public and Private in Colonial Women Artists' Work » dans *Australian and New Zealand Journal of Art* 1 :2 (2000) : 43.

⁶⁹ Ann Bermingham, *Learning to Draw: Studies in the Cultural History of a Polite and Useful Art*. (New Haven, CT: Published for the Paul Mellon Centre for Studies in British Art by Yale University Press, 2000): 180.

Il n'en demeure pas moins que son expression artistique amateur, autant que celle de son conjoint, frère, père ou ami, servît la cause de l'hégémonie de sa classe sociale⁷⁰. Avec l'industrialisation, son rôle se modifia,

As artistic amateurism became more feminized, the female amateur became a useful and necessary foil for male professional artists, one which set off their masculinized professionalism to advantage. In addition, the female amateur not only made the male artist appear to be a figure of genius, but also helped to cast his sexually and culturally suspect artistry in an appropriate masculine and bourgeois register⁷¹.

Cependant, elles étaient toujours perçues comme passeurs de mémoire, se contentant de copier le travail des autres ou celui de la nature sans pour autant être « creators of culture⁷² », c'est-à-dire, intellectuellement engagées.

Elizabeth Simcoe était assurément une amatrice enthousiaste du dessin et de l'aquarelle. Son amie Mary Anne Burges le reconnaît d'ailleurs dans quelques-unes des lettres que les femmes s'échangent. En effet, dès les premières missives qu'elle envoie à Mme Simcoe elle écrit : « I intend to draw a great many views, henceforward, because it is an occupation of yours ... I shall always sketch them in this book which is dedicated to you, which I constantly carry in my pocket⁷³ ». Alors, non seulement Burges relève que c'est une occupation importante pour Simcoe, suffisamment du moins pour le

⁷⁰ Caroline Jordan, « No-Man's Land? Amateurism and Colonial Women Artists » dans *Art and Australia* 32 :3 (1995) : 362.

⁷¹ Bermingham, 2000, *Op. cit.*, 181.

⁷² Ann Bermingham, « 'An Exquisite Practice' : The Institution of Drawing as a Polite Art in Britain » dans Brian Allen, dir. *Towards a Modern Art World*. (New Haven and London : Yale University Press, 1995) : 61.

⁷³ Lettre de Mary Anne Burges à Elizabeth Simcoe, non datée, folio 16. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

mentionner, mais elle s'emploiera aussi à la même activité dans ses propres voyages à l'attention de son amie. Burges considère aussi le talent de son amie supérieur au sien lorsqu'elle poursuit : « ...Nor shall I disturb myself if the views I send you fall short of those I expect to receive from you equally in the sublimity of the subject & in excellence of the execution ...⁷⁴ ». Connaissant les intérêts artistiques de Simcoe, Burges lui fait part aussi des nouvelles méthodes et techniques pour le dessin, entre autres le 14 février 1792 :

I went this morning with Mr. & Mrs. Martin to see a collection of flowers painted in a new stile ... very little shading is requisite to produce an effect much superior to what is to be met with in most painted flowers & the natural habit of the plant is preserved in that without perfection, I will transmit it to you as you may want to try it⁷⁵.

Bien sûr, le travail de Simcoe s'inscrit dans la pratique hégémonique de sa classe, mais qu'elle se distingue en présentant une image du Haut-Canada qui en souligne le progrès et qui pour cette raison la rapproche des « creators of culture ». Cette approche progressiste est aussi contraire à l'image qu'elle nous présente du Bas-Canada, pittoresque certes, mais figé dans le temps.

Tout comme son amie, Elizabeth Simcoe visite aussi d'autres amateurs et admire leur travail. Elle n'hésite pas à les juger non plus. Par exemple, le 21 décembre 1791, elle rencontre à Québec Madame Williams qui « is a very gentle woman & paints beautifully⁷⁶ ». Le 4 avril 1792, toujours à Québec, c'est « Mr. Fisher of the Artillery

⁷⁴ *Ibidem.*

⁷⁵ Lettre de Mary Anne Burges à Elizabeth Simcoe 14 février 1792, folio 86. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

⁷⁶ Entrée du 21 décembre 1791. Innis: 43.

showed me some beautiful views he took from Windsor Castle for Prince Edward. His oil painting did not please me⁷⁷ ». Il semble que le peintre John Constable partageait cet avis⁷⁸. Néanmoins, Elizabeth Simcoe apprécia ces aquarelles et elle les copia.

2.4 Une amatrice qui copie...

La pratique de copier les œuvres d'autres personnes est courante au XVIII^e siècle. Elle est encouragée autant dans les manuels d'instruction que par les marchands qui profitent d'inventions dans le domaine de la gravure pour diffuser les œuvres de grands maîtres et pour « the improvement of students⁷⁹ ». Comme l'explique l'historienne de l'art Caroline Jordan, « copying was neither good or bad, not a uniquely amateur or feminine pursuit, but an integral part of all academic training⁸⁰ », et ce, autant pour les artistes professionnels qu'amateurs.

Bien qu'elle ait probablement copié dès ses débuts en dessin, en Angleterre, les premières manifestations que nous avons de cette pratique chez Elizabeth Simcoe se retrouvent dans son journal. Il n'est pas surprenant d'y retrouver des entrées qui mentionnent cette pratique à plusieurs reprises et de la voir mise en application en

⁷⁷ Entrée du 4 avril 1792. Innis: 56.

⁷⁸ Dans une lettre datée du 26 avril 1826, Constable écrivit « The Colonel [George Buteel Fisher] has some of his heartless atrocious landscapes in Seymour street & has sent to consult me on them. How shall I get out of such an infernal scrape? Truth is out of the question. Then what part can I play-praise is safe-& the whole of no consequence-? » Tel que cité dans R.B. Beckett, *John Constable and the Fishers. The Record of a Friendship*. (London : Routledge and Kegan Paul Ltd., 1952), 241.

⁷⁹ Joseph Booth, *An Address to the Public on the Polygraphic Art, or the Copying or Multiplying Pictures in Oil Colours by a Chymical ad Mechanical Process*. (London : T. Caddell, 1788) tel que cité dans Ann Bermingham, 2000, *Op. cit.*, 151.

⁸⁰ Caroline Jordan, « No-Man's Land? Amateurism and Colonial Women Artists. » dans *Art and Australia* 32 :3 (1995) : 360.

comparant ses aquarelles et esquisses avec celles des personnes mentionnées. Nous avons même trouvé une œuvre, *Vue du Cap Diamant depuis Woodfield*, (ca 1796) (ill.9) par une certaine Emily Brooke (active 1770-1800) qui serait en fait une copie d'une œuvre d'Elizabeth Simcoe⁸¹.

Parmi ceux qu'Elizabeth Simcoe mentionne avoir rencontrés et copiés, il y a les frères Benjamin (mort en 1814) et George Bulteel Fisher (1764-1834), et le Lieutenant Robert Pilkington (1765-1834). Elle copie aussi des gravures que Samuel Holland (1728-1801) lui prête. Pour les premiers, J. Ross Robertson et Mary Quayle Innis affirment tous deux dans leur ouvrage respectif qu'il s'agit du capitaine Benjamin Fisher des Royal Engineers. Denis Castonguay quant à lui croit plutôt qu'il s'agit de son frère, George Bulteel Fisher⁸². En fait, ils ont tous raison. Le journal d'Elizabeth Simcoe fait tantôt état de « Mr. Fisher of the Engineers », tantôt à deux reprises de « Mr. Fisher of the Artillery⁸³ ». Elizabeth Simcoe a donc rencontré les deux frères et a admiré leur talent artistique⁸⁴. Ce sont bien les œuvres de George Bulteel qu'elle copia à quelques reprises, et cela, très fidèlement.

⁸¹ Emily Brooke, *Vue du Cap Diamant depuis Woodfield*, ca.1796, Collection de Canadiana Peter Winkworth, Bibliothèque et Archives Canada, no Mikan : 2898255.

⁸² Denis Castonguay, « George Bulteel Fisher, 1764-1834 » dans *La peinture au Québec, 1820-1850. Nouveaux regards, nouvelles perspectives*. Mario Béland, dir. (Musée du Québec, Les Publications du Québec, 1991) : 155.

⁸³ J. Ross Robertson a uniformisé d'une certaine façon les entrées du 22 mars, 4 avril, 29 mai et 19 juillet 1792 en écrivant « Mr. Fisher of the Royal Engineers » ou « Mr Fisher of the Engineers » dans son ouvrage. Cependant, Mary Quayle Innis, pour les entrées du 4 avril et 29 mai, mentionne « Mr. Fisher of the Artillery », ce qui est fidèle aux documents originaux.

⁸⁴ W. Martha E. Cooke arrive aux mêmes conclusions dans « Sir George Bulteel Fisher. » *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne] page visitée le 15 mars 2009, www.bibliographi.ca. De plus, Beckett écrit que George Fisher de la Royal Artillery « was known as the Colonel » alors que Benjamin Fisher des Royal Engineers « was known as the General ». *Op. cit.*, 6.

En effet, l'aquarelle titrée *A Bend in the St. Lawrence, Quebec* (c. 1792) (ill.10) de la collection des Archives publiques de l'Ontario est en fait la copie de *Vue de St. Anthony's Nose, sur la rivière North, New York*, (ill.11) œuvre de George Bulteel Fisher qui fut gravée en 1795 par John William Edy. Elle fait partie d'une série de six gravures, *Six Views of North America*. Une œuvre de cette même série, *Vue du fleuve Saint-Laurent et de la chute Montmorency depuis l'île d'Orléans*⁸⁵ a aussi été copiée par Elizabeth Simcoe sous le même titre et datée de 1792⁸⁶. Bien que les œuvres de Madame Simcoe datent de 1792 et les gravures de Fisher de 1795, nous savons qu'une de ses aquarelles originales, *Falls of Montmorency*⁸⁷, ayant servi de modèle au graveur pour *La chute Montmorency, d'une hauteur de 246 pieds*⁸⁸, se trouve dans la collection du Victoria and Albert Museum, à Londres, et est datée de 1792, année de sa rencontre avec Elizabeth Simcoe. Simcoe a donc copié directement des œuvres originales qui lui avaient été confiées par George Bulteel Fisher. Nous n'avons trouvé aucun lien du même genre avec les œuvres de Benjamin Fisher.

Dans sa biographie, Mary Beacock Fryer mentionne un certain John Fisher qui aurait rencontré Mary Anne Burges en 1795 et lui aurait montré une de ses œuvres représentant les chutes Niagara. « Among the people Mary Anne saw at Woolwich was Captain John Fisher » écrit-elle « of the Royal Artillery, who had recently come from

⁸⁵ Le Musée McCord a une série complète, M970.77; M970.78.2; M972.157.10; M20083; M22021; M22022.

⁸⁶ Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-34.

⁸⁷ Victoria and Albert Museum, Topographical index, « Montmorency, Falls of » P. 3-1913 – Ptg.

⁸⁸ Musée McCord, M972.157.7.

Niagara⁸⁹ ». Mais pourrait-il s'agir plutôt de George Bulteel Fisher? Il existe en effet un John Fisher (1748-1825), frère de George et de Benjamin, que l'on dit fort talentueux en dessin, mais qui, au contraire de ses deux frères militaires, a embrassé une carrière dans le sacerdoce. Ce Fisher fut nommé par George III précepteur du Prince Édouard, Duc de Kent, en 1780 et fut évêque de Salisbury à partir de 1807⁹⁰. Connu dans les cercles royaux comme étant le « King's Fisher », il fut un mécène de John Constable pendant plus de vingt-cinq ans⁹¹, mais parmi toutes ces activités, nulle mention de visite en Amérique du Nord.

Cela dit, la balance penche plutôt du côté de George Bulteel Fisher qui rencontra Mary Anne Burges à Woolwich. On a déjà mentionné qu'Elizabeth Simcoe l'identifie dans son journal comme étant « Mr. Fisher from the Artillery » et nous savons que ce dernier est rentré en Angleterre en 1795 pour, entre autres, organiser l'impression de la série de gravures « Six Views of North America. » En plus de ces six gravures, John William Edy publia, entre 1795 et 1800, une aquatinte titrée *View of the Falls of Niagara, North America* du même Fisher. En 1800, la mention d'un tableau sur le même sujet présenté à la Royale Academy of Arts par « un certain capitaine Fisher, que l'on croit être George Bulteel⁹² », ce qui tend à confirmer ce que nous avançons.

⁸⁹ Fryer, *Op. cit.*, 132.

⁹⁰ Nigel Aston, « Fisher, John (1748-1825) » dans *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 mars 2009.

⁹¹ *Ibidem*. Voir aussi Beckett, *Op. cit.*

⁹² W, Martha E. Cooke, « Fisher, sir George Bulteel Fisher » dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne] page consultée le 15 mars 2009.

Mais les chutes Niagara ont aussi fasciné Benjamin Fisher qui les dessina sur papier. Elizabeth Simcoe a aussi vu ces dessins et elle écrit le 19 juillet 1792 : « Mr. Fisher from the Engineers is here on his way to Quebec from Niagara. He shewed us some beautiful Sketches he has taken of the Falls of Niagara⁹³ ». Une de ces aquarelles a d'ailleurs été retrouvée avec une dizaine d'autres dans le sous-sol du Balliol College, University of Oxford, au cours de l'été 2003⁹⁴. Les œuvres furent vendues en deux lots, une au Musée national des beaux-arts du Québec et l'autre aux Bibliothèque et Archives Canada. L'œuvre des célèbres chutes accompagne maintenant dans cette dernière collection une œuvre inspirée d'un voyage à Saint-Domingue; probablement une de celles qu'il avait montrées à Elizabeth Simcoe lors de leur première rencontre le 22 mars 1792.

Samuel Holland, qui avait travaillé avec James Cook et John Simcoe, le père du Lieutenant-gouverneur, à la correction de cartes géographiques, lors de la Conquête était toujours dans les Canadas à la fin de 1791. Elizabeth Simcoe lui rendit visite le premier décembre et elle nota dans son journal « I saw some very fine prints of Italy & Mount Vesuvius⁹⁵ ». Deux jours plus tard, elle écrivit cette fois « I copied some views of Italy Major Holland lent me⁹⁶ ». Ceci expliquerait pour quoi on retrouve une aquarelle titrée

⁹³ Entrée du 19 juillet 1792, Innis : 74.

⁹⁴ Sur le sujet de la découverte voir John Jones, « Early Canadian Watercolours found at Balliol » dans *Floreat Domus. Balliol College News*, Issue 10, March 2004 [en ligne] page consultée le 12 mars 2009, <http://alumni.balliol.ox.ac.uk/news/fd2004/watercolours.asp>

⁹⁵ Entrée du premier décembre 1791, Innis : 40.

⁹⁶ Entrée du 3 décembre 1791, Innis : 41.

On the Arno between Lucca and Florence (sans date) (ill.12) dans le fonds de la famille Simcoe des Archives publiques de l'Ontario.

Mais celui que Madame Simcoe a admis avoir copié plus souvent est Robert Pilkington. Venu avec les Royal Engineers en 1790, il reste dans les Canadas jusqu'en 1802. En 1792, on note sa présence dans le Haut-Canada, et l'année suivante il devient lieutenant. Ingénieur, il a fréquenté la Royal Academy of Woolwich au moment où Paul Sandby (1731-1809) y était le maître de dessin, poste qu'il occupa entre 1768-1799. Pilkington aurait été aussi cartographe⁹⁷. Il a accompagné en plusieurs occasions Elizabeth Simcoe pour des randonnées à cheval et dans des excursions d'esquisses sur place de paysages. Il lui a d'ailleurs installé une échelle (ill.13) pour qu'elle puisse accéder à un site donnant une meilleure vue des chutes Niagara, même si l'endroit était, dit-on, infesté de crotales⁹⁸.

Quelques dessins et aquarelles d'Elizabeth Simcoe portent une mention disant qu'ils sont des copies d'originaux par Pilkington, originaux qui se trouvent dans le fonds Simcoe aux Archives publiques de l'Ontario. Deux des œuvres de la main de Pilkington, la première titrée *Sketch between Lake Huron and Lake Simcoe* et l'autre *Cascade on the Severn River, McDonald's Rapids between Sparrow Lake and Ragged Rapids*, ont été exécutées sur de l'écorce de bouleau et sont datées de 1793⁹⁹. De ces deux œuvres, une

⁹⁷ Carl A. Christie, « Pilkington, Robert » dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne] page consultée le 15 mars 2009.

⁹⁸ Entrée du 24 août 1795, Innis : 162.

⁹⁹ Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-115 et F 47-11-1-0-116.

d'elles est en fait la même scène qu'une esquisse sur papier aussi de Pilkington¹⁰⁰.

L'autre a été copiée par Elizabeth Simcoe sur de l'écorce de bouleau pour la série qu'elle donna au roi et auquel nous reviendrons dans un prochain chapitre.

Nous avons répertorié d'autres dessins et aquarelles de Pilkington, dont quelques-uns aux Archives publiques de l'Ontario dans le fonds de la famille Simcoe. De plus, le portrait de Francis Simcoe (ill.14), que Pilkington avait réalisé le 6 juin 1796 à l'occasion du cinquième anniversaire de naissance de l'enfant, se trouve maintenant dans la collection du Royal Ontario Museum, à Toronto.

Deux autres aquarelles de Pilkington sont dans la collection du Musée McCord; en plus d'une série qui pourrait peut-être lui être attribuée¹⁰¹. Certaines œuvres de cette série présentent les mêmes sujets dessinés par Elizabeth Simcoe, entre autres les remous de Niagara. De plus, des annotations au recto sont en français. Nous l'avons déjà souligné, Elizabeth Simcoe correspondait parfois en français avec son amie Mary Anne Burges. Il pourrait donc s'agir d'une série mentionnée par Quayle Innis dans son introduction. En effet, cette dernière écrit « General Simcoe gave fourteen of his wife's sketches to the Prince Regent and they are now in the British Museum¹⁰² ». Étant donné

¹⁰⁰ Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-111.

¹⁰¹ Lors d'une visite au musée en janvier 2009, le conservateur Conrad Graham, en sortant les deux œuvres pour que nous puissions les examiner, a crû reconnaître un signe qui se trouvait dans le coin supérieur droit au verso d'une d'entre elles. Après quelques recherches, il sortit une série de dessins à l'encre et d'aquarelles annotées et numérotées sur le devant. Après les avoir examinés de près, le conservateur suggéra une attribution à Pilkington. Quelques lignes en français sont écrites sur certaines de ces œuvres et elles sont d'une écriture différente de celles des deux œuvres signées. Les œuvres de cette série sont numérotées à la mine entre 1 et 13, avec certains numéros manquants. Musée McCord, Montréal, M372 à 375, M377, M832 à 834, M1088 à 1091 et M1174.

¹⁰² Quayle Innis, 1965, *Op. cit.*, 24.

que le British Museum n'a aucune œuvre de Simcoe dans sa collection et que la collection de la British Library en contient trente-deux; que le Prince régent est venu dans le Haut-Canada alors que Simcoe y était le lieutenant-gouverneur; et que la collection achetée par David Ross McCord provient de celle des Royal Engineers; il se pourrait que le Prince régent ait pu les donner à ces derniers ou tout simplement les oublier ici. Mais, les œuvres de cette série sont toutes d'assez grand format; beaucoup plus grand que celui habituellement utilisé par Madame Simcoe. Une d'entre elles représentant les chutes Niagara a même été faite sur trois feuilles réunies ensemble. De plus, le style est quelque peu différent. Par exemple, celle qui porte le numéro 12 et sur laquelle on peut lire « pont (ou point) où se lève le soleil » porte les traces de l'utilisation d'un instrument, telle une règle, pour tracer les lignes droites, une pratique qu'on ne retrouve dans aucune œuvre de Simcoe.

Les documents du McCord mentionnent dans la section d'attribution historique qu'il s'agit d'un « ... original pen and ink sketch by unknown engineer. Very early¹⁰³ ». Nous ne sommes pas convaincus d'une attribution à Pilkington non plus. D'abord, la pratique du dessin, quel qu'il soit, était assez répandue à l'époque parmi les militaires et il est fort possible que d'autres amateurs aient visité les mêmes lieux et profité des mêmes points de vues. De plus, l'écriture est différente sur les œuvres signées par Pilkington et celles numérotées, et ce, sans compter que sur les unes l'artiste a écrit en anglais et sur les autres en français. Il est tout de même à propos de pouvoir comparer ces œuvres avec celles de Simcoe; il est évident que certains sites avaient la faveur

¹⁰³ Musée McCord, fiche de M1091 en date du mercredi 7 janvier 2009.

populaire et que plusieurs parmi ceux qui y passaient voulaient en effet immortaliser la scène sur papier, comme tout bon touriste de l'époque, selon les règles de Gilpin.

2.5 Le pittoresque de Gilpin

Elizabeth Simcoe trouvait les us et coutumes des Premières nations ainsi que certaines situations mettant en scène les Canadiens-français plutôt pittoresques. Par exemple, sur ces derniers, elle écrit le 6 janvier 1795 : « Her drivers are Canadians and therefore will not wear Liveries. The Canadian Coats with Capots & Sashes look very picturesque¹⁰⁴ ». Alors que dans une autre entrée, elle relate que « Jacob the Mohawk was there ... The picturesque way in which he wore & held a black blanket, gave it the air of a Spanish Cloak ... I never saw so handsome a figure¹⁰⁵ ». Elle n'hésite pas à nous rappeler dans son journal qu'elle en connaît les règles lorsqu'elle mentionne le pittoresque des paysages et des scènes qui se présentent devant elle. Par exemple le 8 juin 1792, elle décrit la rivière « which flows into the St. Lawrence from between two very high hills much enriched by wood. It is an exceeding strong pass & a very picturesque scene¹⁰⁶ ». Elle le fait à plusieurs reprises¹⁰⁷, à un tel point que, comme nous

¹⁰⁴ Entrée du 6 janvier 1795, Innis : 147.

¹⁰⁵ Entrée du 19 février 1796, Innis : 174.

¹⁰⁶ Entrées du 8 juin 1792. Innis: 60.

¹⁰⁷ Entre autres dans les entrées du 30 juillet 1792, Innis: 77; ou encore celles du 6 janvier, 24 et 28 août 1795, Innis: 147, 162, 164.

le mentionnions précédemment, Marian Fowler écrit qu'Elizabeth Simcoe « was always on the trail of the picturesque¹⁰⁸ ».

La théorie du pittoresque fut d'abord élaborée par le révérend William Gilpin (1724-1804) suivi par Uvedale Price (1747-1829)¹⁰⁹ et par Richard Payne Knight (1750-1824)¹¹⁰. Comme ces deux derniers ont publié leur ouvrage respectif en 1794-1795, alors que les Simcoe se trouvaient déjà dans les Canadas, c'est donc le pittoresque de Gilpin qui influença Madame Simcoe puisqu'elle en parle dès 1792 dans son journal.

William Gilpin mentionne pour la première fois la beauté pittoresque dans son ouvrage *Essay on Prints* publié anonymement en 1764, mais dont il signa la troisième édition en 1781. Dans cet essai cependant, Gilpin n'élaborait pas de définition du pittoresque, tâche qu'il entreprit avec une série de livres publiés entre 1782 et 1809 qui présentaient ses observations sur différentes régions de l'Angleterre et dont les titres étaient toujours sensiblement le même soit, *Observations on [le nom de la région] relative Chiefly to Picturesque Beauty*¹¹¹. Le premier de cette série portait sur la région

¹⁰⁸ Marian Fowler, *The Embroidered Tent. Five Gentlewomen in Early Canada*. (Toronto : Anansi, 1982) : 41.

¹⁰⁹ Uvedale Price, *Essay on the Picturesque, As Compared With The Sublime and The Beautiful, and, on the use of studying pictures, for the purpose of improving real landscape*, 2 volumes. (1794; London: Printed for J. Mawman, 1810).

¹¹⁰ Richard Payne Knight, *The Landscape: a Didactic Poem, Addressed to Uvedale Price* (1795; Westmead, Farnborough: Gregg International Publishers, 1972).

¹¹¹ Malcolm Andrews, « Gilpin, William (1724-1804) » dans *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 mars 2009.

de la rivière Wye¹¹², une région bien connue des Simcoe, la rivière coulant près de Whitchurch, où Elizabeth passa beaucoup de temps notamment à Old Court et New Court avec ces tantes Gwillim et dont elle hérita en 1800. De plus, il ne fait aucun doute qu'elle connaissait *Observations on the River Wye* comme en témoigne une œuvre sur écorce de bouleau, *Chepstow Castle, from Mr. Gilpin* qui se trouve dans la collection de la British Library¹¹³ et à laquelle nous reviendrons dans un prochain chapitre.

Dans son livre sur les beautés de la rivière Wye, Gilpin présente ses observations effectuées en 1770, soit douze ans avant la publication du guide, alors qu'il descendait cette rivière. Il introduit son sujet de la manière suivante :

The following little work proposes a new object of pursuit; that of not hardly examining the face of a country; but of examining it by the rules of the picturesque beauty: that of not merely describing; but of adopting the description of natural scenery to the principles of artificial landscape; and of opening the sources of those pleasures, which are derived from the comparison¹¹⁴.

Mentionnant divers lieux qui l'ont intéressé durant son voyage, Gilpin énumère les éléments qui en composent la beauté pittoresque. Ce livre est illustré de ses œuvres, réalisées bien entendu selon ces mêmes règles. Dans une publication ultérieure, soit en 1792, *Three Essays: On picturesque Beauty; On Picturesque Travel; and On Sketching Landscape* Gilpin écrit que « *variety too is equally necessary in his composition : so is*

¹¹² William Gilpin, *Observations on the River Wye and several parts of South Wales, etc. relative chiefly to Picturesque Beauty; made in the summer of the year 1770* (London, 1782; Surrey, England: Richmond Publishing Co., 1973).

¹¹³ Cette opinion est d'ailleurs partagée par Ann Parker dans « The Life and Art of Elizabeth Posthuma Simcoe » *The Pictureque* 65 (Winter 2008/9) : 2-26.

¹¹⁴ Gilpin, *Op. cit.*, 2.

contrast¹¹⁵ ». En fait, ils sont aussi nécessaires que rugosité et texture, qu'aspérité et lumière et ombrage. Ce sont ces mêmes attributs que nous retrouvons mis de l'avant dans *Observations on the River Wye*, qu'Elizabeth Simcoe connaissait. Ainsi, lors de son périple sur la rivière Wye, Gilpin notait que « in many places also the grounds is *broken*; which adds new sources of variety [...] The *colour* too of the broken soil is a great source of variety¹¹⁶ ». Il écrit à propos de la forêt qu'elle possédait « little beauty, and less grandeur; yet as we consider them as the *ornamental*, not as the *essential* parts of a scene, the eye must not examine them with exactness; but compound for a *general effect*¹¹⁷ ». Il se rendit sur les sites des ruines de l'abbaye de Tintern, « the most beautiful and picturesque view on the river¹¹⁸ ». Il faut noter ici que la nature a envahi les ruines donnant à la surface douce des pierres de la construction la texture, la rugosité et les contrastes nécessaires au pittoresque.

Malgré les beautés intrinsèques de la nature, Gilpin encourage ses « disciples » à faire des additions à l'actuel paysage pour en relever son côté pittoresque. Par exemple, sur les roches, il écrit, « Tint it with mosses, and lichens of various hues, and you give it a degree of beauty. Adorn it with shrubs and hanging herbage, and you still make it more picturesque¹¹⁹ ». Il met aussi en garde le peintre « who adheres strictly to the

¹¹⁵ William Gilpin, *Three Essays: On picturesque Beauty; On Picturesque Travel; and On Sketching Landscape: to which is Added a Poem, On Landscape Painting*. (1792; 2d ed. London: Blamire, 1794) : 20.

¹¹⁶ Gilpin, 1782, *Op. cit.*, 10.

¹¹⁷ *Ibid.*, 11-12.

¹¹⁸ *Ibid.*, 31.

¹¹⁹ *Ibid.*, 13.

composition of nature [puisqu'il] will rarely make a good picture. His picture must contain a *whole* : his archetype is but a *part*¹²⁰ ». En examinant les œuvres de Gilpin, il est clair que leur composition suit un modèle établi par Claude Lorrain¹²¹ (ca 1600-1682). L'historien Sutherland Lyall nous fournit une description de ce modèle en introduction d'une réédition des *Observations on the River Wye* :

Gilpin's approach was more or less that of classic Claudian composition. This was typified by a dark *coulisse* on one and sometimes both side in the forms of trees or rocks (corresponding with Gilpin's side screens), a shadowed foreground, a well lit middle ground where the main emphasis of the picture lay, and a deep background whose misty distance merged into the sky¹²².

En examinant les dessins et aquarelles d'Elizabeth Simcoe, on note souvent la même approche. Par exemple, dans l'aquarelle *Near Quebec* (ca 1792) (ill.15), des bosquets occupent l'avant-plan; un arbre ferme la composition sur la droite, le fleuve baignant dans la lumière qui se perd dans un paysage brumeux au loin. Comme le mentionne Gilpin, les feuillus sont suggérés et le sol de l'avant-plan est « brisé » par différentes tonalités de gris et de brun.

On retrouve ce même type de composition dans les esquisses, telle que celle à la mine et au lavis titré *Mr Hamilton's House, the Landing* (ca 1792) (ill.16). Ici, similairement, les buissons et un arbre dirigent notre regard vers la maison aux teintes claires, avec en arrière plan des montagnes quelque peu voilées. Sur cette esquisse non

¹²⁰ *Ibid.*, 19.

¹²¹ De son vrai nom Claude Gellée, aussi connu comme Le Lorrain.

¹²² Sutherland Lyall, « Introduction » dans William Gilpin, *Observations on the River Wye and several parts of South Wales, etc. relative chiefly to Picturesque Beauty; made in the summer of the year 1770* (London, 1782; Surrey, England: Richmond Publishing Co., 1973): v.

terminée, on remarque les coups de crayon rapides qui suggèrent arbres et arbustes du premier plan, et qui s'opposent aux traits plus précis qui dessinent la maison.

Citons un dernier exemple, un dessin à la mine titré *Wolfes* (ca 1792) (ill.17) qui n'échappe pas aux règles. Trois arbres, au feuillage hachuré, cadrent le sujet de part et d'autre avec un avant plan rapidement réalisé; en arrière-plan un pont devant une forêt qui se perd dans le ciel. Au centre, le papier plus lumineux, à peine touché du crayon, évoque un cours d'eau sur lequel naviguent une embarcation et ses passagers. Ici, Elizabeth Simcoe réalise une composition tripartite tout en respectant les idées gilpiniennes de texture et de variété, mais dans le geste d'exécution, on note une certaine liberté comme, par exemple, dans la réalisation du feuillage contenu sur le bout des branches et rapidement hachuré ailleurs, et du même coup, opposant des tons clairs et sombres.

Il nous faut ici signaler en terminant le pittoresque des personnages. Dans son texte de 1792, Gilpin souligne que « the picturesque eye, it is true, finds it's *chief* object in nature¹²³ ». Mais en maintes occasions, Elizabeth Simcoe décrit dans son journal des anecdotes où l'accent est mis sur un ou des membres des Premières nations ou encore sur des Canadiens-français, en les décrivant comme pittoresques. Des personnages peuvent agrémenter un paysage s'ils sont eux-mêmes pittoresques. Selon Gilpin « the more its *smooth surface is ruffled*, if I may so speak, the more picturesque it appears » et il ajoute « the human body will always be more picturesque in action, than at rest¹²⁴ ». Ainsi, dans

¹²³ Gilpin, 1792, *Op.cit*, 27.

¹²⁴ Gilpin, *Ibid.*, 12.

un paysage pittoresque on peut retrouver quelques personnages en action, pourvu qu'il s'agisse de « faceless ornaments¹²⁵ », qui ne viennent qu'ajouter texture et variété à l'ensemble.

William Gilpin a écrit plusieurs livres dans la série *Observations ... Relative Chiefly to Picturesque Beauty* couvrant diverses régions anglaises incluant Cumberland et Westmorland (1786), les Highlands d'Écosse (1789) la région où il vivait, New Forest (1791), le sud-ouest de l'Angleterre et l'Île de Wight (1798), de même que les comtés de l'est du pays et le nord du Pays de Galles (1809). Les multiples éditions de ces guides publiées subséquemment témoignent de leur popularité et de l'engouement d'un pays pour le tourisme pittoresque. Les amateurs passionnés avaient maintenant un outil de voyage.

2.6 Le tourisme et la quête du pittoresque

What begins as the proper activity of a *hero* (Alexander the Great)
develops into the goal of a socially organized *group* (the Crusaders)
into the mark of status of an entire social *class*
(the Grand Tour of the British gentleman)
eventually becoming *universal experience* (the tourist)¹²⁶.

D'une certaine façon, et bien qu'elle accompagnât son mari prenant le poste officiel de lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, Elizabeth Simcoe a quand même

¹²⁵ Elizabeth A. Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*. (Cambridge : Cambridge University Press, 1995) : 13.

¹²⁶ Dean MacCannell, *The Tourist : a new Theory of the Leisure Class*. (New York : Schocken Books, 1976) : 5.

adopté une attitude de touriste, c'est-à-dire qu'elle s'est mise à la recherche de scènes qu'elle pourrait ajouter à son carnet de dessins, à la collecte de souvenirs pour son usage personnel, mais aussi qu'elle pouvait envoyer à ses filles et à ses amies en Angleterre.

Le tourisme s'est rapidement développé au milieu du XVIII^e siècle. Comme le mentionne Elizabeth Bohls : « by the mid-1770s scenic tourism was gaining momentum among Britons with means and leisure to travel in search of the perfect view¹²⁷ ». Il n'en demeure pas moins que seuls ceux qui disposaient des moyens financiers et de temps libre, et qui bénéficiaient d'une certaine éducation, pouvaient s'y adonner. Ils visitaient les sites historiques ou d'intérêt esthétique de l'Angleterre¹²⁸ ou dans des aventures de plus ou moins longue durée comme le Grand Tour sur le continent européen, ou encore en Asie, ou en Amérique.

En tant que touriste, Elizabeth Simcoe « engaged in reading [...] landscapes and cultures as sign systems¹²⁹ », et les présente ainsi dans ses dessins et aquarelles. Bohls note en effet, « considerable social distance still separated the late eighteenth-century tourist from the average inhabitants, of Britain's beauty spots. Tourists sometimes idealized country dwellers, praising their modesty and simplicity¹³⁰ ». Bohls et Smith, que nous avons mentionnés plus tôt, soulignent que le tourisme pittoresque de Gilpin n'est pas uniquement une activité de recherche esthétique.

¹²⁷ Bohls, *Op. cit.*, 66.

¹²⁸ Esther Moir retrace l'histoire du tourisme local en Angleterre dans *The Discovery of Britain. The English Tourists. 1540-1840*. (London : Routledge & Kegan Paul, 1964).

¹²⁹ Jonathan Culler, *Framing the Sign : Criticism and its Institutions*. (Oxford, UK : Basil Blackwell, 1988) : 155.

¹³⁰ Bohls, *Op. cit.*, 90.

L'historienne Zoe Kingsley, dans son récent livre *Women Writing the Home Tour*, relevait que « the picturesque serves as a means of countering anxieties about foreignness, that by using picturesque precepts and vocabulary a traveler can insert a distancing and protective frame between herself and the country she visits¹³¹ ». Bien entendu, ces voyageuses et voyageurs nobles et aristocratiques, par reconnaissance royale ou par l'acquisition de propriété, ont tous les moyens et le temps de voyager. Non seulement à la découverte de leur pays et du Grand Tour qui les conduit jusqu'en Italie ou en Grèce, mais aussi ailleurs dans le monde, surtout dans les colonies de l'empire, incluant les Amériques, les Antilles, l'Inde, et plus tard, en Australie. Chaque voyage amène ses découvertes pittoresques qui sont couchées sur papier, utilisant le langage visuel ou textuel de Gilpin et qu'ils peuvent ramener à la maison.

C'est avec ce langage esthétique anglais que les colonisateurs, ici utilisés au sens large incluant tous ceux et celles qui ont mis ce langage à profit pour décrire les paysages visités, se sont approprié ces terres lointaines dont ils ont foulé le sol, évitant du même coup la nécessité de comprendre les esthétiques locales, qu'elles soient canadiennes-françaises ou autochtones. Cette « aesthetic distance thus reinforces the social distance between the aesthetic subject and the 'Vulgar'¹³² », puisque l'autre est toujours vulgaire aux yeux de l'aristocrate anglais ou à tout le moins le croit-il étant donné son éducation privilégiée. Elizabeth Simcoe fait parfois allusion à la vulgarité en utilisant le terme « dirty » dans les descriptions de certains personnages qu'elle rencontre comme le Duc de

¹³¹ Zoe Kingsley, *Women Writing the Home Tour, 1682-1812* (Aldershot, England; Burlington, Vermont : Ashgate, 2008) : 79.

¹³² Bohls, *Op. cit.*, 13.

la Rochefoucault par exemple. Mais les personnages ne sont pas les principaux sujets d'Elizabeth Simcoe; la majorité de ses œuvres présentent les paysages canadiens, que ce soit le long du Saint-Laurent, autour de Québec, ou encore dans le Haut-Canada.

2.7 Les sites touristiques canadiens

Nous avons déjà fait allusion à certains sites qui étaient prisés de plusieurs, que ce soit des voyageurs ou des militaires en poste¹³³. Dès les premiers écrits sur la colonie, on vante les beautés, la sublimité, ou encore le grandiose de certains sites. Les premiers artistes les représentent dans des styles tout aussi variés que nombreux. Dans la région de Québec, les chutes Montmorency et celles de la rivière Chaudière sont des sujets de prédilection autant pour les écrivains que pour les peintres et les aquarellistes. Les chutes Niagara sont bien entendu une destination incontournable.

Les sites d'attrait touristiques étaient connus d'Elizabeth Simcoe avant même qu'elle arrive. Elle avait une idée, aussi minime soit-elle, de ce qui l'attendait puisqu'elle en avait lu une description dans le roman épistolaire de Frances Brooke. Dès la deuxième lettre du roman, le pays y est décrit comme :

... a very fine one : you see here not only the *beautiful* which it has in common with Europe, but the *great sublime* to an amazing degree; every object here is magnificent; the very people seem almost another species; if we compare them with the French from whom they are descended¹³⁴.

¹³³ Voir Didier Prioul, « Les paysagistes britanniques en poste au Québec : de la vue documentaire à la vision poétique », dans Mario Béland, dir. *La peinture au Québec, 1820-1850*. (Québec, Musée du Québec, 1991) : 50-59.

¹³⁴ Frances Brooke, *Op. cit.*, vol. 1, 7.

Il faut noter ici que les deux esthétiques mentionnées avaient déjà été au cœur du livre d'Edmund Burke (1729-1797) publié en 1757, *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful*¹³⁵. Pour Burke, le sublime est « whatever is fitted in any sort to excite the ideas of pain and danger ... or operates in a manner analogous to terror ... it is productive of the strongest emotion which the mind is capable of feeling¹³⁶ ». Alors que la beauté est « that quality or those qualities in body by which they cause love, or some passion similar to it¹³⁷ ».

Les chutes de la rivière Chaudière tout comme celle de Montmorency sont décrites dans le même roman de Brooke.

There are two very noble falls of water near Quebec, la Chaudiere and Montmorenci : the former is a prodigious sheet of water, rushing over the wildest rocks, and forming a scene grotesque, irregular, astonishing : the latter, less wild, less irregular, but more pleasing and more majestic, falls from an immense height, down the side of a romantic mountain, into the river of St. Lawrence, opposite the most smiling part of the island of Orleans, to the cultivated charms of which it forms the most striking and agreeable contrast¹³⁸.

Ces descriptions s'approchent du sublime que ce soit par la terreur et le danger qu'elles représentent ou par leur magnificence. Malgré tout, alors que la Chaudière est grotesque, les chutes Montmorency sont romantiques.

¹³⁵ Edmund Burke, *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful* (London: Printed for R. and J. Dodsley, 1757).

¹³⁶ *Ibid.*, 58-59.

¹³⁷ *Ibid.*, 161.

¹³⁸ Brooke, *Op. cit.*, 58.

Celles de Niagara avaient aussi été décrites par le missionnaire Récollet Louis Hennepin. Il écrit :

It [the River Niagara] is so rapid above this descent, that it violently hurries down the wild beasts while endeavouring to pass it to feed on the other side, they not being able to withstand the force of its current, which inevitably casts them down headlong above six hundred foot¹³⁹.

Avec en tête, ces deux descriptions, nous pouvons examiner les dessins qu'Elizabeth Simcoe a exécutés en ces lieux et de les comparer avec celles d'autres artistes.

Nous examinerons certains artistes qui ont précédé Elizabeth Simcoe ou encore qui ont visité ces sites à la même époque. Les comparaisons nous permettront de situer les œuvres de Simcoe dans le contexte canadien, qu'il soit militaire et topographique ou amateur et pittoresque. Nous reviendrons sur les œuvres topographiques de Simcoe au prochain chapitre. Mentionnons simplement ici qu'en général, les dessins et aquarelles de ce type servaient d'abord et avant tout « to provide data to establish artillery batteries and fortifications¹⁴⁰ ». Cette pratique était surtout enseignée à la Royal Military Academy, à Woolwich en Angleterre, et chaque officier devait y acquérir « a certificate of diligence from the Drawing Master¹⁴¹ ». Il va sans dire qu'une certaine habileté au dessin était un préalable pour être admis à l'académie. Parmi ceux qui ont séjourné au Québec avant ou pendant le séjour de Madame Simcoe, nous nous attarderons au travail de Thomas Davies (ca 1737-1812), de George Hériot (1766-1844) et James Peachey

¹³⁹ Hennepin, *Op. cit.*, 24.

¹⁴⁰ Michael Bell, *Painters in a New Land, from Annapolis Royal to the Klondike*. (Toronto : McClelland and Stewart Ltd., 1973) : 11.

¹⁴¹ *Ibidem*.

(connu 1773-1797)¹⁴². Ceux-ci bien entendu s'ajoutent aux frères Fisher, à Pilkington et à l'artiste anonyme dont nous avons déjà discuté.

Alors que les styles de George Hériot et celui de James Peachey sont associés à l'esthétique du pittoresque lorsqu'ils ne sont pas topographiques, celui de Thomas Davies se distingue par une naïveté et un style linéaire qui lui est propre¹⁴³. Ce dernier est arrivé au Canada en 1757 et plusieurs de ses œuvres ont un caractère historique. Des œuvres comme celle de 1758, *Le siège de Louisbourg*¹⁴⁴, au dos de laquelle nous avons une légende lettrée de A à K, présente un événement qui a marqué son service militaire lors de son passage au Canada. Des sites de la garnison comme *Fort Frederick*¹⁴⁵ de 1758, aussi avec une légende au dos de A à E – les légendes ici indiquant les événements ou les endroits stratégiques liés à ceux représentés ont la même signification. Tout comme Elizabeth Simcoe, Davies s'est intéressé à la faune et à la cartographie. Aux fins de comparaison, nous avons choisi des lieux dits touristiques, nommément, les chutes Niagara, Montmorency et de la rivière Chaudière.

Commençons par deux œuvres des chutes Niagara de Thomas Davies, qui incluent dans leur composition la représentation de membres des Premières nations. Ici, Davies n'a pas été influencé par les règles de Gilpin, ses œuvres précédant leur

¹⁴² On aurait pu ajouter Hervey Smyth (1734-1811) et Richard Short (connu 1759-1761) qui sont venus au Canada en 1759 avec Wolfe, mais seule une série de gravures de chacun sont connues.

¹⁴³ R. H. Hubbard, *Thomas Davies, c. 1737-1812*. (Ottawa : Galerie nationale du Canada, 1972), 19.

¹⁴⁴ Dans la collection du Musée des beaux-arts du Canada, le titre complet de l'œuvre est *Vue d'Halifax en Nouvelle-Écosse, prise de l'île de Cornwallis et montrant une escadre partant pour Louisbourg*, n° 6268.

¹⁴⁵ Dans la collection du Musée des beaux-arts du Canada, le titre complet de l'œuvre est *Vue septentrionale du fort Frederick, construit sur les ordres de l'honorable colonel Robert Monckton, à l'embouchure de la rivière Saint-Jean dans la baie de Fundy, en Nouvelle-Écosse*, n° 6269.

élaboration, mais ses aquarelles ont tout de même le pittoresque de la nature immaculée. Une d'entre elles, *Niagara Falls from Above* (ca1766)¹⁴⁶ a un point de vue en plongée de derrière les chutes canadiennes et regardant vers la rivière Niagara qui coule au loin. L'autre, *Niagara Falls from Below* (ca1766) (ill.18) nous permet de voir les deux chutes (l'américaine et la canadienne) de loin et plus bas. Sur celle-ci, les chutes canadiennes en fer à cheval se perdent dans un nuage et on en voit que les deux extrémités. Dans les deux œuvres, on retrouve un avant-plan sombre et encadré et un arrière-plan brumeux qui dirige le regard sur le centre lumineux. Un souci du détail est évident autant dans les feuilles des arbres dessinées presque une à une que dans un avant-plan élaboré où, sur les rochers, on retrouve des membres des Premières nations et deux officiers anglais. La position de l'artiste est définitivement sur la terre ferme.

Le point de vue de *Niagara Falls from Below* est similaire à *Niagara Falls* (30 juillet 1792) (ill.19) d'Elizabeth Simcoe, bien que la composition soit fort différente. Celle de Simcoe semble être faite plus près de l'eau. L'avant-plan en est réduit à une lisière de rocher avec quelques arbres sur la droite; un point de vue qui nous permet d'apprécier toute la sublimité du phénomène naturel. Le sujet est encadré, mais avec moins d'insistance, l'arbre sur la droite étant plutôt dénudé. Dans son journal, elle mentionne un niveau inférieur au « Table Rock » où elle se trouve¹⁴⁷. Le point de vue de Simcoe est le même que celui d'une œuvre du Musée McCord de Pilkington présentant

¹⁴⁶ Dans la collection de la New York Historical Society, 954.2.

¹⁴⁷ Entrée du 30 juillet 1792, Innis :76-77.

les chutes en hiver¹⁴⁸, ce qui n'est pas surprenant puisqu'elle est allée aux chutes avec lui à quelques reprises.

Le point de vue des œuvres présentant les chutes Montmorency d'Elizabeth Simcoe est similaire à d'autres que l'on retrouve, entre autres, dans le travail de George Hériot. Après avoir séjourné quatre ans dans les Antilles, Hériot entra en 1781 à la Royal Military Academy, à Woolwich, où il étudia probablement avec Paul Sandby. Il vint dans les Canadas une première fois vers 1792, puis une seconde en 1797. L'année précédente il est à Londres où il expose deux de ses aquarelles canadiennes. En 1799, il fut nommé maître de poste, fonction qu'il occupa jusqu'en 1816, mais il est surtout connu en tant qu'artiste amateur pour ses paysages canadiens¹⁴⁹. Parmi ceux-ci, trois aquarelles des chutes Montmorency retiennent notre attention : deux scènes hivernales datées de 1794 et de 1807¹⁵⁰; et une scène d'été de 1807¹⁵¹. La scène d'été de 1807, vue de la gauche nous rapproche des chutes et de son énorme bouillon au pied des chutes. Les couleurs du lavis de l'arrière-plan sont moins prononcées et suggèrent l'humidité atmosphérique en suspension dans l'air, alors que les teintes de l'avant-plan, plus soutenues, accentuent l'effet.

Les deux scènes hivernales de Hériot ont un côté anecdotique. En effet, on peut y voir une carriole renversée sur le côté. Celle de 1794 (ill.20) propose une vue de la

¹⁴⁸ Robert Pilkington, *Niagara Falls*, 1796, Collection du Musée McCord, Montréal, M377.

¹⁴⁹ Gerald E. Finley, *George Heriot, 1759-1839*. (Canadian artists series, no 5. Ottawa : National Gallery of Canada, 1979).

¹⁵⁰ Dans la collection de Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc 1989-479-10:B.

¹⁵¹ Dans la collection de Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc 1989-479-10:A.

gauche et assez reculée par rapport aux chutes, d'autres carrioles et un traineau déambulent sur la surface glacée et enneigée. Sur la gauche, la carriole est renversée et on voit son conducteur derrière elle avec son fouet. Au bas des chutes, on remarque son célèbre « pain de sucre » qui se forme en hiver par grand froid, les gouttelettes qui virevoltent dans l'air par le débit des tonnes d'eau qui descendent de la falaise de plus de quatre-vingts mètres de haut puis se cristallisent et gèlent. L'œuvre plus récente s'articule autour de la mauvaise fortune d'une carriole qui se trouve en plein centre à l'avant-plan, avec son conducteur et sa compagne face contre neige, en arrière-plan les chutes et son « pain de sucre. » Les deux scènes s'inscrivent dans les scènes de genre qui seront surtout popularisées quelques décennies plus tard par Cornelius Krieghoff (1815-1872)¹⁵².

À noter, une aquarelle trouvée dans le fonds Simcoe aux Archives publiques de l'Ontario¹⁵³ nous fournit quelques explications sur les carrioles et traineaux que l'on aperçoit sur ces deux œuvres d'Hériot. Probablement réalisée pendant l'hiver de 1791-1792, l'œuvre présente dans la partie supérieure une carriole tirée par deux chevaux, avec un conducteur et son passager portant un uniforme militaire assis dans des sièges capitonnés de fourrure, avec en dessous une inscription qui se lit : « Officers carriole, pretties [ou prettier?] and perpetually oversetting ». En dessous, l'artiste exécute un traineau tiré par un cheval, son conducteur et derrière, deux passagers emmitouflés dans d'épaisses fourrures. L'inscription en dessous de celle-ci se lit : « Canadian cariolle safe

¹⁵² Sur Krieghoff, voir J. Russel Harper, *Krieghoff*. (1979; Deuxième édition, Toronto : Key Porter Books Ltd, 1999) et Dennis Reid, *Krieghoff. Images du Canada*. (Toronto : Musée des beaux-arts de l'Ontario, 1999).

¹⁵³ Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-18.

& pleasant ». Le style est quelque peu naïf, et au dos, le nom d'Eliza y est inscrit au plomb. S'agit-il d'une œuvre d'Elizabeth Simcoe ou de sa fille aînée Eliza? L'écriture des deux notations est définitivement celle de la mère. Cependant, il y a très peu d'œuvres avec des animaux vivants, des humains ou des objets en mouvement dans l'œuvre d'Elizabeth Simcoe. Il y a bien deux portraits connus de chefs autochtones que nous aborderons au prochain chapitre et qui ne démontrent certainement pas la même habileté artistique que l'on retrouve dans les paysages; tout comme quelques autres personnages dans des œuvres inachevées qui témoignent peut-être d'un découragement à poursuivre une chose pour laquelle elle n'était pas aussi douée. Néanmoins, cette aquarelle souligne des distinctions d'un autre niveau. En effet, les inscriptions de la main d'Elizabeth Simcoe soulignent la beauté des carriages utilisés par les officiers anglais, mais reconnaissent que les traîneaux moins élaborés des Canadiens sont plus sécuritaires et plaisants pour voyager; on note aussi la différence de classe sociale tout en reconnaissant que le luxe dispendieux n'est pas nécessairement la meilleure chose.

Nous avons déjà commenté l'œuvre représentant les chutes Montmorency de George Bulteel Fisher que Simcoe a copiée. Une autre œuvre, non terminée, se rapproche quelque peu de celle-ci en composition, mais qui ne semble pas être une copie. Au contraire, *Montmorency* (1792)¹⁵⁴ semble être une aquarelle exécutée sur l'île d'Orléans, prise à un angle sensiblement plus vers la gauche et plus près de la rive que celle de Fisher. L'avant-plan se limite à quelques bosquets et arbustes, et à un arbre tracé en silhouette seulement. Une fois de plus, nous avons l'impression d'être plus près des chutes, bien que le fleuve coule entre les deux rives. Cette aquarelle démontre bien

¹⁵⁴ Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-41.

qu'Elizabeth Simcoe était définitivement douée pour la composition de paysage. Ceci est confirmé par une petite œuvre, *Falls of Montmorency* (179?) (ill.21) d'à peine 11 par 15 centimètres, exécutée en lavis gris sur carton. La composition est similaire à celle d'Hériot de 1807, mais Simcoe prend sa vue un peu plus vers la droite, pittoresque oblige. Un arbre sur la droite encadre le sujet principal avec la bordure sur la gauche où un escarpement est suggéré. Cette esquisse aux lavis superposés fut rapidement exécutée sur place sans trace de crayon à mine. Encore une fois, l'artiste a pris un point de vue plus rapproché de son sujet.

Arpenteur et officier militaire, James Peachey serait venu au Canada à trois reprises entre 1773 et 1797, année où il décède à la Martinique¹⁵⁵. Il est l'illustrateur d'un livre de prières rédigé en langue mohawk¹⁵⁶, pour la conversion des Premières nations. Notons que ses aquarelles de paysages offrent des points de vue similaires à ceux que nous venons d'examiner. Il lui arrive d'avoir quelques œuvres plus originales. La popularité des chutes de la rivière Chaudière en tant qu'attrait touristique ne fait aucun doute, comme en témoignent les mentions dans les œuvres littéraires de Brookes et Hennepin, ou encore les aquarelles et gravures en circulation de l'époque. Les trois artistes militaires mentionnés les ont représentées, tout comme les deux frères Fisher.

¹⁵⁵ W. Martha E. Cooke et Bruce G. Wilson, « Peachey (Peachy, Pitchy), James » dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne] page consultée le 15 avril 2009. www.biographi.ca.

¹⁵⁶ Church of England, *The Book of common prayer : and administration of the sacraments, and other rites and ceremonies of the church : according to the use of the Church of England : together with a collection of occasional prayers, and divers sentences of Holy Scripture necessary for knowledge and practice / formerly collected, and translated into the Mohawk language under the direction of the missionaries of the Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts, to the Mohawk Indians* (London : Printed by C. Buckton, 1787).

Thomas Davies illustre cet engouement des artistes dans son œuvre de ces mêmes chutes, de 1787¹⁵⁷ où l'on voit l'artiste, papier et crayon en main.

Curieusement, Elizabeth Simcoe n'a fait aucune esquisse, ni aquarelle les représentant, pas plus qu'elle ne les mentionne dans son journal; peut-être qu'elle ne les a pas vues. Elle dessine et peint à quelques reprises les cascades de *Wolfe's Cove*¹⁵⁸. Entre autres, sept œuvres dans la collection des Archives publiques de l'Ontario ont été exécutées à cet endroit où « Genl. Wolfe landed¹⁵⁹ ». Quatre d'entre elles représentent la petite Cascade qui s'y trouve, dont une esquisse datée précisément du 23 avril 1792 donne à penser que celle-ci aurait été exécutée *in situ*; mais il n'y a pas d'entrée au journal à cette date pour confirmer ou infirmer cette idée. Les aquarelles ont tout le cachet pittoresque requis, et offrent, en plus, un aspect historique et politique.

Néanmoins, la comparaison de quelques paysages d'Elizabeth Simcoe avec ceux peints des topographes militaires nous permet de relever chez celle-ci une volonté de se distinguer subtilement dans certaines œuvres tout en suivant les règles esthétiques de l'époque. Mais l'œuvre globale de Simcoe ne se limite pas aux paysages. Comme plusieurs femmes de son époque, la botanique occupait une place dans son vocabulaire visuel. Tout comme la faune locale.

¹⁵⁷ Dans la collection du Musée des beaux-arts du Canada, le titre complet de l'œuvre est *Vue des chutes de la Chaudière près de Québec, au Canada, prise en 1787*, no 6276.

¹⁵⁸ Entre autres celles des Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-16, 17, 27, 28, 29, 36 et 38 d'au moins quatre points de vue différents.

¹⁵⁹ Entrée du premier décembre 1791, Innis : 40.

2.8 Elizabeth Simcoe : la flore et la faune canadienne

L'étude de la flore était très populaire dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Dans son étude sur Mary Millicent Chaplin (1790-1858), l'archiviste Jim Burant remarque que « Most English gentlewomen, as part of their general education and upbringing, learned about botany and gardening, since it was considered an occupation within their sphere of domestic responsibilities¹⁶⁰ ». Il poursuit en citant l'historienne de la littérature anglaise, Ann B. Shteir, dans son étude sur le sujet, qui écrit que : « Perhaps because it stood at the junction of gardening, art, and science, the study of plants had wide acceptability and even social cachet¹⁶¹ ». Mais il y a plus encore comme le suggère Ann Bermingham dans *Learning to Draw*. Pour elle « flower painting legitimated women's artistic endeavors, and so gave women a kind of cultural agency and, finally, authority¹⁶² ». Bien qu'avant on encourageait hommes et femmes à le faire, la pratique de peindre fleurs et plantes devint nettement féminine à partir du milieu du XVIII^e siècle. De plus, le système de classification mis de l'avant par Carl Linné (1707-1778)¹⁶³ rendit l'étude de la botanique plus accessible aux amateurs¹⁶⁴.

¹⁶⁰ Jim Burant, *Drawing on the Land. The New World Travel Diaries and Watercolours of Millicent Mary Chaplin, 1838-1842*. (Manotik, Ontario : Penumbra Press, 2004) : 84.

¹⁶¹ Burant, *Ibid.*, 85. Citant Anne B. Shteir, « The Pleasing Objects of our Present Researches. Women in Botany. » dans Valerie Frith, dir., *Women & History. Voices of Early Modern England*. (Toronto : Coach House Press, 1995) : 145.

¹⁶² Bermingham, 2000, *Op. cit.*, 202.

¹⁶³ Carl Von Linné est un naturaliste suédois qui a développé le système de taxonomie des êtres vivants de toutes sortes que ce soit du monde végétal ou animal. Il est aussi connu sous le nom de Carl Linnaeus.

¹⁶⁴ Bermingham, 2000, *Op. cit.*, 205.

Comme le remarque l'historienne Rosemary O'Day, « women wanted to sketch and paint flowers not only for decorative purposes but also for more intellectual ones¹⁶⁵ ». Dans cette éventualité, les amateurs redoublaient d'attention pour réaliser une esquisse la plus précise possible. O'Day relate en particulier le cas d'Elizabeth Robinson qui désirait, en 1740, réaliser un tablier décoré de fleurs brodées. Robinson, qui allait épouser Edward Montagu deux ans plus tard, fit appel à ses amies et à sa famille, incluant son père, pour obtenir les dessins de fleurs les plus exactes possible tant dans la forme que dans les coloris. Dans une lettre à sa sœur, elle écrit « Pray beg my papa to send me some of the flowers of your apron for the Dutchess (sic)¹⁶⁶ ». Finalement, O'Day conclut « that women viewed their fashions as arts seems probable¹⁶⁷ ». La botanique était chose sérieuse et seules les représentations de fleurs les plus précises pouvaient se retrouver sur un vêtement, c'est-à-dire en public.

Elizabeth Simcoe était probablement déjà engagée dans la pratique du dessin botanique en Angleterre avant son aventure canadienne. Elle était certainement fascinée par la botanique durant son voyage, tant par la beauté des fleurs et des plantes, que par leurs propriétés médicinales et leur nomenclature. Lorsqu'elle tombait sur une plante inconnue, rapidement elle la dessinait et envoyait le dessin et une description textuelle à son amie Mary Anne Burges qui identifiait le spécimen et l'en informait dans une lettre,

¹⁶⁵ Rosemary O'Day, « Family Galleries: Women and Art in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », dans *Huntington Library Quarterly*, 71:2 (2008): 332.

¹⁶⁶ Probablement la Duchesse de Portland. Lettre d'Elizabeth Robinson à sa sœur, dans Matthew Montagu, dir. *The Letters of Mrs Elizabeth Montagu, with some of the letters of her correspondents, in Three Volumes* (Boston: Wells and Lilly, 1825): vol. 1, 220.

¹⁶⁷ O'Day, *Op. cit.*

ou dans son propre journal qu'elle envoyait, elle aussi, par section à son amie. Burges consultait les livres de Linné aux fins d'identification. Par exemple, le 3 août 1792, Burges écrit : « the sketch flower is very decidedly the *Sanguinaria canadensis* of Linnaeus. Miller calls it Puccoon, the Indian name. His description is exactly yours¹⁶⁸ ».

Bien plus, dans le fonds aux Archives publiques de l'Ontario, nous avons retrouvé d'autres spécimens de plante (ill.22), que dans les carnets conservés au Musée Stewart de Montréal. Dans cette dernière collection, une fleur sauvage qu'elle a trouvée à Kingston et dessinée le 2 juillet 1792 se retrouve en page 10 du carnet titré *Niagara* (ill.23). Deux descriptions précises accompagnent le dessin, une près des fleurs et l'autre plus bas au niveau des feuilles. Une description similaire se retrouve dans l'entrée du 18 septembre 1792 de son journal. En plus de la description de la fleur et de la feuille, elle écrit que la plante produit des fruits « the colour & near the size of a magnum bonum plumb, the seeds resembling a melon...the fruit is ripe in August » qu'elle appelle « May apple¹⁶⁹ ».

Dans son journal, elle décrit d'autres espèces telles que : « a pretty wild plant, somewhat like buckwheat, called herbe a la puce is said to blister the hands and faces of those who touch it, tho it is not equally poisonous to all persons¹⁷⁰ ». Ou encore :

I have met with a beautiful blue flower near the river. It is like a Jancinella. The edge of the petal is finely sawed. The Cardinal flower

¹⁶⁸ Phillip Miller (1691-1771), botaniste et auteur du *The Gardener's Dictionary containing the Methods of Cultivating and Improving the Kitchen Fruit and Flower Garden* paru pour la première fois en 1731 et qui a fait l'objet de huit éditions subséquentes. Il n'accepta le système de Linné qu'à la huitième édition, paru en 1768. Lettre du 3 août 1792 de Mary Anne Burges à Elizabeth Simcoe, folio 191. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

¹⁶⁹ Entrée du 18 septembre 1792, Innis : 80.

¹⁷⁰ Entrée du 9 juin 1792, Innis : 62.

which grows in the wettest & most shady places is a beautiful color. I am told the Indians use the roots medicinally¹⁷¹.

Elizabeth Simcoe inscrit aussi dans son journal l'utilisation de certaines plantes dans les traditions autochtones. Par exemple, elle remarque le 9 décembre 1792, lors d'une visite du chef Mohawk Joseph Brant qu'il porte au cou « a string of plaited sweet hay. It is a kind of grass, which never loses its pleasant scent¹⁷² ». Le croquis de la *Sanguinaria* et ces quelques entrées de son journal témoignent de la fascination de Simcoe pour la botanique, l'utilisation variée des plantes et leurs propriétés réelles ou non, puisqu'elle ne mentionne pas si elle en a fait l'usage médicinal recommandé. Cependant, tout comme pour les « May apple » dont elle aime les fruits, elle mentionne aussi que des membres des Premières nations lui apportaient des canneberges ou des marrons « which they roast in a manner that makes them peculiarly good¹⁷³ ».

Quelques exemples de dessin botanique se retrouvent dans un carnet d'esquisses conservé au Musée Stewart à Montréal. En page un du carnet *Niagara*, on remarque les dessins d'une plante sauvage et d'une chenille tous deux accompagnés d'une description (ill.24). Celle de la plante spécifie « ... not coloured till nearly rubbed out therefore perhaps incorrect, Sept. 3 1793 ». La notation semble importante ici, indiquant un souci pour la précision. À côté de la chenille, la date « August 1793 » est indiquée¹⁷⁴. En page dix du même carnet, on trouve la représentation d'une autre plante accompagnée

¹⁷¹ Entrée du 4 novembre 1792, Innis : 82.

¹⁷² Entrée du 9 décembre 1792, Innis : 83.

¹⁷³ Entrée du 26 avril 1793, Innis : 94.

¹⁷⁴ Il n'y a pas d'entrée à cette date au journal et aucune du mois d'août ne mentionne la chenille.

d'une description et d'un détail de sa fleur. En examinant soigneusement ces deux pages, et d'autres que nous avons repérées, nous ne croyons pas que la démarche d'Elizabeth Simcoe ici soit uniquement artistique. Au contraire, l'ensemble s'inscrit beaucoup plus dans une démarche scientifique de vouloir connaître les plantes locales et de les identifier.

Mais la chenille d'août 1793 n'est pas seule de son espèce. On en retrouve quelques-unes dans l'œuvre de Simcoe. Par exemple, une aquarelle du fonds des Archives publiques de l'Ontario représente trois chenilles d'une même espèce accompagnée d'une longue description :

N.B. the head is too small, it has more the shape of a tadpole.
A. Its projects when it walks, that and its feet & under hide are of a transparent colour; it has 3 small feet near the head then 4 thick ones & one on each side at the end of it, its body like china, the head has a gold powder on it & is shaped more like a [...] then a caterpillar. The exact fleur de lis toward its tail is remarkable from the yellow rim all the more it can project when it chases two yellow tongues or horns. Its eyes bright & like black beads. There are two very small black horns towards the bottom of the fleur de lis gold eye brows 3 small white spots on each side the back. Thursday the 11th found it changed to this green colour as drawn here¹⁷⁵.

On retrouve aussi des papillons de nuit tels que les deux *Moth* (ill.25) dont une œuvre qui est datée de mai 1792¹⁷⁶. Cette dernière inclut une description détaillée au verso, incluant les dimensions, le nombre de pattes et les couleurs. Une autre page nous présente un papillon de jour. Elle en donne deux vues, les ailes ouvertes et fermées, avec la distinction des couleurs. Ce dessin est daté de juin 1792 (ill.26). Ici non plus, elle n'a

¹⁷⁵ *Description, by drawing and words, of a caterpillar*, ca 1793, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-105

¹⁷⁶ La datée est illustrée; l'autre : Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-2.

pas cherché à créer une composition esthétique, les dessins se veulent purement descriptifs.

Mary Anne Burges a aussi peint chenilles et papillons dans le but de publier un livre sur le sujet. Burges avait aussi une approche scientifique comme en témoigne une page de ses albums (ill.27). Sur une même page de couleur sombre, elle a collé en haut une chenille sur une feuille et en bas une abeille avec au haut de la page les noms des deux espèces, en latin et en anglais. Certaines pages des albums sont aussi accompagnées de notes manuscrites indiquant où et quand elles avaient dessiné le spécimen. Contrairement à Maria Sybilla Merian (1647-1717) qui créait des aquarelles esthétiquement belles présentant fleurs et insectes à différents stades de leur vie, celles de Simcoe et de Burges sur les mêmes thèmes sont des œuvres d'observation à caractère scientifique.

Elizabeth Simcoe s'intéresse aussi aux oiseaux et aux poissons, un sujet moins habituel à cette époque. Les oiseaux qu'elle a dessinés étaient de toute évidence morts. Par exemple, *Snow Bird, Quebec* (15 décembre 1791) (ill.28), sur le côté et sans vie, Elizabeth Simcoe en a dessiné la texture du plumage et les couleurs avec soin. Contrairement à son homonyme, Elizabeth Gwillim (1763-1807)¹⁷⁷ qui peignit les oiseaux dans leur habitat naturel, Madame Simcoe les représente tels qu'elle les avait

¹⁷⁷ J'ai croisé dans mes recherches une autre Elizabeth Gwillim (née Symonds, 1763-1807), contemporaine d'Elizabeth Posthuma Simcoe. Elizabeth (née Symonds) Gwillim n'a peint que des oiseaux, elle est reconnue comme artiste et ornithologue. Elle est native de la même région qu'Elizabeth Simcoe et elle a peut-être épousé un parent de celle-ci, Henry Gwillim (Allan Walkinshaw, *Elizabeth Gwillim, Artist and Naturalist, 1763-1807* (Oshawa : The Robert McLaughlin Gallery, 1980) : 15). Artiste et naturaliste reconnue, Elizabeth Symonds est née à Hereford. Henry Gwillim fut nommé juge, en 1801, de la Cour Suprême de Madras en Inde et son épouse y mourut en 1807. John Graves Simcoe, mari d'Elizabeth Posthuma Gwillim Simcoe, obtint le poste de commandant en chef de l'Inde en 1806 mais il mourut avant de prendre son poste. Aucun lien ni correspondance entre eux n'a pu être retracé.

trouvés, sans vie. On en retrouve quelques-uns de différentes espèces qui ont été peintes et d'autres qui sont décrits dans son journal. Tout comme pour les plantes, les descriptions sont assez précises et elle se sert de comparaison avec des espèces qui lui sont plus familières quand elle peint des espèces nouvelles. Par exemple, le 24 octobre 1791, elle écrit : « Numbers of gulls shear-waters & Mother Carey's chickens flying about. The latter always are the forerunners of bad weather, they are a pretty brown bird with white spots, rather larger than a Sparrow¹⁷⁸ ».

Mais ce sont ses poissons qui nous ont le plus intrigués. À ce jour, nous n'avons pas trouvé d'autres femmes contemporaines de Simcoe, qui auraient été intéressées suffisamment par le sujet pour les peindre. Ce n'est que vers la fin des années 1820 que nous rencontrons Sarah Bowdich (1791-1856), qui démontra des connaissances en ichtyologie. Elle publia d'ailleurs plus de vingt livres sur le sujet avec ses propres dessins et descriptions¹⁷⁹.

Les femmes et la pêche au XVIII^e siècle est un sujet qui a été peu étudié. Nous n'avons trouvé qu'un essai sur le sujet qui est cependant révélateur¹⁸⁰. L'auteur Nicholas D. Smith, historien du sport souligne que les femmes à la pêche sont représentées dans quelques tableaux de l'époque; il cite entre autres *A Fishing Party* (ca 1730), de William Hogarth. Smith souligne que ses recherches révèlent plutôt « an underlying ambivalence

¹⁷⁸ Entrée du 24 octobre 1791, Innis: 33. Il y a aussi les entrées du 26 et 27 octobre 1791, Innis : 33.

¹⁷⁹ Voir Barbara T. Gates, *Kindred Nature: Victorian and Edwardian Women Embrace the Living World*. (Chicago: University of Chicago Press, 1998).

¹⁸⁰ Nicholas D. Smith, « 'Reel Women' : Women and Angling in Eighteenth-Century England » dans *International Journal of the History of Sport*, 20 :1 (March 2003) : 28-49.

with respect to the status of the female angler within the sports¹⁸¹ ». Cette ambivalence allait d'une approche fort misogyne à une plus positive associée à leur classe sociale. Parmi les critiques les plus virulentes, on associe aux femmes qui allaient à la pêche des qualités masculines et vulgaires. Ailleurs, on se soucie des douces mains féminines ou encore de la cruauté animale, permise seulement à la gente masculine¹⁸². Cependant, dans une analyse de tableaux de l'époque représentant des femmes de l'aristocratie, Smith conclut que « their choice of sport complements their social status ». Donc, certaines femmes de l'aristocratie, ignorant les critiques, s'adonnaient à ce sport.

Le 29 juin 1792 Elizabeth Simcoe nota avoir « fished and caught a small perch¹⁸³ ». En une autre occasion, elle remarqua la façon de pêcher avec des lances des Premières nations¹⁸⁴. De plus, elle a peint des poissons et a noté leur description dans son journal. *White Fish, 19 inches long, 5 1/2 inches across the back, no teeth at all, Navy Hall* (ill.29) qu'elle a réalisé le 16 mai 1796 est un bon exemple. Une fois de plus, le spécimen occupe la page sans autres artifices, tout comme celui du 13 juillet 1796, un *Sun Fish* qui capta son attention et qu'elle peignit (ill.30). Elle connaissait d'ailleurs la terminologie scientifique puisqu'elle écrivit dans son journal en une occasion, « Are these not veritable Ichthyophagy¹⁸⁵ »?

¹⁸¹ *Ibid.*, 29.

¹⁸² *Ibid.*, 32, 42 et 44.

¹⁸³ Entrée du 29 juin 1792, Innis : 70.

¹⁸⁴ Entrée du 27 janvier 1794, Innis : 115.

¹⁸⁵ Entrée du 8 septembre 1794, Innis : 135.

Dans le même ordre d'idée, nous aimerions soulever ici un autre aspect d'Elizabeth Simcoe qui a retenu notre attention. Bien qu'il ne s'agisse ni de faune ni de flore, le sujet touche tout de même un phénomène naturel et démontre ici aussi l'esprit inquisitif de Simcoe. Dans son journal, en décembre 1791, elle se questionne sur de possibles éruptions volcaniques causées par des tremblements de terre qui auraient eu lieu dans la région de Baie Saint-Paul. Elle nota la deuxième journée que le ciel s'obscurcit¹⁸⁶. Finalement, elle revint sur le sujet quelques mois plus tard en citant sa lecture de Richard Watson qui donnait une recette pour faire un volcan artificiel¹⁸⁷.

La démarche artistique d'Elizabeth Simcoe s'exprimait dans le paysage. Ces œuvres sur la faune et la flore canadiennes relèvent d'une démarche plus scientifique. Dans le même ordre d'idée, elle nous présente visuellement et textuellement des poissons de toutes sortes, un chien, des hérissons – qu'elle mange d'ailleurs – et des écrevisses, aux propriétés médicinales contre les morsures de serpent, lorsque broyées¹⁸⁸. Il serait fort possible d'examiner les œuvres de la faune et de la flore dans un contexte d'appropriation et de regard colonial, surtout lorsque les descriptions sont dans la langue anglaise et font fi des noms aborigènes, pour les renommer selon le système européen de Linné¹⁸⁹. Mais une telle approche demanderait une certaine subtilité étant donné que dans son journal, Simcoe mentionne son intérêt pour étudier la faune et la flore avec les

¹⁸⁶ Entrée du 24 et 31 décembre 1791, Innis : 44-45.

¹⁸⁷ Entrée du 16 mars 1793, Innis : 91.

¹⁸⁸ Entrée du 30 juillet 1792, Innis : 77.

¹⁸⁹ Mary Louise Pratt dans *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*. (London, New York, Routledge, 1992) écrit entre autres, sur le sujet de l'appropriation en renommant les lieux dessinés sur des cartes en pages 29 à 33, et du système de classification de Linné en pages 24 à 30.

Premières nations. La réponse de Burges sur la *Sanguinaria canadensis* indique aussi qu'elle consultait d'autres systèmes de classification, parfois contradictoires avec celui de Linné¹⁹⁰. De plus, il est concevable que certain aspect de la flore et la faune de Madame Simcoe est été influencée par le projet colonial de son mari : il est reconnu pour avoir voulu implanter –dans le cadre de son programme économique du Haut-Canada – une entreprise commerciale pour la pêche de l'esturgeon¹⁹¹. Cependant, l'objectif de ce chapitre était de considérer Elizabeth Simcoe en tant qu'amateure et intellectuelle, plutôt que d'explorer ses réactions à l'environnement colonial dans lequel elle s'est retrouvée en 1791. Nous savons, d'une source en particulier, qu'elle pratiquait déjà en Angleterre, la partie la plus inhabituelle de son œuvre plus scientifique, soit son intérêt à décrire en détail la structure apparente. Dans une lettre à son amie Ann Elliott du 10 octobre 1790, elle notait que les harengs de Lynton « have no bone excepting one back bone, this is a discovery in natural history which I have made¹⁹² ».

Elizabeth Simcoe est donc arrivée dans les Canadas en tant qu'amateure et intellectuelle, avec le bagage nécessaire pour aborder les paysages et la nature qu'elle a rencontrés. Le prochain chapitre examinera sa façon de relever un défi différent – celui de sa rencontre avec les « nouveaux » peuples des Canadas.

¹⁹⁰ Sur les sciences naturelles coloniales, bien que le sujet soit le propos de recherches en constante évolution, voir Kirsten A. Greer, « Placing Colonial Ornithology : Imperial Ambiguities in Upper Canada, 1791-1841 », dans *Scientia Canadensis : Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine*, 31 :1-2 (2008) : 85-112. Cet article serait un bon début puisqu'il réfère à Madame Simcoe.

¹⁹¹ S.R. Mealing, « The Enthusiasms of John Graves Simcoe » dans J.K. Johnson, dir. *Historical Essays on Upper Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1975 : 303.

¹⁹² Lettre datée du 10 octobre 1790, Elizabeth Simcoe à Ann Elliott; Archives publiques de l'Ontario, F 47-9-0-10, microfilm 1811.

Chapitre 3

La rencontre avec les étrangers

Elizabeth Simcoe ne fut pas la première femme anglaise à voyager à l'extérieur de son pays. Plusieurs femmes ont suivi les traces de leurs compatriotes, souvent avec leur conjoint ou parfois seule sur le continent européen, en France, en Italie, en Grèce ou ailleurs. L'historien Brian Dolan écrit dans *Ladies of the Grand Tour* :

Travel and knowledge collected along the way gave currency to the metaphor of the 'path to enlightenment.' By the end of the eighteenth century, the term was taken much more literally, and directed many women in their quests for improvements to the continent¹.

De plus, l'auteur affirme que ces voyages « helped women to develop views and opportunities and rights to education; it guided those seeking separation from unhappy domestic circumstances; it worked to improve mental and physical health abroad and turned many into writers, arbiters of fashion, and *salonnières*² ». Parmi ces dernières, on retrouve bien entendu une amie de Madame Simcoe, Elizabeth Montagu, une Bluestocking, qui entreprit un voyage en France en 1763, et en Allemagne et aux Pays-Bas plus tard la même année, cette fois-ci accompagnée de son époux.

On ignore si Elizabeth Simcoe avait voyagé à l'extérieur de la Grande-Bretagne avant de venir dans les Canadas. Cependant, dans son journal, elle fait référence à

¹ Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour. British Women in Pursuit of Enlightenment and Adventure in Eighteenth-Century Europe*. (New York : Harper Collins Publishers, 2001) : 5.

² *Ibid.*, 6

diverses régions britanniques qu'elle connaît bien et qu'elle a visitées. Par exemple, le 23 avril 1793, alors qu'elle relate une randonnée pour voir les tourbillons de la rivière Niagara, elle écrit après une description du paysage : « These scenes have afforded me so much delight that I class this day with those in which I remember to have felt the greatest pleasure from fine objects whether of Art or Nature, as at Bleinheim, the Valley of Stones, Linmouth & Linton³ ». Ces quatre régions anglaises sont en effet reconnues pour la beauté de leurs paysages. Ici, les régions anglaises servent de référence pour son expérience canadienne.

D'autres femmes ont suivi leurs maris en fonction officielle dans diverses colonies de l'Empire britannique, que ce soit aux Indes, en Afrique du Sud ou dans les Caraïbes. Dans ce chapitre, nous présenterons certaines de ces voyageuses et les études sur leur journal personnel, ou leur publication en mettant l'accent sur leur rencontre avec les autres cultures. Ainsi, nous proposons un survol dans diverses colonies de l'empire géorgien pour terminer avec la rencontre d'Elizabeth Simcoe avec les autochtones et les Canadiens-français lors de son voyage dans les Canadas. Les femmes choisies pour ce survol représentent un éventail de positions, de valeurs, de perceptions et d'attitudes coloniales qui permettent de comparer et de faire des rapprochements avec Elizabeth Simcoe. Ces femmes ont aussi été choisies parce que leur voyage se situe autour de la

³ Entrée du 23 avril 1793 Innis : 94. Dans une lettre datée du 10 octobre 1790, Elizabeth Simcoe relate le voyage à Ann Elliott; Archives publiques de l'Ontario, F 47-9-0-10, microfilm 1811. Blenheim en Angleterre, site du palais du même nom, dont la construction débuta en 1705, offert à John Churchill (1650-1722), premier duc de Marlborough (homme politique et militaire, sa victoire permit l'acquisition de Terre-Neuve par les Anglais, suite au traité d'Utrecht signé en 1713), pour sa victoire dans la bataille du même nom en Allemagne en 1704, contre les Français et leurs alliés. À cette bataille légendaire, Richard Creed, ancêtre d'Elizabeth Simcoe trouva la mort. La Vallée des roches se trouve dans le Dorset et on y trouve des cercles de pierres et des monolithes. Lynton et Lynmouth sont deux petits villages dans le nord du Devon, non loin de la Vallée des roches.

même période que celle de Madame Simcoe, qui elle, fit son voyage entre 1791 et 1796.

Le contenu de ces textes autobiographiques, certains inédits, d'autres publiés, diffèrent largement selon le genre, qu'il soit épistolaire, par lettres envoyées à intervalles réguliers, ou sous forme de comptes-rendus ou de journal de voyage. Dolan remarque que :

Whereas men's travel accounts are preoccupied with conquest, connoisseurship and domestication of the wild, women's narratives record more diverse experiences concerned with individual growth, independence and health. Travel provided education, entertainment, physical exercise, and an escape route for a wide range of women throughout the eighteenth century⁴.

De plus, certains journaux de voyage, incluant celui d'Elizabeth Simcoe, permettaient à leurs auteurs de se créer un personnage et de lui donner une prédominance tout au long du récit.

3.1 Journaux de voyage, lettres et autobiographies

Le journal de voyage d'Elizabeth Simcoe a certes un caractère autobiographique. À partir du moment où elle arrive à Weymouth⁵, lieu de départ du bateau qui l'amènera aux Canadas, le 17 septembre 1791, elle écrit régulièrement sinon quotidiennement. Elle ne se prive pas de décrire les aventures colonisatrices de son mari et à l'occasion, quelques lignes sur les enfants qui l'accompagnent, Sophia et Francis. La majorité des entrées du journal de Simcoe commence par « I, » le moi central de toute autobiographie. Même si le journal de voyage n'est pas écrit comme une autobiographie qui, en général, est un écrit où l'auteur retourne sur sa vie passée, il représente quand même une fraction

⁴ Dolan, *Op. cit.*, 11.

⁵ Ville du Dorset, au sud de l'Angleterre. Prisée par George III pour ses vacances à partir de 1789, elle devient vite une station balnéaire favorite des touristes.

de sa vie, et a la particularité d'être écrit au moment où elle vit ce qu'elle relate.

Contrairement au journal intime qui est « centrés sur le 'moi', c'est-à-dire sur l'écrivain et sa relation avec lui-même et à l'intérieur de lui-même⁶ », le journal de voyage relate des anecdotes vécues, des moments partagés où « l'écrivain est incontestablement plus préoccupé par sa vie publique et par sa relation avec le monde extérieur⁷ ». Par exemple, dans le cas qui nous préoccupe, Elizabeth Simcoe nous fait part, entre autres, de ses rencontres soit avec les gens de son milieu, vivant déjà ici, celles plus officielles en tant qu'hôtesse et épouse du Lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, soit celles avec des gens moins familiers, plus étrangers à son milieu.

L'historienne et biographe Marian Fowler écrit que les entrées du journal d'Elizabeth Simcoe présentent « clashing interfaces of old-world polish and new-world primitivism in a matter-of-fact, unquestioning tone⁸ », passant d'un dîner officiel en grands apparats au Château à Québec à une nuit à dormir sur une planche, l'un et l'autre rédigé avec la même plume qui évoque « I am Here and it is exactly Now⁹ ». Le format du journal relatant les événements dans un ordre chronologique suggère que peu de temps s'écoule entre le moment de l'expérience et celui où elle est relatée, mais il ne faut pas oublier qu'il existe tout de même un décalage entre les deux. Cette période, si courte

⁶ Yves Turgeon et Marcelle Cinq-Mars, « Un objet, deux regards : le journal personnel lu par l'historien et l'ethnologue. » dans *Culture et Tradition*, 15 : 134.

⁷ *Ibid.*, 135.

⁸ Marian Fowler, « Portrait of Elizabeth Simcoe » dans *Ontario Historical Society* LXIX, 2 : 79.

⁹ Robert A. Fothergill, *Private Chronicles* (London, New York, Toronto : Oxford University Press, 1974) : 9.

soit-elle, peut amener l’auteure à une réflexion et donc, à une certaine censure de ce qu’elle veut relater¹⁰.

En lisant le journal d’Elizabeth Simcoe il nous apparaît indéniable qu’il lui arrive de ne pas se censurer au profit de ses lectrices, ses quatre filles laissées en Angleterre ainsi que Mary Anne Burges à qui les sections du journal sont envoyées. Par exemple, dans l’entrée du 30 août 1795, elle raconte vouloir se rendre chez Madame Tyce, mais n’ayant pas d’homme pour l’accompagner, comme l’exigeait les conventions de l’époque, elle attacha son fils « Francis into the Carriage & drove him very safely tho he complained of being much bruised & shook¹¹ ». Fowler en conclue que, bien qu’elle fût « schooled to Reason and Sense », « [...] her growing courage and confidence in Canada spring from her own actions, not from class origins and training. It’s a matter of performance¹² ».

Cette image d’une Elizabeth Simcoe aventurière est loin de la femme timide à laquelle le Duc de la Rochefoucault-Liancourt faisait référence dans son propre journal, à propos de sa rencontre avec les Simcoe à Niagara la dernière semaine de juin 1795, soit à peine deux mois avant la randonnée seule avec Francis. Le Duc écrivait « She is timid and speaks little, but is a woman of sense, handsome and amiable, and fulfils all the duties of a mother and wife with the most scrupulous exactness¹³ ». L’opinion

¹⁰ B. Duyfhuizen, « Diary Narratives in Fact and Fiction. » dans *Novel*, 1986: 174.

¹¹ Entrée du dimanche 30 août 1795, Innis : 165.

¹² Marian Fowler, « Elizabeth Simcoe » dans *The Embroidered Tent: Five Gentlewomen in Early Canada*. (Concord : Anansi, 1982, 1994) : 46.

¹³ Tel que cité dans Innis : 19.

d'Elizabeth Simcoe envers ce visiteur ne va pas dans le même sens puisqu'elle écrit le 22 juin 1795 sur le Duc et sa suite : « Their appearance is perfectly democratic & dirty¹⁴ » et la semaine suivante, toujours sur les mêmes visiteurs, « I dislike them all¹⁵ ».

De femme réservée à l'aventurière, il est clair qu'Elizabeth Simcoe se donne une voix et cherche à s'affirmer. Maria Frawley constate dans sa recherche sur les écrits de voyage que l'identité construite est « an identity that capitalized on certain properties of adventure while underscoring the author's domesticity¹⁶ ». En partageant cette identité avec ses amies et sa famille, Elizabeth Simcoe marquait les distances qu'elle avait prises avec le carcan social si rigide en Angleterre¹⁷.

Pourtant, même si les « diaries are the flesh made word¹⁸ », Elizabeth Simcoe ne partage pas tout. Comme plusieurs auteurs l'ont déjà remarqué, son journal reste muet pendant les quelques semaines qui suivent le décès en avril 1794 de sa fille Katherine, née au Haut-Canada en janvier 1793. Elle informe ses amies par lettre. Cette information était trop triste et la touchait de trop près pour se retrouver dans son journal, qu'elle considérait vraisemblablement comme un écrit plus public. Elizabeth Simcoe ne pouvait pas ne pas opérer une sélection dans ce qu'elle écrit. Les moments chargés

¹⁴ Entrée du 22 juin 1795, Innis : 159.

¹⁵ Entrée du 29 juin 1795, Innis : 159.

¹⁶ Maria H. Frawley, *A Wider Range : Travel Writing by Women in Victorian England* (London and Toronto : Associated University Press, 1994) : 39.

¹⁷ Pour Linda Anderson, l'autobiographie est liée au questionnement identitaire. Voir Linda Anderson, « At the Threshold of Self : Women and Autobiography » dans Moira Montheith, dir. *Women's writing : a Challenge to Theory*. (Brighton : Harvester Press, 1986) : 58.

¹⁸ Thomas Mallon, *A Book of One's Own*. (New York : Ticknor and Fields, 1984) : xvii.

d'émotions et de tristesse étaient ignorés au profit de moments heureux et de grande fierté¹⁹. Quand on lit son journal de voyage, il faut prendre conscience que

Such silences pose one of the particular problems of reading diaries, problems that can only be overcome by careful reading of the diary itself and, in cases where they survive or now exist, associated primary sources and secondary sources²⁰.

Elizabeth Simcoe a amené avec elle que ses deux plus jeunes enfants, Sophia et Francis, laissant derrière elle en Angleterre ses quatre filles aînées, Eliza, Charlotte, Henrietta et Caroline. On peut comprendre que n'étant pas du voyage, il n'y ait pas d'anecdotes à relater à leur propos. Même si Sophia était du voyage, son nom ne revient que deux fois et plutôt, en passant, et non pour rapporter un moment dans la vie de l'enfant. Par contre, les anecdotes avec Francis abondent. Héritier légitime, on lui donne même un lotissement (alors qu'il n'est qu'un enfant), sur lequel on fait bâtir une résidence qui porte son nom : *Castle Frank*. Les faits rapportés sur la vie de Francis dans les Canadas incluent aussi les moments où il est malade, où il s'amuse avec un chef amérindien, ou encore lorsqu'il s'avance dans l'eau jusqu'aux genoux pour regarder un serviteur laver son linge. L'absence de telles histoires sur Sophia laisse perplexe. Faut-il y voir seulement l'expression d'un préjugé sur les filles? Pourtant, la vie même de madame Simcoe devrait nous en dissuader. Alors que le journal de voyage offre à Elizabeth Simcoe la possibilité de se construire une identité qui se détache d'une

¹⁹ Sur ce sujet, voir Tamar Katriel et Thomas Farrel, « Scrapbooks as Cultural Texts : an American Art of Memory. » dans *Text and Performance Quarterly* 11, 1 : 1-17.

²⁰ Kathryn Carter, *Diaries in English by Women in Canada, 1753-1995 : an Annotated Bibliography*. (Ottawa : CRIAM / ICREP, 1997) :18

domesticité stéréotypée²¹, elle semble vouloir y garder sa fille Sophia pour mieux mettre de l'avant le fils héritier.

Dans sa correspondance avec Madame Hunt ou avec Mary Anne Burges, les noms des cinq filles sont souvent mentionnés puisque l'une comme l'autre s'informent des progrès de leur éducation et de leurs activités à Wolford Lodge. Ces lettres soulignent une fois de plus les valeurs familiales, religieuses et sociales prônées par les Simcoe dans l'éducation de leurs enfants. On y note les progrès en dessin ou en grammaire par exemple. Le 22 février 1792, Mary Anne Burgess rapporte qu'« Eliza will be an excellent grammarian, I think Miss Hunt has a very good method of explaining the rules to her²² ». On y note aussi un certain favoritisme pour certaines d'entre elles, en effet Mary Anne Burges écrit à une autre occasion : « Charlotte is a particular favorite with Mrs Montagu who thinks her so much the handsomest of the family that she does not comprehend how any of the others can be put in competition with her²³ ». Curieusement, pas une seule fois, Simcoe ne note dans son journal que ses filles lui manquent ou se demande ce qu'elles font, autre signe du caractère public du journal de voyage. Les lettres par contre nous permettent de constater l'importance qu'ont tous les enfants Simcoe pour leur mère et pour leur père, avec qui quelques missives sont aussi échangées.

²¹ Maria H. Frawley, *A Wider Range : Travel Writing by Women in Victorian England*, (London & Toronto : Associated University Press, 1994) : 34.

²² Mary Ann Burges à Elizabeth Posthuma Simcoe, lettre datée du 22 février 1792. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

²³ Mary Ann Burges à Elizabeth Posthuma Simcoe, lettre non datée. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

D'autres chercheurs qui se sont intéressés aux voyageuses du XVIII^e siècle et à leurs journaux personnels et de voyage, les ont aussi confrontées à d'autres sources, écrites ou visuelles, afin de recréer les contextes, qui demeurent tout de même toujours incomplets et partiels. Néanmoins, à la lumière du regroupement de ces diverses sources, on peut commencer à mieux comprendre les situations et faire d'utiles rapprochements à la compréhension de leurs écrits.

3.2 Autres lieux, autres femmes, autres histoires

La littérature qui traite des voyageuses au XVIII^e siècle autant sur le continent européen que dans les diverses colonies est abondante. Toutefois, le nombre de journaux et de missives qui dorment dans les archives à travers le monde, en attente de chercheurs qui les analyseront et les rendront publiques est énorme, et ce, sans compter tous les documents qui dorment dans des tiroirs depuis des décennies. Nous n'avons pas l'intention de couvrir de façon exhaustive cette littérature, mais de présenter quelques cas appartenant à la littérature féminine. Cela nous permettra de mettre en contexte les expériences vécues par Elizabeth Simcoe dans ses rencontres avec les Canadiens-français d'une part, les Amérindiens d'autre part, ou encore, les esclaves noires qui arrivent avec les Loyalistes, bref ce que nous pourrions désigner comme l'Autre²⁴ par rapport à sa culture. Notre analyse portera autant sur les absences que sur les présences; que ce soit sous forme descriptive dans le journal et les lettres, ou visuelle dans les croquis et les aquarelles.

²⁴ Un concept d'abord énoncé par G. W. F. Hegel (1770-1831), Simone de Beauvoir (1908-1986) l'utilise pour discuter de la place de la femme dans un monde majoritairement dirigé par des hommes. Edward Saïd (1935-2003) l'applique ensuite aux peuples colonisés. Voir : Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*. (Paris : Gallimard, 1949), Edward Saïd, *Orientalism*. (New York : Pantheon Book, c1978).

On a beaucoup discuté sur la relation d'altérité. On trouve dans toute communauté, mais spécialement dans une communauté coloniale des oppositions, des dichotomies, des rapports de force homme-femme, colonisateur-colonisé, riche-pauvre, nous-eux. Un est le contraire de l'autre et l'un détient un pouvoir sur l'autre même si les systèmes de valeurs des uns et des autres sont incompatibles sans être erronés, faux ou inacceptables pour autant. De l'autre, on forme un groupe compact sous une seule étiquette, sans faire la moindre distinction à l'intérieur du groupe. On fait appel trop souvent à des stéréotypes, à une image simplifiée et basée sur des caractéristiques parfois réelles, mais plus souvent mythique, pour l'un comme pour l'autre²⁵. La professeure Mary Louise Pratt écrit sur ce sujet que :

The people to be othered are homogenized into a collective « they, » which is distilled even further into an iconic « he » (the standardized adult male specimen). This abstracted « he » / « they » is the subject of verbs in a timeless present tense, which characterize anything « he » is or does not as particular historical event but as an instance of a pregiven custom or trait²⁶.

Dans les rapports de force, le pouvoir appartient aux hommes de race blanche, de religion chrétienne et de classe bourgeoise (au minimum). Tout ce qui ne cadre pas dans les catégories définies par celui qui détient le pouvoir, est l'Autre et se retrouve éventuellement en opposition dichotomique, dans une relation binaire d'altérité de genre, de race, de culture et de classe sociale.

²⁵ Sur le sujet des stéréotypes voir Richard Dyer, « The Role of Stereotypes » dans *The Matter of Images : Essays on Representation* (London : Routledge, 1993): 11-18.

²⁶ Mary Louise Pratt, « Scratches on the Face of the Country; or What Mr. Barrow Saw in the Land of the Bushmen. » dans Henry Louis Gates Jr., dir. « Race, » *Writing and Difference* (Chicago & London : The University of Chicago Press, 1986) : 139.

Cela dit, dans le discours colonial, il est important de noter que dans la relation dichotomique : « one of the most powerful distinctions between the colonizer and the colonized is the emphatic difference between a speaker with agency and the figure of the silent or silenced subaltern²⁷ ». À son opposé, le discours postcolonial s'inscrit dans la prémisse que le « subaltern speaks as much as any other human being, but not from a subject position recognised as authoritative by a racist and sexist dominant discourse²⁸ ». Depuis l'après-guerre, l'idée du colonisé et sa perception se sont étendues « to include women, subjugated and oppressed classes, national minorities, and even marginalized or incorporated academic subspecialties²⁹ ». Nous devons donc examiner la relation avec les Autres entendue comme « other cultures, other states, other histories, other experiences, traditions, peoples, and destinies³⁰ » – dans la mesure où il éclaire notre sujet : les écrits et les œuvres picturales de Madame Simcoe³¹.

On dit que les écrits de voyage portant sur une aventure dans les colonies par un membre, masculin ou féminin, appartenant au groupe colonisateur « is essentially an instrument within colonial expansion and served to reinforce colonial rule once in

²⁷ Peggy Ochoa, « The Historical Moment of Postcolonial Writing. Beyond Colonialism's Binary. » dans *Tulsa Studies in Women's Literature* 15 :2 (Autumn 1996) : 221.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ Edward Said, « Representing the Colonized : Anthropology's Interlocutors » dans *Critical Inquiry* 15 :2 (Winter 1989) : 207.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ Voir aussi Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation* (London, New York : Routledge, 1992); Homi Bhabha, *The Location of Culture* (London, New York : Routledge, 1994); Gayatri Spivak, « Can the Subaltern Speak » dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg, dir. *Marxism and the Interpretation of Culture*, (Chicago: University of Illinois Press, 1988):271-313; et Walter D. Mignolo, « Colonial and Postcolonial Discourse : Cultural Critique or Academic Colonialism. » dans *Latin American Research Review*. 28 :3 (1993). Sur l'hégémonie voir Roger Simon, *Gramsci's Political Thought : an Introduction* (London : Lawrence & Wishart, [1st edition : 1982] 1991).

place³² ». Les analyses de ces journaux de voyage ont fait l'objet aussi bien d'approches féministes que postcoloniales, esthétiques que sociales. Nous nous en tiendrons ici à quelques travaux qui examinent les complexes relations d'altérité en place au dix-huitième siècle pour mieux comprendre Elizabeth Simcoe et sa rencontre avec l'Autre.

Indira Ghose, dans son ouvrage *Women Travellers in Colonial India* parle des relations entre femmes anglaises et les gens rencontrés en voyage. Son étude porte sur les constructions identitaires de la femme reliée à son rang de spectatrice.

By constructing, themselves as busy collecting picturesque scenes or curios or flowers (as in the case of the naturalist-traveler Marianne North), looking on while men managed the dirty business of politics, women travellers epitomize the stance of British women in empire—as located outside the historical and material conditions. Paradoxically, feminist critics have been only too prepared to take this self-presentation of women as spectators of empire at face value. By colluding in the myth of women's non-involvement in colonialism, we are denying precisely those women agency who rightly earn our admiration by actively shaping their own lives by traveling³³.

Ghose poursuit en montrant le rôle que ces femmes ont joué dans la colonisation de l'Inde, principalement en s'appropriant ses paysages selon les termes de l'esthétique anglaise du pittoresque, ou colonisatrice. Cette appropriation n'est pas substantiellement différente à d'autres faites au nom de la science comme telles ou telles études topographiques et cartographiques du terrain ou anthropologiques des peuples locaux³⁴. Comme nous l'avons constaté avec Elizabeth Simcoe, Ghose note que les écrits de

³² Sara Mills, *Discourse of Difference : an Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. (London and New York : Routledge, 1991) : 2.

³³ Indira Ghose, *Women Travellers in Colonial India*. (Delhi: Oxford University Press, 1998): 9.

³⁴ *Ibid.*, 41.

voyage ont permis à plusieurs femmes de s'autodéfinir et « to transgress the gender norms of their times³⁵ ».

Ghose examine non seulement la voyageuse aristocrate, mais aussi l'exotisme de l'autre. Pour l'auteure, la femme européenne qui se retrouve dans les colonies est confrontée à la « contradictory position of women as colonized by gender, [et] colonizers by race³⁶ ». De plus, pour la voyageuse aristocratique, « colonized countries represent a vast playing-field, where natives form either a picturesque appendage or fulfill useful functions as carriers servants, etc...³⁷ ». Elle analyse par exemple une rencontre de Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) avec les femmes du zenana, pièce qui leur était réservée. L'expérience est racontée par Montagu dans les *Turkish Embassy Letters* qui furent publiés en 1763. Montagu garda ses vêtements au milieu de ces femmes nues. Elle garde ainsi une distance protectrice. Ghose écrit que le regard de Montagu est celui d'une voyageuse, il devient celui du « male point of view, but ... also derive their own pleasure from the sight – above all, attributable to the erotics of difference³⁸ ».

La professeure Elizabeth Bohls, pour sa part, nous présente les cas particuliers de Janet Shaw qui voyagea dans les Antilles en 1774-1775, et écrivit aussi un journal. Dans son essai, « The Aesthetics of Colonialism : Janet Shaw in the West Indies, 1774-1775 », Étant donné que le sujet esthétique est habituellement celui de l'homme privilégié, Bohls

³⁵ *Ibid.*, 12, 133.

³⁶ *Ibid.*, 1.

³⁷ *Ibid.*, 137.

³⁸ *Ibid.*, 60.

en a au concept de « disinterestedness, a concept formulated in writings by privileged men who conceive the aesthetic subject tacitly, and sometimes quite explicitly, as masculine, upper-class, white, and European³⁹ ». Pour une femme, prendre la position du sujet esthétique « usually manifest[s] strain, if not outright subversion of the ideology of aesthetics⁴⁰ ». Enfin, il est clair que du point de vue de ces aristocrates, l'Autre est dépourvu de ce qu'elles considèrent comme essentiels, à savoir « art, science, morality, technology, self-discipline, and significantly, aesthetic sensibility, the ability to appreciate beauty⁴¹ ». On comprend aussi que les femmes Européennes aient peur des étrangères. Après tout :

These chivalrously protected ladies are praised for conventionally feminine qualities approaching an impossible ideal of womanly perfection. They are the paragons of modesty, gentility, reserve, and temperance or abstemiousness, in pointed contrast to the black « wrenches » licentiousness as well as their own husband's lusty appetites⁴².

Dans son livre, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics*⁴³, 1716-1818, publié l'année suivante, Bohls analyse les cas de Mary Wortley Montagu (1689-1762), d'Helen Maria Williams (ca 1761-1827), de Dorothy Woodsworth (1771-1855), et sur celles imaginées par Ann Radcliffe (1764-1823) dans *Mysteries of Udolpho*⁴⁴ ou par

³⁹ Elizabeth A. Bohls, « The Aesthetics of Colonialism : Janet Shaw in the West Indies. » dans *Eighteenth-Century Studies*, 27 :3 (Spring 1994) : 364.

⁴⁰ *Ibid.*, 366.

⁴¹ *Ibid.*, 378.

⁴² *Ibid.*, 385.

⁴³ Elizabeth A. Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818* (Cambridge & New York : Cambridge University Press, 1995).

⁴⁴ Publié en 1794.

Mary Shelley (1797-1851) dans *Frankenstein*⁴⁵. Comme le titre l'indique, ces recherches focalisent autour des esthétiques de l'époque mentionnée, incluant le beau et le sublime tels qu'énoncés par Edmund Burke et le pittoresque tel que définit William Gilpin.

Dans sa discussion sur les rencontres de Montagu lors de son voyage en Turquie, Bohls évite une approche exclusivement dichotomique. Citant Sara Suleri⁴⁶, elle remarque que les recherches antérieures sur les voyages et le colonialisme s'articulaient trop souvent autour de la relation binaire de colonisateur-colonisé. Bohls, tout comme l'a fait Suleri, présente des relations beaucoup plus complexes et sur plusieurs niveaux. Bohls souligne d'ailleurs que Mary Wortley Montagu, tout comme Janet Shaw « align aesthetic distance with the geographic distance and cultural distance that separated imperial Britain from its overseas Others⁴⁷ ». Nul ne peut contester la distance géographique, et mesurable, entre les lieux; mais la distance culturelle ne se mesure pas en mètre.

Deux cultures peuvent être diamétralement opposées sans pour autant être très « éloignées », du moins en intention. En général, la langue parlée et écrite, tout comme la musique, la danse et l'art sont des moyens de communiquer des opinions, des émotions, des sentiments et des appartenances patriotiques. Le colonisateur européen a sous-estimé les systèmes de valeur des autres cultures, tout comme les arts. Même aujourd'hui, « even among those Westerners who claim both a knowledge and a liking

⁴⁵ Publié en 1818.

⁴⁶ Sara Suleri, *The Rhetoric of English India*. (Chicago and London : The University of Chicago Press, 1992).

⁴⁷ Bohls, 1995, *Op. cit.*, 16.

for the arts of other cultures, the propensity to view their artistic productions as possessing qualities *other* than our own is very strong⁴⁸ ». Les systèmes de valeurs culturelles sont complexes et tous différents les uns des autres, et pourtant ils ont la même intention de communiquer, et conséquemment se côtoient beaucoup plus qu'ils ne s'éloignent. La seule distance à franchir est celle qui mène à l'ouverture d'esprit pour une meilleure compréhension de ce qui, de prime abord, ne rencontre pas nos propres paramètres.

Bohls, en examinant l'approche esthétique de ces femmes faces aux autres cultures retient autant les similarités que les différences, et cherchent à comprendre autant la position de l'un que de l'autre sur plusieurs niveaux sociaux, politiques et culturels.

Sur la page de garde à l'avant du livre on peut lire :

The social logic of aesthetics, argues Elizabeth Bohls, constructed women, labouring classes, and non-Europeans, as foils against which to define the « man of taste » as an educated, property-owning gentleman⁴⁹.

Dans son introduction, l'auteure note que « the literate eighteenth-century British woman is caught in [...] a conflict : she is entitled by class, but not by gender, to the authority of the aesthetic subject » tout en concluant que « conflict can be productive⁵⁰ ». Être riche avait ses privilèges, mais les limites, que sa condition de femme pouvait constituer, s'estompaient face à une autre culture toujours considérée, à l'époque, « inférieure. »

⁴⁸ Jonathan Meuli, « Writing about Objects we don't Understand. » dans Peter Dormer, dir., *The Culture of Craft : Status and Figure*. (Manchester and New York : Manchester University Press, 1997) : 205.

⁴⁹ Bohls, 1995, *Op. cit.*, page de garde avant.

⁵⁰ *Ibid.* : 19.

Dans le chapitre portant sur Ann Radcliffe et de son voyage en Europe, effectué en 1794, Bohls affirme que le journal de Radcliffe publié en 1795⁵¹ est,

...an idiosyncratic, but in some ways exemplary version of what can happen when a privileged woman occupies a discursive position for which she both is and is not an appropriate speaker. Sometimes she finds herself (in Teresa de Laurentis' phrase) in « the empty space » between the signs.⁵²

Cet espace non défini, jugé impensable, et donc impossible, par les normes en usage, permettait une certaine liberté d'action qui, en d'autres circonstances, n'aurait même pas effleuré l'idée de la protagoniste. Ce fut le cas d'Elizabeth Simcoe lors de sa chevauchée seule avec Francis, ou encore, lorsque « Elizabeth descended to Table Rock, a feat not undertaken by many ladies, since it was overrun with rattlesnakes⁵³ ».

Mais avant d'analyser plus en détail son expérience de l'altérité, nous voudrions présenter à titre comparatif, le journal et quelques œuvres d'une autre voyageuse. Parmi les contemporaines d'Elizabeth Simcoe, nous avons pensé à Lady Maria Nugent (1771-1834) qui tenait un journal lors de son séjour en Jamaïque de 1801 à 1806, lorsque son mari, George Nugent (1757-1849) y occupait le poste de gouverneur général. Lady Nugent a, elle aussi, illustré son journal⁵⁴. Mais notre choix s'est arrêté sur Lady Ann Barnard qui voyagea dans des circonstances un peu similaires, mais en Afrique. Le fait

⁵¹ Ann Radcliffe, *A Journey made in the Summer of 1794, through Holland and the Western Frontier of Germany, with a Return down the Rhine, to which are added Observations during a Tour to the Lakes of Lancashire, Westmoreland, and Cumberland*. (London, 1795).

⁵² Bohls, 1995, *Op. cit.*, 68 et note 3. La citation de Teresa de Laurentis est tiré de *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*. (Bloomington : Indian University Press, 1984) :8.

⁵³ Florence McLaughlin, *First Lady of Upper Canada* (Toronto : Burns and MacEachern Limited, 1968) : 29, en référence à l'entrée du 30 juillet 1792.

⁵⁴ Philip Wright, dir. *Lady Nugent's Journal of her Residence in Jamaica from 1801 to 1805*, (Barbados, jamaica, Trinidad & Tobago: University of the West Indies, 2002).

que Lady Barnard correspondait avec Henry Dundas et George Yonge, qui ont aussi correspondu avec John Graves Simcoe, a largement influencé ce choix, nous permettant de la situer dans le même contexte politique que celui de Madame Simcoe.

3.3 Lady Ann Barnard en Afrique

Lady Ann Barnard (1750-1825) se démarque quelque peu des autres femmes qui ont voyagé et publié leur récit de voyage par les similarités de son aventure avec celle d'Elizabeth Simcoe. Le père de Lady Barnard, James Lindsay (1691-1768) le cinquième comte de Balcarres faisait partie de la noblesse anglaise, tout comme sa mère Anne Dalrymple, qui était la fille de Sir Robert Dalrymple. Tout comme Elizabeth Simcoe, Lady Barnard participa à un voyage en accompagnant son mari en fonction officielle comme secrétaire du gouverneur de l'Afrique du Sud en 1797. Les deux femmes voyagèrent donc dans le contexte d'une entreprise coloniale. Tout comme Madame Simcoe, elle tint un journal qui est devenu « an important, readable record of colonial social life and Cape Dutch political perspectives⁵⁵ ». En effet, tout comme le Canada d'avant la Conquête anglaise avait appartenu à un autre colonisateur, ici la France, jusqu'en 1763, l'Afrique du Sud avait été aux mains des Hollandais jusqu'à la prise de Cape of Good Hope, par les Britanniques en 1795. Le Comte Macartney fut nommé au poste de gouverneur en 1796, et Andrew Barnard, le mari de Lady Anne, obtint le poste de secrétaire de la colonie. Comme le Comte voyagea seul en Afrique du Sud, Lady Anne lui servit d'hôtesse, « enthusiastically and successfully embracing the role of first

⁵⁵ Grosart, A.B., « Barnard [nee Lindsay], Lady Anne (1750-1825) » dans *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 21 janvier 2009.

lady of the colony⁵⁶ », pendant son mandat. Lady Anne s'adonnait aussi à l'aquarelle et au dessin, en plus de la peinture à l'huile. Les Barnard étaient sans enfant.

Des connaissances politiques des Simcoe sont aussi liées à Lady Barnard. Entre autres, Henry Dundas, secrétaire à la guerre, qui l'a demandée en mariage et a essuyé un refus, lui accorda certaines faveurs incluant le poste de son mari auprès du gouverneur. Apprenant qu'elle avait décidé de suivre son mari en Afrique du Sud, Dundas lui suggéra de tenir un journal « that was to be a report on the colony's potential value to Britain⁵⁷ ». Cette suggestion donne un caractère semi-officiel au journal de Barnard compte tenu de la position de Dundas au gouvernement. Lady Barnard entretient aussi une correspondance avec George Yonge, cinquième Baron de Colyton dans le Devon, qui deviendra le deuxième gouverneur de l'Afrique du Sud de 1799 à 1801.

Ni Elizabeth Simcoe ni Anne Barnard ne prévoyaient publier leurs journaux; celui de Simcoe était envoyé à la famille et aux amis, celui de Barnard avait été rédigé en plusieurs versions dont une qu'elle voulait rendre accessible à un public plus large de parents et amis, incluant Dundas. Dans cette version, elle crée son propre personnage. Mais ce personnage multipliait les efforts « to free herself from many of the suffocating social norms of the time, including conventional views of the 'feminine', [that] tell us much about the patriarchal ideology which dominated the thinking of the period⁵⁸ ».

⁵⁶ Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, « Preface » dans *The Cape Diaries of Lady Anne Barnard, 1799-1800*, 2 volumes (Cape Town : Van Riebeeck Society, 1999) : vol.1, x.

⁵⁷ Grosart, *Op. cit.*

⁵⁸ Lenta et Le Cordeur, *Op. cit.*, vol.1, xxx.

Pour se libérer de ces conventions, similairement Elizabeth Simcoe n'hésitait pas à raconter une anecdote qui en faisait fi et où elle tenait le premier rôle.

Barnard écrit abondamment sur sa rencontre avec les Sud-Africains; par exemple, elle est « fascinated by and appalled at the promiscuity of colonial women and she returns again and again to record the endless liaisons, adulteries and depraved behaviour of more than a few of the colonists⁵⁹ ». À l'opposé, Elizabeth Simcoe, ne fait aucune référence sexuelle dans son journal pas plus que dans ces lettres personnelles.

Barnard fit des portraits des Sud-Africains. Les esclaves noirs sont représentés, certains presque nus, *Slaves Carrying Hole Loads of Wood* (Ill.31) par exemple. Elle qualifie d'autres de stupide, tel *Hector, a Stupid Slave*⁶⁰, la plupart sans contexte ni arrière-plan. De plus, contrairement aux nombreux portraits de ses compatriotes qui sont tous titrés avec le nom complet (prénom et nom) des sujets, ceux des esclaves demeurent sans nom de famille, autre que celui de leurs propriétaires. Néanmoins, Barnard a une position ambiguë face à l'esclavage. Son journal contient plusieurs mentions sur le sujet. Le 21 mai 1798, alors qu'elle venait de terminer le portrait d'une jeune fille, elle nota que,

I drew one little girl not arrived at woman estate who had a sweet countenance and who should have liked to taken with me, but she would have been to dear a purchase being the property of a farmer ... every Hottentot child born in the family when the mother is receiving wages is the property of the master for 26 years which is supposed to be a proper length of time to compensate for the charge of maintaining the child in infancy ... It is in reality 12 years too much ... a Hottentot

⁵⁹ Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, « Introduction » *Op. cit.*, vol.1, xxvii.

⁶⁰ Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, dir. *The Cape Diaries of Lady Anne Barnard, 1799-1800*, 2 volumes (Cape Town : Van Riebeeck Society, 1999) : vol. 2, 58.

child is at 7 years of age employed to tend fowls ... sheep ... cows ... and its work fully repays the expense of its miserable board.[...] I have some reason to hope that the Governor will shorten the term of slavery to those poor oppressed creatures, I am *sure* he will if he thinks it *just*.⁶¹

Les Simcoe voulaient abolir l'esclavage. Non sans peine, car John Graves Simcoe rencontra des opposants, puisque son assemblée législative était principalement constituée de propriétaires d'esclaves qui ne voulaient pas perdre leur main-d'œuvre. À force de négociations, une loi fut finalement adoptée en juin 1793 pour supprimer peu à peu l'esclavage⁶².

Dans son journal, Lady Barnard se moqua aussi de la « Dutch rusticity⁶³ ». Elle croyait à la supériorité anglaise, « the place was enriched by the arrival of the English⁶⁴ ». Son opinion des Hollandais n'est guère nuancée et ne fait place à aucun malentendu possible. Le 10 juin 1799, elle écrivit que « the Dutch are cunning & have more of the French finesse than is a fair match for the English⁶⁵ » alors que quelques semaines plus tard elle nota, « the Dutch men are sad cowards⁶⁶ ». Dans sa relation avec les Canadiens-français, Madame Simcoe reconnaît la politesse des femmes et leur sens des affaires. Parlant d'une femme chez qui elle avait passé la nuit en 1792, elle nota en 1794,

⁶¹ M. Lewin Robinson, et al, dir. *The Cape Journals of Lady Anne Barnard, 1797-1798*. (Cape Town, Van Riebeeck Society, 1994) : 374.

⁶² Fryer et Dracott, *Op. cit.*, 162.

⁶³ A. M. Lewin Robinson et Margaret Lenta, « Introduction » *The Cape Journals of Lady Anne Barnard, 1797-1798* (Cape Town, Van Riebeeck Society, 1994) : xvii.

⁶⁴ *Ibid.*, 289.

⁶⁵ Lenta et Cordeur, *Op. cit.*, vol. 1, 157.

⁶⁶ *Ibid.*, 239.

The women recognized and welcomed me with her usual French politeness; by great industry she had saved money to make the miserable cottage it had formerly been fit for the reception of travelers. She said my calling there accidentally made her think of doing so. Her husband is quite uncivilized but she had been educated at a Convent⁶⁷.

Comme nous le verrons, malgré leur manque de civisme, elle préférait les hommes canadiens pour la conduire en carriole ou en bateau au détriment de ses compatriotes.

Barnard illustra abondamment son journal de ses propres dessins et aquarelles. La plupart des œuvres d'Anne Barnard s'inscrivent dans les courants à la mode à la fin du XVIII^e siècle. Elle a peint les fleurs et les paysages pittoresques⁶⁸, souvent avec des véhicules de voyage (bateau, charrette, calèche, etc.). Les premières sont représentées sans annotations particulières qui auraient pu leur donner un caractère scientifique, alors que les secondes suivent les conventions du pittoresque de William Gilpin qui a popularisé le genre. Plusieurs portraits aussi bien exécutés, de face ou de profil, complètent son œuvre.

Lady Anne Barnard écrivit que ses années en Afrique du Sud furent les plus heureuses de sa vie⁶⁹. Elizabeth Simcoe manifesta ses sentiments à propos de son pays d'adoption alors qu'elle se préparait pour revenir en Angleterre, elle nota dans son journal : « I was so much out of Spirits I was unable to dine with her [Mrs. McGill]. She

⁶⁷ Entrée du 23 septembre 1794, Innis : 140.

⁶⁸ Un petit scandale éclata alors que Eliza Dundas, l'épouse d'Henry, fit circuler la rumeur que Lady Barnard avait copié les dessins de Samuel Daniell (peintre animalier, paysagiste et voyageur, 1775-1811) « with the intention of passing them off as her own », ce qui était faux. Certes la pratique de la copie était très répandue, surtout parmi les amateurs. Mais le talent de Barnard ne fait aucun doute. Elle n'avait point besoin d'une telle tactique. La rumeur visait simplement à la discréditer. Voir Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, « Epilogue » *The Cape Diaries of Lady Anne Barnard, 1799-1800* (Cape Town : Van Riebeeck Society, 1999) : vol.2, 290.

⁶⁹ Tel que cité dans Robinson et Lenta, *Op. cit.*, xiv.

sent me some dinner but I could not eat, cried all day⁷⁰ ». Nous comprenons sa peine à quitter ses amies et ce lieu qui fut le sien pendant près de cinq ans. Elle ne mentionne même pas qu'elle pourra voir bientôt ses filles qui ont grandi sans leur mère. Tout au long de la traversée, elle ne semble se réjouir que lorsqu'on lui parle des Canadas, à ce sujet elle note : « Capt. Bruyere of the Engineers ... has been long in Canada to which country he was much attached therefore I was delighted to talk with him⁷¹ ». Même au moment où elle est presque arrivée, et qu'elle aperçoit les maisons et les manoirs de l'Angleterre, elle déclare :

The weather is damp raw & unpleasant. I could not but observe as we passed many good Houses that those Mansions appeared very comfortable habitations in which people might live very happily, but it could not be supposed they could ever be induced to go out of them in such a damp Climate for the fields looked so cold, so damp, so cheerless, so uncomfortable from the want of our bright Canadian Sun that the effect was striking & the contrast very unfavourable to the English climate⁷².

C'est sous ce chaud soleil canadien qu'Elizabeth Simcoe fit la rencontre des « Indians » et des « Canadians. »

3.4 Elizabeth Simcoe et les « Indians »

Une des rencontres qu'elle ne pouvait pas ne pas faire dans les Canadas, est avec les Premières nations. Nous savons que déjà avant son arrivée Elizabeth Simcoe avait lu

⁷⁰ Entrée du 21 juillet 1796, Innis : 189.

⁷¹ Entrée du 14 octobre 1796, Innis : 206.

⁷² Entrée du 15 octobre 1796, Innis : 207-208.

sur le sujet dans les récits de voyage du Baron de la Hontan⁷³ et dans *The History of Emily Montagu*⁷⁴ de Frances Brooke, tous deux mentionnés et cités dans son journal de voyage. Le premier rapportait une correspondance réelle et le second se présentait sous la forme d'un échange épistolaire fictif. L'un et l'autre étaient séparés par la soixante d'années qui vu le pouvoir colonial du Canada passer des mains françaises aux anglaises. Il n'en demeure pas moins, que dans les deux cas, les Premières nations sont très présentes et on en parle généralement comme « les Indiens », avec quelques variantes incluant « Sauvages », toutes nations confondues même si certaines sont connues et mentionnées à l'occasion,

De la Hontan insiste dans sa préface sur la véracité des faits qu'il relate, il écrit :

L'on aura le double plaisir de connoître à fond les mœurs de ces *Américains*, & l'on verra d'un coup d'œil la véritable disposition de ce païs là. L'on doit ajouter à tout d'Autant plus de foi, que l'Auteur a parcouru des Terres du *Nouveau Monde* pendant plusieurs années, et qu'il s'est fait un devoir de s'instruire parfaitement de toutes choses [...] L'auteur s'est uniquement attaché à exposer simplement les choses; il ne flate personne, il ne déguise rien, & l'on paroît justement lui attribuer les qualités nécessaires à tout Narateur, d'écrire comme s'il n'Avait ny Patrie, ni religion⁷⁵.

De la Hontan, en quelques lignes, indique clairement aux lecteurs qu'il a toute l'expérience nécessaire pour appuyer ses écrits, tout en affirmant, bien entendu, n'avoir aucun parti pris, que ce soit patriotique ou religieux. Pourtant, à peine à la deuxième

⁷³ Baron de la Hontan, *Nouveaux voyages de Mr. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale : que contiennent une relation des différens peuples qui y habitent, la nature de leur gouvernement, leur commerce, leurs coutume, leurs religion & leur manière de faire la guerre, l'intérêt des François et des Anglois dans le commerce qu' ils font avec ces nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer dans ce païs, étant en guerre avec la France* (La Haye : Chez les Frères l'Honoré, 1704).

⁷⁴ Frances Brooke, *The History of Emily Montagu* (4 volumes; London : J. Dodsley, 1769).

⁷⁵ De la Hontan, *Op. cit.*, préface non paginée.

page, il poursuit : « ... les *Iroquois*... ces barbares sont des amis des anglois⁷⁶ ». Plus loin, il montre bien ses connaissances des différentes nations autochtones en soulignant leur conversion religieuse :

...avant mon départ de *Québec* pour *Montréal* j'allai visiter les Villages d'alentour habitez par les Sauvages... celui de *Lorette*... deux cents familles *Hurones* qui ont embrassé le Christianisme... ceux de *Silléri & du Saut de la Chaudière* sont composez de trois cents familles d'*Abenakis*, aussi Chrétiens...⁷⁷

L'utilisation du terme « Sauvage » devient le terme générique et stéréotypé qui englobe autant les « barbares Iroquois » que les « Chrétiens Abénakis. » Dans certains cas, l'auteur compare certaines nations avec d'autres cultures. Ainsi, « les *Algonkins* qui sont à présent des sauvages errants sans demeure fixe, comme les *Arabes*⁷⁸ », associe un caractère exotique aux Premières nations et mettant l'emphasis, une fois de plus, sur l'altérité.

De son côté, Brooke, puise l'inspiration de sa fiction dans son expérience personnelle du Canada. Son époux, John Brooke (ca 1707-1789), était aumônier auprès de l'armée britannique, en fonction dès 1757 ici et là en Amérique. Il arriva à Québec en 1760 où elle le rejoignit avec leur fils en 1763, quelques jours à peine avant le dénouement de la Conquête⁷⁹. Frances Brooke resta au Canada pendant quatre ans. Deux ans plus tard elle publia *The History of Emily Montagu* dédié à Guy Carleton qui

⁷⁶ *Ibid*, 2.

⁷⁷ *Ibid*, 21.

⁷⁸ *Ibid*, 23.

⁷⁹ Mary Jane Edwards, « Brooke [nee Moore], Frances (bap.1724-1789) » dans *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 janvier 2009.

devint en 1766 le lieutenant-gouverneur du Québec, celui-là même qui devint le Baron Dorchester, gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique de 1786 à 1796, et auquel nous reviendrons dans un prochain chapitre.

Dans le roman épistolaire de Brooke, Ed Rivers décrit à John Temple les femmes autochtones comme suit :

The Indian women are tall and well shaped; have good eyes, and before marriage are, except their color, and their coarse greasy black hair, very far from being disagreeable; but the laborious life they afterwards lead extremely unfavorable to beauty; they become coarse and masculine, and lose in a year or two the power as well as the desire of pleasing⁸⁰.

De la description physique, l'auteur passe ensuite à la violence en relatant une histoire racontée par un Jésuite : « her husband brought in an English prisoner; she immediately cut off his arms, and gave her children the streaming blood to drink⁸¹ ». Une telle violence et ce cannibalisme étonneraient moins chez un homme. Mais elle semble illustrer le côté masculin dont on parle dans la description physique. La victime en plus était un compatriote anglais. Son informateur Jésuite poursuit son histoire, qui, malgré toute la cruauté du geste, affirme la masculinité de la victime. Lorsque le missionnaire sermonne l'Indienne pour une telle conduite, elle répond : « I would have them warriors, and therefore feed them the food of men⁸² ». La notion de « sauvage » est aussi explicite. Dans ce cours passage, Brooke nous fait rapidement réaliser qu'Ed Rivers, un Anglais, s'installe, sur ce que Mary Louise Pratt appelle, « on the margins of [his] own story,

⁸⁰ Brooke, *Op. cit.*, vol. I : 21-22.

⁸¹ *Ibid.*, 23.

⁸² *Ibidem.*

present not as heroes but as effaced information-producers gazing in from the periphery⁸³ ». Les observations rapportées cherchent à différencier l'un de l'autre, d'abord physiquement puis culturellement.

La description physique donnée, que ce soit à la suite d'une première rencontre réelle ou imaginée, est ce que Mary Louise Pratt qualifie de « body as seen/scene⁸⁴ ». Le corps de l'autre devient le sujet de la scène, nonobstant sa race, son statut social ou son genre. Elizabeth Simcoe n'y échappe pas elle non plus. Ses rencontres avec les premières nations sont assez nombreuses, et certaines revêtent un caractère officiel dû au rang de son mari. On compte plus de trente-six entrées mentionnant de telles rencontres formelles ou non. Souvent dans ces entrées, Simcoe fait des rapprochements, en interprétant ce qu'elle voit dans un système de valeurs et de codes tout à fait anglais et européen. Par exemple, le 3 juillet 1792, elle écrit :

There are Mississauga Indians here [in Kingston:] they are an unwarlike, idle, drunken, dirty tribe. I observe how extremes meet. These uncivilized People saunter up & down the Town all the day, with the apparent Nonchalance, want of occupation & indifference that seems to possess Bond Street Beaux⁸⁵.

La rue Bond à Londres était déjà au XVIII^e siècle, une rue très à la mode, et qui l'est toujours d'ailleurs, pour ses boutiques de luxe – assez à la mode, pour être mentionnée par Jane Austen dans *Sense and Sensibility*⁸⁶. De plus, les gens qui s'y promenaient ont

⁸³ Pratt, 1986, *Op. cit.*, 146.

⁸⁴ *Ibid.*, 139.

⁸⁵ Entrée du 3 juillet 1792, Innis : 72.

⁸⁶ Entre autres aux Chapitre 20 du volume 1 et chapitre 9 du volume 3 dans Jane Austen, *The Complete novels* (New York : Penguin Classic Deluxe Edition, 2006).

fait l'objet de caricatures de James Gillray, qui en 1796, réalisa *High Change in Bond Street* soulignant le manque de courtoisie qu'on y retrouvait. Ce désœuvrement des « Beaux » londoniens, aux yeux de Simcoe était tout aussi inacceptable que l'attitude des « uncivilized Mississauga Indians ».

Dans une autre entrée, elle mit l'emphase sur l'allure de sorcière et « pittoresquement sauvage » d'une femme qui était venue réparer un canot d'écorce, Elizabeth Simcoe raconta :

An Indian Woman came today with Pitch which is made by the Indians from Fir Trees, to gum the Canoe if any part of it is worn off by bringing it hither. She held a piece of pitch in her hand & melted it by applying a piece of burning wood. Her figure was perfectly wild & witchlike & a little fire with her kettle on it by her side, in a stormy dark day the waves roaring on the beach near which she stood formed a scene very wildly picturesque⁸⁷.

Elizabeth Simcoe interpréta la scène dans un vocabulaire visuel propre aux sorcières.

Quelques mois plus tard, c'est le langage gestuel qu'elle compara alors qu'elle écrivit,

I sketched a Connewaghna Indian today whose figure was quite antique. I have often observed (but never had more reason to do so than today) that when the Indians speak their air & action is more like that of Greek or Roman Orators than of Modern Nations. They have a great deal of impressive action, & look like the figures painted by the Old masters⁸⁸.

Ainsi, elle positionne ces Indiens dans une période chronologique révolue et, surtout, loin avant la sienne⁸⁹. Ces rapprochements à des idées européennes remontant aux mondes

⁸⁷ Entrée du 30 octobre 1793, Innis : 111.

⁸⁸ Entrée du 6 janvier 1794, Innis : 114.

⁸⁹ Eric Miller discute de l'historisation des Premières nations dans les descriptions qu'en fait Elizabeth Simcoe dans « Elizabeth Simcoe and the Fate of the Picturesque » dans Conny Steenman-Marcusse, dir., *The Rhetoric of Canadian Writing* (Amsterdam, New York : Rodopi, 2002) : 79-105.

des légendes, ou de l'antiquité, lui permettent de garder une certaine distance avec son sujet, tout comme l'association au pittoresque. Il en est de même pour la notion du « Noble Sauvage », où ce dernier peut être perçu comme « comparable to a certain kind of European noble⁹⁰ ». Après tout, les chefs des Premières nations appartenaient, selon les codes européens, à l'aristocratie, « aristocratic not in the sense of decadent refinement but of a robust manliness reminiscent of an idealized chivalric European past⁹¹ ».

Cependant, ce genre d'approches n'enferme pas toujours le sujet dans son isolement. Zoe Kingsley, que je mentionnais au chapitre précédent dans le contexte du pittoresque touristique, écrit à ce sujet :

By focusing their vision, and looking through from one space to another, the women discussed ... use the landscape frame as a symbol of *connection* between self and other, art and nature, interior and exterior, the urban and the rural; the frame facilitates the dissolution of boundaries, rather than ensuring the re-inscription of them⁹².

C'était cette façon « d'encadrer » à l'intérieur de paramètres du pittoresque ou des conventions européennes qu'Elizabeth Simcoe mettait de l'avant. Cette approche lui permettait de garder une distance face à un paysage sauvage ou d'un individu, mais aussi de voir et de connaître. Le cadre imaginé pour délimiter la scène ou le portrait dans le regard de l'artiste, lui permettait de filtrer ce qu'elle voyait en termes qu'elle pouvait assimiler et expliquer.

⁹⁰ Harry Liebersohn, « Images of Monarchy : Kamehameha I and the Art of Louis Choris » dans N. Thomas et D. Losche, *Double Vision : Art Histories and Colonial Histories in the Pacific*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1999) :44.

⁹¹ *Ibidem*.

⁹² Zoe Kingsley, *Women Writing the Home Tour, 1682-1812* (Aldershot, England; Burlington, Vermont : Ashgate, 2008) : 80.

3.5 ...et leurs représentations

Reprenant l'idée de Mary Louise Pratt du corps vu mis en scène, nous pouvons affirmer que les œuvres d'Elizabeth Simcoe rejoignent certaines des descriptions. Par exemple, à propos des membres de la nation Ojibwa, elle note le 9 août 1793 que « some wore Black Silk handkerchiefs covered with silver brooches tied tight round the head, others silver bands, silver arm bands & their skirts ornamented with brooches, scarlet leggings or pantaloons, black, blue or scarlet broadcloth Blankets⁹³ ». Bien qu'il ne s'agisse pas de la même nation, on retrouve des éléments semblables, tels les pantalons et la couverture attachée au cou ou leur recouvrant la tête dans une aquarelle, de la collection du Musée McCord. Titrée *Chippenawan Indians of Carganawagana* (ill.32), cette œuvre représente trois individus, probablement deux femmes, une de dos et l'autre de profil, et un homme, de toute évidence en conversation, dans un paysage peu défini.

En plus des vêtements déjà mentionnés, l'homme vu de face porte aussi une tuque, un sac en bandoulière (peut-être décoré de perles), une plaque en pendentif autour du cou, un couteau à la ceinture et une rame dans la main. Ses mocassins, tout comme ceux de ces compagnes, semblent aussi décorés d'éléments colorés. Pour ce qui est du bandeau de tête, on le retrouve dans une esquisse au plomb, de la collection des Archives publiques de l'Ontario, ici sans broche, mais plutôt embelli avec des coquillages. Nous ne pouvons pas tirer beaucoup de conclusions sur ce dernier dessin, puisqu'il s'agit clairement d'une esquisse non terminée.

⁹³ Entrée du 9 août 1793, Innis : 103.

Cependant, l'aquarelle du Musée McCord présente certains points qui méritent notre attention. Les trois personnages se tiennent devant un mur de pierre en ruines, qui tout en ajoutant au pittoresque de la scène, suggère tout de même une appartenance à un passé révolu. Sur ce point, Gillian Poulter remarque dans son essai « Representation as Colonial Rhetoric » que « Native people were observed to lack that which signified civilization to the Europeans, they were judged inferior – as either the childlike members of an infant race akin to the Ancients or as wild, barbarous savages⁹⁴ ». Cependant, la femme de droite porte à la ceinture un chapelet dont la croix est bien mise en évidence témoignant de la foi chrétienne qu'elle a vraisemblablement adoptée, signalant à tout le moins, un début d'assimilation, mais qui aurait pu avoir lieu au temps de la Nouvelle-France. En effet, la tuque portée par l'homme rappelle celle portée par les Canadiens d'origine française. Poulter démontre qu'au XIX^e siècle—et il en était sans doute de même à la fin du XVIII^e—les distinctions, entre les membres des Premières nations et les *habitants*, n'étaient pas aussi claires que celles avec les représentants de la couronne britannique. Elle note que les :

European visitors had commented on the apparent indolence of the native peoples, their agricultural ineptitude and preference for a nomadic lifestyle. Travelers now [in the nineteenth-century] projected these qualities onto the *habitants* remarking on *their* idleness and lack of initiative and agricultural prowess, and their deep roots on family lands⁹⁵.

Elle poursuit en démontrant que, dans les dessins et aquarelles de l'époque, on attribuait souvent les mêmes caractéristiques aux uns comme aux autres. Elle cite le cas d'un

⁹⁴ Gillian Poulter, « Representation as Colonial Rhetoric : the Image of the 'Native' and 'the *habitant*' in the Formation of Colonial Identity in Early Nineteenth-Century Lower Canada. » dans *Journal of Canadian Art History*. XVI, no 1 (1994) : 13.

⁹⁵ *Ibid.*, 18.

dessin de Millicent Chaplin⁹⁶ (1790-1858) qui représente un fermier portant la tuque et fumant la pipe, comme tout bon habitant, avec un sac perlé au bandoulière et la corne à poudre, objets associés habituellement aux Amérindiens, « transform[ing] both into foreign Others⁹⁷ ».

Une autre aquarelle d'Elizabeth Simcoe, *Indian Bark Lodge* (c1796) (ill.33), présente une habitation de tradition autochtone. En deux sections, l'habitation est entièrement couverte d'écorce d'arbres avec entre les deux, un espace ouvert où le feu pour la cuisson des aliments va bon train. Trois personnes sont assises par terre près du feu alors qu'une quatrième l'est à l'extérieur sur un baril. Un chaudron suspendu au-dessus du feu laisse sortir la vapeur, peut-être du sirop d'érable y mijote-t-il, les deux barils visibles pouvant servir à la collecte de la sève nécessaire. Un morceau de viande est suspendu à la structure et quelques outils complètent le tableau. Bien qu'un peu rapide dans la réalisation des accessoires, sa composition représente plus en détail certains vêtements tels que le pantalon, le mocassin, la couverture et la tuque. Une habitation qui, somme toute, aux yeux des Européens serait primitive, et des vêtements qui, une fois de plus, soulignent une ambiguïté visuelle entre les autochtones et les habitants.

Finalement, il nous faut mentionner deux gravures réalisées par Elizabeth Simcoe représentant deux chefs : une de *Paccane, a Miami Chief* (ill.34) et l'autre de *Canise or Great Sail, Chippewa Chief* (ill.35). Quelques copies de chacune de ces œuvres sont

⁹⁶ Sur Millicent Chaplin, voir Jim Burant, dir. *Drawing on the Land. The New World Travel Diaries and Watercolours of Millicent Mary Chaplin, 1838-1842* (Canada : Penumbra Press, 2004).

⁹⁷ Poulter, *Op. cit.* : 20.

connues. Les plaques de métal sont relativement de petit format, 12,7 x 8,8 cm pour la première, et 9,9 x 8,8 cm pour l'autre. Après avoir gravé les plaques, Simcoe les a envoyées en Angleterre à son amie, Mary Anne Burges pour les faire imprimer lui demandant de commander 50 copies de chacune⁹⁸. Sur celle représentant le chef des Miamis, le nom de Paccane est inscrit à l'envers, donc dans le bon sens sur la plaque, ce qui indique qu'Elizabeth Simcoe n'avait peut-être pas compris le principe de l'impression à l'inverse.

Quelques copies ont sûrement été conservées pour les amis et la famille en Angleterre, mais comme les gravures sont envoyées à Madame Simcoe au Haut-Canada, il est clair que leur intention était de les distribuer localement⁹⁹. De plus, la portraiture n'est pas un domaine où Elizabeth Simcoe excellait. Le choix des sujets, deux chefs des Premières nations, et le besoin d'en faire des copies dépassent selon nous la simple idée d'explorer un nouveau médium. Le portrait servait à immortaliser quelqu'un et à le faire connaître; la gravure permettait de le faire à plus ou moins grande échelle.

Chef des Miamis, Paccane (ca 1737-1816) est représenté de profil, en buste la tête rasée sauf pour une section derrière. Il porte une longue boucle d'oreille, un tatouage crânien et un anneau dans le nez, autant de traits qui contribuent au caractère exotique du personnage. Il s'agirait en fait de la copie d'un dessin de Henry Hamilton (1734?-1796) qui fut gouverneur de Détroit entre 1775 et 1779 et au Bas-Canada entre 1782 et 1785.

⁹⁸ Lettres échangées entre Mary Anne Burges et Elizabeth Posthuma Simcoe, entre janvier 1792 et août 1795.

⁹⁹ Bien que l'emphase est mise sur une distribution canadienne, nous savons aussi qu'une copie a circulé en Angleterre, à l'extérieur du cercle des intimes des Simcoe. Charles Abbot en a reçu une. Il était membre du parlement pour Helston, Cornwall. Fryer, 1989, *Op. cit.*, 156.

Hamilton est reconnu pour avoir produit « the earliest and largest collection of life portraits of Native Americans of the Upper Great Lakes¹⁰⁰ ». Ce dernier mentionne Paccane à plusieurs reprises dans son journal entre autres en 1778 et 1779¹⁰¹. Le portrait de Paccane est décrit par l'historien James H. O'Donnell :

This 1778 sketch of the Miami leader known as Pacane/Pacan/Paccane illustrates the gifts received by a high-status chief. Pacane wears an elaborate trade shirt decorated with cowry shells. Both sleeves are held in place by silver armbands. His hair is twisted around the copper worm screws usually designed for cleaning rifle barrels, and his pierced ears and nose septum carry trade silver decorations. He appears relatively healthy, without the sunken cheeks usually associated with alcoholism and accompanying malnutrition¹⁰².

Paccane était un partisan des Anglais, et il s'est joint à leurs troupes pendant la Révolution américaine et encore, durant la guerre de 1812. En 1778, année où Hamilton réalisa son portrait, le gouverneur lui donna un couteau que « still carried as his most cherished possession¹⁰³ ». Nous n'avons trouvé aucune indication sur la possibilité que les Simcoe aient pu rencontrer Hamilton ni comment Elizabeth Simcoe aurait pu voir le dessin en question, qui se trouve maintenant dans la collection de la bibliothèque de l'université Harvard¹⁰⁴, mais il s'agit bel et bien d'une copie. Dans cette gravure, il est sans équivoque un « Indien » représenté au milieu de nulle part, sans contexte.

¹⁰⁰ Guide de la collection *Henry Hamilton Drawings of North American Scenes and Natives Americans*, Houghton Library, Harvard College Library, Harvard University, Cambridge [en ligne] page consultée de 5 mars 2009, <http://oasis.lib.harvard.edu/oasis/deliver/~hou00125>

¹⁰¹ Indiana Historical Bureau, *Henry Hamilton's Journal*, [en ligne] page consultée le 3 juillet 2009, www.in.gov/history/2812.htm

¹⁰² James H. O'Donnell, *Ohio's First Peoples*. (Athens OH: Ohio University Press, 2004):55.

¹⁰³ James Alexander Thom, *From Sea to Shining Sea*, (Toronto : Random House of Canada, 1986):458.

¹⁰⁴ Henry Hamilton (d. 1796) *Drawings of North American Scenes and Native Americans*. Houghton Library, Harvard University Library, MS Eng509.2

La même chose s'applique dans la deuxième gravure consacrée à *Canise or Great Sail*. S'agit-il d'une seule et même personne, ou de deux individus? À la lecture du journal d'Elizabeth Simcoe, nous sommes portés à pencher sur la deuxième hypothèse. Nous n'avons rien trouvé sur Great Sail, et peu de choses sont connues sur Canise. Les Simcoe l'ont rencontré le 24 août 1793, jour où « Canise took Francis in his Arms & was much pleased to find the Child not afraid but delighted with the sound¹⁰⁵ ». Mais quelques mois plus tard, le 25 octobre, elle écrit que le chef et son fils aîné sont décédés et son jeune fils Canise prit la tête de son peuple¹⁰⁶. Simcoe le respectait et donne son nom à une île sur le Lac Simcoe. Le 2 décembre suivant elle mentionne l'arrivée de Great Sail et de sa famille à York; elle fera son portrait le 6 janvier 1794¹⁰⁷. Donc il est fort possible que sur la gravure, le chef soit Great Sail. Canise ou Great Sail, la gravure présente un chef qui porte un *capot* à capuchon similaire à ceux portés par les Canadiens; mise à part une petite parure à l'oreille, rien n'indique qu'il s'agisse d'un membre des Premières nations.

Lorsque Lady Barnard nous présente des portraits des Sud-Africains, elle veut mettre en évidence leurs différences exotiques tout autant que la supériorité du colonisateur. Certes, les deux gravures d'Elizabeth Simcoe présentent un certain exotisme, surtout celle de Paccane qui témoigne aussi de son rang, mais la gravure de *Canise or Great Sail* se veut plus discrète en ce sens. Une question demeure : pourquoi cinquante copies de chaque gravure? Nous ne croyons pas que Simcoe voulait faire

¹⁰⁵ Entrée du 24 août 1793, Innis : 105.

¹⁰⁶ Entrée du 25 octobre 1793, Innis : 108-109.

¹⁰⁷ Entrée du 2 décembre 1793 et du 6 janvier 1794, Innis : 112-114.

valoir la supériorité des siens, pas dans le climat de l'époque et la menace américaine si proche. Rien n'a été écrit sur le sujet, donc nous ne pouvons que spéculer, mais étant donné que les deux chefs étaient amis des Anglais il se peut que John Graves Simcoe ait voulu faire une promotion auprès des Premières nations pour s'assurer de leur support au cas où un conflit surviendrait avec les États-Unis. Tout comme le couteau que lui donna Hamilton et que Paccane avait toujours avec lui, son portrait témoigne d'une amitié qui était connue à l'époque de plusieurs. En combinant ce portrait avec l'autre, Simcoe voulait peut-être souligner qu'il avait commencé à développer des relations similaires dans les Canadas et cherchait à en favoriser d'autres.

La note affectueuse de son journal sur Canise prenant Francis dans ses bras, que nous venons de citer souligne aussi une ouverture chez Elizabeth Simcoe qui, au gré de ses rencontres avec les autochtones, semble apprendre à les respecter, à les voir hors des cadres des conventions anglaises, qu'elles soient sociales ou esthétiques. Ses observations semblent porter de plus en plus sur des aspects positifs plutôt que sur leurs différences, que ce soit d'attitude ou d'habillement. Par exemple, le 19 février 1796, elle note « A Mohawk Jacob and his wife came here. They are very handsome people & very well dressed. She works any pattern given her in beads remarkably well¹⁰⁸ ». On l'aura noté, en fervente amatrice, Elizabeth Simcoe remarque le travail artistique d'une autre femme. Dans le même ordre d'idée, la veille, elle avait écrit : « Mr. Lawrence brought me two small wooden bowls and spoons, they are made by the Indians from the knots of excrescences growing on Pine or other large Trees, they are stained red by the juice of the

¹⁰⁸ Entrée du 19 février 1796, Innis : 174.

inner bark of the Hemlock Pine of which they make a decoction on purpose¹⁰⁹ ». Encore une fois ici, c'est l'amateure qui s'est informée et qui prend note du procédé de fabrication d'un objet artisanal.

Nous sommes en droit de nous demander, dans ces circonstances, si ce n'est pas cette même amateure passionnée qui a vu à l'érection du monument commémorant son époux dans la cathédrale d'Exeter, monument qui, nous le savons, faisait une place importante à la représentation de l'Indien. Cette même femme avait appris à respecter les autochtones comme des individus à part entière. Ce monument (ill.36), que l'on a évoqué rapidement au premier chapitre, a été réalisé par John Flaxman (1755-1826). Dans une monographie récente titrée *American Indians in British Art, 1700-1840*, l'historienne de l'art Stephanie Pratt, parle de ce monument. L'auteure mentionne qu'il était une commande de la famille. Il ne fait donc aucun doute qu'Elizabeth Simcoe était impliquée dans ce projet¹¹⁰. John Graves Simcoe est mort en 1806, et le monument, pour lequel un dessin de Flaxman daté 1814 existe, est installé dans la cathédrale en 1815¹¹¹. Le monument est de marbre et de pierre. Il s'agit d'une plaque sur lequel un texte commémoratif a d'abord été gravé. Au dessus, en bas-relief dans un médaillon, le portrait de Simcoe flanqué de part et d'autre de deux hommes qui semblent monter la garde, d'un côté, un soldat anglais et de l'autre un Mohawk. Le tout est couronné des armoiries de Simcoe et de draperies. Alors que le soldat anglais porte l'uniforme des

¹⁰⁹ Entrée du 18 février 1796, Innis : 174.

¹¹⁰ Stephanie Pratt, *American Indians in British Art, 1700-1840* (Norman, [Okla.] : University Of Oklahoma Press, 2005): 100.

¹¹¹ Le dessin est reproduit dans la monographie de Pratt, *Ibid.*, 104.

Queen's Rangers alors que le Mohawk est à demi nu et la tête partiellement rasée, ne faisant aucun doute sur son identité culturelle. Quelques lignes au bas soulignent la mort de Francis Simcoe en 1812.

L'argument de Pratt repose sur les détails historiques, entre autres, sur l'appui de Joseph Brant (1742-1807), chef mohawk, qui a combattu au côté des Anglais contre la France, puis contre les États-Unis dans la guerre d'Indépendance. Elizabeth Simcoe a rencontré Brant à quelques reprises de même que sa soeur, Molly Brant. Ses premières impressions sur l'un et sur l'autre passent du négatif au positif, « He has a countenance expressive of art or cunning¹¹² », alors qu'à propos de Molly Brant, Simcoe note « she speaks English well & is civil & very sensible old woman¹¹³ ». Pratt commente la figure de l'autochtone sur le monument de Simcoe comme suit : « He stands alongside the other figure in companionship and mutual respect, just as he had done in life when he fought beside the British¹¹⁴ ». L'autre figure étant de même grandeur, ayant la même importance, et se tenant de l'autre côté du bas relief, représente un Ranger britannique. Deux figures importantes pour John Graves Simcoe, mais aussi pour Elizabeth Simcoe qui a appris à les connaître.

Dans ses écrits, Elizabeth Simcoe compare aussi à l'occasion les autochtones avec les Canadiens, par exemple, elle note « The Mississauga arrived with 270 Indians from St. Regis. They belong to the Tribe called the 7 Nations of Canada. They speak french

¹¹² Entrée du 9 décembre 1792, Innis : 82-83.

¹¹³ Entrée du 13 septembre 1794, Innis : 136.

¹¹⁴ Pratt, *Op. cit.*, 104.

are much civilized & have a good deal of the manners of french men¹¹⁵ ». Elizabeth Simcoe parlait et écrivait très bien en français ce qui fut sans doute un avantage pour elle lorsqu'elle séjourna à Québec.

3.6 L'absence des Canadiens-français

Il est important d'apporter quelques éclaircissements sur la terminologie utilisée par Madame Simcoe. En effet, celle-ci parle souvent des Canadiens. Rappelons qu'à l'époque le terme ne désignait que les Canadiens-français qui l'avaient adopté pour se distinguer des Français. Le Canadien s'était établi ici. L'adjectif français s'y est rajouté avec la venue des Anglais, mais seulement lorsque ceux-ci ont décidé de devenir Canadiens, soit au début du XX^e siècle. Auparavant, la plupart des Anglais avaient préféré garder leur appartenance identitaire avec la mère patrie.

Ici aussi, la première rencontre se fait dans l'idée de la mise en scène du personnage, où les différences sont remarquées et soulignées. Elizabeth Simcoe, fascinée par la mode comme en témoigne certaines lettres qu'elle échange avec Mary Anne Burgess, écrit que les :

Canadians wear scanty thick woollen coats (and sometimes leather ones) with hoods to them, over a Bonnet Rouge & their coats are tied with a coloured worsted sash. They have always a pipe in their mouth. The french women wear long thin linnen Cloaks, sometimes hoods lined with eiderdown but often walk in the street with only a Muslin Cap¹¹⁶.

¹¹⁵ Entrée du 7 juillet 1793, Innis : 98.

¹¹⁶ Entrée du 31 décembre 1791, Innis : 45.

Son opinion des Canadiens et Canadiennes va dans le même sens que celle des personnages de Frances Brooke. Brooke, sous la plume de ces personnages, les présente comme une race différente : « ...the very people seem almost another species, if we compare them with the French from whom they are descended¹¹⁷ ». Toujours dans ce même roman épistolaire, la description devient plus spécifique :

The peasant are ignorant, lazy, dirty, and stupid beyond belief; but hospitable, courteous, civil; and, what is particularly agreeable, they leave their wives and daughters to do the honors of the house [...] All the little knowledge of Canada is confined to the sex; very few, even of the seigneurs, being able to write their own names¹¹⁸.

Elizabeth Simcoe dans le même ordre d'idée, lors d'une visite impromptue chez des Canadiens, à Cap Santé, le 8 juin 1792, écrit pour sa part :

...so we walked towards a Cottage where the habitants¹¹⁹ were going to bed, but with all possible French politesse the Woman removed furniture & Children & presently accommodated us with two empty Rooms with a thousand Compliments & Regrets that « des gens comme nous » should be so ill lodged.¹²⁰

En insistant sur « des gens comme nous, » elle note les différences et souligne du même coup qu'elle est d'un milieu et d'une classe différente tout en reconnaissant la courtoisie mentionnée par Brooke. Le lendemain, Elizabeth Simcoe, faisant écho au roman épistolaire de cette dernière, note à son journal que « the Canadian Women are better educated than the Men, who take care of their Horses & attend little to anything else,

¹¹⁷ Brooke, *Op. cit.* 7.

¹¹⁸ *Ibid.*, 35.

¹¹⁹ Autre nom donné aux Canadiens d'avant la Conquête, le terme habitant (du pays) les distinguait des voyageurs de passage.

¹²⁰ Entrée du 8 juin 1792, Innis : 61.

leaving the management of their Affairs to the women¹²¹ ». Dans une société patriarcale, le rôle de l'homme étant plus important et public que celui de la femme, l'infériorité intellectuelle de l'homme canadien par rapport à sa femme était significative pour les Britanniques, de la supériorité anglaise.

Néanmoins, et malgré ce manque de culture chez les Canadiens, Elizabeth Simcoe n'hésite pas à mentionner dans son journal sa préférence et sa confiance pour eux dans certaines circonstances. Par exemple, en bateau, elle choisit sans hésitation les rameurs canadiens à ces propres compatriotes militaires¹²². Le 22 septembre 1794, alors qu'elle s'arrête à la maison de poste de Trois-Rivières pour y passer la nuit, elle écrit que celle-ci était : « a much better house than the Inn kept by an Englishman where instead of two dollars I might have paid Eight¹²³ ». Elle n'hésite pas à comparer ici l'hospitalité canadienne à celle de ces compatriotes qu'elle trouve trop cupides. D'un autre côté, elle a une formule malheureuse quand elle donne à penser que les Canadiens pourraient être une « possession », « I had added a Horse, a Cow & a Cat & a Canadian driver to my Establishment ». Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître les talents de ce conducteur, en concluant que « Patras drives admirably¹²⁴ ». Il est donc évident que d'un côté elle apprécie les Canadiens, mais seulement pour son confort, soulignant du même coup son statut privilégié. Elizabeth Simcoe n'a représenté les Canadiens dans aucune de ses œuvres que nous avons trouvées et répertoriées. Nous l'avons déjà mentionné, Simcoe

¹²¹ Entrée du 9 juin 1792, Innis : 62.

¹²² Entrée du 19 septembre 1794, Innis : 139.

¹²³ Entrée du 22 septembre 1794, Innis : 139.

¹²⁴ Patras est le nom de l'individu. Entrée du 23 octobre 1794, Innis : 143.

n'excellait pas dans le portrait mais cela ne l'a pourtant pas empêché de faire le portrait de deux chefs dans un but de distribution plus large. L'absence des Canadiens-français prend peut-être ici une dimension politique mais le manque d'évidence ne nous permet pas de tirer une conclusion. Toutes spéculations doit aussi tenir compte qu'elle n'a probablement pas voulu représenter sous un mauvais jour ceux que nous considérons comme étant ses « alliés » naturels, les Loyalistes et les colons anglais.

3.7 Les Anglais comme « Autre »

Comme on vient de le remarquer, Elizabeth Simcoe est critique envers certains de ses compatriotes, incluant Loyalistes et nouveaux colons. Ceux-ci peuvent aussi être perçus comme « Autre » s'ils sont, par exemple, d'une classe sociale inférieure ou ayant des valeurs différentes. Nous avons déjà mentionné le cas de l'abolition de l'esclavage où Simcoe fut confronté à un groupe qui ne partageait pas ses valeurs; mais Elizabeth Simcoe ne mentionne rien sur cet événement auquel elle n'assista pas d'ailleurs. Un peu plus haut, nous mentionnions la réaction de Madame Simcoe dans une auberge, où l'hospitalité canadienne fut plus appréciée et à meilleur prix. En général, Elizabeth Simcoe fréquentait les gens de son milieu et n'écrivit rien sur les relations homme-femme.

Mais on retrouve tout de même quelques commentaires sur ceux qui sont de rangs inférieurs. Par exemple, dans une lettre à Madame Hunt, en date du 13 février 1792, elle écrit « Servants need not have been afraid of coming to this country – they have here immense wages are well treated & work very little ». Nous sommes en droit de nous demander ici ce qu'elle considérait être un immense salaire et peu de travail. Le 11 juin

1792, elle s'en prenait encore une fois à un aubergiste compatriote qui leur chargea trop cher pour un mauvais déjeuner. Mais ces mentions ne sont qu'anecdotiques et ne se situent pas dans une relation de pouvoir entre elle et l'autre. Chose qui ne semble pas être le cas, même avec les serviteurs. L'année suivante, encore dans une lettre à Madame Hunt, elle écrivit « The greatest inconvenience of this country is want of servants, which are not to be got¹²⁵ ». Cependant, cette plainte de Simcoe souligne avec force son rang social et son besoin de maintenir cette hiérarchie.

Les seules représentations de ses compatriotes qu'elle exécuta se résument à de minuscules figures sans visage et reconnaissables aux couleurs de leurs vêtements militaires. Ceux-ci se retrouvent dans des paysages où « 3 figures may represent a hundred¹²⁶ » et accentuent la présence britannique sur le territoire colonial.

Elizabeth Simcoe est certainement de son milieu et de son époque. Elle connaît la place conventionnelle que les femmes occupent dans la société anglaise, loin de la vie publique. Néanmoins, elle démontre une certaine ouverture d'esprit. On l'a vu changer d'opinion lors de son séjour canadien à propos des « Indiens. » C'est grâce à eux, que subtilement, elle s'affirme dans le choix du monument pour son époux, dans la Cathédrale d'Exeter. Le monument rend hommage à Simcoe et souligne son travail colonial dans le Haut-Canada. La présence de l'autochtone comme son égal dans le

¹²⁵ Lettre d'Elizabeth Simcoe à Madame Hunt, datée de février 1793, Archives publiques de l'Ontario, F 47-9-0-1. Microfilm 1811.

¹²⁶ Au dos de *Deschambault, Que., on St. Lawrence river, August 4, 1796*. Tel que cité dans Bruce G. Wilson, *Elizabeth Simcoe (1766-1850)* (Ottawa : Archives nationales du Canada) : 12.

monument est fort significative des relations que John Graves Simcoe entretenait avec eux, et diffère largement des représentations existantes à la même époque. C'est dans cette distinction qu'Elizabeth Simcoe exprime son respect à leur égard. Après tout, John Graves Simcoe avait besoin de leur appui s'il voulait pouvoir assurer la sécurité de la colonie.

Ces relations avec les Autres étaient inévitables dans les Canadas. Que ce soit dans ses activités quotidiennes ou officielles en tant qu'hôtesse pour son mari, Elizabeth Simcoe filtrait leurs différences dans un système de compréhension européen. Il ne fait aucun doute que les relations politiques de son mari avec ces mêmes groupes ont eu une influence sur son regard. C'est aussi un regard différent qu'elle posa sur la topographie des lieux en la transposant dans des cartes géographiques d'une grande utilité.

Chapitre 4

Topographe et cartographe du projet colonial

His aims were clear. Firstly, to make defence measures against the American threat of invasion across Lake Erie and Ontario: then, orderly settlement of immigrants, good administration, a planned road system, good relations with the first nation peoples and prevention of Slavery¹.

En quelques lignes, l'historienne Ann Gwillim Parker résume très bien les buts de John Graves Simcoe lorsqu'il prit le poste de lieutenant-gouverneur du Haut-Canada en 1791. Le poste lui avait été promis en 1790. Lord Dorchester, Guy Carleton, alors en poste au Bas-Canada, devint le gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique à la formation des deux provinces, le Haut et le Bas-Canada avec l'Acte constitutionnel de 1791. Commenant au cours de l'été de 1790, Simcoe passa dix-huit mois à élaborer des plans pour le développement de cette nouvelle province constituée pour répondre aux demandes de 7000 à 9000 Loyalistes² venus dans la province de Québec après la guerre de l'Indépendance américaine de 1776, et désireux de rester fidèles à la couronne britannique. Les plans de Simcoe étaient fort élaborés et coûteux et « ses propos les plus

¹ Ann Gwillim Parker, *The Extraordinary Lives of Elizabeth Posthuma Gwillim & John Graves Simcoe*. (Whitchurch Parochial Church Council, UK, 2004): 19.

² Jacques Lacoursière « Montréal, le Québec et la Révolution française, 1789-1805 » dans *Montréal, le Québec et la Révolution française*. (Ottawa : Archives nationales du Canada, 1989) :19.

célèbres sur son projet de faire du Haut-Canada une réplique de l'Angleterre³ » datent d'avant son arrivée dans la nouvelle province le 24 juin 1792.

Cependant, cette idée de créer une réplique de la mère patrie dans le Haut-Canada ne verra pas le jour sous la gouvernance de Simcoe qui ne reçut pas le support ni financier ni politique de Dorchester et du gouvernement britannique, encore moins des Loyalistes eux-mêmes.

From the beginning, however, it was clear that the colonists' commitment to the mother country and their support for the administration's policies were tempered by the circumstances of their new homes on the northern frontier and by the strong attachment that many of them continued to feel for the land and people of the new republic. The indigenous [sic] leaders of Upper Canada were consciously Anglo-American and their plans for the colony were shaped by their dual heritage. Such sentiments were neither shared nor understood by Lieutenant Governor Simcoe or by immediate successors. The administrators sent from London were of another world⁴.

Le désir d'attachement à la Couronne et à l'Empire britanniques provenait surtout de l'élite sociale.

It was really only the prominent citizens of the three principal towns [Kingston, Niagara et York] who had any real understanding or conscious appreciation of the advantages that membership in the empire conferred on the colony (as well as on their own personal situation)⁵.

Cette élite « believed that all civilized societies were founded on a social and religious compact. The true happiness of man was ultimately attained by the individual's deference

³ Stanley R. Mealing, « John Graves Simcoe. » dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, page consultée le 21 avril 2008, <http://www.biographi.ca/>

⁴ E.J. Errington, *The Lion, the Eagle, and Upper Canada : a Developing Colonial Ideology* (Kingston : McGill-Queen's University Press, 1987) : 21.

⁵ *Ibid.*, 23.

to authority – both God’s and man’s⁶ ». Cependant, l’historienne Elizabeth Jane Errington que nous citons ici concluait que pour cette même élite, les gains matériels étaient secondaires aux avantages politiques. Le roi représentait l’essence même des valeurs pour lesquelles ils s’étaient battus durant la révolution américaine⁷. Comme nous le savons, Simcoe avait d’ailleurs participé à cette guerre. Il en fait d’ailleurs le récit dans son *Journal of the Operations of the Queen’s Rangers, from the end of the Year 1777 to the Conclusion of the Late American War*⁸.

Donc, malgré le manque de support de la population trop préoccupée à défricher et à se nourrir, Simcoe fera l’inventaire géographique des lieux parcourant la nouvelle province d’est en ouest et du sud au nord. Il y établira de nouveaux villages ou en prévoira d’autres, ouvrant des chemins pour les relier et baptisant en cours de route lacs et rivières de noms anglais, ignorant du même coup, ceux déjà existants. Ainsi, Niagara devint Newark⁹, et Toronto, York.

Dans le présent chapitre, nous retracerons dans ses grandes lignes le projet colonial de John Graves Simcoe. Plusieurs livres et essais ont été écrits sur le sujet et sur les problèmes soulevés par son projet. Nous ne présenterons ici qu’un bref sommaire et nous mettrons l’accent sur les valeurs sociales, politiques et religieuses, car elles

⁶ *Ibid.*, 28.

⁷ *Ibid.*, 23 et 24.

⁸ John Graves Simcoe, *A Journal of the Operations of the Queen’s Rangers, from the end of the Year 1777 to the Conclusion of the Late American War. I* (Exeter: Printed for the Author, 1787).

⁹ Redevint Niagara en 1798, maintenant Niagara-on-the-Lake. Newark est aussi une ville d’Angleterre dont l’histoire remonte aux Romains, et qui se développa après la Conquête normande. C’était aussi une des villes qui soutenaient fermement Charles I pendant la guerre civile.

supportent notre étude des cartes géographiques d'Elizabeth Simcoe, présentées dans ce chapitre. Créées à la demande de son époux, ces cartes démontrent par leur complexité que leur créatrice était parfaitement au courant du projet colonial de son mari. Les cartes dessinées par Elizabeth témoignent en effet autant des activités du Lieutenant-gouverneur pendant son séjour officiel que de ses projets et ambitions futurs pour la colonie.

4.1 Une nouvelle province à l'image de la mère patrie

Bien que limité dans ses ardeurs, faute d'appui, quand il voulut mettre en œuvre le projet sur lequel il avait mûrement réfléchi pendant plus d'un an et demi, le projet colonial de Simcoe reflétait des valeurs politiques, sociales et religieuses, valeurs qui étaient sûrement partagées par sa femme Elizabeth. John Graves Simcoe fait état de ses intentions surtout dans sa correspondance¹⁰ avec quelques amis, dont le politicien écossais et secrétaire d'État (1791) puis à la guerre et aux colonies (1794) Henry Dundas (1742-1811). Il en écrit aussi le 8 janvier 1791, à Joseph Banks, botaniste qui a voyagé avec James Cook et sur le *Pembroke*, dont le capitaine était le père de Simcoe¹¹. Simcoe écrit explicitement qu'il veut établir « a free, honourable British Government, and a pure Administration of its Laws which shall hold out to the solitary Emigrant, and to several

¹⁰ La correspondance de Simcoe a été publiée dans E. A. Cruikshank, dir. *The Correspondence of Lieut. Governor John Graves Simcoe, with Allied Documents relating to His Administration of the Government of Upper Canada*. 5 volumes. (Toronto : Published by The [Ontario Historical] Society, 1923-1931).

¹¹ La lettre complète est reproduite dans E. A. Cruikshank, *Ibid.*, vol. 1, 17-19. Cette citation a été reprise dans Mary Beacock Fryer et Christopher Dracott, *John Graves Simcoe, 1752-1806 : a Biography* (Toronto : Dundurn Press, 1998) : 120. Elle avait été publiée auparavant par Henry Scadding en 1890, *Letter to Sir Joseph Banks, (President of the Royal Society of Great Britain) Written by Lieut-Governor Simcoe, 1791, prior to his Departure from England for the Purpose of Organizing the new Province of Upper Canada, to which is added Five Official Speeches delivered by him at the Opening or Closing of Parliament in the same Province, with a Prefatory Notice by the Rev. Dr. Scadding. For Private Circulation*. (Toronto : The Copp, Clark Company, Limited : 1890).

States, advantages that the present form of Government doth not, and cannot permit them to enjoy¹² ». Mais, tout comme pour l'esclavage, Simcoe dut montrer un peu de flexibilité dans l'application des lois anglaises. Plusieurs Loyalistes étaient déjà en Amérique depuis des dizaines d'années et avaient vécu avec un système quelque peu différent et américanisé¹³.

En fait, les intentions de Simcoe tournaient autour de quatre préoccupations principales : la sécurité des frontières avec les États-Unis pour prévenir son expansion vers le nord en sol canadien, la mise en place d'un système légal britannique, le développement de l'éducation universitaire et l'hégémonie de l'Église anglicane. Monarchiste, Simcoe eut en rabattre à cause des « social conditions of a frontier and by the democratic instincts of the majority of its population¹⁴ ». Cette dernière était aussi « too busy clearing the land and establishing farms to think much about the differences between a monarchical and republican order¹⁵ ». Faisant partie des gens qui occupaient les échelons supérieurs de la hiérarchie sociale, Simcoe supportait la monarchie. Les historiens s'accordent à dire que le « Colonial government, in short, would be assimilated to that of England, buttressed with a social system based upon a landed aristocracy¹⁶ »,

¹² *Ibidem.*

¹³ Voir David Murray, *Colonial Justice. Justice, Morality, and Crime in the Niagara District, 1791-1849*. (Toronto : Osgoode Society for Canadian Legal History, 2002).

¹⁴ Christopher Adamson, « God's Continent Divided : Politics and Religion in Upper Canada and the Northern and Western United States, 1775 to 1841 », dans *Comparative Studies in Society and History* 36 :3 (Jul.1994) : 432.

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ Fred D. Schneider, « The Habit of Deference: The Imperial Factor and the "University Question" in Upper Canada » dans *The Journal of British Studies*, Vol. 17, No. 1, (Autumn, 1977) : 90.

celle-là même dont il faisait partie en Angleterre et dont il favorisait l'expansion au Haut-Canada. L'expansion d'une aristocratie terrienne a été plutôt restreinte pendant le mandat de Simcoe, l'éducation et la descendance familiale demeurant les facteurs déterminants pour en faire partie¹⁷.

Pour le Lieutenant-gouverneur, la protection du Haut-Canada contre toute invasion américaine possible était prioritaire. De plus, il entrevoyait même la possibilité de reconquérir une partie du territoire américain, comme en fait foi la lettre qu'il envoya à James Bland Burges, qui était depuis 1789 sous-ministre des affaires étrangères. « This country [Canada] *must* be a great one, and some time or other, from its position, govern internal America. It wants the fostering protection of Great Britain to be vigorously applied to its outset¹⁸ ». Dans un mémorandum à Henry Dundas, Simcoe écrit « It will therefore be absolutely necessary to establish the frontier Government between the Lakes Ontario, Erie & Huron on the most solid and unassailable basis¹⁹ ». Il était conscient du rôle que pourraient jouer les Premières nations dans la sécurité du Haut-Canada, mais croyait aussi que leur coopération pouvait être assurée seulement par la démonstration de force. Simcoe était plutôt ambivalent par rapport aux Premières nations. Sur le sujet, il écrit dans un document titré *Observations on the Posts on the Lakes* et envoyé à Henry Dundas le 26 août 1791 :

¹⁷ Michael S. Cross, « The Age of Gentility : the Formation of an Aristocracy in the Ottawa Valley » dans *Historical Essays on Upper Canada*, J.K. Johnson, dir. (Toronto, McClelland and Stewart : 1875) : 231.

¹⁸ Lettre de John Graves Simcoe à James Bland Burges, datée du 21 août 1792. Cruikshank, *Op. cit.*, vol. 1, 205.

¹⁹ Mémorandum de John Graves Simcoe à Henry Dundas, datée du 30 juin 1791, Cruikshank, *Op. cit.*, vol. 1, 23.

In regard to their Military utility, they are considered relatively to the Indians & the Americans. The Indian is the formidable Enemy in our present Juncture of Affairs – because He has nothing to lose & is full of Martial Science & Spirit adapted to the nature of the Country – & because from being as he is at present our Friend, his Enmity would proportionately be lasting as it must arise from his absolute belief of our Weakness²⁰.

En ce sens, il devait choisir un endroit stratégique pour la capitale. Niagara et Kingston lui paraissaient trop fragiles pour devenir la capitale. Son premier choix était le site de New London, mais Dorchester fit changer ses plans comme nous le mentionnions en introduction. Simcoe décida donc de faire de Toronto la capitale et la renomma York. Cependant, la décision n'était pas que militaire. Il importait de séparer la capitale et l'administration coloniale des influences de l'oligarchie marchande qui s'était déjà établie dans ces deux villes, tant à Niagara qu'à Kingston, alors en plein essor²¹. En ce sens, Simcoe écrit à Dundas :

It is *indispensably necessary* that a *Capital* should be established in some central situation and that as soon as possible, almost instantaneously, a great Body of Emigrant should be collected in its Vicinity so as to become the very transcript & Image of the British People & to transfuse their manners, principles, & attachments thro' the whole Colony²².

Toronto ne fut pas le premier lieu dont il changea le nom pour un autre à consonance clairement anglaise. L'intention ici était claire : malgré le fait que la sécurité militaire du Haut-Canada reposait en partie sur le soutien des Premières nations, Simcoe effaçait les traces des autres peuples pour prendre possession exclusive du territoire.

²⁰ Lettre de John Graves Simcoe envoyé à Henry Dundas, 26 août 1791, *Observations on the Posts on the Lake*. Cruikshank, *Ibid.* : vol 1, 52.

²¹ Errington, *Op. cit.*, 31.

²² Mémoire, *Op. cit.*

Toronto « is derived from Mohawk description of the fish weirs 125 km from the city » et signifiait « where there are tress that stand in the water which figuratively described the stakes that formed the wears in the Narrows²³ ». Un autre exemple est le Lac Simcoe, dont le nom huron était Lac Ouentara, et que les Français avaient baptisé le Lac aux Claies pour le nom huron de « fish weir lake²⁴ ». Il fut changé par le Lieutenant-gouverneur pour honorer son père, mais du même coup, il rayait du paysage les Premières nations et les Canadiens, un autre groupe qui a joué un rôle important dans la sécurisation du Haut-Canada.

Pour Simcoe, l'idéologie britannique s'exprimait à travers ses propres institutions, qu'il importait de soutenir et préserver. Tel qu'un historien le présente,

There can be no institution without an ideology, and an ideology unsupported by an institution is a generalized expression of a desire to act by an inchoate collection of individuals unable to devise satisfactory institutional mechanisms to translate intentions into positive deeds²⁵.

Comme nous l'avons vu au chapitre premier, Simcoe et son épouse étaient des intellectuels qui fréquentaient, entre autres, les cercles artistiques et littéraires d'Exeter. Il n'est donc pas surprenant que Simcoe, qui a étudié au College Eton et à Oxford, voulût assurer l'éducation des mieux nantis du pays « in the absence of which the 'Gentlemen of Upper Canada' would send their sons to the United States where their British principles

²³ Alan Rayburn, *Naming Canada: Stories about Place Names from Canadian Geographic* (Toronto : University of Toronto Press, 2001) : 233-238.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Schneider, *Op. cit*: 87.

would be 'totally undermined and subverted'²⁶ ». On le voit, Simcoe n'avait pas en très grande estime le système de l'éducation aux États-Unis; il les voyait comme des ennemis, conforme à sa perception générale de la nouvelle république.

En Angleterre, le système universitaire était étroitement lié à l'Église anglicane et « the factors of successful domination which pertained to the latter pertained also to the former²⁷ ». Le monopole anglican sur l'éducation universitaire était supporté par la Cour royale. Il allait de soi que Simcoe planifiait aussi l'instauration de l'Église anglicane du Haut-Canada. Les Loyalistes, qui venaient des états de New York et de la Pennsylvanie et dont la majeure partie était fermiers²⁸, en avaient déjà fait la demande à Lord Dorchester, et ce, dès 1787²⁹. La demande de Simcoe à Dundas sur ce point était assez ferme : « I hold it indispensably necessary that a Bishop should be immediately established in Upper Canada³⁰ ». L'Église faisait partie d'un tout³¹.

²⁶ *Ibid.*, 98. Schneider cite ici Simcoe à Dundas, le 12 août 1792, dans E.A. Cruikshank, *The Correspondance of Lieut. Governor John Graves Simcoe. With allied documents relating to his administration of the government of Upper Canada* (Toronto, Ontario Historical Society : 1923-1926) Volume 1 : 50.

²⁷ *Ibid.*, 88.

²⁸ Adamson, *Op. cit.*, 432.

²⁹ J.J. Talman, « The Position of the Church of England in Upper Canada, 1791-1840 » dans *Historical Essays on Upper Canada*, *Op. cit.*, 61.

³⁰ *Mémorandum*, *Op. cit.*

³¹ Mentionnons ici que l'Église catholique était aussi impliquée dans la politique et l'éducation des colonies où elle avait l'hégémonie. Rappelons que ce sont les représentants de l'Église qui négocierons, au nom des Canadiens, avec les Anglais l'Acte de Québec.

Dans une lettre envoyée à Phineas Bond (1749-1815), consul britannique à Philadelphie, le 7 mai 1792, Simcoe explique la formation du Haut-Canada et son désir le plus profond :

I take the opportunity of transmitting the late Act of parliament, by which Upper Canada has been severed from the Lower province, and which may be considered the Magna Charta, under which that Colony will immediately be admitted to all the privileges that Englishmen enjoy, and be confederated and united, I earnestly pray and believe, forever with Great Britain³².

La lettre visait aussi à informer le consul du processus d'octroi des terres aux émigrants « from the Provinces, lately belonging to Great Britain, who were averse to the disunion of the Empire and the dethronement of the revered family of Brunswick³³ ». Les Loyalistes continuent donc d'arriver. Elizabeth Simcoe en fait mention dans son journal. Le 4 novembre 1792 elle écrit : « As great many settlers come daily from the United States some even from Carolina 2000 miles. 5 or 6 hundred miles is no more considered by an American than moving to the next Parish is by an Englishman³⁴ ». Il est intéressant de noter que Simcoe souligne une différence entre les Américains qui arrivaient, quelle que soit leur origine, et les Anglais. Comme si les premiers même s'ils étaient Anglais d'origine avaient déjà adopté une nouvelle identité américaine. Notons que les Anglais du Canada attendront pratiquement un siècle avant d'adopter une identité canadienne et de se détacher de leur origine. Pourtant, ils sont plusieurs à envahir le territoire et à vouloir s'y établir de façon permanente, changeant du même coup la topographie des lieux.

³² Cruikshank, *Op. cit.*, vol. 1, 152.

³³ *Ibidem*.

³⁴ Entrée du 4 novembre 1792, Innis : 81.

4.2 Elizabeth Simcoe et la topographie

Les paysages topographiques sont ceux qui présentent « more or less accurate, exactly depicted, pictorial representations of a given landscape³⁵ ». Le dessin topographique était enseigné dans les académies militaires; Paul Sandby (1731-1809)³⁶ fut le maître dessinateur de la Royal Military Academy de Woolwich de 1768 à 1799. L'objectif du dessin topographique était de faciliter l'organisation des conquêtes et d'autres travaux militaires en indiquant clairement les passages possibles, les obstacles naturels ou non, les rivières, les vallées, etc.; indications qui ne se retrouvaient pas toujours sur une carte géographique³⁷. Le dessin topographique était souvent exécuté à l'aide d'outils qui permettaient un résultat plus précis. La caméra obscura et le cadre à grille sont deux instruments employés par les artistes pour transposer l'apparence réelle du paysage sur papier.

Le cadre à grille était souvent utilisé pour diviser le paysage en multiples carrés l'artiste dessinant alors le contenu de chaque carré sur sa feuille de papier. Afin de toujours conserver le même point de vue, l'artiste appuyait son menton sur un support prévu à cet effet qui lui permettait de voir le paysage à travers le cadre grillagé. La caméra obscura était plus complexe, mais plus facile à transporter. Le dispositif optique fonctionnait sur le principe de la lumière réfléchiée sur un objet qui entrait dans la boîte et

³⁵ Edward S. Casey, *Representing Place : Landscape Painting & Maps* (Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 2002) : 9.

³⁶ Sandby qui est reconnu comme peintre aquarelliste avait amorcé sa carrière professionnelle comme cartographe.

³⁷ Ann Bermingham, *Learning to Draw : Studies in the Cultural History of a Polite and Useful Art*. (New Haven and London : Paul Mellon Centre for Studies in British Art – Yale University Press) : 82.

reproduisait cet objet sur une feuille de papier où l'on avait plus qu'à le tracer.

L'acquisition d'une caméra obscura témoignait du désir d'exactitude de son acquéreur³⁸ puisque l'image réfléchie était en tout point une reproduction exacte de l'objet³⁹ que l'artiste amateur n'avait qu'à tracer.

On sait qu'Elizabeth Simcoe avait apprécié une caméra obscura et fait l'acquisition d'un pantographe. Elle écrit dans son journal le vendredi 23 septembre 1791, alors qu'elle séjourne à Weymouth avec son époux, en attendant le départ du bateau, « I was pleased with a Camera Obscura I saw fixed in the top of a Room. I bought a wooden Pentograph⁴⁰ ». Ce dernier outil était similaire à une règle à bras multiples articulés qui permettait la copie, la réduction ou l'agrandissement d'un dessin. Elizabeth a souvent dessiné avec John Graves Simcoe lors de leurs fréquentations⁴¹ et il est fort possible que celui-ci lui ait expliqué les rudiments du dessin topographique qu'il avait appris lors de son éducation militaire.

Les carnets d'Elizabeth Simcoe contiennent plusieurs paysages topographiques qui sont identifiables par l'inclusion du nom des endroits qu'elle ne manque pas d'indiquer. Le nom des lieux est écrit sur le dessin même (et non au verso) et parfois plusieurs villages sont ainsi identifiés sur une même esquisse. Deux de ces carnets de

³⁸ Barbara Maria Stafford, *Voyage into Substance. Art, Science, Nature, and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*. (Cambridge, Massachusetts and London, England : MIT Press, 1984) : 427.

³⁹ Bermingham, *Op. cit.*, 81.

⁴⁰ Entrée du 23 septembre 1791, Innis : 27.

⁴¹ Fryer (1989) *Op. cit.*, 23.

dessins, intitulés *St. Lawrence*⁴² et *Niagara* se trouvent maintenant dans la collection du Musée Stewart. Ils sont remplis d'esquisses plus ou moins terminées et exécutées lors du voyage en bateau sur le fleuve Saint-Laurent et le Lac Ontario, de Québec à Niagara, comme l'indique leur titre respectif.

Certains dessins des deux carnets ont probablement été copiés pour illustrer les sections du journal qu'elle envoyait en Angleterre. Les deux carnets sont particulièrement révélateurs lorsqu'examinés ensemble puisqu'ils illustrent la route maritime parcourue dans les Canadas par les Simcoe. Plusieurs illustrations du premier carnet sont inspirées directement des rives du fleuve Saint-Laurent vues d'un bateau. Par exemple, un dessin annoté *3 Rivers* et un autre intitulé *Cap Santé et Cap Platon* se font face comme si le fleuve traversait le cahier en plein centre de la reliure. L'ensemble des deux carnets pourrait très bien s'accompagner de la carte retrouvée dans un journal d'Elizabeth Simcoe conservé aux Archives publiques de l'Ontario. Ce journal inclut en

⁴² Le carnet a été titré *Panorama*, mais nous croyons que c'est une erreur. Le titre est écrit à la main et en comparant visuellement le graphisme avec celui du journal d'Elizabeth Simcoe, on peut facilement l'attribuer à la main de Simcoe. Cependant, j'oserais avancer que le titre devrait plutôt se lire : *St. Lawrence*—un titre qui me semble beaucoup plus pertinent que *Panorama* et plus près des thèmes topographiques et cartographiques qui préoccupent Elizabeth Simcoe dans cette œuvre. Dans plusieurs lettres et sur plusieurs esquisses, elle mentionne nombre de villes et villages qui ponctuent les rives du fleuve Saint-Laurent. Une proportion importante des toponymes québécois étant dédiée à des figures aux saints et aux saintes, Madame Simcoe écrit à plusieurs reprises l'abréviation du mot « Saint » pour laquelle elle mettait toujours le « t » en exposant (S^t). Lorsqu'on examine le titre partiellement effacé du premier cahier, la deuxième lettre apparaît bien être un « t » en exposant. Autre argument contre le terme « panorama », il n'est utilisé pour la première fois qu'en 1791 par Robert Parker pour nommer une invention qu'il fait breveter—un appareil circulaire offrant une vue de 360°. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il l'expose au grand public à l'ouverture du *Panorama – Leicester Square* à Londres. Elizabeth Simcoe était déjà au Canada à ce moment-là et on ne trouve aucune mention dans sa correspondance où on lui aurait fait part de cette nouveauté londonienne, ni aurait exprimé le moindre enthousiasme pour la chose. De plus, la période de grande popularité des panoramas se situe entre 1800 et 1830. Pour cette raison, et celles mentionnées plus haut, les carnets devraient être titrés *St. Lawrence* et *Niagara*. Sur l'histoire des panoramas, voir Ralph Hyde, *Panoramania : the Art and Entertainment of the 'All Embracing' View* (London : Theofil Publications in Association with Barbican Art Gallery, 1988).

effet quelques cartes géographiques dont une représente le fleuve Saint-Laurent avec villes et villages clairement indiqués de chaque côté. Dans ce même journal se trouve le croquis d'une église dépeint aussi dans le carnet *St. Lawrence*.

Nous avons retrouvé encore d'autres dessins et aquarelles à sujet topographique et cartographique aux Archives publiques de l'Ontario, qui possèdent la plus grande collection d'œuvres d'Elizabeth Simcoe. Un bon nombre des esquisses sont titrées et identifient les lieux par exemple, *Montreal from the West*⁴³ ou encore *River Batiscan and St. Ann seen from St. Pierre de Bequet* (1796) (ill.37). Ici, en plus du nom des lieux, nous avons des précisions quant à la position de l'artiste par rapport à la vue proposée. Ces détails renforcent le caractère informatif des œuvres : « the topographic instructs us as to cartographic facts; it tells us *just where*, at what precise point, something is located in the space of nature⁴⁴ ». En les examinant de plus près, nous pouvons même, par exemple, déterminer si l'artiste était sur un bateau ou sur l'autre rive.

L'association des paysages topographiques et de cartes géographiques nous offre donc une histoire linéaire où « la carte géographique [...] tout en étant statique, présuppose une idée de narration⁴⁵ », une narration illustrée par les aquarelles et les esquisses, et décrite par épisodes dans le journal. Ainsi, les œuvres topographiques mises dans l'ordre dicté par la carte nous permettent de retracer tout le voyage des Simcoe en nous montrant les paysages visités, vus de près ou de loin.

⁴³ Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-265

⁴⁴ Casey, *Op. cit.*, 14.

⁴⁵ Italo Calvino, « Le voyageur dans la carte » dans *Collection de sable* (Paris : Seuil, 1986) : 33.

En une occasion, Elizabeth Simcoe a réuni les deux approches, topographique et cartographique, sur une même page. En effet, sur *Landscape, Newfoundland* (ill.38) la représentation topographique de la côte terre-neuvienne du Labrador est jumelée à une illustration cartographique de la même côte. Ici, les noms des lieux sont indiqués sur la carte : *Anse au Diable*, *Anse au Loup* et *I. au Bois*, etc. Le paysage représenté semble correspondre aux lignes de la carte, l'un complétant l'autre.

Une entrée retient particulièrement l'attention. Le dimanche 10 juin 1792, Elizabeth Simcoe écrit: « We disembarked this Evening at Cap Madelaine the most dirty, disagreeable receptacle for Musquitoes I ever saw, the inhabitants even catching wood pigeons in a most disagreeable manner. I took no sketch of a place I never wish to recollect⁴⁶ ». Les dessins seraient donc consacrés aux souvenirs des lieux qu'elle désire se remémorer. On peut certainement associer la pratique du dessin topographique au désir de créer un « memento de la succession des étapes, le tracé d'un parcours⁴⁷ », pour la famille et les amis des Simcoe en Angleterre. En ce sens, les représentations topographiques se veulent des « genuine *presentations* » qui cherchent beaucoup plus à présenter un lieu qu'à le représenter : « they strive to show, not to replicate⁴⁸ ». Les œuvres prennent une nouvelle dimension, celle du souvenir de voyage.

Le tourisme et la collecte d'images comme souvenirs participent à ce qu'on appelle de l'impérialisme visuel qui se définit comme « the colonisation of the world

⁴⁶ Entrée du 10 juin 1792, Innis : 62.

⁴⁷ Calvino, *Op. cit.*, 31.

⁴⁸ Casey, *Op. cit.*, 18.

mind through the use of selective imagery that acts as representation of the dominant ideology or, as in many instances a representation of the truth⁴⁹ ». Les dessins topographiques jouaient un rôle équivalent à celui des cartes postales et des photographies de voyage d'aujourd'hui. L'un comme les autres ne serait que la représentation d'un lieu pittoresque, historique, voire même célèbre, si ce n'était du discours, plus ou moins bref, qui l'accompagne et qui l'anime en lui donnant une dimension personnelle, vécue, et plus intime. « Within the operation of the souvenir, the sign functions not so much as object to object, but beyond this relation, metonymically, as object to event/experience⁵⁰ ».

Ainsi, en tant que souvenir, les représentations topographiques sont des miniatures de la réalité figée dans le temps. De plus, ces formes narratives, comme le journal et la lettre, tirent toute leur importance de ce que le texte vient légitimer, personnaliser et justifier l'image⁵¹. Conséquemment, le paysage représenté prend toute sa signification grâce à la légende inscrite à même l'image et grâce à la narration qui l'accompagne. Sans ces informations, le paysage ne serait qu'un paysage, c'est à dire, une construction, réelle ou imaginée, combinant eau, terre et ciel, et non le témoin d'une expérience vécue; de la topographie réelle d'un endroit spécifique où l'auteur affirme en même temps sa présence.

⁴⁹ Peter Ian Crawford, David Turton, *Film as Ethnography* (Manchester : Manchester University Press, 1992) : 184.

⁵⁰ Susan Stewart, *On Longing : Narratives of the Miniature, the Gigantic, the Souvenir, the Collection*. (Durham and London : Duke University Press, 1993) : 136.

⁵¹ *Ibid.*, 138.

4.3 Et la cartographie

Nous avons déjà mentionné l'intérêt du père de John Graves Simcoe pour les cartes et son rôle de mentor auprès de James Cook, aidé de son ami Samuel Holland. Ce dernier est toujours dans les Canadas à titre d'arpenteur-chef, lorsque John Graves Simcoe prend son poste de lieutenant-gouverneur. Cependant, sa santé est en déclin, et il éprouve des difficultés à remplir ses tâches⁵². Pour sa part, John Graves Simcoe faisait des croquis pendant ses expéditions, de même que Pilkington qui l'accompagnait. Elizabeth Simcoe dessinait les cartes à partir de ces croquis. Elizabeth Simcoe a aussi démontré un intérêt prononcé pour les cartes géographiques dans leur dimension plus scientifique, situant à l'échelle les endroits existants, visités, planifiés ou à tout le moins connus. Certaines de ces cartes ont pris un caractère officiel, car elles ont été utilisées par le Lieutenant-gouverneur.

La cartographie a longtemps été considérée comme une science exacte.

[Elle] postule que les objets du monde à représenter sur la carte sont réels et objectifs et qu'ils ont une existence indépendante de celle du cartographe; que leur réalité peut être exprimée en termes mathématiques, que l'observation et la mesure systématique sont les seuls moyens de parvenir à la vérité cartographique; et que cette vérité peut être vérifiée de façon indépendante du sujet qui cartographie⁵³.

Cette vérité cartographique confère aux cartes un énorme pouvoir puisque les cartes sont des « représentations de la géographie sociale [qui] opèrent derrière le masque d'une science apparemment neutre, qui cadre et refuse sa dimension sociale en même temps

⁵² F. J. Thorpe, « Holland, Samuel Johannes » dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne], page consultée le 21 juin 2009, www.biographi.ca.

⁵³ Brian Harley, « Déconstruire la carte » dans Peter Gould et Antoine Bailly, dir. *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie* » (Paris : Anthropos, 1995) : 66

qu'elle la légitime⁵⁴ ». Tout comme les historiens de l'art se sont mis à examiner de plus près le contenu des œuvres pour mieux les comprendre dans leur contexte d'origine, les historiens de la cartographie en ont fait de même reconnaissant que les cartes géographiques sont aussi des constructions visuelles. En tant que telles, les cartes sont dessinées dans des circonstances particulières, utilisant des codes et des signes qui commandent l'attention.

La cartographie « was primarily a form of political discourse concerned with the acquisition and maintenance of power⁵⁵ ». Certes, la carte est « *true to its landscape of origin—its 'contemporary' world—without necessarily being true about that primal scene*⁵⁶ », le moment où le colonisateur arrive. Conséquemment, une carte devient un témoin de la culture visuelle de son temps⁵⁷. Son analyse peut s'appuyer sur les théories coloniales, postcoloniales, féministes, ou de tout autres domaines jugés à propos. Casey situe les représentations topographiques, parfois fausses mais pas forcément, dans la structure politique complexe du pouvoir où les silences et les oublis sont tout aussi importants que ce qui est représenté—car ces absences, intentionnelles ou non, ont contribué au maintien du *status quo* colonial⁵⁸.

⁵⁴ *Ibid.*, 72. Voir aussi Matthew H. Edney, « Theory and the History of Cartography » dans *Imago Mundi* 48 (1996) .

⁵⁵ Brian Harley, « Silences and Secrecy :The Hidden Agenda of Cartography in Early Modern Europe. » dans *Imago Mundi* 40 (1988) : 57.

⁵⁶ Edward S. Casey, *Representing Places. Landscape Painting and Maps.* (Minneapolis/London : University of Minnesota Press, 2002) : 137.

⁵⁷ Christian Jacob, « Toward a Cultural History of Cartography » dans *Imago Mundi* 48 (1996) : 192.

⁵⁸ Harley, 1988, *Op. cit.*, 58.

Le travail cartographique d'Elizabeth Simcoe reçut dès le début la reconnaissance de certaines relations de son mari. Ce dernier n'hésitait d'ailleurs pas à inclure une esquisse ou une carte géographique réalisée par son épouse dans les missives officielles à ses collègues. Parmi les visiteurs qui font mention du talent d'Elizabeth Simcoe, le Duc de la Rochefoucauld-Liancourt écrit suite à sa visite chez les Simcoe à Niagara en juin 1795 que :

Mrs. Simcoe is a lady of thirty-six years of age [elle aura 33 ans en septembre]. She is timid and speaks little, but is a woman of sense, handsome and amiable, and fulfills all the duties of a mother and wife with the most scrupulous exactness. The performance of the latter she carries as far as to be of great assistance to her husband, her talents for drawing the practice of which to make maps and plans enables her to be extremely useful to the Governor⁵⁹.

Même de nos jours, son travail est reconnu. Mary McMichael Ritzlin dépeint Elizabeth Simcoe comme cartographe dans un essai publié en 1989⁶⁰. En 2000, avec Alice Hudson, elle présente une liste de près de 300 femmes qui furent impliquées dans la cartographie avant le XX^e siècle⁶¹. À première vue, on a l'impression que Simcoe n'était pas la seule à s'intéresser à la cartographie mais on réalise rapidement que ce groupe de femmes inclut des coloristes, des vendeuses, des graveurs, des mécènes et ainsi de suite. En fait, que trois d'entre elles sont nommées comme cartographe au XVIII^e siècle, et seule Simcoe l'a fait dans un contexte canadien.

⁵⁹ La Rochefoucauld-Liancourt, vol. I, 241-2; tel que cité dans Mary Quayle Innis, dir. *Mrs. Simcoe's Diary* (Toronto : MacMillan of Canada; New York; St-Martin's Press, 1965) : 19.

⁶⁰ Voir par exemple Mary McMichael Ritzlin, « Women's Contributions to North American Cartography : Four Profiles » dans *Meridian* 2 (1989) : 5-16.

⁶¹ Alice Hudson et Mary McMichael Ritzlin, « Preliminary Checklist of Pre-Twentieth-Century Women in Cartography » dans *Cartographica* 37 :3 (Fall 2000) : 3-8; et « Checklist of Pre-Twentieth-Century Women in Cartography » dans *Cartographica* 37 :3 (Fall 2000) : 9-24.

Elizabeth Simcoe avoue à plusieurs occasions copier des cartes existantes, dont les cartes maritimes de Joseph F. W. Des Barres (1722-1824)⁶². Dans son journal, en plus des cartes et des croquis, de ses pensées et de ses activités, elle prend aussi des notes sur divers lieux. Son amie Mary Anne Burges lui écrit en mars 1792 : « I cannot find half the Islands you described, which dissatisfied me greatly. » Elle poursuit « I have never hitherto been so attentive to geography as I think I ought to be⁶³ ». On retient ici du premier commentaire qu'il s'agit peut-être d'un encouragement pour Simcoe à inclure des cartes dans ses envois.

Les esquisses de cartes qui ornent les carnets de Simcoe suggèrent qu'elle s'adonnait sérieusement à la cartographie en créant ses propres cartes, cueillant les données *in situ* tout au long de ses expéditions ou utilisant les esquisses faites par John Graves Simcoe lors de ses voyages⁶⁴. Elle écrit le 15 mars 1792 des cartes que le couple Simcoe a en sa possession pour le voyage :

I find our Maps to be little better than Sketches, little of the country being surveyed. The Surveyors draw slowly & I am told when they want to suit their map to the Paper do not scruple cutting off a few miles of a River or adding to it⁶⁵.

Il est donc fort probable qu'elle copie des cartes existantes en utilisant son pantographe et qu'elle y apporte des corrections se basant sur ses propres observations.

⁶² Entrée du 9 novembre 1791, Innis : 37. Joseph Frederick Wallet Des Barres, *Atlantic Neptune Charts*, un atlas en 4 volumes publiés entre 1777 et 1781; certaines cartes ont été publiées en feuilles individuelles à partir de 1774.

⁶³ Correspondance entre Mary Ann Burgess et Elizabeth Posthuma Simcoe, datée du 3 mars [1792]. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 29/2, microfilm rouleau A 606.

⁶⁴ Fryer (1989) *Op. cit.*, 69.

⁶⁵ Entrée du 15 mars 1792, Innis : 54.

De toute évidence, la cartographie est une activité à laquelle elle consacre beaucoup de temps puisqu'elle mentionne le dimanche 23 décembre 1792 que son chien : « Trojan [...] tore to pieces my best Map of Canada & the United States which I had taken great pains to draw. I must paste it together again but its appearance is spoiled⁶⁶ ». Pourrait-il s'agir de la carte (ill.39) qui se trouve maintenant dans la collection des Archives publiques de l'Ontario? Nous ne pourrions l'affirmer avec certitude bien que celle-ci présente des réparations apparentes, mais est loin de ce que nous considérerions « tore to pieces ». Néanmoins, cette carte est très élaborée, en couleurs, à une échelle de vingt milles au pouce et contient plusieurs informations telles que les distances entre différentes villes, ainsi que les itinéraires du Lieutenant-gouverneur parcourus à pied et en canot, effectués entre mars 1792 et septembre 1795. Cette carte a été attribuée à Elizabeth Simcoe et effectivement, l'écriture sur cette carte se rapproche fortement de celle trouvée sur une autre de ses cartes sur écorce de bouleau et qui se trouve maintenant dans la collection de la British Library. Cette dernière est une copie presque exacte de la précédente et présente des similitudes qui tendent à confirmer que son auteure est bel et bien Elizabeth Simcoe.

Mais revenons d'abord à celle des Archives publiques de l'Ontario. En bas à droite une liste de références mérite notre attention. D'abord, on remarque que l'auteure avait l'intention d'y inscrire les latitudes et longitudes de Kingston et de Niagara mais n'avait pas l'information nécessaire. On y voit ensuite les distances entre quelques villes importantes de l'époque, soit Québec, Montréal, Kingston et Niagara. Les villes fondées par le Lieutenant-gouverneur sont indiquées en rouge. Ces villes ainsi désignées sont York, Chatham, Oxford et London. On le sait, ces noms de ville existent déjà dans la

⁶⁶ Entrée du 23 décembre 1792, Innis : 83.

mère patrie, et constituent en quelque sorte « un commentaire de la structure sociale⁶⁷ » que Simcoe cherche à implanter.

Comme Mary Louise Pratt l'a remarqué « ...mapping exerted the power of naming as well... » En faisant la carte et en inscrivant les noms des lieux, Elizabeth Simcoe les rendait pour ainsi dire officiels. Pratt poursuit : « Here the naming, the representing, and the claiming are all one; the naming brings together the reality of order into being⁶⁸ ». Il est évident que sur cette carte John Graves Simcoe projetait autant les éléments de ses plans futurs que ceux déjà réalisés, et qu'il partageait ses projets et réalisations avec son épouse Elizabeth qui dessinait la carte. Lorsqu'elle travaillait sur cette carte, elle était parfaitement au courant de ses intentions.

De plus, tout comme Brian Harley le mentionne, « ... les lignes silencieuses du paysage de papier favorisent l'idée d'un espace socialement vide⁶⁹ ». Hormis les références que nous avons mentionnées, la carte n'est qu'un assemblage de lignes et de textes (la toponymie). Elle se présente comme un lieu tout à l'anglaise et, compte tenu du contexte de la jeune province, donne à penser que, à l'exception des lieux indiqués, tout le reste du territoire est inhabité, et donc, exploitable. En ce sens, le territoire prend une dimension économique : « The European improving eye produces subsistence habitats as 'empty' landscapes, meaningful only in terms of a capitalist future and on their potential

⁶⁷ Brian Harley, « Déconstruire la carte » dans *Le Pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Peter Gould et Antoine Bailly, dir. (Paris : Anthropos, 1995) : 71.

⁶⁸ Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation* (London and New York : Routledge, 1992) : 33.

⁶⁹ Brian Harley, « Cartes, savoir et pouvoir » dans *Le Pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Peter Gould et Antoine Bailly, dir. (Paris : Anthropos, 1995) : 29.

for producing a marketable surplus⁷⁰ ». D'autant plus qu'Elizabeth Simcoe mentionne en référence sur la carte que seules les villes de « York and Chatham are begun ».

Il est intéressant de noter que bien que John Graves Simcoe ait désiré modeler le Haut-Canada à l'image de l'Angleterre, il le fera avec une touche toute personnelle. Un seul regard aux toponymes utilisés en convainc. Gwillimsbury fait allusion à la famille de son épouse, Stamford à sa mère, Wolford à son domaine dans le Devon. Et ce ne sont là que quelques exemples. On peut ajouter Lac Simcoe pour son père, Castle Frank et Île Francis pour son fils. Signe d'appropriation politique, Simcoe voulait aussi inscrire son nom et ceux de ses proches dans l'histoire de la colonie canadienne et de l'Empire britannique en les gravant à même le paysage. Surtout pour son fils pour qui il entrevoyait un grand avenir dans la colonie comme en témoigne une lettre non datée au parrain de Francis, William Walcot. John Graves Simcoe écrit,

Your little godson has been very ill [...] the approaching Spring I trust will set him up. He cannot be spared – I firmly believe he will have a great part to act on this American continent, and hope he will ... to separate and disunite the swindling combination called United States⁷¹.

Les noms qu'il choisit pour les futures villes de la province canadienne témoignent de son projet d'angliciser le territoire de la nouvelle province. À l'époque géorgienne, Londres est le centre politique et économique de l'Angleterre d'où le roi et le Parlement régissent la Nation et ses colonies. Le choix du nom de Londres (pour une

⁷⁰ Pratt, *Op. cit.*, 61.

⁷¹ Lettre de John Graves Simcoe à William Walcot, non datée, reproduite dans Scace, Susan *et al.*, dir. *Wolford Letters. Correspondence of John Graves Simcoe in the Archives of the Law Society of Upper Canada*. (Toronto : The Law Society of Upper Canada, 1980) : 109.

ville du Nouveau Monde) est justifié par une longue histoire qui date du temps des Romains. Guillaume le Conquérant y construira un château, la Tour de Londres dans son désir de protéger et contrôler son royaume.

Mais la capitale de la nouvelle province canadienne ne se nommera pas Londres, car les plans de Simcoe sont contrecarrés par Lord Dorchester qui préfère un autre lieu. Simcoe choisit donc le nom de York pour ce nouvel emplacement qui devient le site central de la province, en l'honneur de Frederick, duc de York et fils du roi George III. Ce toponyme succède à celui de Toronto que lui donnaient les Premières nations et à celui de Fort Rouillé que lui donnèrent les Français avant la Conquête. La ville de York, en Angleterre, est aussi une ville riche d'une longue histoire remontant à l'Empire romain. Des Saxons venus d'Allemagne s'y sont installés dès l'an 400 et le statut de la ville est reconnu autour de l'an 600. Guillaume le Conquérant y repousse l'ennemi Saxon en 1064 et y construit deux châteaux. Le jour de Noël, deux ans plus tard, suite à la bataille victorieuse de Hastings⁷² contre les Saxons, il est couronné roi d'Angleterre à l'Abbaye de Westminster⁷³. Avec le temps York devient une ville importante où plusieurs rois ont régné, dont Edouard I au XIII^e siècle. À la fin du XVIII^e siècle, la ville est devenue un lieu de prédilection pour l'aristocratie terrienne dont font partie les Simcoe⁷⁴.

⁷² Immortalisée dans la célèbre tapisserie de Bayeux.

⁷³ Il s'agit de la première abbatale construite par Édouard le confesseur (ca1004-1066) et consacrée à la fin de 1065.

⁷⁴ York Museums Trust, *History of York*, [en ligne] page visitée le 28 novembre 2008, historyofyork.org.uk.

Oxford, quant à elle, est déjà reconnue pour son université qui fut fondée au XII^e siècle. Et Chatham était depuis 1568, sous le règne d'Elizabeth 1, un chantier maritime royal. Mais Chatham est aussi associé au premier ministre de l'époque, William Pitt le jeune (1759-1806). Pitt fut premier ministre de 1783 à 1801 et de 1804 à 1806, donc au pouvoir alors que Simcoe obtenait le poste de lieutenant-gouverneur du Haut-Canada. Le père de William Pitt le jeune, William Pitt (1708-1778) était aussi un politicien. En 1766, le roi George III lui demanda de former un nouveau gouvernement et lui accorda la pairie de Chatham. Il est donc fort possible que Simcoe voulût ainsi plaire au premier ministre.

Si on revient à la carte, on remarque aussi qu'Elizabeth Simcoe s'est appliquée à mettre sur papier des légendes et des références explicatives, probablement en suivant les indications de son époux. Les autres références sur la carte mentionnent entre autres que la rue Dundas est tracée entre Oxford et la Bay of Quinty, et presque complétée entre Oxford et Burlington Bay; d'autres notes sont plus techniques : distances entre deux lieux, temps pour franchir ces distances. Par exemple, le Lieutenant-gouverneur a pris cinq semaines pour se rendre de Niagara à Détroit et en revenir le 8 mars 1792. Toutes ces informations ne peuvent pas avoir été écrites machinalement. Elizabeth Simcoe savait ce qu'elle faisait et était très bien informée du projet colonial de son mari.

Brian Harley démontre que « Par la sélectivité de leur contenu et par leurs symboles et leurs styles de représentation, les cartes sont un moyen d'imaginer, d'articuler et de structurer le monde des hommes⁷⁵ ». Avec leurs cartes, Elizabeth et

⁷⁵ Harley, « Cartes, savoir et pouvoir » *Op. cit.*, 21.

John Graves Simcoe structuraient le Haut-Canada à l'image de la mère patrie, et jusqu'à un certain point, à leur image en tant que bâtisseurs de l'Empire britannique.

4.4 Une carte unique

La carte des Archives publiques de l'Ontario que nous venons d'examiner a probablement servi de modèle pour une carte similaire qui se trouve dans la collection de la British Library (ill.40). Cependant, cette seconde carte est fort particulière puisqu'elle a été dessinée par Elizabeth Simcoe sur la surface intérieure de l'écorce de bouleau. Les références sont moins nombreuses, elle passe d'une trentaine de lignes sur la carte de la collection ontarienne à sept sur celle dessinée sur l'écorce. Elles se lisent ainsi :

Sketch of Upper Canada
Places designed by Lt. Governor Simcoe for towns
Are marked red
York only is occupied
Proposed military road ____
Roads
Latitude of Niagara by Mr Ellicott 43° 15' 47''

Andrew Ellicott dont il est question ici était un important arpenteur aux États-Unis reconnu pour sa précision⁷⁶. Il arpenta la région de Niagara à la fin des années 1780. De toute évidence, la carte qu'Elizabeth Simcoe dessinait était importante, faisant appel au meilleur arpenteur de son époque pour les données techniques. En examinant la carte, on note immédiatement que Chatham ne fait plus partie des sites occupés. On ne peut dire si Chatham l'avait sérieusement été auparavant puisqu'il n'y a pas d'indication en ce sens sur l'autre carte. Il n'en demeure pas moins que l'intention de Simcoe de l'établir était

⁷⁶ Voir Catharine Van Cortlandt Mathews, *Andrew Ellicott: His Life and Letters* (1908; Charleston : BiblioBazaar, LLC, 2008).

notée. La rue Dundas est tracée sans être nommée. Parmi les sites proposés et marqués en rouge, on remarque qu'un nouveau nom apparaît : Norfolk, Norfolk County. La ville et la région du même nom en Angleterre sont aussi riches en histoire que les précédentes que nous avons examinées. Déjà établi à l'époque romaine, Norfolk est la région la plus peuplée au moment de la conquête normande. Les terres arables favorisaient l'expansion agricole, tout comme les terres du Haut-Canada.

Elizabeth Simcoe n'est pas la première à dessiner sur de l'écorce de bouleau. Les Premières nations l'utilisaient déjà. En plus de l'écorce, les peaux d'animaux leur servaient à dessiner leurs cartes géographiques⁷⁷. Cependant, ils n'utilisaient pas les mêmes codes visuels et ne fonctionnaient pas sur le même système symbolique que les Européens. Selon l'explorateur américain Jonathan Carver (1710-1780), bien que les membres des Premières nations aient été totalement ignorants de la géographie (telle que cette science d'origine européenne est conçue), ils leur arrivaient de « draw on their birch-bark very exact charts or maps of the countries with which they are acquainted⁷⁸ ». Certes,

[...] the full meaning of Indian maps may be indecipherable to us. The maps did not depend on a set of fixed cartographic conventions, but each reflected a vision of a reality refracted through a particular cultural point of view⁷⁹.

⁷⁷ Gregory H. Nobles, « Straight Lines and Stability : Mapping the Political Order of the Anglo-American Frontier » dans *The Journal of American History* vol. 80, no 1 (June 1993) : 26.

⁷⁸ Jonathan Carver, *Travels through the Interior Parts of North America*, (London, 1778) :252-253, tel que cité par Nobles, *Ibid.*, 27.

⁷⁹ *Ibidem*.

Ainsi, une carte datant du début du XVIII^e siècle, créée par un membre des Chikasaws, était composée principalement de cercles, chacun représentant un groupe culturel incluant les Français, les Anglais et d'autres nations autochtones. Tout comme les cartes européennes qui « servent à légitimer la réalité de la conquête et de l'empire⁸⁰ », cette carte Chikasaw est aussi un « political documents, graphic depictions of the balance of power among the southeastern Indians⁸¹ ». Mais une distinction nous frappe : alors que la première impose son pouvoir, la deuxième le partage.

Bien qu'elle ne fasse aucune mention de cartes dessinées sur l'écorce de bouleau, Elizabeth Simcoe a possiblement vu de telles cartes en possession des Objíways ou des Mohawks qu'elle a rencontrés. Qu'Elizabeth Simcoe se soit approprié cette façon de faire nous semble significative à plusieurs niveaux. D'abord, l'idée d'utiliser les codes européens pour dessiner une carte sur un support autochtone peut être lue comme une imposition de la culture sur la nature, ou de ce que l'historien Simon Schama considère « the necessary union of culture and nature⁸² ». Cela était d'autant plus nécessaire pour Elizabeth Simcoe qui inscrivait sur la carte le pouvoir anglais. Elle a pu être inspirée par d'autres objets en écorce de bouleau vus au cours de ses voyages. Elle mentionne le 22 décembre 1791, avoir visité le Couvent des Ursulines où « some of them make boxes & pin cushions of birch bark worked with dyed hair of the Orignale⁸³ ». Une remarque

⁸⁰ Harley, 1995, *Op. cit.*, 26

⁸¹ Gregory A. Waselkov, « Indian Maps of the Colonial Southeast » dans Peter H. Wood, Gregory A. Waselkov et Thomas Hatley, dir. *Powhatan's Mantle : Indians in the Colonial Southeast*, (Lincoln, 1989) : 300-305, tel que cité par Nobles, *Op. cit.*, 27.

⁸² Simon Schama, *Landscape and Memory* (New York : Vintage Books, 1995) : 19.

⁸³ Entrée du 22 décembre 1791, Innis : 43.

similaire est faite le 11 juin 1792 alors qu'elle visite un couvent à Trois-Rivières. Le 3 avril 1796, ce sont des paniers qui attirent son attention : « Some Indians brought Maple Sugar to sell in birch bark basket⁸⁴ ». Bien qu'elle ne mentionne rien dans son journal concernant le dessin sur écorce, il y a deux exemples datés de 1793 et réalisés par Pilkington dans le fonds de la famille Simcoe, aux Archives publiques de l'Ontario⁸⁵. Les deux ont probablement été réalisées lors du voyage d'exploration de John Graves Simcoe, qu'il accompagnait, au Lac Simcoe et au Lac Huron en 1793. Il les a probablement donnés à Elizabeth. Elle aurait peut-être fait elle-même un dessin, *View near Quebec* (ill. 41) sur écorce de bouleau avant le 8 juin 1792 si on en croit la date attribuée par les Archives. Peut-être a-t-elle décidé d'en garder le secret compte tenu du cadeau royal qu'elle préparait. L'originalité de son cadeau en dépendait et elle ne voulait pas le révéler à parents et amis dans son journal; doutant peut-être de la fiabilité et la discrétion des services postaux en place.

Mais pour revenir à la carte, on pourrait dire avec Brian Harley que « les réalisateurs de cartes de propagande ont généralement été les défenseurs d'une vision géopolitique à sens unique⁸⁶ », dans le cas qui nous intéresse, une vision coloniale anglaise. Il ne faut pas oublier que « Maps bring not just land and water masses together in their representational capacities; they also knit together the most disparate factors of

⁸⁴ Entrée du 3 avril 1796, Innis : 176.

⁸⁵ *Cascade on the Severn River, McDonald's Rapids between Sparrow Lake and Ragged Rapids* (ca 1793), Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-116; et *Sketch between Lake Huron and Lake Simcoe* (ca 1793), Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-115.

⁸⁶ Harley, 1995, *Op. cit.*, 33.

knowledge, history, and power⁸⁷ ». Avec sa carte, Elizabeth Simcoe présente un projet en cours de réalisation avec villes et routes proposées. Elle approprie non seulement visuellement le territoire qu'occupaient les Premières nations déjà depuis plusieurs siècles, mais aussi conceptuellement leur culture en utilisant le même support qu'eux.

Lorsque nous examinons la carte sur écorce d'Elizabeth Simcoe, celle-ci est présentée en tant que « Sketch » (esquisse) et non en tant que « Map » (carte). Cette carte fut par la suite offerte au roi George III, probablement en 1796, lors du retour des Simcoe en Angleterre. On peut la voir comme un outil de promotion personnelle pour la carrière politique et militaire de John Graves Simcoe. La distinction entre « esquisse » et « carte » est symbolique d'une intention. S'il s'agit bien d'une carte géographique selon les standards européens en place, il n'y avait pas lieu de la titrer « Sketch ». Un « sketch » se définit, selon le dictionnaire comme étant « the first draught of a Fancy, especially in Painting and Drawing, » ou encore « to chalk out, to design⁸⁸ ».

L'esquisse de la carte représente donc l'ébauche d'un projet en devenir et non un projet complètement réalisé. À la fin de leur mandat, les Simcoes ont clairement fait savoir qu'ils auraient aimé revenir dans les Canadas; John Graves Simcoe espérait obtenir le poste de gouverneur général. Il fut certainement pressenti pour le poste si l'on en croit le *Times* du 22 août 1797 qui titrait un entrefilet dans ses pages « General Simcoe is to

⁸⁷ Casey, *Op. cit.*, 227.

⁸⁸ « Sketch » et « to Sketch » dans Nathan Bailey, *An Universal Etymological English dictionary;: Comprehending the Derivations of the Generality of Words in the English Tongue*. (12^e édition; London : Printed for J. Buckland, et al : 1770).

have the Government of Canada⁸⁹ ». Simcoe revenait alors de Saint-Domingue—pour des raisons de santé—après y avoir occupé le poste de gouverneur et commandant en chef pendant neuf mois. En 1806, il accepte le poste de commandant en chef de l'Inde, mais il mourut avant d'entrer en fonction.

Elizabeth Simcoe ici innove en utilisant l'écorce de bouleau pour dessiner un sujet européen. Est-ce que ce choix du support lui a été suggéré par John Graves Simcoe ou a-t-elle agi de son propre chef? Nous ne pouvons répondre; peut-être s'agit-il d'une décision prise ensemble. John Graves Simcoe dessinait aussi, bien que nous ayons peu de documentation sur le sujet, donc tout est possible. Cependant, la pratique artistique d'Elizabeth Simcoe est bien documentée, des centaines de ses œuvres ont été répertoriées et dans plusieurs cas elle a innové esthétiquement en sortant des paramètres mis en place par la tradition du pittoresque. La carte sur écorce de bouleau accompagnait une série de dessins du Haut-Canada, tous réalisés sur le même support, que nous analyserons au prochain chapitre.

⁸⁹ *The Times*, (London, Aug 22 1797) : 2.

Chapitre 5

Un cadeau royal

À peine quelques jours après leur retour¹ en Angleterre, les Simcoe offrirent un cadeau au roi George III, très probablement, entre les 16 et 20 octobre 1796, car c'est à ce moment que John Graves et son fils Francis ont rencontré le monarque avec qui ils ont eu un long entretien. Le *Times* du 20 en fait état en annonçant le retour des Simcoe². Ce cadeau royal est un album d'œuvres picturales, titré *Drawings presented by Governor Simcoe to his Majesty done by Mrs Simcoe. View of North Canada*. Bien qu'elle ne soit pas présente à cet entretien, ce titre souligne qu'Elizabeth Simcoe en est l'auteure, et ainsi, souligne son rôle en tant qu'amateure témoin du projet colonial.

Dans cet album, Elizabeth Simcoe offre au roi un aperçu de l'entreprise coloniale de John Graves Simcoe, des réalisations autant que des projets et donc, de ce que pourrait être le Canada, si son mari obtenait le poste de gouverneur général en remplacement de Lord Dorchester. En effet, plusieurs œuvres représentent des villages avec leur église; certaines autres illustrent la garnison en poste pour la protection de la province. D'autres paysages ne sont pas habités, mais leurs titres expriment le souhait d'y voir s'établir une communauté. Finalement, une dernière catégorie de paysages vierges insiste sur l'abondance des ressources naturelles disponibles pour la colonisation. L'album inclut

¹ La dernière entrée au journal est datée du 16 octobre 1796 : « Arrived at the hotel in Cork Street at 10 o'clock. » Il s'agit bien entendu de la rue Cork, à Londres. Innis : 208.

² *The Times*, (London, Oct. 20 1796): 2.

aussi une œuvre faisant référence à un autre projet de colonisation, celui-là même de l'Angleterre. Comme nous le verrons dans ce chapitre, cette image, une fois étudiée dans le contexte de cet album, ne laisse aucun doute sur les intentions du Lieutenant-gouverneur, en fin de mandat, et surtout de celles de l'amateure, Elizabeth Simcoe.

5.1 L'album *View of North Canada*

L'album contient dix-sept pages, sans compter la page couverture et la carte géographique dont nous avons parlée au chapitre précédent, qui mesurent approximativement 27 x 19 cm. (11 x 7,5 po) chacune. Quinze d'entre elles présentent deux œuvres par page et il n'y a qu'une seule œuvre sur deux autres pages. Chaque œuvre mesure approximativement 11 x 18 cm (4,5 x 7 po) et a été exécutée sur écorce de bouleau et taillée en ovale. L'ovale est le format utilisé par Gilpin, entre autres dans ses guides, par exemple dans ses vues de la rivière Wye. Pour les quinze pages offrant deux images, le titre de chacune des pièces est inscrit d'une écriture soignée à l'encre en dessous de l'œuvre. Au verso, une ouverture ovale pour chaque œuvre, mais plus petite que celle-ci est faite dans le papier pour permettre de voir l'arrière de l'écorce. Le titre est répété au dos même du dessin, avec dans quelques cas, une ligne ou deux d'informations supplémentaires. La même chose prévaut pour l'œuvre unique sur les deux autres pages, celle-ci étant centrée sur la page.

Chaque œuvre a été numérotée à la mine de plomb par un archiviste ou un conservateur ultérieurement. La référence de la British Library pour cette série et pour la carte géographique qui l'accompagne est Maps K.Top 119.15. La page titre et les trente-deux œuvres utilisent cette même référence suivie d'une ou deux lettres. La page titre de

l'album est A, et les autres se poursuivent dans l'ordre alphabétique, mais curieusement le J et le V ne sont pas utilisés. À la fin de l'alphabet, on poursuit avec des doubles lettres allant d'AA à II. Je crois que les dessins ont été numérotés pour sauvegarder l'ordre original, comme le voudraient à tout le moins les pratiques archivistiques en usage de nos jours; si tel est le cas, quelques erreurs minimales se sont glissées dans la numérotation. Par souci de protection et de conservation, les pages de l'album ont été mises individuellement entre deux plaques de verre et scellées. D'après Peter Barber, le directeur de la collection des cartes de la British Library, ceci aurait été fait vers la fin du XIX^e siècle alors que la collection se trouvait encore au British Museum³. Cependant, aucune information sur ce travail de conservation ne nous est parvenue. L'album des Simcoe faisait partie de la King's Library de George III et elle a été donnée à la Nation britannique par son fils et successeur au trône, George IV en 1823⁴. Cette collection de livres, de cartes géographiques, de vues topographiques et de manuscrits de toute sorte, a été transférée du British Museum à la British Library quand celle-ci emménagea dans son nouvel édifice en 1998⁵.

³ Correspondance par courriel avec l'auteur, le 30 avril 2009.

⁴ Sur la King's Library voir Elaine M. Paintin, *The King's Library*, (London : the British Library, 1989) ou encore Graham Jefcoate « Most Curious, Splendid and Useful: the King's Library of George III » dans *Enlightenment: discovering the world in the Eighteenth Century*, edited by Kim Sloan with Andrew Burnett (London, 2003) : 38-45.

⁵ La British Library a été créée en 1973, moment où elle a pris la responsabilité de la bibliothèque du roi, mais celle-ci ne sera transférée que lorsque le nouvel édifice sera prêt en 1998 dans St. Pancras, Londres. Voir sur ce sujet «George III Collection: the King's Library» sur le site de la British Library, www.bl.uk. Une tour de verre, à environnement contrôlé, y a été spécialement conçue par l'architecte de l'édifice Sir Colin St. John Wilson (1922-2007) pour y entreposer cette collection.

En plus de la carte géographique, l'album contient trente-et-un paysages du Haut-Canada, en commençant par une vue de Pointe à Bodet⁶, à la frontière du Bas-Canada, en allant vers l'ouest et le nord. On peut regrouper ces paysages en trois catégories : 1) onze montrent des habitations, 2) onze autres des personnages ou un objet signifiant une présence humaine, tel un bateau ou un pont par exemple; finalement, 3) neuf autres des paysages vierges, des lieux possibles pour l'établissement de nouveaux villages, mais en attente d'un commencement. Comme chaque œuvre est clairement identifiée, plusieurs endroits représentés peuvent être localisés sur la carte qui accompagne l'album. À noter que l'album ne contient aucune œuvre florale ni faunique, ni aucun portrait; seulement des paysages, et en ce sens s'inscrit dans le contexte des guides d'observation de Gilpin.

Mais il y a plus encore. À notre surprise, la trente-deuxième œuvre de ce corpus n'était pas mentionnée sur la fiche descriptive de la collection. Pourtant, elle se trouvait dans la même boîte d'archives et présentait les mêmes caractéristiques de format, la page autant que l'ovale, et de support, l'écorce de bouleau, en plus d'un numéro l'associant à la même série – Maps K.top 119.15ii – nous permettant de conclure qu'elle faisait bel et bien partie de l'album. Cette œuvre est une copie réalisée par Elizabeth Simcoe d'une œuvre de William Gilpin, avec l'inscription de la même écriture soignée au recto *Chepstow Castle* et au verso l'explication : « Chepstow Castle / from Mr Gilpin ». À première vue, elle semble hors contexte, ce qui expliquerait pourquoi les archivistes n'ont pas cru bon de l'inclure dans la liste. Nous croyons par contre que l'auteure avait intentionnellement inclus cette œuvre dans l'album royal. Quelques autres œuvres sur

⁶ Aussi appelée Pointe au Boudet, ou encore Pointe au Baudet, et autres variantes similaires, dans le Lac Saint-François sur le Saint-Laurent. Probablement près de ce qui est Rivière Beaudette, au Québec, aujourd'hui.

écorce ont été retrouvées aux Archives publiques de l'Ontario et démontrent que l'artiste a procédé à une sélection parmi un certain nombre d'œuvres pour créer son album. Parmi ces œuvres non retenues, on retrouve des vues du Bas et du Haut-Canada exécutées par Elizabeth Simcoe.

Plusieurs des œuvres de l'album avaient d'abord été esquissées sur papier *in situ* comme en témoignent les différents croquis de même sujet, qui ont de toute évidence servi à la réalisation des œuvres sur écorce. Ainsi, il ne fait aucun doute qu'Elizabeth Simcoe a soigneusement choisi, peut-être avec l'aide de son mari, les trente-et-un sujets devant être présentés au Roi. Leur analyse individuelle ne doit pas faire perdre de vue l'ensemble, car, comme le souligne l'historienne de l'art Lisa Strong dans son étude d'un album d'Alfred Jacob Miller (1810-1874), « considered as a group, the sketches in the album provide a more comprehensive narrative⁷ ». Elle poursuit,

As critic Susan Stewart has pointed out, collected objects have been pulled out of a larger context on the basis of their presumed relationship to one another. Therefore, by considering what scenes are selected for inclusion in the album, and how selected scenes reinforce or reinterpret one another, we may gain a fuller understanding of the subject matter of the sketch album⁸.

L'inclusion de *Chepstow Castle* ne devrait pas être inopportune. Au contraire, elle doit être voulue et devrait permettre une interprétation, ou réinterprétation, de l'album dans son ensemble. Nous y reviendrons, mais commençons par les images du Haut-Canada.

⁷ Lisa Strong, « Images of Indigenous Aristocracy in Alfred Jacob Miller » dans *American Art* 13 :1 (Spring 1999) :64.

⁸ *Ibid.*, 65. En plus de citer *On Longing* de Susan Stewart, Strong mentionne aussi un essai de Mieke Bal, « Telling Objects. A Narrative Perspective on Collecting » dans John Elsner et Roger Cardinal, dir. *The Culture of Collecting*. (London :Reaktion Books, 1994).

5.2 Les premiers colons...

Des trois groupes distincts de paysages qui constituaient l'album, le premier se distingue en présentant des paysages habités, c'est-à-dire avec des maisons, autour d'une église qui se détache avec son clocher du ciel avec ses nuages, et suggèrent des lieux bien établis ou en développement. Ces onze paysages sont titrés⁹ au recto par l'artiste : *Point à Bodet* (b), *Navy Hall, Opposite Niagara* (c), *Kingston* (d), *Queenston or Landing near Niagara* (e), *Fort Chippewa on the River Welland* (f), *Mouth of Welland* (h), *Twenty Mile Creek on Lake Ontario* (n), *Mohawk Village on the Grand River / or Ouse* (s), *The Garrison at York* (x), *Castle Frank near York* (aa), et *Mill on the Appanee River – Bay of Quinty* (bb). Pour ce qui est des paires sur une même page¹⁰, nous retrouvons par exemple, *Point à Bodet* avec *Kingston*, ce qui semble logique, compte tenu de la distance entre les deux. D'ailleurs, les Simcoe les avaient visités l'un après l'autre. Les autres paires respectent une logique similaire, alternant parfois entre une image de ce groupe et une autre d'un des deux autres groupes.

Au dos d'une œuvre, en plus du titre nous retrouvons de l'information supplémentaire. Ainsi, pour celle de *Point à Bodet*¹¹, nous pouvons lire : « The landing of Gen^l Simcoe / at / P^t a Bodet ». Partant du centre de l'œuvre et allant vers la gauche, un groupe d'arbres occupe l'espace, avec des branches descendant sur la droite vers deux

⁹ Titres sur le recto de la page, la lettre est celle donnée par l'archiviste/conservateur et suit la séquence Maps K. Top 119.15.

¹⁰ La liste complète des œuvres de l'album est énumérée en annexe (voir annexe 1) de façon à reconstituer chaque page de l'album.

¹¹ British Library, Maps K. Top 119.15b

bâtiments. Sur la gauche elles font ombrage à un bateau, vraisemblablement celui du Général Simcoe. Il est donc tout à fait possible que l'album et son récit s'ouvrent avec celle-ci qui représente en fait Simcoe arrivant au Haut-Canada, prêt à prendre son poste de lieutenant-gouverneur et à y implanter son projet colonial exposé dans les images des pages suivantes.

Sur la même page, on retrouve l'œuvre intitulée *Kingston*, dont on avait rêvé de faire la capitale du Haut-Canada, mais que Simcoe trouvait mal située et difficile à défendre. Au dos, il n'y a que le nom de l'endroit. On associe donc uniquement cette image avec celle qui est consacrée à l'arrivée de Simcoe dans le Haut-Canada. Sur Kingston, Elizabeth Simcoe écrit dans son journal : « The situation of this place is entirely flat, & incapable of being rendered defensible, therefore were its situation more central it would still be unfit for the Seat of Government¹² ». Site de l'ancienne forteresse française construite par Frontenac, qui lui avait d'ailleurs donné son nom, elle fut détruite en 1758. Les Loyalistes sont venus s'y établir au début des années 1780. Elizabeth Simcoe mentionne qu'il s'agit d'une petite ville d'une cinquantaine de maisons toutes construites en bois sauf une, celle d'un marchand, qui est en pierre. Son importance réside dans le fait que c'est là, à Kingston, que le 8 juillet 1792, que Simcoe a prêté serment à l'église et devint officiellement lieutenant-gouverneur du Haut-Canada. Il s'agit donc du lieu de son arrivée officielle en poste.

Quelques autres paysages de ce groupe nous présentent la garnison déjà en place. Telle est le cas, de celles de *Navy Hall*, *opposite Niagara* et de *Fort Chippewa*, ou

¹² Entrée du 1^{er} juillet 1792, Innis : 71.

encore, celle établie par Simcoe, à York. L'inclusion de ces endroits stratégiques pour la défense de la colonie dans l'album devait être primordiale pour John Graves Simcoe. Comme nous l'avons vu, un de ses buts était d'empêcher toute invasion américaine. Son choix de York comme capitale de la province était judicieux en ce sens. La longue péninsule qui avance dans le lac Ontario, devenue les Îles de Toronto après une tempête en 1858, offrait une protection supplémentaire au fort qu'il y fit construire. Le parlement y fut établi dès 1796. On sait que ce n'était pas le premier choix de Simcoe. Il avait pensé au site de ce qui est aujourd'hui London, en Ontario, mais sur l'ordre de Lord Dorchester, il se rendit à Toronto et accepta le choix de son supérieur. Auparavant, le Parlement avait tenu sa première session à Niagara, devenu Newark¹³ sous Simcoe, « to dispose of an uncivilised word¹⁴ ». Plus de 3,100 Loyalistes, dont plusieurs Rangers sous le commandement du colonel John Butler (1728-1796) s'y établirent dès 1784¹⁵. La proximité des États-Unis explique aussi les quelques forts construits à Newark et dans la région avoisinante, comme celui de Fort Chippewa, sur la rivière Welland ou la garnison de Queenston¹⁶, également traitée dans l'album. Tout avait été mis en place pour assurer la sécurité de la province.

D'un côté plus pratique, il fallait aussi pourvoir la colonie des moyens nécessaires pour la vie de tous les jours. *Mill on the Appanee River, Bay of Quinty* illustre ainsi une

¹³ Aujourd'hui Niagara-on-the-Lake, Ontario. Les habitants préféraient le nom de Niagara qui fut rétabli en 1798. Fort Niagara qui était de l'autre côté de la rivière fut cédé aux Américains en 1796.

¹⁴ Mary Beacock Fryer et Christopher Dracott, *John Graves Simcoe, 1752-1806, a Biography* (Toronto, Dundurn Press, 1998): 149.

¹⁵ Parcs Canada, « Les Loyalistes. » [en ligne] page consultée le 12 avril 2009. http://www.pc.gc.ca/lhn-nhs/on/fortgeorge/edu/edu10f_f.asp.

¹⁶ Elizabeth Simcoe écrit en certaines occasions Queenstown pour Queenston.

autre facette du développement de la colonie. Situé sur le bord de la rivière, le moulin pouvait subvenir aux besoins de la région. D'autres esquisses de moulins se retrouvent dans les carnets d'Elizabeth Simcoe. Dans un cas en particulier, *Mill at Pte au Cardinal, Jule 27* (ill.42)¹⁷ on voit un moulin en construction, le squelette de la charpente sur le bord de l'eau. Contrairement aux règles du pittoresque, qui privilégie les ruines et s'oppose aux constructions modernes, aux surfaces lisses et non altérées par le temps, cette œuvre souligne le désir d'Elizabeth Simcoe de transgresser les esthétiques à la mode, pour en fait, garder un souvenir réel de son voyage, et du même coup, des réalisations de son mari. Cette image marque bien les progrès de la colonie.

Finalement, sur les autres vues offertes, on peut apercevoir ici un village, là des constructions. Deux œuvres se détachent cependant de l'ensemble par leurs sujets *Mohawk Village on the Grand River* (ill.43) et *Castle Frank, near York*. Si ce n'était du titre de la première, on croirait regarder un village européen quelconque; mais le titre ici attire l'attention sur la communauté qui y habite. Le village situé au haut d'une falaise est encadré à droite par une église et à gauche par une maison arborant haut dans le ciel un mat duquel flotte un drapeau, symbole d'appartenance identitaire. En février 1793, John Graves Simcoe se rendit au village pour y rencontrer Joseph Brant¹⁸, ou Thayendanegea, chef Mohawk et loyaliste (1742?-1807). Brant s'était joint aux forces anglaises pendant la guerre d'indépendance américaine.

¹⁷ En plus de celle que nous reproduisons ici, il existe au moins quatre autres oeuvres du même sujet. Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-239, 251, 379 et F 47-11-3-1.

¹⁸ Après s'être établi dans le Haut-Canada, Joseph Brant traduit la bible en mohawk dont une édition fut illustrée par James Peachey.

Simcoe écrivit à son épouse, après avoir visité le village. Aux dires de Mary Beacock Fryer,

Tea was served as if they were in England, but by two Black slaves. Brant's stature was thus diminished in Simcoe's eyes, since the governor detested slavery. What delighted Elizabeth the most was his description of the Mohawks' church, the first protestant one built in Upper Canada. It was also an Anglican one, of the establishment. The Mohawks were much more to the governor's taste, and to his wife's, than the majority of the white settlers, who were so exasperatingly non-conformist. Simcoe was impressed at how well the Indian women sang psalms, their voices remarkably sweet¹⁹.

Elizabeth Simcoe, après la lecture de cette lettre, mentionna en effet dans son journal qu'il fut « much pleased with seeing their Church & hearing the women sing psalms²⁰ ». En quelques lignes, les Simcoe démontrent que ces Mohawks avaient adopté des valeurs anglaises, allant du thé à la religion, et même la politique. L'esclavage était toujours permis à l'époque, sûrement au déplaisir de Simcoe qui voulait l'abolir. La première tentative de Simcoe pour l'enrayer en 1793 donna plutôt plus de pouvoirs à ceux qui en profitaient dans le défrichement de leurs terres ou en service domestique²¹. Donc, ce village mohawk est beaucoup plus anglais qu'on aurait pu l'imaginer; voire même plus que ceux des Anglais déjà établis au Canada. Errington écrit à ce sujet que l'engagement des Loyalistes,

... for the mother country and their support for the administration's policies were tempered by the circumstances of their new homes on the

¹⁹ Mary Beacock Fryer, *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography* (Toronto: Dundurn Press, 1989) : 72.

²⁰ Entrée du 12 février 1793, Innis : 85.

²¹ Sigrid Nicole Gallant, « Perspectives on the Motives for the Migration of African-Americans to and from Ontario, Canada: From the Abolition of Slavery in Canada to the Abolition of Slavery in the United States. » dans *The Journal of Negro History*, 86 :3 (Summer 2001) : 391-408.

northern frontier and by the strong attachment that many of them continue to feel for the land and people of the new republic²².

Dans ce contexte historique et dans celui de l'album souvenir, ce village mohawk est donc perçu comme un village parfaitement assimilé et colonisé; et peut-être aussi comme un élément qui plairait au roi dans le développement de la colonie. Brant avait rencontré le roi George III, à deux reprises. La première en 1776²³ pour négocier son appui aux Loyalistes et en 1785 pour obtenir compensation, incluant l'argent nécessaire pour la construction de l'église²⁴, qui lui fut accordé par le gouvernement. Brant supportait les Loyalistes au profit de son peuple. Après la guerre qui suivit l'Indépendance américaine, Joseph Brant vint s'installer sur les rives de Grand River avec plus de 1,800 partisans Loyalistes où « With British money and artisans, Brant erected public building meant to impress both native and colonial visitors²⁵ ». En examinant l'esquisse d'Elizabeth Simcoe qui a servi à la réalisation de cet œuvre, on peut y reconnaître les couleurs du drapeau anglais, la croix de St. George rouge sur fond blanc, ou celui de l'union avec celle blanche de St. Andrew bien que le bleu n'est pas très visible²⁶ flottant au dessus de la maison de Brant. Mais le cas de ce village n'était pas la

²² E.J. Errington, *The Lion, the Eagle, and Upper Canada : a Developing Colonial Ideology* (Kingston : McGill-Queen's University Press, 1987) : 21.

²³ Voir Alan Taylor, *On Divided Ground. Indians, Settlers, and the Northern Borderland of the American Revolution*. (New York : Alfred A. Knopf, 2006) : 88.

²⁴ Don Gillmor et Pierre Turgeon, *Le Canada : Une histoire populaire, des origines à la Confédération*. (Saint-Laurent: Fides, 2000) : 157.

²⁵ Taylor, *Op. cit.*, 126.

²⁶ Le drapeau anglais a été adopté au XVI^e siècle; celui de l'union au XVII^e siècle avec la croix de St. Andrew blanche sur un fond bleu sous celle rouge de St. George. La croix rouge de St. Patrick y sera ajoutée en 1801.

réalité de toutes les nations autochtones. Bien au contraire, ce village mohawk n'a, visuellement, plus rien de sa propre culture; il ressemble à n'importe quel village établi. Seul le titre de l'œuvre souligne la différence, et en fait, exemplifie l'assimilation possible des Premières nations.

Sur une autre page, celle de *Castle Frank near York* domine au dessus de *Mill on the Appanee River*. Elizabeth Simcoe a réalisé plusieurs versions du château familial (ill.44)²⁷, nommé en l'honneur du fils des Simcoe, où elle aimait se retrouver. Encadré sur les deux côtés par des troncs d'arbres suggérant la proximité de l'artiste, notre regard se dirige automatiquement sur le bâtiment au centre dans une clairière lumineuse en contraste avec l'obscurité du boisé à l'avant-plan. D'apparence assez simple, mais tout de même imposante, Elizabeth Simcoe mentionne qu'il est « built on the plan of a Grecian Temple²⁸ ». Selon James D. Kornwolf, historien en architecture, il s'agit plutôt d'un temple étrusque²⁹. Le bâtiment n'a qu'un étage avec trois fenêtres sur le côté, et à l'avant un portique supporté par quatre colonnes. Kornwolf le décrit comme étant « 'frontier' in nature [...] it was avant-garde in bringing the Picturesque rustic cottage and archaic classical taste [...] to the wilderness³⁰ ».

²⁷ Nous présentons ici une des œuvres qui a servi de modèle pour créer celle sur écorce de bouleau. Il y a trois dessins aux Archives publiques de l'Ontario qui présente une composition similaire, F 47-11-1-0-228, 230 et 231.

²⁸ Entrée du 23 janvier 1796, 170.

²⁹ James D. Kornwolf, *Architecture and Town Planning in Colonial North America*. 3 volumes. (Baltimore & London : The John Hopkins Univeristy Press, 2002) : vol. 2, 1306.

³⁰ *Ibid*, 1307. Kornwolf souligne aussi certaines similitudes avec le Capitole de Virginie construit par Thomas Jefferson dix ans plus tôt.

Le style classique était de nouveau à la mode en Angleterre, entre autres, à la suite de la parution en 1765 du livre de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768). Et ce, autant dans la mode que dans l'architecture comme en témoigne une lettre de Mary Anne Burges à son amie. Elle y avait en effet dessiné des robes inspirées de l'époque classique. En effet, les années 1780 et 1790 sont marquées par « a passion for the antique world ... [that] led ladies to dress like greek nymphs³¹ ». Winckelmann, historien et archéologue, écrivait que la seule façon de devenir une grande nation était d'imiter les Grecs³², ce que les Anglais s'empressèrent de faire. La mode néoclassique avait fait son chemin jusqu'au Haut-Canada, du moins en architecture. Néanmoins, Castle Frank avait aussi un côté pittoresque. Comme le fait remarquer l'historienne Marian Fowler, les quatre « columns are not smooth stone or marble; they are part of the wilderness itself, for they are sixteen-foot pine trunks, with the rough bark left intact³³ », pour plus de texture. La hauteur des colonnes nous permet d'apprécier le caractère imposant de l'architecture « built of squared logs » et où Elizabeth Simcoe espérait pouvoir « entertain both officially and unofficially in more style than she had been able to do³⁴ ». De plus, le site, au haut d'un escarpement, surplombait le territoire de York.

En 1793, John Graves Simcoe décida d'octroyer deux cents acres de terrain à son fils Francis. Comme la loi exigeait qu'une résidence soit construite sur ces terres dans

³¹ Flora Fraser, *The English Gentlewoman*. (London : Barrie & Jenkins, 1987) : 116.

³² Voir J.J. Winckelmann, *Reflections on the Imitation of Greek Works in Painting and Sculpture* (1^{ère} édition en allemand, 1765; La Salle, Ill. : Open Court, c1987).

³³ Marian Fowler, *The Embroidered Tent. Five Gentlewomen in Early Canada*. (Toronto : Anasi, 1982) : 36.

³⁴ Florence McLaughlin, *First Lady of Upper Canada*. (Toronto : Burns and MacEachern Limited, 1968) : 65 et 67.

l'année suivante, il entreprit la construction de *Castle Frank*. Elizabeth Simcoe visita l'endroit pour la première fois le 29 octobre 1793, comme elle l'écrivit dans son journal :

We went 6 miles by water & landed, climbed up an exceeding steep hill or rather a series of sugar-loafed hills & approved of the highest spot from whence we looked down on the tops of large trees & seeing eagles near I suppose they build here. There are large pine plains around it which being without underwood I can ride or walk on & we hope the height of the situation will secure us from Musquitos³⁵.

La position du dessin consacré à *Castle Frank*³⁶, au dessus de celle du moulin, suit métaphoriquement une hiérarchie à laquelle tenait Simcoe. Le pouvoir avait amené le progrès. Comme il l'avait si bien énoncé dans son premier discours du trône, le Haut-Canada était « a British constitution. This implied a pyramid, with monarchy at the pinnacle, an aristocracy in support of the sovereign, and as limited a form of democracy as possible³⁷ ». De plus, Castle Frank était le premier château sous cette appellation, aussi modeste soit-il, dans le Haut-Canada. Il n'est pas rare qu'un conquérant bâtissait un château ou une forteresse afin de protéger son nouveau domaine et affirmer son autorité.

5.3 La colonisation va de l'avant : de nouveaux sites sont considérés

La colonisation du Haut-Canada signifiait aussi la construction de routes et le développement de nouveaux territoires. Témoinant de cette entreprise, on retrouve dans l'album onze paysages sans habitation, mais avec une présence humaine, réelle ou suggérée. Ces paysages sont *Spray of the Falls of Niagara from the Welland (g)*, *Scene*

³⁵ Entrée du 29 octobre 1793, Innis : 110..

³⁶ L'histoire de Castle Frank est aussi le sujet d'un livre rédigé à partir des écrits d'Elizabeth Simcoe. Voir J. C. Boylen, *The Story of Castle Frank*. (Toronto : Rous & Mann Press Limited, 1959).

³⁷ Fryer et Dracott, *Op. cit.*, 154.

near Fort Erie (i), Fifteen mile creek on Lake Ontario (l), Entrance of Burlington Bay (q), From the King's Inn on the Beach, at Burlington Bay (r), River Credit, near York (u), York Harbour (w), deux œuvres distinctes mais portant le même titre soit *Bridge on the Donn (y et z), Near Gloucester Bay (dd), From Francis Island in Lake Simcoe (hh).*

La plupart de ces endroits se trouvaient dans les territoires avoisinants de ceux déjà habités et offraient des possibilités de développement. D'autres sont tout simplement des territoires que le Lieutenant-gouverneur avait visités dans des voyages d'exploration. En effet, celui-ci s'était dirigé vers l'ouest pour prospecter les rives du Lac Érié, et vers le nord jusqu'à la Baie Georgienne pour voir le pays. Les œuvres inspirées de ces deux voyages sont probablement des copies de celles réalisées par le Lieutenant Pilkington qui accompagnait l'homme d'État, son épouse n'ayant pas été du voyage. C'est lors de ce voyage que Simcoe honora plusieurs membres de sa famille élargie en nommant ou renommant différents lieux. Cependant, « he decided not to interfere with townships along the St. Lawrence and Bay of Quinte that Dorchester has named after the numerous progeny of the King³⁸ ». Il aurait sûrement été mal vu de changer les noms liés au roi, surtout avec les aspirations professionnelles de Simcoe³⁹.

L'œuvre *From the King's Inn on the Beach, at Burlingotn Bay* souligne une autre réalisation de John Graves Simcoe sans pourtant la montrer. L'auberge mentionnée dans

³⁸ *Ibid*, 150.

³⁹ On crut pendant longtemps que Simcoe avait poussé l'audace jusqu'à nommer trois sites aux noms des trois chiens de son épouse, soit les cantons de Tiny, Tay et Flos. En fait, il s'agissait des chiens de Lady Sarah Maitland dont l'époux Sir Peregrine Maitland fut un des successeurs au poste de lieutenant-gouverneur du Haut-Canada (de 1818-1828). Voir Alan Rayburn, *Place Names of Ontario* (Toronto-Buffalo-London: University of Toronto Press, 1997): xx. C'est en 1822 que ces noms furent attribués aux lieux, dont deux existent encore; mais le canton de Flos a changé de nom pour Springfield.

le titre fut en effet construite sous ses ordres aux frais du gouvernement au bénéfice des voyageurs. Il s'agissait d'une grande maison avec huit chambres. Elizabeth Simcoe y déjeuna le 11 juin 1796.

This house was built by the Gov. to facilitate the communications between Niagara & La Tranche where he intended the Seat of Government to be, & its situation was not without reference to a military position...I breakfasted in a room to the S.E. which commands the view of the Lake on the S. shore of which we discern the Pt. Of the 40 mile creek, Jones Point & some other houses...the beach is like a park covered with large spreading oaks...⁴⁰

Ce sont les mêmes chênes que l'on aperçoit sur son dessin. Elle nous offre donc la belle vue qu'elle nous décrit. Le King's Head Inn, de son nom complet, fut construit quelques années auparavant, à l'époque où Simcoe voulait établir son gouvernement à London,⁴¹ mais Dorchester avait contrecarré ses plans en lui demandant d'aller voir les possibilités qu'offrait le site de Toronto.

Une autre vue de York nous montre le port, avec deux canots sur la plage et un petit bateau qui mouille à l'ancre dans le lac, avec en dessous sur la même page, le dessin de la garnison. Faisant partie de ce groupe d'œuvres, trois autres ont pour sujet les environs de York. Deux scènes du même titre, soit *Bridge on the Donn* ainsi que *River Credit near York*, donnent différentes vues de ce qui est devenu le site de la capitale. Les deux œuvres représentant des ponts, qu'Elizabeth Simcoe avait esquissés (ill.45) à quelques reprises, enjambant la rivière Don suggèrent l'avant et l'après du passage de Simcoe. Sur une, le pont a définitivement des allures pittoresques alors que sur l'autre la

⁴⁰ Entrée du 11 juin 1796, Innis : 182.

⁴¹ Ou New London. Sur ce qui est aujourd'hui le site de London, Ontario. Cette idée faisait partie de son plan original tel qu'il l'avait décrit dans sa lettre à Joseph Banks.

construction est plus moderne. Sur la première, on a noté qu'un simple tronc d'arbre feuillu qui prend appui de part et d'autre de la rivière et auquel on a ajouté un autre tronc d'arbre plus petit pour servir de barre d'appui. Sur l'autre, on peut voir un pont au tablier plus large suggéré par des poutres d'appui en dessous, et dont la pente douce semble plus sûre et pratique, même pour une carriole et son cheval. La juxtaposition de ces deux images sur la même page permet d'apprécier les avantages du deuxième pont, d'autant que le point de vue venant du centre de la rivière est le même dans les deux. Par ailleurs, la rivière avait été nommée en référence à un cours d'eau et une vallée du même nom dans le Yorkshire en Angleterre, à la suggestion d'Elizabeth Simcoe⁴². La rivière Don en Angleterre fut ouverte à la navigation commerciale dès 1751, et devint importante dans l'industrialisation de la vallée⁴³. Pour Elizabeth Simcoe « progress of Industry is pleasant to observe⁴⁴ », un progrès souhaitable pour le futur de la colonie, donc le couple Simcoe envisageaient probablement un futur similaire pour la rivière située si près de la capitale.

L'œuvre consacrée à la rivière Credit est seule au centre d'une page. Lors d'une randonnée en famille sur cette rivière, les Simcoe ont pu y apprécier l'abondance du saumon. Le dessin d'Elizabeth Simcoe est plutôt bucolique, avec à droite, le devant d'un canot et de son occupant à peine visible. Dans un autre de forme ovale apparaît une scène pastorale d'un pêcheur au confluent des rivières Chippawa et Niagara, avec en fond l'embrun des chutes déjà célèbres. Il est à noter qu'il n'y a pas de représentation des

⁴² Rayburn, 1997, *Op. cit* : 94.

⁴³ John K. Walton, « North » dans Peter Clark, dir. *The Cambridge Urban History of Britain: 1540-1840* (Cambridge: Cambridge University Press, 2000): 118.

⁴⁴ Entrée du 13 juillet 1792, Innis : 73.

chutes Niagara dans cet album. Les chutes avaient été popularisées de diverses façons autant dans des œuvres littéraires que visuelles et étaient donc connues en Angleterre. Le roi avait de telles œuvres dans sa collection de dessins topographiques et dans sa bibliothèque⁴⁵. Il n'en reste pas moins que comme site naturel on ne peut trouver mieux, surtout à une époque où les esthétiques du beau, du sublime et du pittoresque sont à la mode. Les aquarelles, tout comme les esquisses d'Elizabeth Simcoe sur ce sujet sont nombreuses, alternant entre les vues sublimes et d'autres plus pittoresques. L'absence de représentations des chutes dans cet album confirme que l'artiste adoptait moins une approche esthétique ou touristique, que politique comme nous le verrons.

5.4 Sites futurs et ressources naturelles

On retrouve enfin dans cet album l'évocation des terres pour le développement futur de la colonie autant comme sites que comme ressources naturelles. Ce dernier groupe comprend neuf paysages sans aucune présence humaine : *Bass Island in Lake Erie* (k), *Scite of Charlottetown near Long Point on lake Erie* (m)(ill.46), *View of Lake Ontario and Entrance of Burlington Bay* (o), *Cootes Paradise near Burlington Bay* (p), *Waterfall near Burlington Bay* (t), trois œuvres différentes portent le titre de *Falls between York and Lake Huron* (cc, ee et ff), *Falls near Lake Simcoe* (gg). Une œuvre ne laisse donc aucun doute sur les intentions coloniales d'établir une ville nommer en l'honneur de la reine Charlotte (1744-1818)⁴⁶, épouse de George III; alors qu'une autre

⁴⁵ British Library, King's Library topographical collection, entre autres une aquarelle de 1765 (K. Top 121.118c) ou une gravure de 1740 (K. Top 121.118a).

⁴⁶ Rayburn, 1997, *Op. cit.*, 65.

suggère un lieu paradisiaque⁴⁷, ainsi nommé parce que le capitaine John Coote (posté à Newark dans les années 1790) aimait y faire la chasse aux canards, à un tel point qu'on y donna son nom⁴⁸. Cet endroit était situé près de Burlington Bay dont le nom s'inspirait d'un lieu du même nom dans le East Yorkshire en Angleterre⁴⁹. Une fois de plus, Elizabeth Simcoe se sert ici de copies des dessins du Lieutenant Pilkington n'ayant pas été des voyages sur le Lac Érié et vers le nord.

Cinq œuvres représentent des chutes, moins spectaculaires bien entendu que Niagara, mais qui soulignent l'abondance des ressources naturelles. L'eau en plus d'être nécessaire à la vie de tous les jours était aussi une source d'énergie pour les moulins⁵⁰, donc une importante ressource pour le développement de la colonie. En ce sens, la vue sur le lac Ontario ou sur le Lac Érié que l'on note sur certaines œuvres donne un bref aperçu de leur immensité, surtout lorsqu'on vérifie sur la carte géographique les endroits représentés.

Dans son ensemble, en considérant les paires créées sur chaque page et l'ordre alphabétique donné par l'archiviste, l'album suggère un itinéraire logique allant de Pointe au Bodet jusqu'à l'extrémité ouest du Lac Érié. On revenait ensuite à York, le siège du

⁴⁷ Les œuvres de *Cootes Paradise* et le journal d'Elizabeth Simcoe, entre autres, sont le propos de l'épilogue de Sylvia Bowerbank dans *Speaking for Nature, Women and Ecolgies of Early Modern England* (Baltimore and London : The John Hopkins University Press, 2004) : 217-225.

⁴⁸ Entrée du 11 juin 1796, Innis: 183.

⁴⁹ Rayburn, 1997, *Op. cit.*, 48.

⁵⁰ Sur ce sujet, Robert B. Gordon discute de l'utilisation de l'eau comme source d'énergie pendant l'industrialisation : « Cost and Use of Water Power during Industrialization in New England and Great Britain: a Geological Interpretation. » dans *The Economic History Review*, new series 36 :2 (May 1983) : 240-259.

gouvernement, et on remontait vers le nord en passant par le Lac Simcoe pour atteindre le Lac Huron qui n'est pas représenté. L'album met en valeur dans toutes les planches les ressources naturelles, l'eau, mais aussi les forêts, pour son bois, ses plantes médicinales et son gibier.

L'album contient aussi les représentations de villes déjà établies et les garnisons en place, alors que sur d'autres pages on voit en arrière-plan une maison isolée. Le défrichement des terres, les récoltes pour les besoins de base occupaient les colons grandement. En 1792, en plus des Loyalistes, on retrouvait dans la colonie des Allemands, des Écossais et des Hollandais sans compter les Français, les Anglais et les Premières nations. Avant de pouvoir réaliser son plan de faire la colonie à l'image de l'Angleterre, une assimilation devait avoir lieu⁵¹, comme nous l'avons vu en commentant *Mohawk Village*.

Mais une image de l'album détonne sur les autres par son sujet, seule au centre de la page, il s'agit d'une copie d'un dessin de Gilpin. Sur elle se terminent les dessins d'Elizabeth Simcoe sur le Haut-Canada.

5.5 Une ambiguïté : *Chepstow castle, from Mr. Gilpin*

Chepstow Castle, from Mr. Gilpin, (ill.47) inclus dans cet album, confirme qu'Elizabeth Simcoe connaissait l'œuvre littéraire et les règles du pittoresque émises par William Gilpin (ill.48), au moins celles qui se retrouvent dans son premier livre

⁵¹ Errington, *Op. cit.*, 14

d'observation portant sur la région de la rivière Wye⁵². Cela n'empêche pas qu'elle avait, dans ce même album, fait des choix artistiques dérogeant, aux préceptes esthétiques de Gilpin.

Nous avons mentionné au premier chapitre qu'Elizabeth Simcoe avait hérité, du côté paternel, de Old et New Court à Whitchurch, où elle se rendait souvent en famille ou avec des amis. De plus, c'est à Old Court qu'Elizabeth Simcoe aurait vu le jour. Whitchurch se trouve dans la vallée de la rivière Wye, tout comme le château de Chepstow et de la non moins célèbre Tintern Abbey. Puisque John Graves Simcoe voulait implanter l'Église anglicane au Haut-Canada, pourquoi Elizabeth Simcoe n'aurait-elle pas choisi de présenter les ruines de *Tintern Abbey*, envahies par la vigne sauvage, telles que dessinées par Gilpin et reproduites dans son livre? Bien qu'Ann Parker mentionne qu'Elizabeth Simcoe ait visité Chepstow Castle, elle ne le fit qu'après la construction d'un nouveau pont⁵³, soit après 1814, donc après avoir remis l'album au roi.

Le titre du cadeau royal, *View of North Canada*, soulève quelques questions aussi, puisqu'il suggère une unification du Haut et du Bas-Canada qui n'avait pas encore eu lieu. Le terme « North » peut être lu de diverses façons : un vestige de *British North America*; ou encore la suggestion d'un futur *South Canada*. Toutefois, nous n'avons rien trouvé dans les écrits de John Graves Simcoe ou d'Elizabeth Simcoe pour supporter

⁵² William Gilpin, *Observations on the River Wye and several parts of South Wales, etc. relative chiefly to Picturesque Beauty; made in the summer of the year 1770* (London, 1782; Surrey, England: Richmond Publishing Co., 1973).

⁵³ Ann Parker, « The Life and Art of Elizabeth Posthuma Simcoe » dans *The Picturesque*, 65 (Winter 2008/9) : 27.

précisément l'intention voulue. De plus, en choisissant de ne représenter que le Haut-Canada, on mettait de côté la présence des Canadiens-français, alors que celle des Premières nations, bien qu'implicites, était oblitérée par assimilation dans cette série. De toute évidence, John Graves Simcoe prévoyait l'unification du « North Canada », sa colonisation et une assimilation complète. Est-ce que le château de Chepstow serait alors une métaphore de son projet⁵⁴?

Il est important ici de considérer le projet colonial de John Graves Simcoe dans son ensemble, et ses ambitions professionnelles suivant la fin de son mandat au Haut-Canada en 1796. John Graves Simcoe, tout comme Elizabeth d'ailleurs, voulait retourner au Canada pour poursuivre le projet colonial, mais il voulait le faire à titre de gouverneur général. Plusieurs de ses ambitieux projets avaient été réduits, voire même ignorés, alors que d'autres idées lui avaient été imposées par le gouverneur général de l'époque, Lord Dorchester avec qui Simcoe n'entretenait pas de très bonnes relations. Néanmoins, Simcoe voyait grand. Il désirait plus de liberté pour l'établissement de la colonie. Il voulait aussi en assurer la sécurité en obtenant un plus grand nombre de Queen's Rangers. Il voulait aussi une université locale pour éviter que les intéressés se rendent aux États-Unis pour parfaire leur éducation, et n'en reviennent pas. Finalement, il souhaitait l'établissement d'une Église anglicane forte. Lord Dorchester ne voyait pas d'urgence ni pour l'éducation ni pour la religion, et entendait garder les Queen's Rangers à un minimum acceptable⁵⁵. Il était clair que Simcoe désirait lui succéder et nous savons

⁵⁴ Je tiens ici à remercier le professeur Didier Prioul, membre de mon comité de thèse pour avoir suggéré la recherche en ce sens, une suggestion qui m'a permis de conclure cette recherche.

⁵⁵ Les désaccords entre Simcoe et Dorchester sont nombreux et cités par ses biographes, entre autres, Fryer et Dracott, *Op. cit.*

qu'il était un choix possible pour le poste. Cependant, Simcoe aurait refusé, ou il est aussi possible que la nomination n'ait jamais été officialisée puisqu'il avait mis un anoblissement royal comme condition d'acceptation⁵⁶, titre qu'il n'a jamais reçu.

5.6 Guillaume le Conquérant et le château de Chepstow

Si nous examinons maintenant l'histoire du château de Chepstow, originalement appelé Estrighoiel et Strigull, on découvre que celui-ci fut construit en 1067, soit à peine un an après la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, dont les exploits sont illustrés dans la célèbre tapisserie de Bayeux. La conquête de l'Angleterre par Guillaume est un sujet fort prisé des historiens anglais à travers les siècles et, en fait, le conquérant et les événements qui entourent son couronnement furent et sont toujours des plus discutés et argumentés. D'un côté, on parle d'une réclamation du trône qui lui avait été promis, alors que d'un autre on parle de conquête et de colonisation. Les historiens d'aujourd'hui, tels que David C. Douglas et David Bates n'hésitent pas à parler de la colonisation de l'Angleterre par le Duc de Normandie⁵⁷, mais qu'en était-il au XVIII^e siècle?

Les sources de l'époque sont multiples et plusieurs font état d'un roi qui est venu réclamer la couronne qu'on lui avait usurpée. En effet, selon l'histoire, Édouard le confesseur (1003?-1066) aurait promis en 1051 le trône de l'Angleterre à Guillaume⁵⁸.

⁵⁶ Voir Fryer et Dracott, *Op. cit.*, 193. Aussi mentionné dans Fryer, 1989, *Op. cit.*, 172.

⁵⁷ David C. Douglas, *William the Conqueror : The Norman Impact upon England*. (1964; Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1992) et David Bates, *William the Conqueror*. (1989; 2001; Stroud, Gloucestershire : The History Press, 2004).

⁵⁸ Bates, *Ibid.* 59.

Cependant, le lendemain de la mort d'Édouard en 1066, Harold II (1022-1066) se proclame roi avec l'assentiment de l'aristocratie. C'est à la bataille de Hasting que meurt Harold II et que Guillaume le Conquérant prend possession de son royaume. Ainsi à la fin du XVII^e siècle, dans son *An Introduction to the History of England*, Sir William Temple (1628-1699) parlait de la haine que le peuple portait à Harold, « a known usurper, cruel in his nature, of *Danish* extraction, and thereby ungrateful to the *English*⁵⁹ ». Mais sur Guillaume qui « ...claimed the crown at his arrival, by the testament of King Edward the Confessor, without any mention of Conquest » il affirmait qu'il avait été infiniment « grateful to all Nobles and commons of the realm⁶⁰ ». Cette même idée est reprise par d'autres auteurs de cette époque⁶¹, parfois avec certaines nuances.

En effet, l'historien Samuel Clarke (1599-1682) abondait en ce sens tout en spécifiant que le titre de conquérant n'était rien d'autre que « flattery of the times ... given to him, yet he shewed by all the course of his government that he assumed it

⁵⁹ Sir William Temple, *An Introduction to the History of England*. (London : Printed for Richard Simpson and Ralph Simpson, 1699) : 111.

⁶⁰ *Ibid.*, 132-133.

⁶¹ Mentionnons les plus connus, Edward Cooke, *A Seasonable treatise wherein is proved that King William (commonly called the Conqueror) did not get the imperial crown of England by the sword, but by the election and consent of the poeple : to whom he swore to observe the original contract between king and people*. (London : Printed for J. Robinson, 1689) et *Argumentum anti-normannicum, or, An argument proving, from ancient histories and records, that, William, Duke of Normandy, made no absolute Conquest of England by the sword, in the sense of our modern writers : being an answer to these four questions, I. Whether William the First made an absolute conquest of this nation at his first entrance? II. Whether he cancelled and abolished all the confessor's laws? III. Whether he divided all our estates and fortunes between himself and his nobles? IV. Whether it be not a grand error to affirm, that there were no Englishmen in the Common Council of the whole Kingdom?* (London : Printed by J.D. for Mat. Keinton, Jonath. Robinson, Sam Sprint, 1682).

not⁶² ». Il reconnaît aussi que la défaite d'Harold n'eut rien de surprenant. Clarke devait avoir lu l'histoire de l'Angleterre écrite par Sir Walter Raleigh (1552?-1618), puisqu'il reprenait presque mot pour mot un passage de ce dernier :

No marvel if the *English* had such ill success. For the People being secure from their former enemies the *Danes* (which peace had continued now about the space of fifty years) had discontinued the use of Armes, and were generally debauched with Luxury and idleness. The Clergy was grown licentious and well content with little learning. The Nobility given to Gluttony, Venery, and oppression: the common sort to drunkenness and all disorder⁶³.

Au XVIII^e siècle, l'historien, poète, savant et auteur, Oliver Goldsmith (1728?-1774) affirmait que Guillaume « knew himself to be a conqueror, but was willing to be thought a legal king⁶⁴ ». De plus, Goldsmith pensait bien à une conquête lorsqu'il écrivait que Guillaume « had already raised such a number of fortresses [incluant Chepstow] in the kingdom, that he no longer dreaded the tumultuous or transient efforts of a discontented multitude; he determined to treat them as a conquered nation⁶⁵ ». Ainsi, pour le conquérant, le royaume de l'Angleterre en était un à coloniser. Mais au delà des opinions sur l'interprétation des faits historiques, la plupart des auteurs consultés, d'hier et d'aujourd'hui, reconnaissent l'impact du règne de Guillaume I. L'éditeur de Sir Walter Raleigh écrivait en préface que,

⁶² Samuel Clarke, *The Life and Death of William, surnamed the Conqueror, King of England, and Duke of Normandy who dyed Anno Christi 1087*. (London : Simon Miller, 1671) : 21.

⁶³ *Ibid.*, 19. Citation de Sir Walter Raleigh, *An Introduction to a Beviary of the History of England : with the Reign of King William the I, entitled the Conqueror*. (London : Printed for Sam. Keble and Dan. Brown, 1693) : 22.

⁶⁴ Oliver Goldsmith, *The History of England from the Earliest Times to the Death of George II*. (London : Printed for T. Davies, Becket and De Hondt, and T. Cadell, 1771) : 139.

⁶⁵ *Ibid.*, 144.

... it would be an injury to the publique any longer to conceal a just and true account of the reign of William the First wherein so many remarkable matters, and great revolutions happened, and to which the writers of government and policy in our nation have frequent recourse⁶⁶.

Guillaume a de plus fait recenser les villes et villages, les terres, leurs propriétaires, leurs valeurs et les ressources disponibles afin de pouvoir évaluer les taxes qu'il pouvait percevoir. Ce livre, connu comme étant le *Domesday Book*⁶⁷, lui permettait aussi d'évaluer l'ampleur de son royaume. Le livre fait état de plus de cinquante forteresses de construction royale ou par des proches de la royauté, dont quelques-uns seulement le furent en pierre – Chepstow est la plus ancienne ayant survécu à travers les siècles. Inscrit en tant que « castellum de Estrighoiel », ceux qui désiraient traverser la rivière Wye devaient payer un droit de passage au château⁶⁸.

L'historien David Bates écrit sur le projet colonial de Guillaume que « he took very seriously the contemporary ideal that a ruler should keep the peace within his lands, do justice firmly, punish savagely, and protect the Church⁶⁹ ». De plus, Guillaume comptait sur l'appui de l'aristocratie. Après son couronnement, le roi redistribua les terres « of the *English Barons* who had opposed him, he divided among the *Norman Barons* that had attended him; those of the commons among the soldiers⁷⁰ ». La

⁶⁶ « Preface of the Publisher » dans Raleigh, *Op. cit.*, np.

⁶⁷ Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle qu'on lui donne ce nom.

⁶⁸ C.G.Harfield, « A Hand-List of Castles Recorded in the Domesday Book. » dans *The English Historical Review*, 106:419 (Apr. 1991): 376.

⁶⁹ Bates, *Op. cit.*, 15.

⁷⁰ Temple, *Op. cit.*, 139.

protection de l'Église pour qu'elle puisse s'établir dans la nouvelle colonie, le soutien d'une aristocratie, une force militaire pour assurer la sécurité du royaume, sont des valeurs qui sont présentes dans plusieurs projets coloniaux, y compris celui de John Graves Simcoe.

En ce sens, la construction de forteresses aux frontières du royaume était prioritaire pour pouvoir en contrôler l'accès. Les forces militaires devaient être présentes et se faire voir. Les châteaux normands ont joué un rôle important dans la colonisation. En plus de leur rôle de protection, leur architecture imposante avait pour but d'intimider les populations avoisinantes. Le château en tant que symbole du pouvoir faisait partie de la réalité de tous les jours, beaucoup plus qu'un roi qui n'y séjournait que rarement ou que d'un parlement dont on entendait parler, mais qui demeurait une abstraction⁷¹.

Le château de Chepstow fut rapidement construit, preuve de son importance stratégique dans la colonisation de l'Angleterre. À cette époque, le royaume de Galles était indépendant et la position de Chepstow, entourée de falaises, permettait de prévenir toute attaque de ce côté tout en assumant le contrôle sur la rivière Wye, une artère de communication avec Hereford au nord⁷².

Les ruines du château, la plus ancienne fortification en pierre de la Grande-Bretagne, étaient fort connues au XVIII^e siècle et souvent mentionnées comme étant « the

⁷¹ Hugh Kearney, *The British Isles. A History of Four Nations*. (1989; Cambridge : Cambridge University Press, 2006) : 101.

⁷² Arthur Clark, *Chepstow: Its Castle and Lordship* (Newport & Monmouthshire Branch of the Historical Association : 1951).

celebrated ruins of Chepstow castle⁷³ ». Son établissement entendait assurer la protection du royaume quelques mois à peine après le 25 décembre 1066, date du couronnement du conquérant. Il nous semble que nous pouvons conclure que son inclusion dans l'album royal n'est pas fortuite. Nous pensons plutôt qu'il s'agit d'une métaphore des ambitions de Simcoe de faire du Canada un territoire britannique à l'image de la mère patrie, protégé de toute invasion étrangère. Le Haut-Canada tel qu'illustré par Elizabeth Simcoe et réalisé par son mari était la première étape de ce projet.

5.7 Une œuvre promotionnelle

Il devient clair que Simcoe, s'il obtenait le poste convoité de gouverneur général, voulait faire du territoire canadien dans son intégrité une colonie anglaise, assimilant ou éliminant les autres présences. Dans une lettre envoyée à Simcoe le 4 mai 1792, James Bland Burges imaginait Simcoe « exploring the path of wilderness, and [...] introducing civilization and the arts of life into the hords of savages », exprimant ainsi clairement son opinion sur les autres peuples du Canada. De plus, Simcoe, dans son projet colonial, rayait plusieurs noms autochtones de lieux pour les angliciser, à l'image de ceux existant déjà en Angleterre. Ces noms anglais se retrouvent sur la carte géographique d'Elizabeth Simcoe.

Tout comme les portraits du roi George III et de la reine Charlotte, reçus en cadeau, venaient officialiser son rôle en tant que lieutenant-gouverneur, l'album offrait témoignait du travail accompli et des possibilités de développement futur. L'album

⁷³ Entre autres par le poète William Woodsworth (1770-1850). Voir Kenneth R. Johnston, *The Hidden Wordsworth: Poet, Lover, Rebel, Spy* (New York: W. W. Norton & Company, 1998).

aurait donc pu avoir été réalisé pour servir d'outil promotionnel pour l'avancement professionnel de John Graves Simcoe, mais aussi pour gravir la hiérarchie sociale en obtenant cet anoblissement tant désiré. Après tout, la reine Mathilde (1031-1083), femme de Guillaume le Conquérant, aurait réalisé la fameuse tapisserie⁷⁴ de Bayeux « to reinforce the legitimate case for William's tenure of the English throne ... with a carefully doctored account of recent history⁷⁵ ». Aujourd'hui, tous reconnaissent qu'il n'est pas certain que ce soit vraiment Mathilde qui ait réalisé ou commandité la réalisation de la tapisserie. Odo, évêque de Bayeux et demi-frère de Guillaume et Édith, épouse d'Édouard le confesseur, sont deux autres possibilités parmi plusieurs de ces personnages historiques. Mais au XVIII^e siècle, en Angleterre, telle était l'opinion de certains historiens et antiquaires. Par exemple, en 1770, Sir Joseph Ayloffe (1708-1781) présentait une conférence sur le sujet, dans laquelle il affirmait que la tapisserie avait été « by command of Queen Matilda ... by her own hands and the assistance of her court, worked in arras and presented to the Cathedral of Bayeux⁷⁶ ». De plus, Hicks soulignait que « despite its rediscovery by the French, English scholars were now very involved, even proprietorial⁷⁷ ». Elizabeth Simcoe aurait peut-être été inspirée par Mathilde et réalisée une œuvre promotionnelle.

⁷⁴ Il ne s'agit pas d'une tapisserie, mais bien d'une broderie de plus de 70 mètres de long par 50 cm de largeur.

⁷⁵ Carola Hicks, *The Bayeux Tapestry. The Life Story of a Masterpiece*. (London : Chatto & Windus, 2006) : 3.

⁷⁶ Tel que cité dans Hicks, *Ibid*, 88.

⁷⁷ *Ibidem*.

Par ailleurs, Elizabeth Posthuma Gwillim descendait du célèbre conquérant, du moins le croyait-elle. À cet effet, le Windsor Herald de qui Madame Simcoe avait commandé son arbre généalogique mentionnait :

The genealogy of the ancient family of Gwillim deduced to Mrs. Elizabeth P. Simcoe, wife of Lieut.-General John Graves Simcoe. Tracing her descent paternally from the ancient British Lords of Becon—from Henry Fitz Herbert, who was Chamberlain to King Henry the first and from King William the Conqueror...⁷⁸

Vue sous cet angle nouveau, l'œuvre de Chepstow Castle donne une nouvelle dimension à l'album. En fait, il témoigne aussi de l'engagement de son auteure, non seulement en tant qu'auteure comme elle est présentée en page couverture, mais aussi son rôle dans la constitution de l'album, de son engagement intellectuel dans sa pratique artistique. Ainsi, elle démontre qu'elle connaît les règles du pittoresque de Gilpin, qu'elle cherche à améliorer son talent en copiant d'autres artistes et qu'elle crée en dépassant, même si ce n'est que subtilement, les paramètres établis. Elle exprime aussi son rôle politique autant à choisir des noms pour de « nouveaux » lieux qu'à dessiner des cartes et à graver ces noms dans le paysage, celui du Haut-Canada qu'elle approprie visuellement au nom de la couronne britannique.

De plus, le choix des ruines de Chepstow s'inscrit aussi dans une idéologie patriotique et identitaire puisqu'au XVIII^e siècle, les ruines de l'Angleterre étaient redécouvertes par les intellectuels de l'époque. Au chapitre premier, nous avons mentionné les ruines de Dunkeswell Abbey dans le poème de Mary Hunt. Les ruines, en

⁷⁸ J. Ross Robertson, *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe*. (Toronto : Prospero Canadian Collection, 2001) : 4. Elizabeth Simcoe croyait être à l'époque une descendante de la fille de Mathilde et de Guillaume le Conquérant, Gundreda. Cependant, vers le milieu du XIX^e siècle, il a été conclu qu'en fait Gundreda était la fille de Mathilde d'un mariage précédent.

plus d'être pittoresques, revêtaient cet autre aspect mis de l'avant par les antiquaires qui ont contribué à la « construction of a historical past⁷⁹ ». On sait comment les ruines pittoresques « were admired as blending into the countryside, while the sense of 'country' as natural terrain and 'country' as nation began to melt one into the other⁸⁰ ». Mais ici encore, on pourrait argumenter que Madame Simcoe aurait pu choisir les ruines de Tintern Abbey, qui sont après tout décrites par Gilpin comme étant « the most beautiful and picturesque view on the river⁸¹ ». Mais en choisissant Chepstow Castle, Elizabeth Simcoe soulignait une identité nationale dont son mari voulait imprégner le Haut-Canada. Elle liait de même l'histoire de l'Angleterre et à celle du Haut-Canada. Plus encore, parce que le château de Chepstow est lié à son histoire familiale, en le choisissant spécifiquement, elle témoignait de son engagement intellectuel dans sa démarche artistique. *Chepstow Castle, from Mr Gilpin* devient alors une signature personnelle qui révèle son rôle comme artiste dans la création de l'album et dans le projet colonial.

Elizabeth Simcoe a inclus des copies des œuvres de Pilkington dans son album alors qu'elle aurait pu se contenter des siennes. Son but était de montrer le territoire exploré par John Graves Simcoe, incluant les régions où elle ne s'était pas rendue personnellement. L'absence des chutes Niagara renforce l'idée de cette approche d'inclure des nouveaux lieux, peut être inconnus du roi, pour lui faire découvrir les

⁷⁹ Rosemary Sweet, *Antiquaries : the Discovery of the Past in Eighteenth-Century Britain*. (London : Hambledon and London, 2004) : xv.

⁸⁰ Anne Janowitz, *England's Ruins. Poetic Purpose and the National Landscape* (Cambridge, Mass.: Basil Blackwell, Inc., 1990) : 4.

⁸¹ Gilpin, 1973, *Op. cit.*, 31.

richesses du Haut-Canada. En fait, ce que l'artiste avait voulu démontrer ici, ce sont autant les réalisations de John Graves Simcoe que ses projets pour la colonie anglaise.

Il est clair pour nous qu'Elizabeth Simcoe était une femme britannique coloniale dont les lettres et les œuvres étaient destinées à un public tout aussi britannique et colonial—incluant le roi. L'intérêt du roi George III pour l'histoire est indéniable; la bibliothèque qu'il accumula en témoigne largement. Dans ce cadeau royal, les absences sont aussi importantes ici que les présences⁸² et les reconnaître nous évite de tomber dans le piège du colonialisme intellectuel. L'absence de représentation du Bas-Canada dans cet album, bien que les Simcoe y aient séjourné pour plusieurs mois, nous conforte dans notre idée qu'il ne s'agit pas seulement d'un souvenir de voyage, mais aussi, et plus encore, d'un rapport visuel sur l'entreprise coloniale au Haut-Canada.

D'autre part, dans son choix de matériaux, Elizabeth Simcoe témoigne d'une individualité artistique particulière tout en affirmant une position politique; alors que Marian Fowler voit dans ce choix une femme « going native ». Quant à lui, Gerry Tom croit que « her use of this indigenous medium is significant as an indicator of how thoroughly she immersed in the place she came to live for five years⁸³ ». Comme on l'a mentionné au chapitre précédent, Elizabeth Simcoe a vu des objets en écorce de bouleau et elle le mentionne dans son journal. Dans le fonds Simcoe conservé aux Archives publiques de l'Ontario, deux œuvres, une carrée et une ovale, par Pilkington sont

⁸² Walter D. Mignolo, « Colonial and Postcolonial Discourse: Cultural Critique or Academic Colonialism » dans *Latin American Research Review*, 28 :3 (1993) : 120-134.

⁸³ Tom Gerry, « Extremes meet : Elizabeth Simcoe's Birch bark Landscapes » dans *Queen's Quarterly*, 106 : 4 (1999) :508-601.

également sur écorce de bouleau. Dans ce même fonds, il y a aussi six autres œuvres d'Elizabeth Simcoe sur écorce de bouleau, dont une miniature, et deux représentants des lieux du Bas-Canada, soit une vue de *Pointe-au-Tremble* et une vue de la région de Québec. Elizabeth Simcoe a décidé de ne pas les inclure dans l'album.

Les deux œuvres de Pilkington sur écorce de bouleau qu'Elizabeth Simcoe a d'ailleurs copiées et incluses dans l'album royal ont été réalisées lors de l'expédition du Lieutenant-gouverneur en 1793 vers le nord. Une représente les chutes entre York et le lac Huron et l'autre celles près du Lac Simcoe. Pour cette dernière, l'œuvre de Pilkington est titrée *Cascade on the Severn River, McDonald's Rapids between Sparrow Lake and Ragged Rapids* mais ce titre est dactylographié et porte l'inscription « J.R.R. p.180 » faisant référence au livre de Robertson et à la page où cette œuvre est reproduite. On pourrait se demander qui de Pilkington ou d'Elizabeth Simcoe fut le premier à utiliser l'écorce de bouleau? Selon la datation faite par les archivistes, la vue près de Québec serait de 1792, alors que les autres sont datés de plus tard. Il n'est donc pas tout à fait impossible que ce soit Elizabeth Simcoe qui ait innové.

Bref, Elizabeth Simcoe ne s'est pas seulement approprié le paysage du Haut-Canada au bénéfice du roi, mais elle lui a aussi offert symboliquement une partie de ce paysage canadien dans la matérialité même de son support, en utilisant l'écorce d'un arbre du pays, tout en faisant la promotion du projet colonial de John Graves Simcoe, et enfin, en s'affirmant comme une amateur engagée.

Conclusion

Une amatrice engagée dans les Canadas

En faisant la recension de la littérature sur Elizabeth Simcoe et son œuvre, il nous est apparu que la majorité des auteurs, qu'ils soient canadiens ou non, concentraient la plus grande partie de leur analyse sur les cinq années du voyage dans les Canadas dans un contexte local ou dans une perspective pittoresque. Cependant, il ne faut pas oublier que Madame Simcoe est arrivée ici en tant que sujet britannique à l'aube de ses trente ans. Il nous a donc paru important de considérer ces trente années. Le contexte de notre étude s'en trouve élargi et d'autant plus riche.

En venant dans les Canadas en 1791, Elizabeth Posthuma Simcoe partait à l'aventure. Elle l'a immortalisée sur papier, au bénéfice des siens demeurés en Angleterre, incluant sa meilleure amie Mary Anne Burges et ses quatre filles aînées confiées aux bons soins de son amie Mary Hunt et de la mère de celle-ci Ann Hunt. Pour ce faire, elle allait tenir un journal illustré de ses dessins qu'elle leur enverrait par section régulièrement, à moins d'interruptions des services postaux à certaines périodes.

Comme on l'a démontré au premier chapitre, Elizabeth Posthuma Gwillim Simcoe a une histoire familiale impressionnante et bien établie dans les plus hautes sphères de la société et de l'aristocratie terrienne de l'Angleterre. Remontant cinq générations en arrière, nous avons pu apprécier les origines de son bagage intellectuel,

artistique et politique. Entourés d'amis qui partageaient les mêmes valeurs et les mêmes passions, les Simcoe ont pris part à la vie culturelle de leur milieu, que ce soit à Londres, à Exeter et indirectement à Bath. Échangeant ses idées et ses passions avec Mary Anne Burges, une intellectuelle reconnue, Elizabeth Simcoe a aussi côtoyé des membres du célèbre groupe d'intellectuels, les *Bluestockings*, dont la principale salonnière était Elizabeth Montagu. John Graves Simcoe était tout aussi impliqué comme en témoigne sa participation à la société intellectuelle d'Exeter et l'invitation de James Bland Burges à en joindre une autre à Londres, ainsi que son adhésion à la *Society of Antiquaries*. Bien que nous ne soyons pas en mesure pour le moment d'évaluer l'implication complète d'Elizabeth Simcoe sur la place des femmes en public, il est cependant digne de mention qu'elle exhorte Mary Hunt de signer ouvertement son poème en 1792, poème publié auparavant anonymement. Un tel geste n'était pas la norme acceptée à l'époque; l'anonymat était souvent préservé par les femmes très éduquées, dont Mary Anne Burges par exemple.

Fréquenter un milieu intellectuel ne veut pas dire nécessairement qu'on le soit, même si on encourage les autres à y tenir un rôle public. C'est pourquoi nous avons poussé plus loin nos recherches au deuxième chapitre, en examinant l'éducation artistique d'Elizabeth Simcoe. Élève de Francis Towne, que les Simcoe connaissent bien, elle a développé son talent artistique en copiant d'autres artistes comme cela se faisait à l'époque. Le XVIII^e siècle fut marqué on le sait par des réflexions esthétiques, tant chez Edmund Burke sur le beau et le sublime que chez William Gilpin intéressé par la notion du pittoresque. Les guides de ce dernier populariseront les régions de l'Angleterre et

donneront naissance au tourisme. C'est dans ce contexte que l'on a analysé un premier groupe d'œuvres canadiennes d'Elizabeth Simcoe. C'est aussi pendant le Siècle des Lumières que se développe un intérêt accru pour les sciences naturelles. Nous avons pu le constater dans sa production canadienne, Elizabeth Simcoe, comme d'autres femmes, a examiné la faune et la flore canadiennes bien que son attention pour les poissons était fort inhabituelle chez ses consœurs à l'époque.

Mais qui parle de colonie parle aussi d'altérité. Pour mieux comprendre la rencontre de l'Autre pour Elizabeth Simcoe, nous avons examiné certaines études sur les rencontres entre femmes européennes de cette époque et l'Autre, que ce soit en Inde, en Turquie ou encore dans les Antilles. Nous avons aussi consulté les journaux publiés par Lady Anne Barnard, qui joua le rôle d'hôtesse pour le gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, dans la colonie d'Afrique du Sud. En comparant nos recherches à ces diverses études, et le journal de Madame Simcoe à ceux de Lady Barnard, nous avons pu relever les différences et les nuances subtiles qui font de Mme Simcoe un être moins timide et réservée qu'on nous a laissé croire. De plus, en portant une attention particulière à ses écrits, on note un changement d'attitude sur sa perception des peuples autochtones qu'elle reconnaîtra comme des êtres égaux et les inclura dans le monument commémoratif peu commun de son mari, dans la cathédrale d'Exeter.

L'attitude d'Elizabeth Simcoe vis-à-vis les Premières nations était peut-être conditionnée par la situation britannique au Haut-Canada qui avait besoin de leurs appuis. Pour mieux comprendre le rôle qu'a joué Elizabeth Simcoe dans le projet colonial de son époux, au quatrième chapitre, nous avons brièvement énoncé les quatre axes principaux

sur lesquels John Graves Simcoe, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, a basé son projet pour ensuite analyser l'œuvre topographique et cartographique d'Elizabeth Simcoe. Nous appuyant sur les théories postcoloniales d'appropriation et sur des études en cartographie, nous avons démontré qu'Elizabeth Simcoe ne faisait pas que copier et suivre des directives, mais qu'elle s'affirmait en tant qu'amateure tant par le choix des matériaux que dans la conception de ses œuvres. Une lecture de sa carte du Haut-Canada nous a permis de reconnaître en elle une cartographe accomplie, ce qui la place dans un très petit groupe de femmes de son époque.

Finalement, l'analyse du « cadeau royal », une série de trente-deux dessins sur écorce de bouleau, l'a clairement impliqué dans la démarche du projet colonial de son mari. Œuvre promotionnelle, l'album cherchait à gagner l'appui du roi pour la nomination de John Graves Simcoe comme gouverneur général des Canadas, ce qui a échoué vraisemblablement même s'il fut pressenti pour le poste à un moment donné. Mais cet album a aussi permis à Elizabeth Simcoe de s'affirmer comme une amateure engagée de façon subtile par la juxtaposition de l'histoire de l'Angleterre et celle du Haut-Canada à sa généalogie et à son histoire familiale. Sortant du milieu intime de sa famille et de ses amies – s'adressant à un important « public » – elle a signifié sa présence en signant de façon inattendue son œuvre avec force.

Le couple Simcoe et les deux enfants qui les avaient accompagnés aux Canadas étaient rentrés en Angleterre le 16 octobre 1796. L'un comme l'autre encourageait leurs enfants à s'investir dans la littérature et les arts. Par exemple, en 1795 John Graves Simcoe écrivit à sa fille Eliza, « I love Plutarch's lives better than any other book and I

am glad you are reading them [...] Cicero is a favourite of mine¹ ». Le 25 avril 1792, il lui souligna « I was particularly pleased with your drawing of the Passion flower & glad to heard you are reading history² ». Elizabeth les complimenta tout autant, entre autres elle échangea avec Eliza sur la botanique³.

Eliza Simcoe a laissé au moins quatre albums de dessins (ill.49) de fleurs et plantes⁴, probablement influencée aussi par Mary Anne Burges de qui elle était proche. Elle fut la seule à voyager à l'extérieur de l'Angleterre et du Pays de Galles. Elle fit le Grand tour européen en 1813, accompagnée de la famille Bastard, et tout comme sa mère écrivit régulièrement des lettres et des journaux de voyage qu'elle envoya à sa famille, de la France et de l'Italie⁵. Charlotte Simcoe, quant à elle, fut reconnue dans le livre du savant Jean-André de Luc⁶ pour lui avoir dessiné des cartes géographiques.

L'histoire familiale devait aussi leur être enseignée. Que ce soit par les nombreux tableaux de leurs ancêtres qui les entouraient ou par la généalogie qu'Elizabeth Simcoe

¹ Lettre de John Graves Simcoe à Eliza Simcoe, datée 1795. Archives publiques de l'Ontario, F 47-4-4-3. Microfilm 1809.

² Lettre de John Graves Simcoe à Eliza Simcoe, datée du 25 avril 1792. Archives publiques de l'Ontario, F 47-4-4-2. Microfilm 1809.

³ Lettre d'Elizabeth Simcoe à Eliza Simcoe, non datée (Saturday night). Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 35/8, microfilm rouleau A 607.

⁴ Allhallows Museum Simcoe Family Collection [HONAM 2006.166] ALP004 à ALP007.

⁵ Allhallows Museum Simcoe Family Collection [HONAM 2006.166] ; pour les journaux ALP008 à ALP012 et pour les lettres ALP014 à ALP016.

⁶ Jean-André De Luc, *Geological Travels*, volume III, (London : Printed for F. C. and J. Rivington, 1811) :417.

commanda en 1806. « The Gwillim ‘Pedigree’ was 18 feet long, 4 feet wide and made from the finest materials. It is, together with the heraldic drawings on which it was based, in the possession of Elizabeth’s descendants to this day⁷ ». Nous n’avons pu retracer ce document qui confirmait à Elizabeth Simcoe et les siens leur descendance de Guillaume le Conquérant. Le fils⁸ des Simcoe, Henry Addington était rédacteur de *Lights from the West*. En 1834, il publia « The History of the English Church – X. William the Conqueror » qui commençait ainsi : « One of the most remarkable events in the history of England, was the conquest of this country by William, Duke of Normandy at the battle of Hastings⁹ ».

En 1806, John Graves Simcoe obtint le poste de commandant en chef aux Indes, mais il mourut juste avant son départ. Loin de se tourner vers un veuvage reclus, Elizabeth Simcoe voyagea en Angleterre. Mais plus important encore, avec six de ses filles, elle constitua l’atelier Simcoe qui se spécialisa dans la décoration d’intérieur d’église¹⁰. Elles produisirent des « stained glass windows, altars, reredoses, a font, a pulpit, a reading desk, capitals, corbels and furniture reconstituted from antique

⁷ John et Elizabeth Slade, *The Old Court Hotel and Elizabeth Posthuma Gwillim, the Remarkable Wife and Companion of John Graves Simcoe, a Founding Father of Canada*. (Herefordshire : Old CourtHotel, ca 2004) : s.p.

⁸ Francis Simcoe fut tué à la guerre de Badajoz (Espagne) en 1812.

⁹ E.R. « The History of the English Church. X. William the Conqueror » dans *Light from the West or The Cornish Parochial Visitor* 3 :XI (Nov. 1834) : 242-248.

¹⁰ Jim Cheshire, « Elizabeth Simcoe and her daughters: amateur ecclesiastical design in the 1840s » dans Michael Hall et Rosemary Hill, éditeurs, *The 1840s: Studies in Victorian Architecture and Design*, (London, The Victorian Society, 2008): 87-95.

carvings¹¹ ». Elles participèrent à la construction, la rénovation ou à la décoration de quatre églises de la région de Dunkeswell en Angleterre et celle de Sibbald Point, en Ontario.

Elizabeth Simcoe a toujours vu à la diffusion de son œuvre. Ses lettres à la famille et aux amies étaient régulièrement accompagnées de petites aquarelles. Elle encouragea aussi ses filles à les distribuer. Dans une lettre non datée, elle offre des esquisses à Harriet Bowdler par l'entremise de sa fille Harriet¹². Elizabeth Simcoe n'hésitait pas à s'affirmer discrètement et subtilement pour ne pas ébranler les conventions. Elle a d'ailleurs publié une partie, si minime fut-elle, de son œuvre. Cette contribution, publique et reconnue, souligne tout de même le fait qu'elle ne voulait pas rester anonyme. Publiées entre 1840 et 1850, ces quelques gravures furent exécutées par un dénommé Sly, à partir des dessins originaux de Madame Simcoe. On note aussi que ces publications sont variées. Il y a un magazine, qui avait pour but de démocratiser l'accès à l'information, le *Penny Magazine*¹³, dans lequel elle publie en 1842 sa vue de *Kingston*, et l'année suivante *Queenstown* et *Fort Chippewa*. Son dessin *York Town* se retrouve dans les pages de la monographie, *The Pictorial History of England during the*

¹¹ *Ibid.*, 88.

¹² Lettre d'Elizabeth Simcoe à Harriet Simcoe, 18 décembre. Fonds John Graves Simcoe, Bibliothèque et archives Canada, MG 23 H 11, séries 5, 39/7, microfilm rouleau A 607.

¹³ *Penny Magazine*, New Series, (London : Charles Knight, 1842) : 396 et (1843) : 17 et 52.

*Reign of George the Third*¹⁴ et celles de *The American Generals : from the Founding of the Republic to the Present Time*¹⁵.

Il ne fait aucun doute que l'œuvre artistique d'Elizabeth Simcoe continuera d'être examinée pour sa valeur documentaire — que ce soit dans la continuité des études de ses journaux et lettres effectuées à ce jour en relation avec les débuts du Haut-Canada, ou encore avec les recherches plus récentes sur le pittoresque au niveau international. Cependant, une analyse minutieuse de ses dessins et aquarelles nous révèle une démarche plus sérieuse. Une amateur accomplie avec une compréhension des arts et des sciences, Elizabeth Simcoe, loin du carcan des conventions sociales de l'Angleterre, s'est engagée dans des pratiques telles que la cartographie et l'ichtyologie, ce qui était plutôt inhabituel pour une femme au XVIII^e siècle. De la même façon, elle a utilisé sa position privilégiée dans le projet colonial du Haut-Canada pour témoigner de l'importance des réalisations de son mari et pour argumenter subtilement, et de façon très personnelle, ses aspirations. Il nous apparaît alors une autre façon de voir son œuvre artistique : la production d'une amateur engagée qui était activement impliquée, occasionnellement publiquement, à promouvoir un des projets coloniaux de la Grande-Bretagne.

¹⁴ George L. Craik, Charles MacFarlane, *The Pictorial History of England during the Reign of George the Third*. 3 volumes. (London : C. Knight, 1841) : 461. Aussi reproduit dans l'édition de 1849.

¹⁵ John Frost, *The American Generals : from the Founding of the Republic to the Present Time, Comprising Lives of the Great Commanders, and other Distinguished Officers who have Acted in the Service of the United States: and Embracing a Complete Military History of the Country*. (Hartford : Case, Tiffany & Company, 1849) : 61.

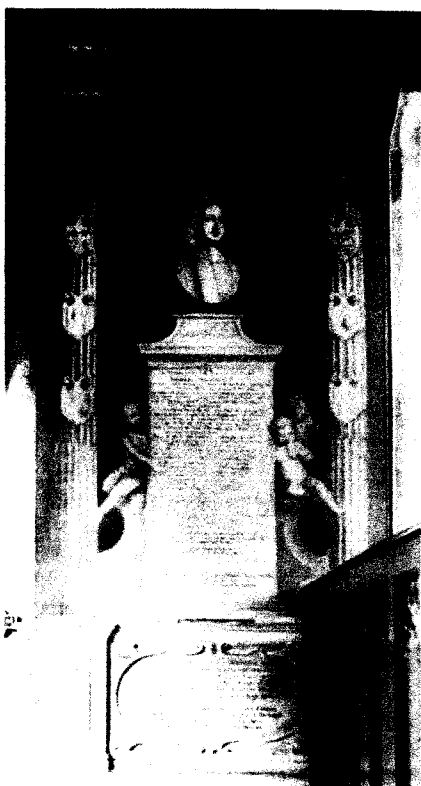
Illustrations



Ill. 1 : Anonyme, *Portrait de Jemima Creed*, c. 1700, huile sur toile. Archives of The Jemima Creed Charity, Ashton, Northamptonshire, UK.



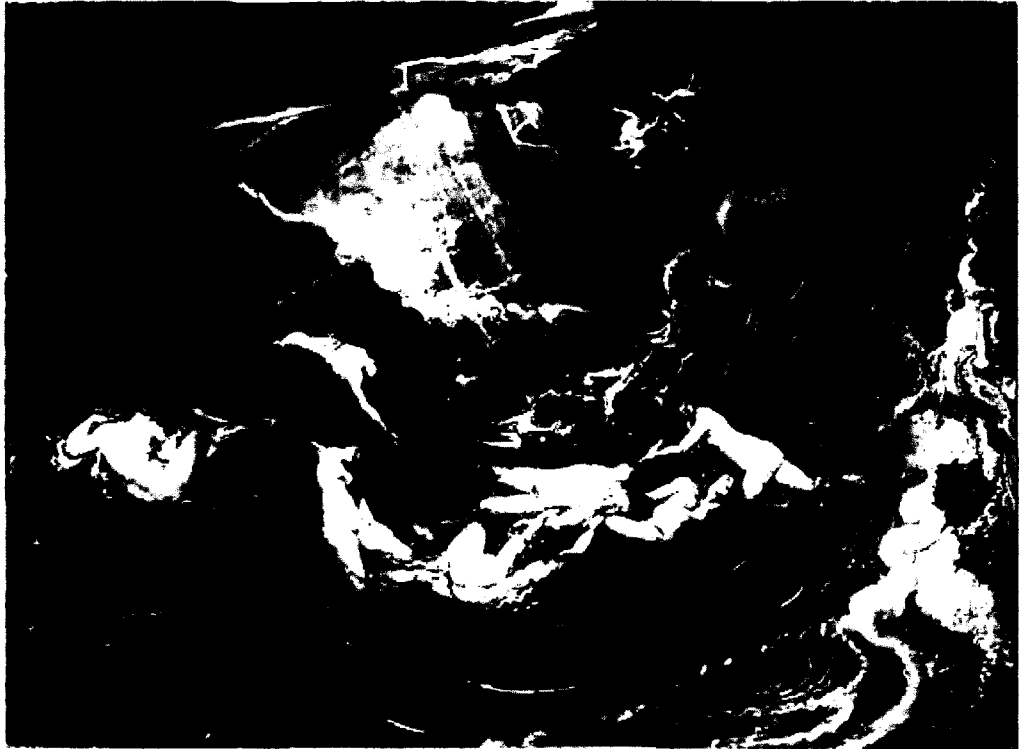
Ill.2 : Elizabeth Creed, *Retable de la chapelle d'Ashton*, entre 1708 et 1728. (Reproduction fournie par les archives de The Jemima Creed Charity, Ashton, Northamptonshire, UK).



Ill. 3 : Elizabeth Creed, *Monument à Theophilus Pickering*, 1721, grisaille, Église de Tichmarsch, Northants, UK. (*The Burlington Magazine for Connoisseurs*, vol.77, no 448 (July 1940), 25).



Ill. 4 : Mary Anne Burges, *Elizabeth Posthuma Simcoe*, 1790, lavis gris et bleu sur papier vélin. (Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc. 1972-118-2).



Ill.5 : Pierre Paul Rubens, *Hero and Leander*, ca 1505-06, huile sur toile. (Yale University Art Gallery, 1962.25)



Ill. 6 : Eliza Gwillim, *Moonlit Coastal View*, 1783, encre et lavis sur papier. (Stephens, Richard. *A Catalogue Raisonné of the Works of Francis Towne (1739-1816)*. Dissertation doctorale non publiée, Birkbeck College, University of London, 1996, fiche 883).



Ill.7 : Elizabeth Simcoe, *Isle of Entry* (1791), aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-5).



Ill.8 : Francis Towne, *Lake of Como*, n.d., aquarelle sur papier. (Collection de la Tate Gallery, Londres, T09244) .



Ill.9 : Emily Brooke, *Vue du Cap Diamant depuis Woodfield*, ca 1796, aquarelle sur papier. (Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc. R9266-54 Collection de Canadiana Peter Winkworth).



Ill.10 : Elizabeth Simcoe, *A Bend in the St. Lawrence, Quebec*, ca 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-39).



Ill.11 : George Bulteel
Fisher, *Vue de St.
Anthony's Nose, sur la
rivière North, New York*,
gravure par John
William Edy, 1795.



Ill.12 : Elizabeth Simcoe, *On the Arno between Lucca and Florence*, s.d., aquarelle sur
papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-3-2).



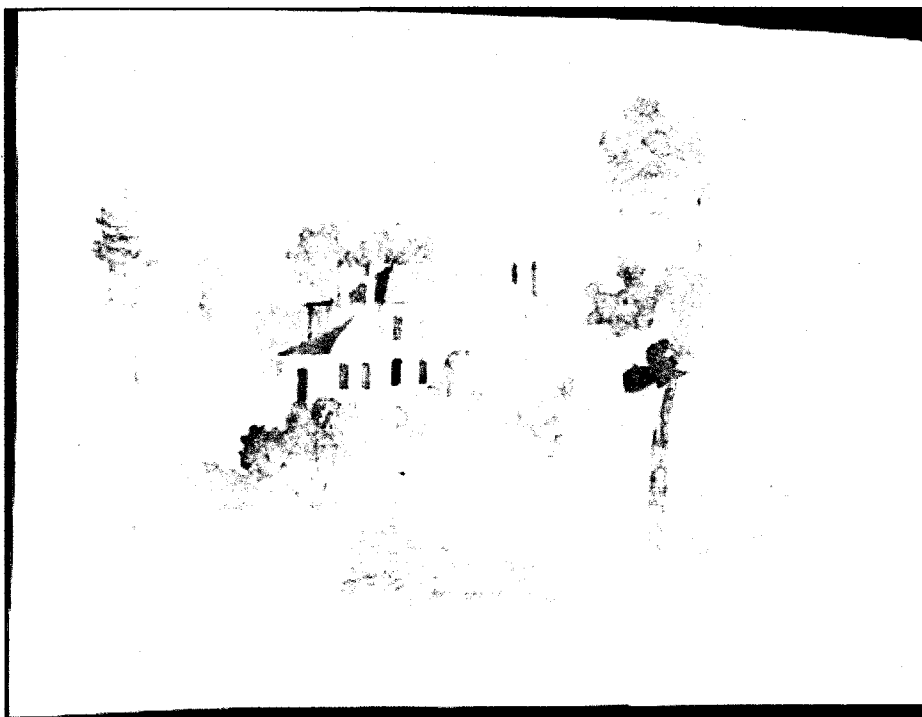
Ill.13 : Elizabeth Simcoe, *Sans titre [échelle pour descendre sur le rocher à Niagara]*, s.d., aquarelle sur papier. (Album Niagara, page 24, Collection du Musée Stewart, Montréal).



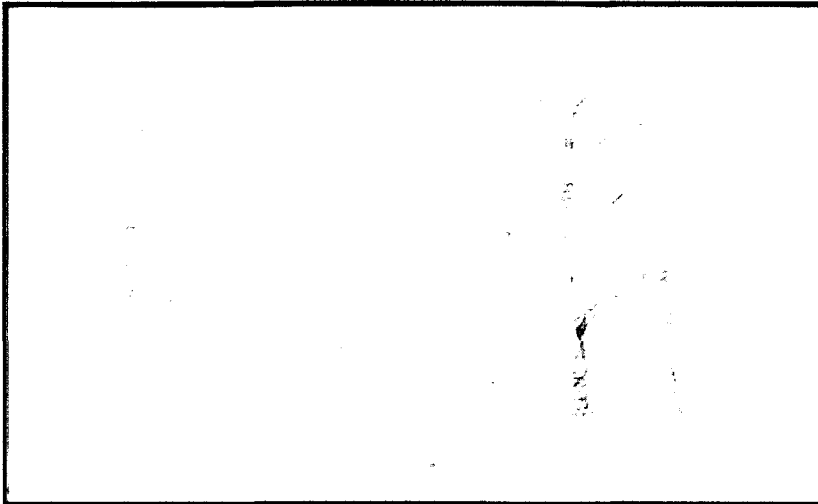
Ill.14 : Robert Pilkington, *Francis Quillim (sic) Simcoe*, 1796, aquarelle sur papier. (Courtesy of the Royal Ontario Museum, 955.210.2).



Ill.15 : Elizabeth Simcoe, *Near Quebec*, ca 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-42).



Ill. 16 : Elizabeth Simcoe, *Mr Hamilton's House, the Landing*, ca 1792, mine et lavis sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-65).



Ill.17 : Elizabeth Simcoe, *Wolfe's*, ca 1792, mine sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-74).



Ill.18 : Thomas Davies, *Niagara Falls from Below*, ca 1766, aquarelle sur papier. (New-York Historical Society, 170 Central Park W, New York, NY 10024. Acc. No. 1954.3).



Ill.19 : Elizabeth Simcoe, *Niagara Falls*, 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-71).



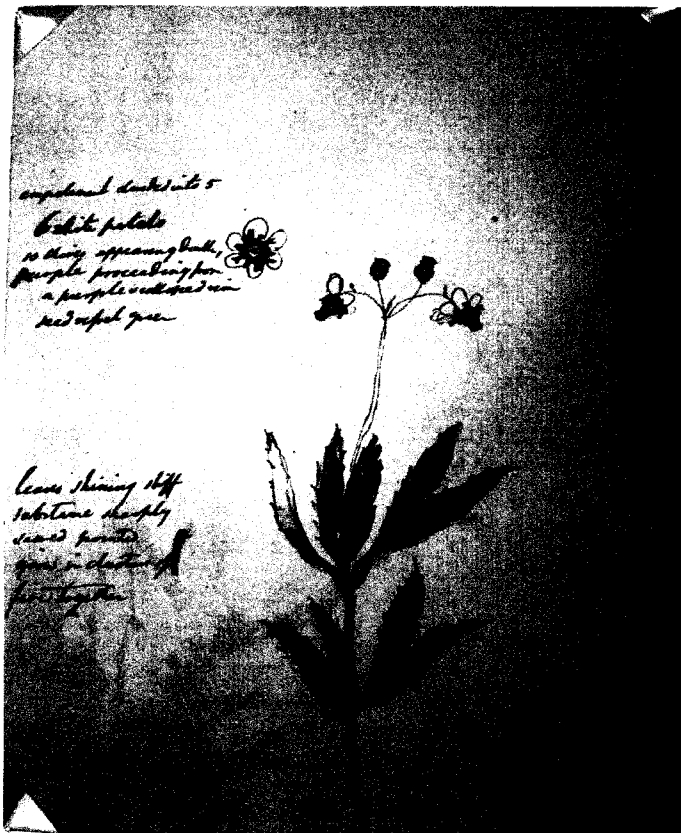
III.20 : George Hériot,
*Les chutes Montmorency
en hiver*, ca 1794,
aquarelle sur papier.
(Musée des beaux-arts du
Canada, Ottawa, n°
16675)



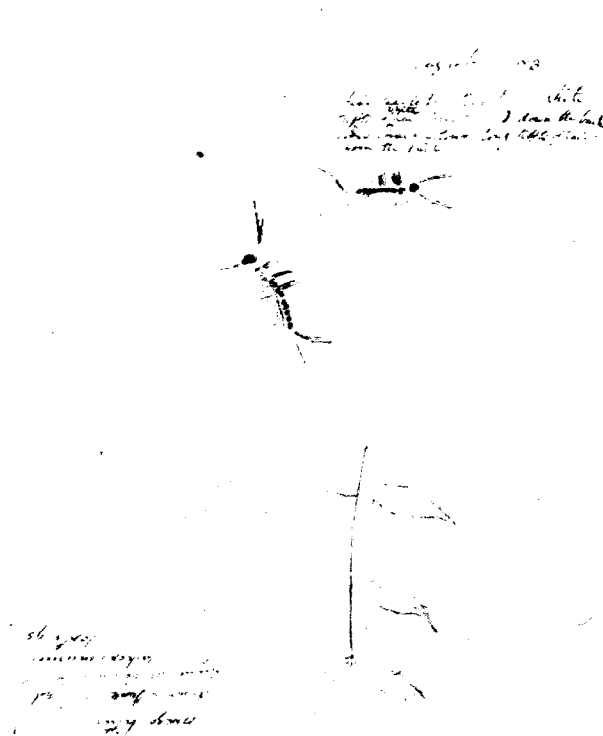
III.21 : Elizabeth
Simcoe, *Falls of
Montmorency, Quebec*,
179?, lavis sur carton.
(Fonds de la famille
Simcoe, Archives
publiques de l'Ontario, F
47-11-1-0-35).



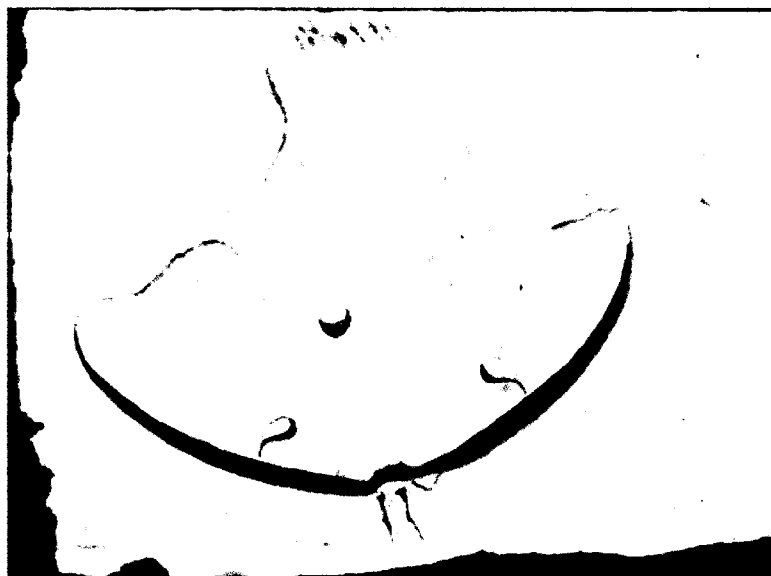
Ill.22 : Elizabeth Simcoe, *Wild Flower*, ca 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-66).



Ill.23 : Elizabeth Simcoe, *Wild Flower*, Kingston, July 2, 1792, aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, page 10, Collection du Musée Stewart, Montréal).



III.24 : Elizabeth Simcoe, *Sans titre* [plante et chenilles], 1793, encre et aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, page 1, Collection du Musée Stewart, Montréal).



III. 25 : Elizabeth Simcoe, *Moth*, 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-31).



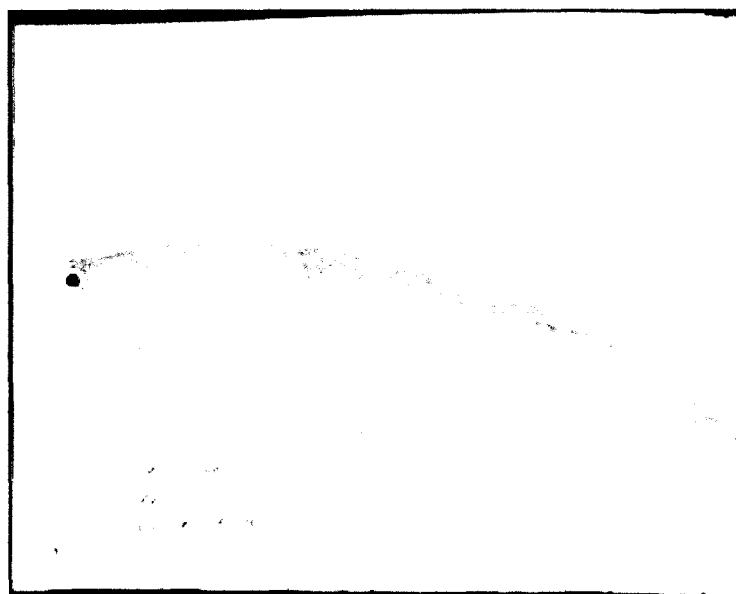
Ill.26 : Elizabeth Simcoe, *Butterflies*, 1792, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-35).



Ill.27 : Mary Anne Burges, *Sans titre*, [insects], page d'un des albums : *Watercolours of the Lepidoptera and Flora of the British Isle*, ca. 1790-1810, aquarelle et encre, lavis sur papier, collé sur papier glacé. (Yale Center for British Art, Paul Mellon Fund).



Ill.28 : Elizabeth Simcoe, *Snow Bird, Quebec*, 15 décembre 1791, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-19).

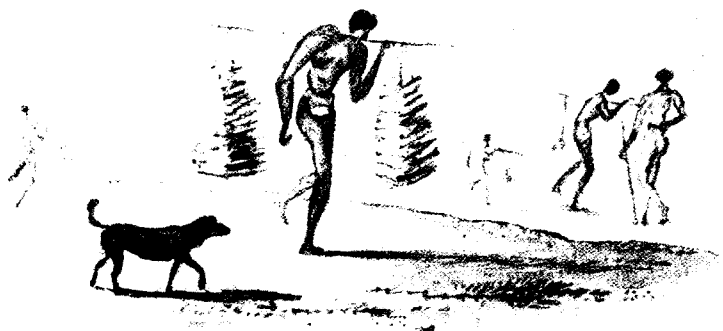


Ill.29 : Elizabeth Simcoe, *White Fish*, 19 inches long, 5 1/2 inches across the back, no teeth at all, Navy Hall, 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-193).



Ill.30 : Elizabeth Simcoe, *Sun Fish, July 13th 1796*, aquarelle sur papier. (Album *Niagara*, s.p., Collection du Musée Stewart, Montréal).

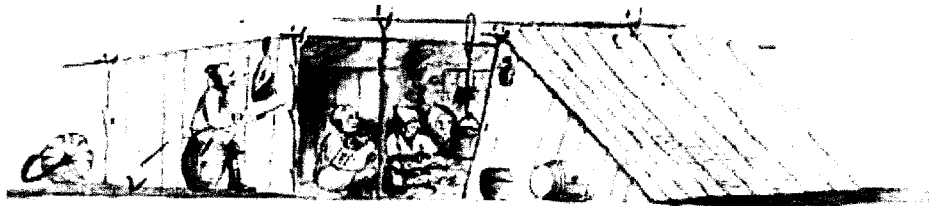
*Sun fish
York July 13th 96*



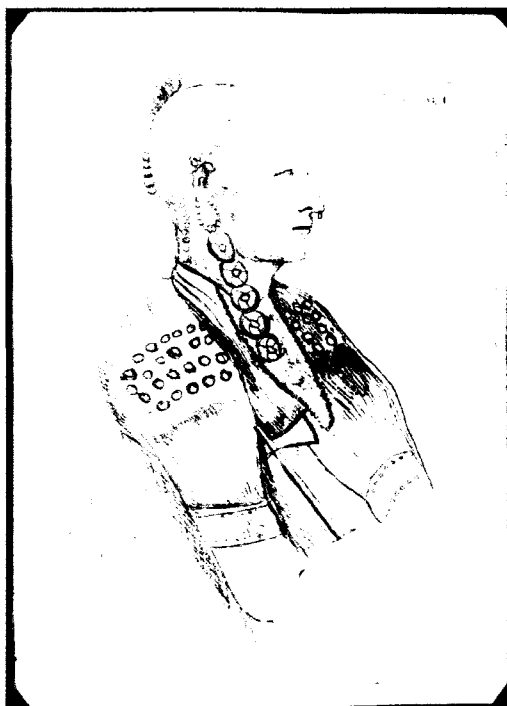
Ill.31 : Lady Anne Barnard, *Slaves Carrying Hole Loads of Wood*, s.d., s.m.(Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, dirs. *The Cape Diaries of Lady Anne Barnard, 1799-1800- 2 Volumes*. Cape Town : Van Riebeeck Society, 1999 : vol.2, 70)



Ill.32 : Elizabeth Simcoe,
*Chippenawan Indians of
Carganawagana*, s.d. aquarelle
sur papier. (Musée McCord,
Image M2125, 18e siècle, 12.5
x 15.7 cm, Don de Mr. David
Ross McCord).



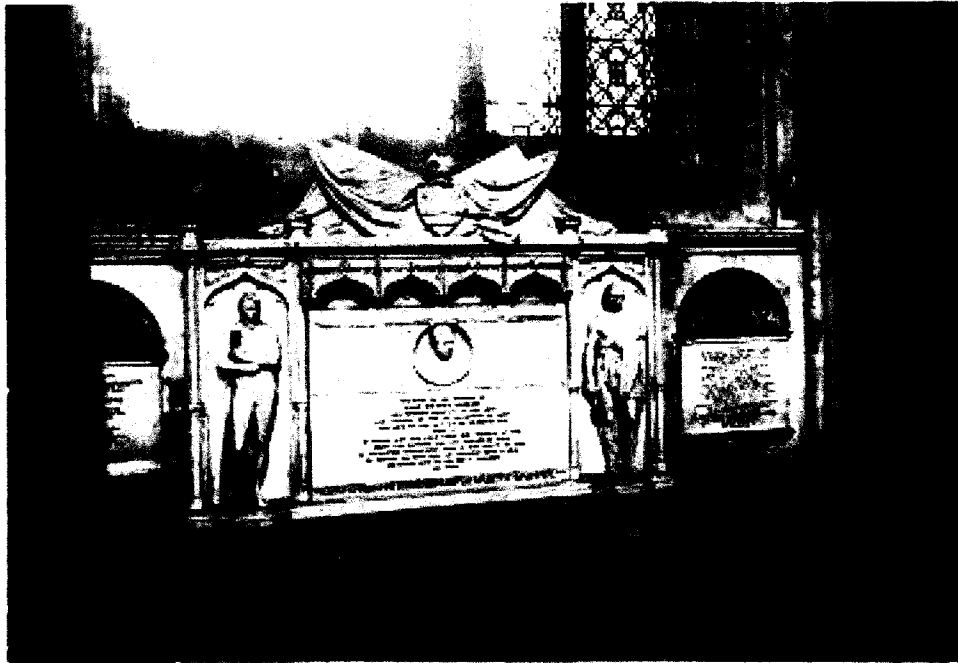
Ill.33 : Elizabeth Simcoe, *Indian Bark Lodge*, ca 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la
famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-288).



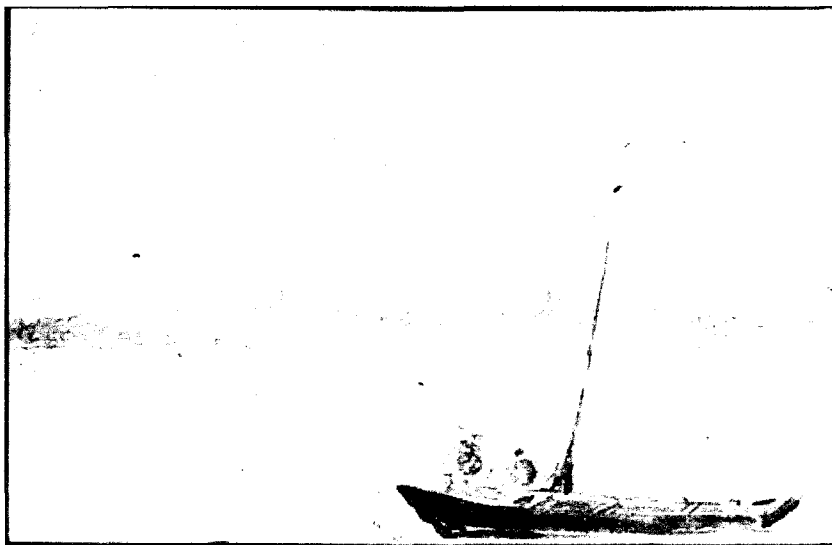
Ill.34 : Elizabeth Simcoe, *Paccane, Miami Chief*, 1792-1795, gravure, encre sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-287).



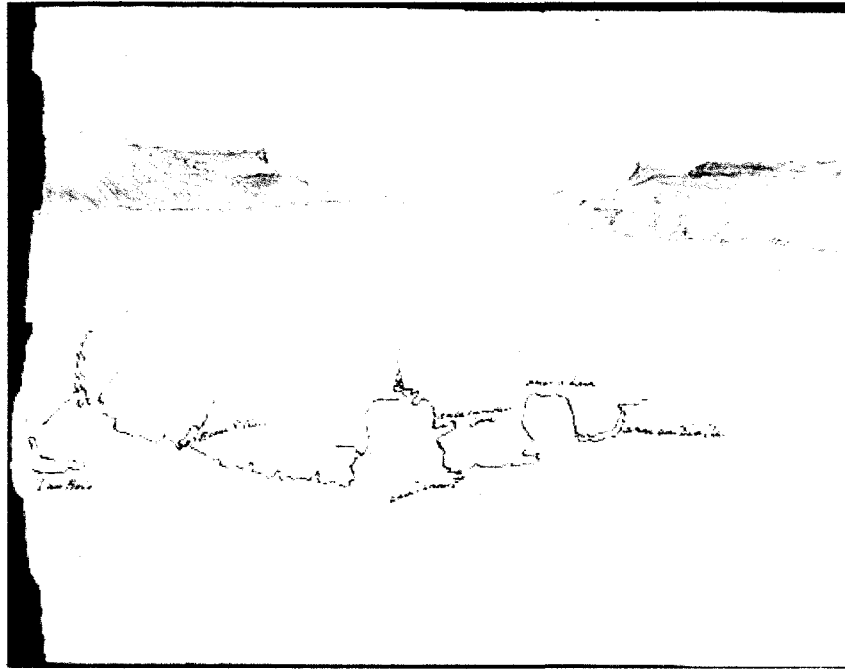
Ill.35 : Elizabeth Simcoe, *Canise or Great Sail, Chippewa Chief*, 1792-1795, gravure, encre sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-284).



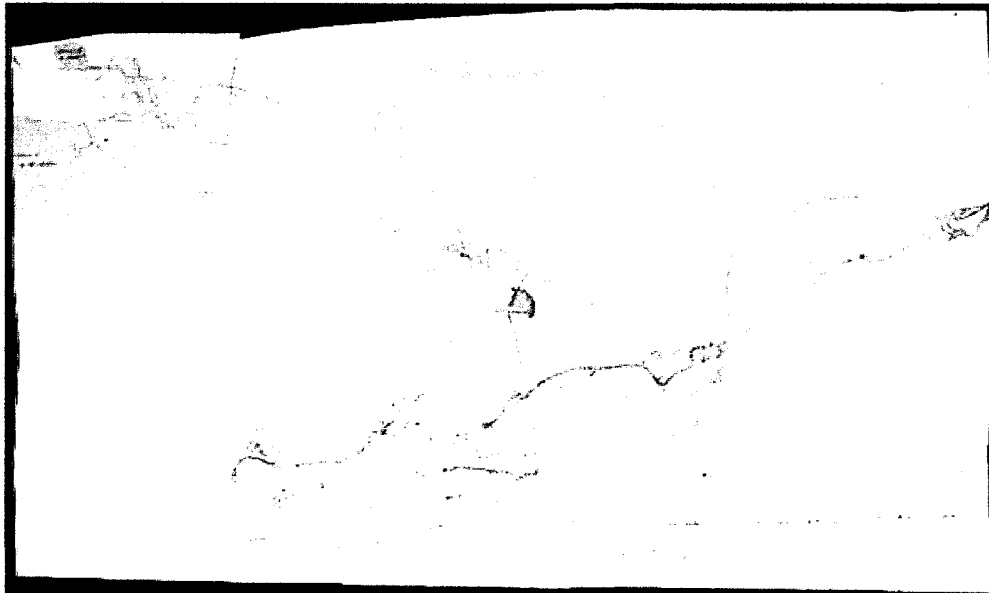
Ill.36 : John Flaxman, *John Graves Simcoe Memorial*; *Exeter Cathedral, England*, 1815, pierre et marbre.
(Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-17-0-11).



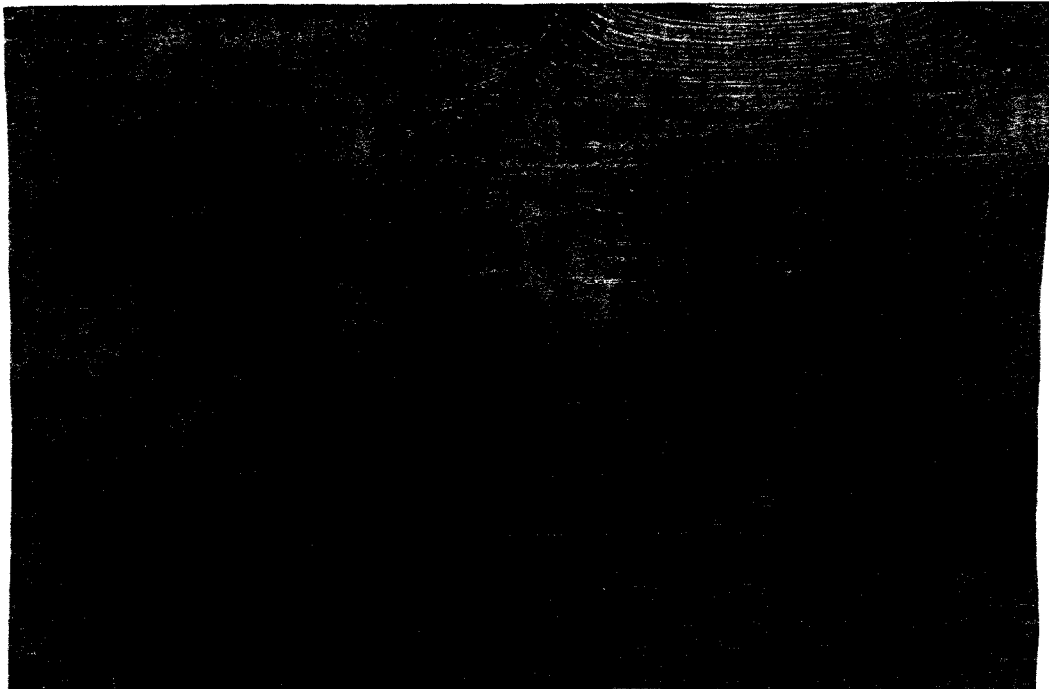
Ill.37 : Elizabeth Simcoe, *River Batiscan and St. Ann seen from St. Pierre de Bequet*, 1796, aquarelle sur papier.
(Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-1-0-268).



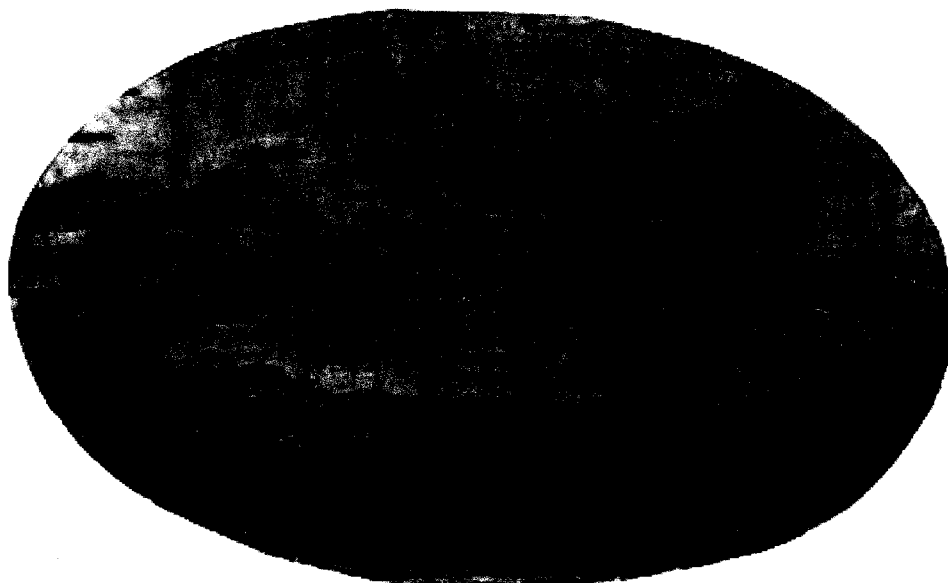
Ill.38 : Elizabeth Simcoe, *Landscape, Newfoundland*, s.d. encre et aquarelle sur papier.
(Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-11-3-2)



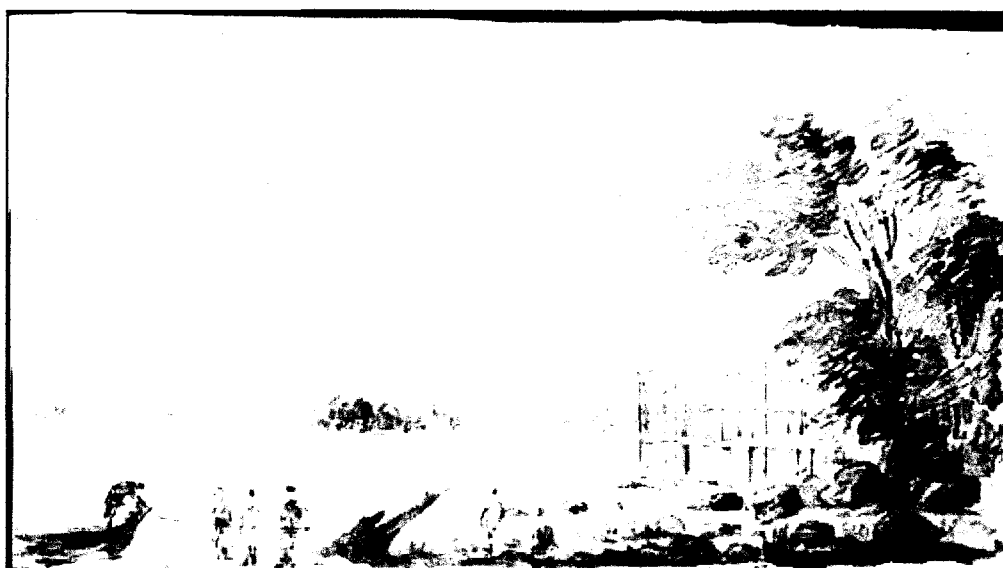
Ill.39 : Elizabeth Simcoe, *Sketch map of Upper Canada showing the routes Lt. Gov. Simcoe took on journeys between March 1793 and September 1795, 1795*. Encre sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-37).



III.40 : Elizabeth Simcoe, *Sketch of Upper Canada*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 ii).



III.41 : Elizabeth Simcoe, *View near Quebec*, 1792, encre et lavis sur écorce de bouleau. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-33).



III.42 : Elizabeth Simcoe, *Mill at Pte au Cardinal, July 27, [1796]* lavis sur papier.
(Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-249).



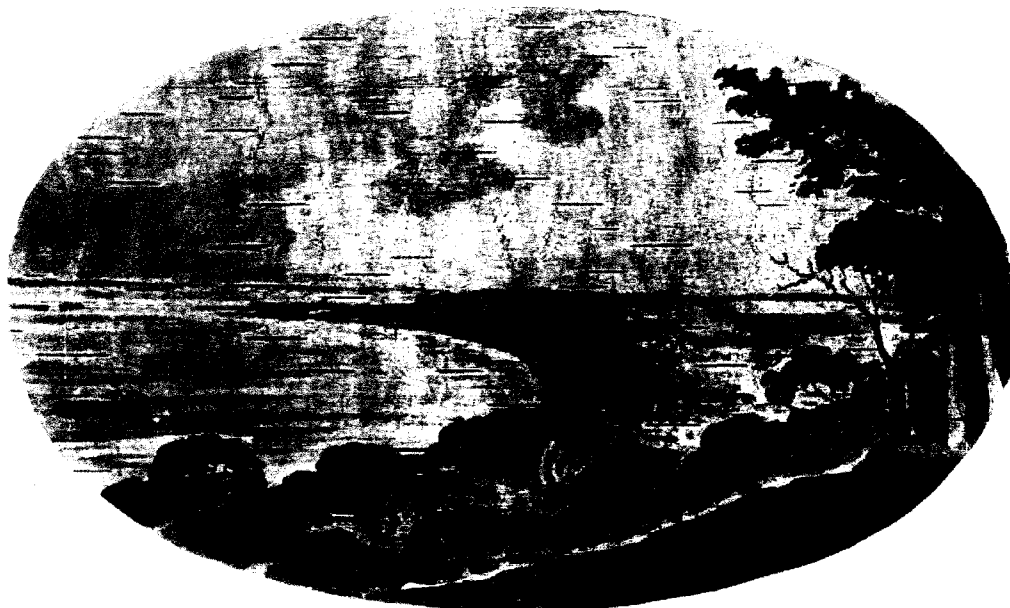
III.43 : Elizabeth Simcoe, *Mohawk Village on the Grand River, 1795-1796*, encre sur
écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 s).



III.44 : Elizabeth Simcoe, *Castle Frank*, 1796, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-228).



III.45 : Elizabeth Simcoe, *Playter's bridge near York; July 6th, 1796*, aquarelle sur papier. (Fonds de la famille Simcoe, Archives publiques de l'Ontario, F 47-5-1-0-234).



III.46 : Elizabeth Simcoe, *Scite of Charlotteville near Long Point on Lake Erie*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 m).



III.47 : Elizabeth Simcoe, *Chepstow Castle, from Mr. Gilpin*, 1795-1796, encre sur écorce de bouleau. ((c) British Library Board. All Rights Reserved. K top. 119.15 ii).



Ill.48 : William Gilpin, *Chepstow Castle*, de *Observations on the River Wye, and Several Parts of South Wales, &c., Relative Chiefly to Picturesque Beauty, made in the Summer of the Year 1770* (London : Printed for R. Blamire, sold by B. Law, and R. Faulder, 1782).

Glechoma

Ground Ivy



hederacea

Ill.49: Eliza Simcoe, *Glechoma*, *Ground Ivy*, sans date, aquarelle sur papier. (Allhallows Museum, Simcoe Family Collection, HONAM 2006.166).

Archives

Allhallows Museum, Honiton, Royaume Uni.

- Simcoe Family Collection, Honam no : 2006.166

Archives de The Jemima Creed Charity, Ashton, Northamptonshire, Royaume Uni.

Archives publiques de l'Ontario, Toronto, Ontario, Canada.

- Fonds Simcoe, F 47.

Archives Nationales du Canada, Ottawa, Ontario, Canada.

- Fonds John Graves Simcoe, MG 23.

Bodleian Library, Oxford, Royaume Uni.

- Dep. Bland Burges, Shelfmark : 1-110.

British Library, Londres, Royaume Uni.

- Maps K. Top.119.15.
- Maps K. Top. 121.118.

Collection du Musée Stewart, Montréal, Québec, Canada.

Collection du Musée McCord, Montréal, Québec, Canada.

Collection du Royal Ontario Museum, Toronto, Ontario, Canada.

Houghton Library, Harvard College Library, Harvard University, Cambridge, Massachussets, États-Unis.

- Hannah More (1745-1833) papers, MS Hyde 8.
- Henry Hamilton (d. 1796) papers, MS Eng509.2

Royal Academy of Arts Archives, Royaume Uni.

- Original correspondence of Ozias Humphrey, volume 7, 1808-1810, HU/7/41.

Society of Antiquaries, Londres.

The Colonial Williamsburg Foundation, Williamsburg, Virginie, États-Unis.

John D. Rockefeller, Jr. Library, Special Collections.

- Lt. Col. John Graves Simcoe Papers, 1781-1806, MS30.6.

The National Archives, Londres, Royaume Uni.

- Testament d'Elizabeth Sophia Gwillim, Prob 11/1351.
- Testament de Mary Hunt, Prob 11/1841.
- Testament de Thomasine Ann Elliot, Prob 11/1845.
- Testament de Margaret Graves, Prob. 11/1495.
- Testament d'Elizabeth Posthuma Simcoe, Prob. 11/2110.

- Testament de Mary Anne Burges, Prob. 11/1548.

The Times, digital archives, 1785-1985.

Bibliographie

- ANONYME. « Provincial Occurrences: With All the Marriages and Deaths – Elizabeth Sophia Gwillim », *The Monthly Magazine*, 63, 10 : 2, September 1, 1800 :193.
- ANONYME. « Obituaries – Frances Nutcombe », *The Gentleman's Magazine*, 203, December 1857 : 688.
- ANONYME. « Obituaries – Denys Rolle », *The Gentleman's Magazine*, 617, July 1797, et *Gentleman's Magazine Supplement*, 1797 : 1125.
- ANONYME. « Elizabeth Simcoe Drawings Discovered in Devon Archives », *Ontario Bulletin*, October 1976: n.p.
- E.R. « The History of the English Church. X. William the Conqueror », *Light from the West or The Cornish Parochial Visitor*, 3 : XI, Nov. 1834 : 242-248.
- ADAMSON, Christopher. « God's Continent Divided : Politics and Religion in Upper Canada and the Northern and Western United States, 1775 to 1841 », *Comparative Studies in Society and History*, 36 : 3, Jul.1994 :417-446.
- ANDERSON, Linda. « At the Threshold of Self : Women and Autobiography ». *Women's writing : a Challenge to Theory*. Sous la direction de Moira Montheith. Brighton, Harvester Press, 1986 : 54-71.
- ANDREWS, Malcolm. « Gilpin, William (1724-1804) » *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 mars 2009.
- ANGUS, Ian. *The Border Within*. Kingston : McGill-Queen's, 1997.
- ARCHIVES PUBLIQUES DE L'ONTARIO, *Travels with Elizabeth Simcoe- A Visual Journey through Upper and Lower Canada* [en ligne], site visitée le 22 juin 2009, <http://www.archives.gov.on.ca/english/on-line-exhibits/simcoe/index.aspx>.
- ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA, *Images of Canada / Visage du Canada*. Ottawa : Information Canada, 1972.
- ARIOSTO, Ludovico. *Orlando Furioso*. Traduit par John Harrington. London, Richard Field, 1591.

- ARMSTRONG, Frederick H., dir. « Editor's Introduction », Henry Scadding. *Toronto of Old*. 2^e édition. Toronto, Dundurn Group, 1987: xii-xxvi.
- ARNOLD, Hilary. « Généalogie des Gwillim Simcoe, » *The Gwillim-Simcoe Story* [en ligne] documents manuscrits publiés en ligne, page consultée le 22 juin 2009, www.the-gwillim-simcoe-story.org.uk.
- , « Genteel Widows of Bath : Mrs Margaret Graves and her Letters from Bath, 1793-1807 », *Bath History*, 7, 1998 : 78-91.
- , « The Simcoes' Genealogy », Mary Beacock Fryer. *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography*. Toronto, Dundurn Press, 1989 : 255-266.
- ASHFIELD, Andrew. *Romantic Women Poets, 1770-1838: an Anthology*. Manchester: Manchester University Press, 1997.
- ASTON, Nigel. « Fisher, John (1748-1825) » *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 mars 2009.
- AUSTEN, Jane. *The Complete Novels*. New York : Penguin Classic Deluxe Edition, 2006.
- BAILY, Nathan. *An Universal Etymological English dictionary; Comprehending the Derivations of the Generality of Words in the English Tongue*. 12^e édition; London, Printed for J. Buckland, et al : 1770.
- BAL, Mieke. « Telling Objects : a Narrative Perspective on Collecting », *The Cultures of Collecting*, sous la direction de John Elsner et Roger Cardinal, dir. 1994, London : Reaktion Books, 1997 : 97-115.
- BARBEY D'AUREVILLY, Jules. *Les Bas-bleus*. Paris, 1878.
- BARNARD, Lady Anne. *The Cape Journals of Lady Anne Barnard, 1797-1798*. Sous la direction de A.M. Lewin Robinson, et al, Cape Town, Van Riebeeck Society, 1994.
- , *The Cape Diaries of Lady Anne Barnard, 1799-1800- Two Volumes*. Sous la direction de Margaret Lenta et Basil Le Cordeur, Cape Town, Van Riebeeck Society, 1999.
- BARRES, Joseph Frederick Wallet Des. *Atlantic Neptune Charts*. 4 volumes, London, 1777-1781.
- BASSETT, John M. *Elizabeth Simcoe : First Lady of Upper Canada*. Don Mills, Fitzhenry & Whiteside, 1974

- *Laura Secord*. Don Mills, Fitzhenry & Whiteside, ca 1974.
- *William Hamilton Merrit*. Don Mills, Fitzhenry & Whiteside, ca 1974.
- *Timothy Eaton*. Don Mills : Fitzhenry & Whiteside, ca 1975.
- *Elizabeth Simcoe: la première dame du Haut-Canada*. Traduction: Patrick Kelly et Monique Auger; Longueuil, Québec, Éditions Julienne, ca 1976.
- BATES, David. *William the Conqueror*. 1989; 2001; Stroud, Gloucestershire, The History Press, 2004.
- BEACH, Adam R. « Restoration Poetry and the Failure of English Tangier », *Studies In English Literature, 1500-1900*, 48 : 3, Summer 2008 : 547-567.
- BEAUVOIR, Simone de. *Le deuxième sexe*. Paris, Gallimard, 1949.
- BECKETT, R.B. *John Constable and the Fishers. The Record of a Friendship*. London, Routledge and Kegan Paul Ltd., 1952.
- BELL, Michael. *Painters in a New Land, from Annapolis Royal to the Klondike*. Toronto, McClelland and Stewart Ltd., 1973.
- BERMINGHAM, Ann. *Learning to Draw: Studies in the Cultural History of a Polite and Useful Art*. New Haven, CT, Published for the Paul Mellon Centre for Studies in British Art by Yale University Press, 2000.
- « 'An Exquisite Practice' : The Institution of Drawing as a Polite Art in Britain », *Towards a Modern Art World*, sous la direction de Brian Allen, New Haven et London, Yale University Pres, 1995 : 47-66.
- « The Aesthetics of Ignorance : the Accomplished Woman in the Culture of Connoisseurship », *Oxford Art Journal*, 16 : 2, 1993 : 3-20.
- BHABHA, Homi. *The Location of Culture*. London, New York, Routledge, 1994.
- BIRRELL, Augustine. « A New Portrait of Dr. Johnson », *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, 51: 297, December 1927 : 267-268.
- BLOOM, Edward A. et Lillian D. BLOOM, dir., *The Piozzi Letters*. Six volumes. Newark, University of Delaware Press; London, American University Presses, 1989-2002.
- BOASE, Charles William et George Clement BOASE. *An Account of the Families of Boase Or Bowes, Originally Residing at Paul and Madron in Cornwall, Exeter*, Privately printed, 1876.

- BODEK, Evelyn Gordon. « Salonnières and Bluestockings: Educated Obsolescence and Germinating Feminism », *Feminist Studies*, 3 : 3/4, Spring-Summer 1976 : 185-199.
- BOHLS, Elizabeth A. *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*. Cambridge & New York, Cambridge University Press, 1995.
- , « The Aesthetics of Colonialism : Janet Shaw in the West Indies, 1774-1775 », *Eighteenth-Century Studies*, 27 :3, Spring 1994 : 363-390.
- BOOTH, Joseph. *An Address to the Public on the Polygraphic Art, or the Copying or Multiplying Pictures in Oil Colours by a Chymical and Mechanical Process*. London, T. Caddell, 1788.
- BOWDLER, Harriet M. *Pen Tamar, or, The History of an Old Maid*. London, Longman, Rees, Orme, Brown and Green, 1830.
- BOWDLER, Jane. *Poems and Essays*. 16^e édition; Boston, Wells and Lilly, 1827.
- BOWERBANK, Sylvia. *Speaking for Nature, Women and Ecologies of Early Modern England*. Baltimore and London, The John Hopkins University Press, 2004.
- BOYLEN, J. C. *The Story of Castle Frank*. Toronto, Rous & Mann Press Limited, 1959.
- BROOKE, Frances. *The History of Emily Montague*. London, Dodsley, 1769.
- BUMSTED, J.M. « The Consolidation of British North America ». *Canada and the British Empire*. Sous la direction de Phillip Buckner. Oxford : Oxford University Press, 2008 : 43-65
- BURANT, Jim. *Drawing on the Land. The New World Travel Diaries and Watercolours of Millicent Mary Chaplin, 1838-1842*. Manotik, Ontario, Penumbra Press, 2004.
- , « Exhibition Review : *Travels with Elizabeth Simcoe- A Visual Journey through Upper and Lower Canada* », *Archivaria*, 54, Automne 2002 : 178-181.
- BUREAU, David. *Le récit de voyage et son illustration : les carnets de dessins canadiens d'Elizabeth Posthuma Gwillim, Lady Simcoe (1762-1850)*. Mémoire de Maîtrise en étude des arts, non publié, Université du Québec à Montréal, Mars 2008.
- BURGES, James Bland (publié anonymement et attribué à). *Three Letters to the People Of Great-Britain, and Particularly to those who signed the Addreses of the late Changes of Administration and the Dissolution of the Parliament*, (mieux connu sous le titre de : *Alfred's letters*.) London: Printed for J. Debrett, 1785.

- , *The Birth and Triumph of Love, a Poem*. S.l., n. p., 1796.
- , « Introduction », Mary Anne Burges, *The Progress of the Pilgrim Good-Intent in Jacobinical Times*. London, Printed for John Hatchard, 1814.
- BURGES, Mary Anne. (Publié anonymement) *The Cavern of death : a Moral Tale*. London, Printed for J. Bell, 1794.
- , *The Progress of the Pilgrim Good-Intent in Jacobinical Times*. London, Printed for John Hatchard, 1814.
- BURKE, Edmund. *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime And Beautiful*. London, Printed for R. and J. Dodsley, 1757.
- CALVINO, Italo. « Le voyageur dans la carte », *Collection de sable*. Paris, Seuil, 1986: 31-40.
- CAMERON, Alick. « Downman, Hugh (1740-1809) » *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- CARLISLE, Nicholas. *A Concise Description of the Endowed Grammar Schools in England and Wales: Ornamented with Engravings, Volume 1: Bedford-Lincoln*. London, Printed for Baldwin, Cradock and Joy, 1818.
- CARTER, Kathryn. « Simcoe, Elizabeth (Gwillim) », *Diaries in English by Women in Canada, 1753-1995*. Ottawa, CRIAW / ICREF, 1997: 81.
- CASEY, Edward S. *Representing Place : Landscape Painting & Maps*. Minneapolis / London, University of Minnesota Press, 2002.
- CASTIGLIONE, Badassare Conte. *The Courtyer of Count Baldessar Castilio : Diuided Into Foure Bookes. Very Necessary and Profitable for Yonge Gentilmen and Gentilwomen abiding in Court, Palaice or Place, done into English by Thomas Hoby*. London, Wylliam Seres at the Signe of the Hedghogge, 1561.
- CASTONGUAY, Denis. « George Bulteel Fisher, 1764-1834 ». *La peinture au Québec, 1820-1850. Nouveaux regards, nouvelles perspectives*. Sous la direction de Mario Béland, Musée du Québec, Les Publications du Québec, 1991 : 155.
- CHALUS, Elaine. *Elite Women in English Political Life, c1754-1790*. Oxford, Clarendon Press, 2005.
- CHARNOCK, John. *Biographia Navalis or, Impartial Memoirs of the Lives and Characters of Officers of the Navy of Great Britain, from the year 1660 to the Present Time*, Vol. V, London, R.Faulder, 1797.

- CHESHIRE, Jim. « Elizabeth Simcoe and her daughters: amateur ecclesiastical design in the 1840s », *The 1840s: Studies in Victorian Architecture and Design*. Sous la direction de Michael Hall et Rosemary Hill, London, The Victorian Society, 2008: 87-95.
- CHILD, Elizabeth. « Elizabeth Montagu, Bluestocking, Business Woman », *The Huntington Library Quarterly*, 65 : 1-2, « Reconsidering the Bluestockings », 2002 : 153-173.
- CHRISTIE, Carl A. « Pilkington, Robert », *Dictionnaire bibliographique du Canada en Ligne*, [en ligne] page consultée le 15 mars 2009.
- CHRISTIE, MANSON AND WOODS. *Catalogue of Early English Portraits, the Property of A.H. Simcoe , Esq.* London, 1922.
- CHURCH OF ENGLAND, *The Book of Common Prayer : and Administration of the Sacraments, and other Rites and Ceremonies of the Church : According to the use of the Church of England : together with a Collection of occasional Prayers, and divers Sentences of Holy Scripture necessary for Knowledge and Practice / formerly Collected, and Translated into the Mohawk Language under the Ddirection of the Missionaries of the Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts, to the Mohawk Indians.* London, Printed by C. Buckton, 1787.
- CLARK, Arthur. *Chepstow: Its Castle and Lordship*. Newport & Monmouthshire Branch of the Historical Association, ca 1951.
- CLARKE, Samuel. *The Life and Death of William, Surnamed the Conqueror, King of England, and Duke of Normandy who Dyed Anno Christi 1087*. London, Simon Miller, 1671.
- COATES, Colin M. « Like 'The Thames Towards Putney' : the Appropriation of Landscape in Lower Canada », *Canadian Historical Review*, LXXIV : 3., 1993 :317-343.
- COMMIN, James G. 381st *Catalogue of Books Containing the Library of Lt-Gen John Graves Simcoe Removed en Bloc from Walford Lodge, Honiton and now Offered for Sale*. Exeter, 1922.
- Conseil international de la langue française (Paris). « Amateur », *Orthonet*, [en ligne] page consultée le 5 septembre 2008,
http://orthonet.sdv.fr/php/rech_mot.pho?mot=amateur
- COOKE, Edward. *A Seasonnable Treatise wherein is Proved that King William (Commonly called the Conqueror) did not get the Imperial Crown of England by the Sword, but by the Election and Consent of the People : to whom he Swore to*

Observe the Original Contract between King and People. London, Printed for J. Robinson, 1689.

----- *Argumentum Anti-Normannicum, or, An Argument proving, from Ancient Histories and Records, that, William, Duke of Normandy, made no Absolute Conquest of England by the Sword, in the sense of our Modern Writers : being an Answer to these Four questions, I. Whether William the First made an Absolute Conquest of this Nation at his First Entrance? II. Whether he Cancelled and Abolished all the Confessor's Laws? III. Whether he Divided all our Estates and Fortunes between Himself and his Nobles? IV. Whether it be not a Grand Error to Affirm, that there were no English-men in the Common Council of the whole Kingdom?* Avec la contribution de William Atwood, et al. London, Printed by J.D. for Mat. Keinton, Jonath. Robinson, Sam Sprint, 1682.

COOKE, W. Martha E. « Sir George Bulteel Fisher », *Dictionnaire bibliographique du Canada en ligne*, [en ligne] page visitée le 15 mars 2009, www.bibliographi.ca.

COOKE, W. Martha E. et Bruce G. WILSON, « Peachey (Peachy, Pitchy), James », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, [en ligne] page consultée le 15 avril 2009. <http://www.biographi.ca/>.

COPLEY, Stephen. « The Fine Arts in Eighteenth Century Polite Culture », *Painting and the Politics of Culture. New Essays on British Art, 1700-1850*. Sous la direction de John Barrell, Oxford, New York, Oxford University Press, 1992 :13-37.

COUTURIER, Sonia. *L'Implication des amateurs d'art dans les réseaux artistiques et Intellectuels en France au XVIIIe siècle : le cas de Claude-Henri Watelet*. Dissertation doctorale non publiée, Département d'histoire de l'art, Université Concordia, 2008.

CRAIK, George L. et Charles MACFARLANE, *The Pictorial History of England during the Reign of George the Third*. 3 volumes, London, C. Knight, 1841.

CRAIG, William Henry *Doctor Johnson and the Fair Sex: A Study of Contrasts*. London, S. Low, Marston & company, 1895.

CRAWFORD, Peter Ian et David TURTON. *Film as Ethnography*. Manchester, Manchester University Press, 1992.

CROFT-MURRAY, Edward. *Decorative Painting in England 1537-1837. Volume 1: Early Tudor to Sir James Thornhill*. London, Country Life Scribner's, 1962.

CROSS, Michael S. « The Age of Gentility : the Formation of an Aristocracy in the Ottawa Valley », *Historical Essays on Upper Canada*. Sous la direction de James K. Johnson, Toronto, McClelland and Stewart, 1975: 226-240.

- CROWLEY, John E. « 'Taken on the Spot' : The Visual Appropriation of New France for the Global British Landscape », *The Canadian Historical Review*, 86 :1, March 2005 : 1-28.
- CRUIKSHANK, E. A.dir. *The Correspondence of Lieut. Governor John Graves Simcoe; With allied Documents relating to his Administration of the Government of Upper Canada*. Five volumes; Toronto, The Society, 1923-1931.
- CULLER, Jonathan. *Framing the Sign : Criticism and its Institutions*. Oxford, UK, Basil Blackwell, 1988.
- DAGG, Anne Innis. « Simcoe, Elizabeth Posthuma Gwillim », *The Feminine Gaze. A Canadian Compendium of Non-Fiction Women Authors and Their Books, 1836-1945*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2001 : 279-280.
- DENLINGER, Elizabeth Campbell. *Before Victoria : Extraordinary Women of the British Romantic Era*. New York, The New York Public Library / Columbia University Press, 2005.
- DESFOR, Gene Lawrence et Roger KEIL. *Nature and the City : Making Environmental Policy in Toronto and Los Angeles*. Tucson, The Univeristy of Arizona Press, 2004.
- DOLAN, Brian. *Ladies of the Grand Tour. British Women in Pursuit of Enlightenment and Adventure in Eighteenth-Century Europe*. New York, Harper Collins Publishers, 2001.
- DOUGLAS, David C. *William the Conqueror : The Norman Impact upon England*. 1964; Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1992.
- DOWNMAN, Hugh. « Ode to Lieut. Col. Simcoe », *Poems*. Exeter, Printed by R. Trewman and Son, for G. G. and J. Robinson, G. and T. Wilkie, and G. Kearsley, London; and J. Bell, Edinburgh, 1790: 199-204.
- . *Poems to Thespia, to which are added Sonnets*. Exeter, R. Trewman, & Sons, 1791.
- DRYDEN, John. *The Poetical Works of John Dryden*. Sous la direction de William Dougal Christie, Macmillan, 1904.
- DUFEBVRE, B. « III - Madame John Graves Simcoe, ou l'aristocrate », *Cinq femmes et nous*. Quebec, Belisle, 1950 : 111-165.
- DUYFHUIZEN, B. « Diary Narratives in Fact and Fiction », *Novel*, 1986: 171-178.

- DYER, Richard. « The Role of Stereotypes » *The Matter of Images : Essays on Representation*. London, Routledge, 1993: 11-18.
- EDNEY, Matthew H. « Theory and the History of Cartography », *Imago Mundi*, 48, 1996: 185-191.
- EDWARDS, Mary Jane. « Brooke [nee Moore], Frances (bap.1724-1789) », *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 janvier 2009.
- EGER, Elizabeth et Lucy PELTZ, *Brilliant Women. 18th-Century Bluestockings*. New Haven, Yale University Press, 2008.
- ELMWOOD, Mrs. *Memoirs of the Literary Ladies of England, from the Commencement of the last Century*. Two volumes. London, Henry Colburn, publisher, 1843.
- ERRINGTON, Elizabeth Jane. *The Lion, the Eagle, and Upper Canada : a Developing Colonial Ideology*, Kingston, McGill-Queen's University Press, 1987.
- , « British Migration and British America », *Canada and the British Empire*. Sous la direction de Phillip Buckner. Oxford & New York : Oxford University Press, 2008 : 140-159.
- ESDAILE, K.A. « Shorter Notices - Cousin to Pepys and Dryden: a Note on the Works of Mrs. Elizabeth Creed of Tichmarsh », *The Burlington Magazine for Connoisseurs*, 77 : 448, July 1940 : 24-27.
- FAIRER, David et Christine GERRARD, *Eighteenth-Century Poetry: an Annotated Anthology*. 2nd edition, 1999; Oxford: Blackwell Publishing, 2004.
- FÉRAUD, Jean-François. *Dictionnaire de la langue française*. (1787-1788) site Internet sous la direction de Philippe Caron et Louise Dagenais, [en ligne] page consultée le 3 juin 2008, www.mshs.univ-poitiers.fr/feraud/feraud.htm.
- FINLEY, Gerald E. *George Heriot, 1759-1839*. Canadian Artists Series, no 5. Ottawa, Nationale Gallery of Canada, 1979.
- FIRTH, Edith G. « Peters, Hannah (Jarvis) », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne], page consultée le 21 juin 2009, www.biographi.ca.
- , « Gwillim, Elizabeth Posthuma (Simcoe) », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [en ligne] page visitée le 22 juin 2009, www.biographi.ca.
- FISHER, Dave « Louisbourg 1758 : Cook Meets Samuel Holland », *Cook's Log*, 31 :3, 2008 : 1-7.

- FISHER, Kirsten et Jennifer Morgan, « Sex, Race, and the Colonial Project », *The William and Mary Quarterly*, Third Series, 60 :1, Sexuality in Early America, (Jan. 2003) : 197-198
- FOTHERGILL, Robert A. *Private Chronicles*. London, New York, Toronto, Oxford University Press, 1974.
- FOWLER, Marian. *The Embroidered Tent. Five Gentlewomen in Early Canada*. Toronto, Anansi, 1982.
- , « Portrait of Elizabeth Simcoe », *The Quarterly of Canadian Studies*, 4 :3-4, 1977 : 119-133.
- , « Portrait of Elizabeth Simcoe », *Ontario Historical Society*, LXIX : 2, June 1977 : 79-100.
- FRASER, Alexander. *Thirteenth Report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario*. Toronto, A.T. Wilgress, 1917.
- FRASER, Flora. *The English Gentlewoman*. London: Barrie & Jenkins, 1987.
- FRAWLEY, Maria H. *A Wider Range : Travel Writing by Women in Victorian England*. London et Toronto, Associated University Press, 1994.
- FRESNOY, C.A. Du *The Art of Painting (De Arte Graphica)*. Préface et traduction par John Dryden. London, J. Heptinstall, 1695.
- FROST, John. *The American Generals : from the Founding of the Republic to the Present Time, Comprising Lives of the Great Commanders, and other Distinguished Officers who have Acted in the Service of the United States: and Embracing a Complete Military History of the Country*. Hartford, Case, Tiffany & Company, 1849.
- FRYER, Mary Beacock. *Elizabeth Posthuma Simcoe, 1762-1850, a Biography*. Toronto, Dundurn Press, 1989.
- , « Mrs. Simcoe from Neglected Sources », *Ontario History*, 82 :4, Dec. 1990 : 305-315.
- , *Our Young Soldier: Lieutenant Francis Simcoe, 6 June 1791-6 April 1812*. Toronto, Dundurn Press, 1996.
- FRYER, Mary Beacock et Christopher Dracott, *John Graves Simcoe, 1752-1806, a Biography* Toronto, Dundurn Press, 1998.

- GALAREAU, Claude. *La France devant l'opinion canadienne, (1760-1850)*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1970.
- GALLANT, Sigrid Nicole. « Perspectives on the Motives for the Migration of African-Americans to and from Ontario, Canada: From the Abolition of Slavery in Canada to the Abolition of Slavery in the United States », *The Journal of Negro History*, 86 :3, Summer 2001 : 391-408.
- GATES, Barbara T. *Kindred Nature: Victorian and Edwardian Women Embrace the Living World*. Chicago, University of Chicago Press, 1998.
- GAUNT, Peter. *Oliver Cromwell*. Oxford, Blackwell Publishers with the Historical Association, 1997.
- GHOSE, Indira. *Women Travellers in Colonial India*. Delhi, Oxford University Press, 1998.
- GIGNAC, Gilbert L. *A Methodology for the Study of Sketchbooks and a Case Study of Two Nineteenth-Century Canadian Examples*. Mémoire de Masters of Arts-Art History, non publié, Université Concordia, 1992.
- GILLMOR, Don et Pierre TURGEON, *Le Canada: Une histoire populaire, des origines à la confédération*. Saint-Laurent, Fides, 2000.
- GILPIN, William. *Three Essays: On Picturesque Beauty; On Picturesque Travel; and On Sketching Landscape: to which is Added a Poem, On Landscape Painting*. 1792; 2nd edition. London: Blamire, 1794.
- , *Observations on the River Wye and several parts of South Wales, etc. relative chiefly to Picturesque Beauty; made in the summer of the year 1770*. London, 1782; Surrey, England: Richmond Publishing Co., 1973.
- GIRARD, Philip. « Review », *Law and History Review*, 13 :1 (Spring 1995) :198-202.
- GLICKMAN, Susan. *The Picturesque and the Sublime : a Poetics of Canadian Landscape*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1998.
- GOGO, Jean L. dir. *Lights on the St. Lawrence*. Toronto, Ryerson Press, 1958.
- GOLDSMITH, Oliver. *The History of England from Tyhe Earliest Times to the Death of George II*. London, Printed for T. Davies, Becket and De Hondt, and T. Cadell, 1771.
- GORDON, Robert B. « Cost and Use of Water power during Industrialization in New England and Great Britain: a Geological Interpretation », *The Economic History Review*, New series, 36 :2, May 1983 : 240-259.

- GRAY, Todd. dir. *Travels in Georgian Devon. The Illustrated Journals of the Reverend John Swete, 1789-1800*. 3 volumes. Tiverton, Devon, Devon Books, 1998.
- GREENE, Richard. « Jones, Mary (1707–1778) », *Oxford Dictionary of National Biography*, (révision : William R. Jones) [en ligne] page visitée le 3 février 2009.
- GREENWOOD, F. Murray. *Legacies of Fear : Law and Politics in Quebec in the Era of the French Revolution*. Toronto : University of Toronto Press for the Osgoode Society, 1993.
- GRIFFITHS, Ralph. « Review : Miscellanies in Prose and Verse », *The Monthly Review*, 6, 1752 :213-223.
- GROSART, A.B. « Barnard [née Lindsay], Lady Anne (1750–1825) », *Oxford Dictionary of National Biography*, (révision Stanley Trapido) [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- GUICHART, Charlotte. *Les Amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*. Seyssel: Champ Vallon, 2008.
- GUEST, Harriet. « Bluestocking Feminism », *The Huntington Library Quarterly*, 65 : 1-2, « Reconsidering the Bluestockings », 2002 : 59-80.
- GYFORD, Phil. *The Diary of Samuel Pepys. Daily Entries from the 17th Century Diary*. [en ligne] page consultée le 29 juin 2009, www.pepysdiary.com.
- HABELL, Martin. « The History of Hembury Fort House », *Graves Family Association* [en ligne] page consultée le 16 juin 2009, www.gravesfa.org.
- HAMILTON, Antoine. *Mémoires du Comte de Grammont. Nouvelle édition augmentée de notes et d'éclaircissements nécessaires par M. Horace Walpole*. Imprimée à Strawberry-Hill, 1772.
- HANDLEY, Stuart. « Spinckes, Nathaniel (1654–1727) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- , « Creed [née Pickering], Elizabeth (c1642-1728) », *Oxford Dictionary of National Biography*, [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- HANLON, Michael. « Elizabeth Simcoe's Drawings to Go on View », *The Toronto Star*, 28 avril 1993, section F, page B3.
- HARDIE, Martin. *Water-Colour Painting in Britain*. London : BT Batsford, 1968.
- HARFIELD, C.G. « A Hand-List of Castles Recorded in the Domesday Book », *The English Historical Review*, 106 : 419, Apr. 1991: 371-392.

- HARLEY, Brian. « Déconstruire la carte », *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Sous la direction de Peter Gould et Antoine Bailly, Paris, Anthropos, 1995 : 61-85.
- « Cartes, savoir et pouvoir » *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartographie*. Sous la direction de Peter Gould et Antoine Bailly, Paris : Anthropos, 1995 : 19-51.
- « Silences and Secrecy : The Hidden Agenda of Cartography in Early Modern Europe », *Imago Mundi*, 40, 1988 : 57-76.
- HARPER, J. Russell. *Krieghoff*. 1979; Deuxième édition, Toronto : Key Porter Books Ltd, 1999.
- HALL, Stuart. « New Ethnicities », 'Race', *Culture and Difference*. Sous la direction de James Donald et Ali Rattansi. London : Sage, 1992 : 252-259.
- HUDSON, Alice et Mary McMichael RITZLIN. « Preliminary Checklist of Pre-Twentieth-Century Women in Cartography », *Cartographica*, 37 :3, Fall 2000 : 3-8.
- « Checklist of Pre-Twentieth-Century Women in Cartography », *Cartographica*, 37 :3, Fall 2000 : 9-24.
- HUXLEY, Robert. « Natural History Collectors and their Collections; 'Simply Macaronis' and Instruments of Empire », *Enlightenment: Discovering the World in the Eighteenth Century*. Sous la direction de Kim Sloane et Andrew Burnett, Washington, D.C., Smithsonian Books, 2003: 87.
- HENNEPIN, Louis. *Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique entre le Nouveau-Mexique et la mer glaciale*. Utrecht, 1697.
- *A New Discovery of a Vast Country in America*. London, 1698.
- HICKS, Carola. *The Bayeux Tapestry. The Life Story of a Masterpiece*. London, Chatto & Windus, 2006.
- HILL, Charles C. *The Group of Seven : Art for a Nation*. Toronto, Ont., McClelland & Stewart, 1995.
- HOFFMANN, Christoph. « The Ruin of a Book: Jean Andre de Luc's Recherches sur les Modifications de l'Atmosphère (1772) », *MLN Modern Language Notes*, 118:3, Apr. 2003 : 586-602.

- HOUGHTON, Walter E. Jr. « The English Virtuoso in the Seventeenth Century : Part 1 », *Journal of the History of Ideas*, 3 : 1, Jan. 1942 : 51-73.
- HOULDING, J.A. « Simcoe, John Graves (1752-1806) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- HUBBARD, R. H. *Thomas Davies, c. 1737-1812*. Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1972.
- HUME, Christopher. « Mrs.Simcoe's Romantic Upper Canada », *The Toronto Star*, Section B, page C3.
- HUMPHREYS, Jennet. « Burges, Mary Ann (1763-1813) », *Oxford Dictionary of National Biography*, révision : Rebecca Mills [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- HYDE, Ralph. *Panoramania : the Art and Entertainment of the 'All-Embracing' View* London, The Foil Publications in Association with Barbican Art Gallery, 1988.
- INDIANA HISTORICAL BUREAU, *Henry Hamilton's Journal* [en ligne] page consultée le 3 juillet 2009, www.in.gov/history/2812.htm.
- INNIS, Mary Quayle. *An Economic History of Canada*. 1935; Toronto, Ryerson Press, 1954.
- , *Unfold the Years; a History of the Young Women's Christian Association in Canada*. Toronto, McClelland & Stewart, 1949.
- , *Stand on a Rainbow*. Toronto, Collins, c1943.
- INNIS, Mary Quayle, dir. *Mrs. Simcoe's Diary*. Toronto, Macmillan of Canada, 1965.
- , *Mrs. Simcoe's Diary*. Toronto, Macmillan of Canada, 1971, 1978 et 1983.
- , *Mrs. Simcoe's Diary*. Toronto, Dundurn Press, 2007.
- IRVING, Sarah. *Natural Science and the Origins of the British Empire*. London; Brookfield, Vt : Pickering and Chatto, 2008.
- JACOB, Christian. « Toward a Cultural History of Cartography », *Imago Mundi*, 48, 1996 : 191-198.
- JAFFÉ, Michael. « Rubens in Italy : Rediscovered Works », *The Burlington Magazine*, 100 : 669, Déc. 1958 : 411-425.

- JANOWITZ, Anne. *England's Ruins. Poetic Purpose and the National Landscape*. Cambridge, Mass., Basil Blackwell, Inc., 1990.
- JEFCOATE, Graham. « Most Curious, Splendid and Useful: the King's Library of George III » *Enlightenment: Discovering The World in the Eighteenth Century*. Sous la direction de Kim Sloan et Andrew Burnett, London, 2003: 38-45.
- JEFFARES, Neil. *Dictionary of Pastellists before 1800*. [en ligne] page consultée le 29 juin 2009, www.pastellists.com.
- JONES, John. « Early Canadian Watercolours found at Balliol », *Floreat Domus. Balliol College News*, 10 mars 2004 [en ligne] page consultée le 12 mars 2009, <http://alumni.balliol.ox.ac.uk/news/fd2004/watercolours.asp>.
- JONES, Mary. *Miscellanies in Prose and Verse*. London, Dodsley, 1750.
- JOHNSTON, Kenneth R. *The Hidden Wordsworth: poet, lover, rebel, spy*. New York, W. W. Norton & Company, 1998.
- JOHNSON, Samuel. *A Dictionary of the English Language in which the words are deduced from their originals, explained in their different meanings, and authorised by the names of the writers in whose works they are found. Abstracted from the Folio ed., by the Author. To which is Prefixed, A Grammar of the English Language*. 11th edition; Edimburgh : T. Brown, 1797.
- JORDAN, Caroline. « The Public Amateur and the Private Professional : a Re-Evaluation of the Categories of Public and Private in Colonial Women Artists' Work », *Australian and New Zealand Journal of Art*, 1 :2, 2000 : 42-60.
- , « No-Man's Land? Amateurism and Colonial Women Artists », *Art and Australia*, 32 :3, 1995 :358-365.
- KATRIEL, Tamar et Thomas FARREL. « Srapbooks as Cultural Texts : an American Art of Memory », *Text and Performance Quarterly*, 11 : 1 ; 1-17.
- KEAR, Céline. « Canada's Literary First Ladies », *The Beaver*, 82 :1, February-March 2002 : 15-19.
- KEARNEY, Hugh. *The British Isles. A History of Four Nations*. 1989; Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- KEARSLEY, George. *Kearsley's Complete Peerage of England, Scotland and Ireland together with an Extinct Peerage of the Three Kingdoms*. London, Printed for G. Kearsley, 1802.

- KENNEDY, Deborah. « The Ruined Abbey in the Eighteenth Century », *Philological Quarterly*, 80:4, Fall 2001 : 501-523.
- KINGSLEY, Zoe. *Women Writing the Home Tour, 1682-1812*. Aldershot, England; Burlington, Vermont, Ashgate, 2008.
- KORDA, Andrea. « Feminity, the Picturesque, and the Canadian Landscape : the Drawings and Watercolours of Elizabeth Simcoe and Elizabeth Hale », *Altantis*, 30 :2, 2006 : 8-21.
- KORNWOLF, James D. *Architecture and Town Planning in Colonial North America*. 3 volumes. Baltimore & London, The John Hopkins Univeristy Press, 2002.
- KNIGHT, Richard Payne. *The Landscape: a Didactic Poem, Addressed to Uvedale Price, esq.* 1795; Westmead, Farnborough, Gregg International Publishers, 1972.
- KNIGHTON, C.S. « Pepys, Samuel (1633-1703) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- « Creed, John (d.1701) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- KRIZ, Kay Dian. *The Idea of the English Landscape Painter : Genius as Alibi in the Early Nineteenth-Century*. New Haven, Conn., Published for the Paul Mellon Centre for Studies in British Art by Yale University Press, 1997.
- LACOURSIÈRE, Jacques. « Montréal, le Québec et la Révolution Française, 1789-1805 », *Montréal, le Québec et la Révolution Française*. Ottawa, Archives Nationales du Canada, 1989 :13-59.
- LA HONTAN, Louis-Armand de Lom d'Arce Baron de. *Nouveaux voyages de Mr. le Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale : que contiennent une relation des différens peuples qui y habitent, la nature de leur gouvernement, leur commerce, leurs coùtume, leurs religion & leur manière de faire la guerre, l'intérêt des François et des Anglois dans le commerce qu' ils font avec ces nations, l'avantage que l'Angleterre peut retirer dans ce païs, étant en guerre avec la France*. La Haye, Chez les Frères l'Honoré, 1704.
- LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, François-Alexandre-Frédéric, duc de. *Journal de voyage en Amérique et d'un séjour à Philadelphie, 1 octobre 1794-18 avril 1795*. Paris, E.Droz, 1940.
- LAUGHTON, J. K. « Collier, Sir George (1738–1795) », *Oxford Dictionary of National Biography*, révision Nicholas Tracy [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

- LAURENTIS, Teresa de. *Alice Doesn't : Feminism, Semiotics, Cinema*. Bloomington, Indian University Press, 1984.
- LEE, Jas. *Introduction to Botany, from the Works of Linnaeus*. S.l., n.p., 1765).
- LIEBERSOHN, Harry. « Images of Monarchy : Kamehameha I and the Art of Louis Choris » *Double Vision : Art Histories and Colonial Histories in the Pacific*. Sous la direction de N. Thomas et D. Losche, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 : 44-64.
- LILTI, Antoine. « La femme du monde est-elle une intellectuelle? » *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*. Sous la direction de Nicole Racine et Michel Trebitsch. Bruxelles : Éditions Complexe, 2004 : 85-100.
- LOUGHLIN-CHOW, M. Clare. « Bowdler, Henrietta Maria [Harriet] (1750-1830) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- LUC, Jean-André de. *Recherches sur les modifications de l'atmosphère. Contenant l'histoire critique du baromètre et du thermomètre, un traité sur la construction de ces instruments, des expériences relatives à leur usage, et principalement à la mesure des hauteurs et à la correction des réfractions moyennes*. 2 volumes. Genève, n.p., 1772.
- , *Geological Travels*. 3 volumes. London, Printed for F. C. and J. Rivington, 1811.
- LYTE, C.M. *History of Eton College, 1440-1875*. London, 1875.
- MACCANNELL, Dean. *The Tourist : a new Theory of the Leisure Class*. New York, Schocken Books, 1976.
- MACDONALD, Mary Lu. « Simcoe [née Gwillim], Elizabeth Postuma (1762–1850) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- MACKENZIE-GRIEVE, Averil. « Elizabeth Postuma Simcoe – Upper Canada », *The Great Accomplishment*. London, Geoffrey Bles, 1953 : 153-206.
- MALLON, Thomas. *A Book of One's Own*. New York, Ticknor and Fields, 1984.
- MALONE, Edmond. *The Critical and Miscellaneous Prose Works of John Dryden, now First Collected with Notes and Illustrations; an Account of the Life and Writings of the Author, and a Collection of His Letters, the Greatest Part of which has Never Been Published*. Vol.1, Part II, London, Balwin and Son, 1800.

- MANCKE, Elizabeth. « Early Modern Imperial Governance and the Origins of Canadian Political Culture », *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique*, 32 :1 (Mar. 1999) : 3-20.
- MARTIN, Ged. « The Simcoes and their Friends », *Ontario Historical Society*, LXIX : 2, June 1977 : 101-112.
- MASON, Mary Willan. *The Consummate Canadian: A Biography of Samuel Weir Q. C.* Toronto, Dundurn Press, 1998.
- MATHEWS, Catharine Van Cortlandt. *Andrew Ellicott: His Life and Letters* 1908; Charleston, BiblioBazaar, LLC, 2008.
- MCLAUGHLIN, Florence. *First Lady of Upper Canada. Adventures in Canadian History Series*; Burns & MacEachern Limited, 1968.
- MCCUE, Jim. *Edmund Burke and Our Present Discontents*. London : The Claridge Press, 1997.
- MEALING, Stanley R. « John Graves Simcoe », *Dictionnaire Bibliographique du Canada en ligne* [en ligne] page consultée le 21 avril 2008, <http://www.biographi.ca/>.
- MEALING, H. R. « The Enthusiasms of John Graves Simcoe » *Historical Essays on Upper Canada*, sous la direction de J.K. Johnson. Toronto, McClelland and Stewart, 1975 : 302-316.
- MERIAN, Maria Sibylla. *Metamorphosis insectorum Surinamensium*. Amsterdam, G. Valck, 1705.
- MERCER, Cydna. *Elizabeth Simcoe, The Canadian Years, 1791-1796*. London, London Regional Art & Historical Museums, 1993.
- MEULI, Jonathan. « Writing about Objects we don't Understand », *The Culture of Craft : Status and Figure*. Sous la direction de Peter Dormer, Manchester et New York, Manchester University Press, 1997 : 202-217.
- MIDDLETON, Conyers. *The History of the Life of Marcus Tullius Cicero*. 2 volumes. London, 1741.
- MIGNOLO, Walter D. « Colonial and Postcolonial Discourse : Cultural Critique or Academic Colonialism », *Latin American Research Review*. 28 :3, 1993 : 120-134.

- MILLER, Eric. « Elizabeth Simcoe and the Fate of the Picturesque », *The Rhetoric of Canadian Writing*. Sous la direction de Conny Steenman-Marcusse, Amsterdam, New York, Rodopi, 2002 :79-105.
- , « Chateaubriand and Simcoe at Niagara Falls », *Antigonish Review*, 143, Autumn 2005: 125-140.
- MILLER, P.J. « Women's Education, 'Self-Improvement' and Social Mobility-A Late Eighteenth Century Debate », *British Journal of Educational Studies*, 20 :3, Oct. 1972 : 311.
- MILLER, Phillip. *The Gardener's Dictionary containing the Methods of Cultivating and Improving the Kitchen Fruit and Flower Garden*. 3 volumes. London, 1735-40.
- MILLS, Sara. *Discourse of Difference : an Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. London and New York, Routledge, 1991.
- MODIANO, Raimonda. « The Legacy of the Picturesque: Landscape, Property and the Ruin », *The Politics of the Pictures: Literature, Landscape and Aesthetics since 1770*. Sous la direction de Stephen Copley et Peter Garside, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- MOIR, Esther. *The Discovery of Britain. The English Tourists. 1540-1840*. London, Routledge & Kegan Paul, 1964.
- MOLIÈRE. *Les Fourberies de Scapin* (1671). *Le Médecin Malgré Lui* (1666). Et *La comtesse d'Escarbagnas* (1671). Disponible en ligne sur le site de Gabriel Conesa, *Tout Molière* [en ligne] page consultée le 3 mai 2009, www.toutmoliere.net.
- MONTAGU, Elizabeth Robinson. *The Letters of Mrs Elizabeth Montagu, with some of the Letters of her Correspondents, in Three Volumes*. Sous la direction de Matthew Montagu, Boston, Wells and Lilly, 1825.
- MORGAN, Henry James, dir., « Mrs. Simcoe », *Types of Canadian Women and of Women who are or have been Connected with Canada*. Toronto, William Briggs, 1903 : 314.
- MOWL, Tim et Brian EARNSHAW. *Architecture without Kings: the Rise of Puritan Classicism under Cromwell*. Manchester, Manchester University Press, 1995.
- MURNAGHAN, Ann Marie. « Representing Nature in Elizabeth Posthuma Simcoe's *Diary* : an Examination of Toronto's Colonial Past (Canada) » Unpublished modified excerpt from Major research paper, Master in Environmental Studies, York Univeristy, March 2005.

- MURRAY, David. *Colonial Justice. Justice, Morality, and Crime in the Niagara District, 1791-1849*. Toronto, Osgoode Society for Canadian Legal History, 2002.
- MYERS, Sylvie Harcstark. *The Bluestocking Circle. Women Friendship, and the Life of the Mind in Eighteenth-Century England*. Oxford, Clarendon Press, 1990.
- NICOLAS, Nicholas Harris. *A Synopsis of the Peerage of England; Exhibiting under Alphabetical Arrangement the Date of Creation, Descent, and Present Stage of Every Title of Peerage which has Existed in this Country since the Conquest in Two Volumes*. London, Printed for J. Nichols and Son, 1825.
- NICHOLS, John Gough, dir. *The Topographer and Genealogist*. Volume III. London, John Bowyer Nichols and Sons, 1858.
- NISSER, Wilhelm. *Michael Dahl and the Contemporary Swedish School of Painting in England*. Uppsala, Almquist & Wiksells Boktryckeri-Artiebolag, 1927.
- NOBLES, Gregory H. « Straight Lines and Stability : Mapping the Political Order of the Anglo-American Frontier », *The Journal of American History*, 80 : 1, June 1993 : 9-35.
- NUGENT, Maria. *Lady Nugent's Journal of her Residence in Jamaica from 1801 to 1805*. Sous la direction de Philip Wright. Barbados, Jamaica, Trinidad & Tobago, University of the West Indies, 2002.
- OCHOA, Peggy. « The Historical Moment of Postcolonial Writing.Beyond Colonialism's Binary », *Tulsa Studies in Women's Literature*, 15 :2, Autumn 1996 : 221-229.
- O'DAY, Rosemary. « Family Galleries: Women and Art in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *Huntington Library Quarterly*, 71:2, 2008 : 323-349.
- O'DONNELL, James H. *Ohio's First Peoples*. Athens, Ohio University Press, 2004.
- OLDROYD, David R. « Jean-André de Luc (1727-1817): an Atheist's Comparative View of the Historiography », *Geological Society – Special Publications*, 310, 2009 : 7-15.
- PAINTIN, Elaine M. *The King's Library*. London, The British Library, 1989.
- PARCS CANADA, « Les Loyalistes » [en ligne] page consultée le 12 avril 2009.
http://www.pc.gc.ca/lhn-nhs/on/fortgeorge/edu/edu10f_f.asp.

PARKER, Ann Gwillim. *The Extraordinary Lives of Elizabeth Posthuma Simcoe & John Graves Simcoe*. Whitchurch, Whitchurch Parochial Church Council, 2004.

-----, « The Life and Art of Elizabeth Posthuma Simcoe », *The Picturesque*, 65, Winter 2008/9 : 2-26.

PEACHAM, Henry. *The Compleat Gentleman : Fashioning him Absolute in the most Necessary & Commendable Qualities Concerning Minde or Bodie that may be Required in a Noble Gentleman*. London, John Legat pour Francis Constable, 1622.

-----, *The Art of Drawing with the Pen, and Limming in Water Colours: more Exactlie then Heretofore Taught and Enlarged with the true Manner of Painting upon Glasse, the Order of Making your Furnace, Annealing, &c. Published, for the Behoofe of all Young Gentlemen, or any els that are Desirous for to Become Practicioners in this Excellent, and most Ingenious Art*. London: Richard Braddock pour William Iones, 1606.

PEARSALL, A.W.H. « Graves, Samuel (1713-1787) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.

Penny Magazine, new series, 1842 et 1843. London, Charles Knight.

PECKHAM, Howard H. « Sir Henry Clinton's Review of Simcoe's Journal », *The William and Mary Quarterly*, Second Series, 21: 4, October 1941: 361-370.

POHL, Nicol et Betty A. Shellenberg, « Introduction : A Bluestocking historiography », *The Huntington Library Quarterly*, 65 : 1-2, « Reconsidering the Bluestockings », 2002 : 1-19.

POINTON, Marcia. *Hanging the Head: Portraiture and Social Formation in Eighteenth-Century England*. New Haven & London: The Paul Mellon Centre for Studies in British Art, Yale University Press, 1993.

POLWHELE, Richard, dir. *Poems, Chiefly by Gentlemen of Devonshire and Cornwall*. Two volumes. Bath, R. Cruttwell, 1792.

-----, *Poems, Chiefly by Gentlemen of Devonshire and Cornwall*. Two volumes. Bath, R. Cruttwell, 1792.

PORTER, Roy. *The Creation of the Modern World. The Untold Story of the British Enlightenment*. New York & London, W.W. Norton & Company, 2000.

- POULTER, Gilian. « Representation as Colonial Rhetoric : the Image of the 'Native' and 'the habitant' in the Formation of Colonial Identity in Early Nineteenth-Century Lower Canada », *Journal of Canadian Art History*, XVI : 1, 1994 : 10-25.
- PRATT, Mary Louise. *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*. London, New York, Routledge, 1992.
- , « Scratches on the Face of the Country; or What Mr. Barrow Saw in the Land of the Bushmen », « *Race*, » *Writing and Difference*. Sous la direction de Henry Louis Gates Jr., Chicago & London, The University of Chicago Press, 1986 : 119-143.
- PRATT, Stephanie. *American Indians in British Art, 1700-1840*. Norman, [Okla.], University of Oklahoma Press, 2005.
- PRICE, Uvedale. *Essay on the Picturesque, As Compared With The Sublime and The Beautiful, and, on the use of studying pictures, for the purpose of improving real landscape*, 2 volumes. 1794; London, Printed for J. Mawman, 1810.
- PRIOUL, Didier. « Les paysagistes britanniques en poste au Québec : de la vue documentaire à la vision poétique », *La peinture au Québec, 1820-1850*. Sous la direction de Mario Béland, Québec, Musée du Québec, 1991 : 50-59.
- RADCLIFFE, Ann. *A Journey made in the Summer of 1794, through Holland and the Western Frontier of Germany, with a Return down the Rhine, to which are added Observations during a Tour to the Lakes of Lancashire, Westmoreland, and Cumberland*. London, 1795.
- RADCLIFFE, David Hill. « Burges [later Lamb], James Bland (1752-1834) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- RALEIGH, Sir Walter. *An Introduction to a Breviary of the History of England : with the Reign of King William the I, Entitled the Conqueror*. London, Printed for Sam. Keble and Dan. Brown, 1693.
- RAND, Margaret. « Elizabeth Simcoe, 1766-1850, First Artist of Upper Canada ». *Canadian Antiques and Art Review*, 2 :14, Dec. Jan. 1980-1981 : 20-24.
- RAYBURN, Alan. *Naming Canada: Stories about Place Names from Canadian Geographic*. Toronto, University of Toronto Press, 2001.
- , *Place Names of Ontario*. Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 1997.

- REDGRAVE, Samuel et Frances Margaret Redgrave, *A Dictionary of Artists of the English School: Painters, Sculptors, Architects, Engravers and Ornamentists: with Notices of their Lives and Work*. London, George Bell and Sons, 1878.
- REID, Dennis. *Krieghoff. Images du Canada*. Toronto, Musée des beaux-arts de l'Ontario, 1999.
- , *Notre Patrie le Canada. Mémoires sur les Aspirations Nationales des principaux Paysagistes de Montréal et de Toronto, 1860-1890*. Ottawa, Galerie nationale du Canada, Musées nationaux du Canada, 1979.
- REILLY, Tom. *Cromwell: an Honourable Enemy*. London, Phoenix, 1999.
- REYNOLDS, Joshua. *Seven Discourses Delivered in the Royal Academy by the President*. London, 1778.
- , *The Works of Sir Joshua Reynolds, Knt. Late President of the Royal Academy :containing his Discourses, Idlers, A Journey to Flanders and Holland, (now first published), and his commentary on du Fresnoy's Art of Painting; printed from his revised copies, (with his last corrections and additions,) in two volumes to which is prefixed an Account of the Life and Writings of the Author by Edmond Malone, Esq. one of his executors*. London, 1797.
- RIDDELL, William Renwick. *The Life of John Graves Simcoe, First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada*. Toronto, McClelland & Stewart, Limited, 1926.
- RITZLIN, Mary McMichael. « Women's Contributors to North American Cartography: Four Profiles », *Meridian*, 2, 1989 : 5-16.
- RIZZO, Betty. « Two Versions of Community : Montagu and Scott », *The Huntington Library Quarterly*, 65 : 1-2, « Reconsidering the Bluestockings », 2002 : 193-214.
- RIZZO, Betty, dir. *The Early Journals and Letters of Fanny Burney, Volume 4, The Streatham Years Part 2, 1780-1781*. Oxford, Clarendon Press, 2002.
- ROBERTSON, J. Ross, dir. *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe. Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792-6*. William Briggs, 1911.
- , *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792- 6, with Notes and a Biography*. Toronto, The Ontario Publishing Co., Ltd., 1934.

- , *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792- 6*. Toronto, Coles Publishing Company Limited, 1973.
- , *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe*. Toronto, Prospero Canadian Collection, 2001.
- , *The Diary of Mrs. John Graves Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792- 6 (1911)*. Montana, Kessinger Publishing, 2007.
- , *The History of Freemasonry in Canada*. Toronto, Hunter, Rose, 1899.
- , *Talks with Craftsmen, and Pencillings by the Wayside*. Toronto, Hunter Rose, 1890.
- ROWTON, Frederic. *The Female Poets of Great Britain :Chronologically Arranged with Copious Selections and Critical Remarks*. Philadelphia, Henry C. Baird, 1854.
- RUDWICK, Martin J.S. « Jean-André de Luc and Nature's Chronology », *Geological Society – Special Publications*, 190, 2001 : 51-60.
- SAID, Edward. « Representing the Colonized : Anthropology's Interlocutors », *Critical Inquiry*, 15 :2, Winter 1989 : 205-225.
- , *Orientalism*. New York, Pantheon Book, c1978.
- ST. CLAIR, William. *The Godwins and the Shelleys. The Biography of a Family*. London, Boston, Faber and Faber, 1989.
- SCACE, Susan *et al*, dir. *Wolford Letters. Correspondence of John Graves Simcoe in the Archives of the Law Society of Upper Canada*. Toronto, The Law Society of Upper Canada, 1980.
- SCADDING, Henry. *Letter to Sir Joseph Banks, (President of the Royal Society of Great Britain) Written by Lieut-Governor Simcoe, 1791, prior to his Departure from England for the Purpose of Organizing the new Province of Upper Canada, to which is added Five Official Speeches delivered by him at the Opening or Closing of Parliament in the same Province, with a Prefatory Notice by the Rev. Dr.Scadding. For Private Circulation*. Toronto : The Copp, Clark Company, Limited : 1890.
- , *A Simcoe Relic among the Thousand Isles in 1796: Fragment of a MS. Journal of Mrs. Simcoe*. Toronto, n.p., 1896.

- SCHAMA, Simon. *Landscape and Memory*. New York, Vintage Books, 1995.
- SCHNEIDER, Fred D. « The Habit of Deference: The Imperial Factor and the "University Question" in Upper Canada », *The Journal of British Studies*, 17: 1, Autumn, 1977 : 82-104.
- SCHNORRENBURG, Barbara Brandon. « Montagu [nee Robinson], Elizabeth (1718-1800) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne] page visitée le 3 février 2008.
- SCOTT, Walter, dir. *The Works of John Dryden: Now First Collected in Eighteen Volumes*. Volume 9, 2nd edition. Edimburg, Printed for A. Constable & Co., 1821.
- SENGUPTA, Shuddhabrata. « I/Me/Mine – Intersectional Identities as Negotiated Minefields », *Signs*, Spring 2006 : 629-639.
- SHTEIR, Anne B. *Cultivating Women, Cultivating Science: Flora's Daughters and Botany in England, 1760-1860*. Baltimore, John Hopkins University Press, 1996.
- « The Pleasing Objects of our Present Researches. Women in Botany », *Women & History. Voices of Early Modern England*. Sous la direction de Valerie Frith, Toronto : Coach House Press, 1995 : 145-164.
- SIMCOE, John Graves. *A Journal of the Operations of the Queen's Rangers, from the end of the Year 1777 to the Conclusion of the Late American War*. Exeter, Printed for the Author, 1787.
- SIMON, Roger. *Gramsci's Political Thought : an Introduction*. 1st Edition, 1982; London, Lawrence & Wishart, 1991.
- SLADE, John et Elizabeth. *The Old Court Hotel and Elizabeth Posthuma Gwillim, the Remarkable Wife and Companion of John Graves Simcoe, a Founding Father of Canada*. Herefordshire, UK, Old Court Hotel, ca 2004.
- SLAGLE, Judith Bailey, dir. *The Collected Letters of Joanna Baillie*. Two volumes. Madison, N.J., Fairleigh Dickinson University Press, 1999.
- SLOANE, Kim. *A Noble Art. Amateur Artists and Drawing Masters, c.1600-1800*. London, British Museum Press, 2000.
- SMITH, David L. *Oliver Cromwell: Politics and Religion in the English Revolution, 1640-1658*. Cambridge, New York : Cambridge University Press, 1991.
- SMITH, Elizabeth. *Fragments in prose and verse*. Sous la direction de H. M. Bowdler, Bath, Printed by Richard Cruttwell, 1811.

- SMITH, Greg. *The Emergence of the Professional Watercolourist. Contentions and Alliances in the Artistic Domain. 1760-1824*. Burlington, Ashgate Publishing Ltd., 2002.
- SMITH, John et Richard Griffin, dir. *Diary and Correspondence of Samuel Pepys, the Diary Deciphered by J. Smith, with a Life and Notes by Richard Lord Braybrooke- Volume 1*. Four volumes. 4th edition, London, Published for Henry Colburn, 1854.
- SMITH, John A. et al dir. *Diary and correspondence of Samuel Pepys*. Volume III et VI, New-York, Dodd, Mead & Co., 1887.
- SMITH, Nicholas D. « 'Reel Women' : Women and Angling in Eighteenth-Century England », *International Journal of the History of Sport*, 20 :1, March 2003 : 28-49.
- SMITH, Sheilagh et Hélène Francoeur. « Translation of Book Arts Terms, from English to French », 2003 sur le site du *Canadian Bookbinders and Book Artists Guild* [en ligne] page consultée le 3 juin 2008, www.cbbag.ca.
- SMITH, Tania. « Elizabeth Montagu's Study of Cicero's Life : the Formation of Eighteen-Century Woman's Rhetorical Identity », *Rhetorica*, 26 : 2, Spring 2008 : 165-187, 207.
- SPIVAK, Gayatri. « Can the Subaltern Speak », *Marxism and the Interpretation of Culture*. Sous la direction de Cary Nelson et Lawrence Grossberg, Chicago, University of Illinois Press, 1988: 271-313.
- STAFFORD, Barbara Maria. *Voyage into Substance. Art, Science, Nature, and the Illustrated Travel Account, 1760-1840*. Cambridge, Massachusetts et London, England, MIT Press, 1984.
- STANWORTH, Karen. « Storytelling, History, and Identity in William Pars's *Portrait of Three Friends* », *University of Toronto Quarterly*, 66: 2, Spring 1997 : 430-443.
- STEPHENS, Richard. *A Catalogue Raisonné of the Works of Francis Towne (1739-1816)*. Dissertation doctorale non publiée, Birkbeck College, University of London, 1996.
- , « New Material for Francis Towne's biography », *The Burlington Magazine*, 138, 1996 : 500-505.
- , *Correspondance of Francis Towne (1739-1816)* [en ligne] site consultée le 14 juin 2009, francistowne.blogspot.com.

- STEWART, Susan. *On Longing : Narratives of the Miniature, the Gigantic, the Souvenir, the Collection*. Durham and London, Duke University Press, 1993.
- STRAZDES, Diana. « The Amateur Aesthetic and the Draughtsman in Early America », *Archives of American Art Journal*, 19 :1 : 15-23.
- STRONG, Lisa. « Images of Indigenous Aristocracy in Alfred Jacob Miller », *American Art*, 13 : 1, Spring 1999 : 63-83.
- SULERI, Sara. *The Rhetoric of English India*. Chicago et London, The University of Chicago Press, 1992.
- SUTHREN, Victor. *To Go Upon Discovery : James Cook and Canada 1758-1779*. Toronto, Dundurn Group, 2000.
- SWEET, Rosemary. *Antiquaries : the Discovery of the Past in Eighteenth-Century Britain*. London, Hambledon and London, 2004.
- SWORD, Wiley. *President Washington's Indian War :the Struggle of the Old Northwest, 1790-1795*. Norman :University of Oklahoma Press, c1985.
- TALMAN, J.J. « The Position of the Church of England in Upper Canada, 1791-1840 », *Historical Essays on Upper Canada*. Sous la direction de James K. Johnson, Toronto, McClelland and Stewart : 1975: 58-73.
- TAYLOR, Alan. *On Divided Ground. Indians, Settlers, and the Northern Borderland of the American Revolution*. New York, Alfred A. Knopf, 2006.
- « The Divided Ground : Upper Canada, New York, and the Iroquois Six Nations, 1783-1815 », *Journal of Early Republic*, 22 :1 (Spring 2002) :55-75.
- TEMPLE, Sir William. *An Introduction to the History of England*. London, Printed for Richard Simpson and Ralph Simpson, 1699.
- THOM, James Alexander. *From Sea to Shining Sea*. Toronto, Random House of Canada, 1986.
- THOMAS, Alice, dir. *Richard Creed's Journal of the Grand Tour, 1699-1700*. Oundle, Oundle Museum, 2002.
- TODD, Kim. *Chrysalis: Maria Sibylla Merian and the Secret of Metamorphosis*. New York, London, Toronto, Harcourt, 2008.
- TOM, Gerry. « Extremes Meet : Elizabeth Simcoe's Birchbark Landscape », *Queen's Quarterly* 106 : 4, Winter 1999 : 588-601.

- TOVELL, Rosemarie L. *A New Class of Art: The Artist's Print in Canadian Art, 1877-1920*. Ottawa, National Gallery of Canada, 1996.
- , *Berczy*. Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1991.
- TURGEON, Yves et Marcelle CINQ-MARS. « Un objet, deux regards : le journal personnel lu par l'historien et l'ethnologue », *Culture et Tradition*, 15 : 129-150.
- Université de Chicago. « Dictionnaire d'autrefois », *The ARTFL Project*. [en ligne], page consultée le 5 septembre 2008, <http://artfl-project.uchicago.edu/node/17>.
- VILLIERS, Marie-Éva de. *Multi-dictionnaire des difficultés de la langue française*. 2^e édition. Montréal : Québec Amérique, 1992.
- WALKINSHAW, Allan. *Elizabeth Gwillim, Artist and Naturalist, 1763-1807*. Oshawa, The Robert McLaughlin Gallery, 1980.
- WALTON, John K. « North », *The Cambridge Urban History of Britain: 1540-1840*. Sous la direction de Peter Clark, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 : 111-150.
- WASELKOV, Gregory A. « Indian Maps of the Colonial Southeast », *Powhatan's Mantle : Indians in the Colonial Southeast*. Sous la direction de Peter H. Wood, *et al*, Lincoln, 1989 : 300-305.
- WATSON, Richard. *Chemical Essays*, 4 volumes, 4^e édition, London, T. Evans, 1787.
- WEBSTER, J. Clarence. *Wolfe and the Artists. A Study of his Portraiture*. Toronto, Ryerson Press, 1930.
- WELCH, Janice et Guinevere PURA. *The Visual Diary of Elizabeth Simcoe, a Journey through Upper and Lower Canada* [en ligne] site visitée le 22 juin 2009. <http://epe.lac-bac.gc.ca/100/205/301/ic/cdc/ElizabethSimcoe/default.html>
- WESLEY, Bathsheba Susannah. *Finding the Sublime : Assessing Elizabeth Simcoe's Fires as an Art Practice*. Mémoire de Masters of Arts-Art History, non publié, Université Concordia, Septembre 2008.
- WICKHAM, Hill, dir. *Journals and Correspondence of Thomas Sedgewick Whalley in Two Volumes*, Volume II. London, Richard Bentley, 1863.
- WILCOX, Timothy. *Francis Towne*. London, Tate Gallery Publishing, 1996.
- WILLIAMS, Iolo. *Early English Watercolours and some Cognate Drawings by Artists Born not later than 1785*. London, CC. Connoisseur, 1952.

-----. *Early English Watercolours and some Cognate Drawings by Artists Born not later than 1785*. 1952; Bath, Kinsmead Reprint, 1970.

WILSON, Bruce G. *Elizabeth Simcoe (1766-1850): Introduction and Catalogue* Ottawa, Public Archives of Canada, 1977.

-----. *Colonial Identities : Canada from 1760 to 1815*. Ottawa, Archives nationales du Canada, 1988.

WINKELMANN, J.J. *Reflections on the Imitation of Greek Works in Painting and Sculpture*. 1^{ère} édition en allemand: 1765; La Salle, Ill., Open Court, c1987.

WOOLMER, Susannah. « Around the Galleries », *Apollo* CLXII : 25, novembre 2005: 89.

YALE CENTRE FOR BRITISH ART. « Archived Featured Object : Mary Anne Burges' 191. *Echium*. 60. *Vipergrass*. 4. *Vulgare common*" *Watercolours of the Lepidoptera and Flora of the British Isle* » [en ligne] page consultée le 26 juin 2009, <http://ycba.yale.edu/featured/featured-object-arc-det.asp?featuredID=28>.

YORK MUSEUMS TRUST, *History of York*, [en ligne] page visitée le 28 novembre 2008, historyofyork.org.uk.

Annexe 1: Inventaire des œuvres d'Elizabeth Simcoe					
British Library, Londres, Royaume Uni Maps K.top.119 - présentées pour recréer les pages de l'album					
titre / annotation	date	médium / support / dimension cm.	no de référence	note	
Sketch of Upper Canada	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 19 x 28	K top 119.15	[en bas à droite]: Sketch of Upper Canada; Places designed by Lt. Governor Simcoe for towns are marked red; York only is occupied. Proposed military road : _____ Roads : -----	
Point a Bodet	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,6 x 17,3	15b	[page complète: 27,7 x 18,9] [sous l'image]: Point a Bodet [au dos]: The landing of Genl. Simcoe at Pt a Bodet	
Kingston	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,6 x 17,2	15d	[sous l'image et au dos]: Kingston	
Navy Hall oposite Niagara	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,8 x 17,1	15c	[page complète]: 26,8 x 18,9] [sous l'image]: Navy Hall opposite Niagara [au dos]: Navy Hall opposite Fort Niagara	
Queenston or Landing near Niagara	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,4 x 17,2	15e	[sous l'image et au dos]: Queenston or landing near Niagara	

Fort Chippewa on the river Welland	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,4 x 17,2	15f	[page complète]: 28,8 x 18,2 [sous l'image]: Fort Chippewa on the river Welland [au dos]: Fort Chippewa
Mouth of the Welland	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 17,1	15h	[sous l'image]: Mouth of the Welland[au dos]: Entrance of the Chippewa, or Welland river
Spray of the Falls of Niagara seen from the Welland	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 17,1	15g	[page complète]: 27,6 x 19,2 [sous l'image et au dos]: Spray of the Falls of Niagara seen from the Welland
Scene near Fort Erie	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,1 x 17,1	15i	[sous l'image]: Scene near Fort Erie [au dos]: Near Fort Erie
Bass Island in Lake Erie	[in about 1795]	encre écorce de bouleau, 10,4 x 17,3	15k	[page complète]: 27,3 x 18,2 [sous l'image et au dos]: Bass Island in Lake Erie [d'après Pilkington]
Scite of Charlotteville near Long Point on Lake Erie	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 17,1	15m	[sous l'image et au dos]: Scite of Charlotteville near Long Point on Lake Erie [d'après Pilkington]
Fifteen mile Creek on Lake Ontario	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 16,4	15l	[page complète]: 26,6 x 18,3 [sous l'image]: Fifteen mile creek on Lake Ontario [au dos]: 15 mile creek from Niagara
Twenty mile creek on Lake Ontario	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,4 x 17,2	15n	[sous l'image]: Twenty mile creek on Lake Ontario [au dos]: 20 mile creek

View of Lake Ontario, and entrance of Burlington Bay	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,6 x 16,6	15o	[page complète]: 28,9 x 18,8 [sous l'image et au dos]: View of Lake Ontario, and entrance of Burlington Bay
Entrance of Burlington Bay	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 9,5 x 17,5	15q	[sous l'image et au dos]: Entrance of Burlington Bay
Cootes Paradise near Burlington Bay	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 11,1 x 17,2	15p	[page complète]: 29,5 x 18,7 [sous l'image et au dos]: Cootes Paradise near Burlington bay
From the King's Inn on the Beach at Burlington Bay	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 108 x 18,2	15r	[sous l'image]: from the King's Inn on the Beach at Burlington Bay
Mohawk Village on the Grand River or Ouse	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 11 x 17,6	15s	[page complète]: 29,6 x 19,2 [sous l'image et au dos]: Mohawk Village on the Grand River or Ouse [d'après Pilkington?]
Waterfall near Burlington Bay	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 17,4	15t	[sous l'image]: Waterfall near Burlington Bay [au dos]: Near Burlington Bay
River Credit near York	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,4 x 17,2	15u	[page complète]: 27,5 x 19 - seule image au centre [sous l'image]: River Credit near York [au dos]: River Credit

York Harbour	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,2 x 16,7	15w	[page complète]: 28 x 18,1 [sous l'image et au dos]: York Harbour
The Garrison at York	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 16,9	15x	[sous l'image]: The Garrison at York [au dos]: York Garrison
Bridge on the Donn near York	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,2 x 17,1	15y	[page complète]: 28,2 x 18,3 [sous l'image et au dos]: Bridge on the Donn near York
Bridge on the Donn	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 16,3	15z	[sous l'image]: Bridge on the Donn [au dos]: River Donn
Castle Frank near York	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 11 x 17,8	15aa	[page complète]: 28,2 x 18,6 [sous l'image et au dos]: Castle Frank near York
Mill on the Appanee River, Bay of Quinty	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,2 x 17,1	15bb	[sous l'image]: Mill on the Appanee River, Bay of Quinty [au dos]: A mill on the Appanee River
Falls between York and Lake Huron	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 17	15cc	[page complète]: 28,2 x 17,7 [sous l'image]: Falls between York and Lake Huron [au dos]: Falls on the communication between York and Lake Huron [d'après Pilkington]

Near Gloucester Bay	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 17	15dd	[sous l'image]: Mill on the Appanee River, Bay of Quinty [au dos]: A mill on the Appanee River [d'après Pilkington]
Falls between York and Lake Huron	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,5 x 16,5	15ee	[page complète]: 28,2 x 18,2[sous l'image]: Falls between York and Lake Huron[au dos]: Falls on the communication between York and Lake Huron[d'après Pilkington]
Falls between York and L. Huron	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,5 x 16,5	15ff	[page complète]: 28,2 x 18,2 [sous l'image]: Falls between York and L. Huron [au dos]: Falls on the communication between York and Lake Huron [d'après Pilkington]
Falls near Lake Simcoe	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 11 x 17,6	15gg	[page complète]: 29 x 18,2 [sous l'image]: Falls near Lake Simcoe [au dos]: Falls near Black River Lake Simcoe [d'après Pilkington]
From Francis Island in Lake Simcoe	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,2 x 16,3	15hh	[sous l'image et au dos]: From Francis Island in Lake Simcoe [d'après Pilkington]
Chepstow Castle	[in about 1795]	encre sur écorce de bouleau, 10,3 x 16,7	15ii	[page complète]: 25,5 x 16,7 - seule image au centre [sous l'image]: Chepstow Castle [au dos]: Chepstow Castle, from Mr. Gilpin

Archives publiques de l'Ontario (APO), Toronto, OntarioFonds la famille Simcoe, F 47					
October 29th 1791, 4 PM, Richmond I or isle Madam, near the Gut of Canso, vessel coming out of Arishart Harbour, Green I.	October 29 1791	aquarelle sur papier 13,2 x 22,2	F 47-11-1-0-1	[recto de F 47-11-1-0-2]	
Off the western Isles, 10th Octr 6 AM 1791, Lat.39, Canso S.S.E. 3 leagues Flores I 6 leagues	October 10 1791	lavis sur papier 13,2 x 22,2	F 47-11-1-0-2	[verso de F 47-11-1-0-1]	
Octr 30th Flint Island Cap Nord Isaland Lat. 46 5' Long. 42	October 30 [1791]	lavis sur papier 12 x 22	F 47-11-1-0-3	[recto de F 47-11-1-0-4]	
Amherst Is. Deedman Is. Nov. 1, 1791	November 1 1791	lavis sur papier 12 x 22	F 47-11-1-0-4	[verso de F 47-11-1-0-3]	
I. of Entry, Nov. 1st, 1791	November 1 1791	aquarelle sur papier 13,9 x 22,3	F 47-11-1-0-5		
Nov 2d 1791 the Liberty from Whitby	November 2 1791	mine et lavis sur papier 13,9 x 22,3	F 47-11-1-0-6		
Isle of Entry, Novr 1st, 1791	November 1 1791	aquarelle sur papier 13,2 x 22,2	F 47-11-1-0-7	[recto de F 47-11-1-0-8]	

[À partir d'en haut :]1- Nov 8th part of Nova Scotia Coast above C Rosier called in the Charts Les Valles2- Mons Camille & Riviere Matteaux - a few leagues below Nov. 9th3- Novr 10 Brandy Pott Is. In the River St. Lawrence	November 8-9 & 10 1791	aquarelle sur papier13,2 x 22,2	F 47-11-1-0-8F 47-11-1-0-9F 47-11-1-0-10	[verso de F 47-11-1-0-7]
Isle Amherst, Nov 1st Island of Entry	November 1 [1791]	lavis sur papier 19,4 x 16	F 47-11-1-0-11	[recto de F 47-11-1-0-328]
Isle of Entry, one of the Magdalene Is. in the Gulf St.Lawrence	[November 1 1791]	aquarelle et mine sur carton 7,8 x 11,7	F 47-11-1-0-12	[au dos:] Nov 1, 1791, I. Entry one of the Magdalens Is in the Gulf of St.Lawrence
From the Ramparts at Quebec	[November 18 1791]	lavis et mine sur papier 11,2 x 20,9	F 47-11-1-0-13	
[Vue de Québec, haute et basse ville]	[December 1791]	aquarelle et mine sur papier 13,7 x 22,2	F 47-11-1-0-14	[recto de F 47-11-1-0-329]
From Col. Caldwell's garden	[December 2 or 18 1791 or January 31 1792]	lavis sur papier 12 x 22	F 47-11-1-0-15	[recto de F 47-11-1-0-330]

[Près de Québec]	[Winter 1791-1792?]	lavis sur carton 7,4 x 11,3	F 47-11-1-0-16	[recto de F 47-11-1-0-331]
[Près de Québec]	[Winter 1791-1792?]	aquarelle sur papier 13,2 x 16,4	F 47-11-1-0-17	
[Deux différents types de carrioles] [en haut:] "officers, Carriole prettier & perpetually oversetting" [en bas:] "Canadian Carriole safe & pleasant"	[Winter 1791-1792?]	aquarelle sur papier 18 x 22,3	F 47-11-1-0-18	[au dos à la mine :] Eliza
A snow bird, Quebec, Dec 15 1791	December 15 1791	aquarelle et mine sur papier 15,2 x 15,9	F 47-11-1-0-19	
[Paysage non identifié]	[Winter 1791-1792?]	lavis sur papier 9 x 13,6	F 47-11-1-0-20	[recto de F 47-11-1-0-332] [peut être:] [St.Lawrence and Pt.Lewis from Quebec]
[Paysage non identifié]	[Winter 1791-1792?]	mine sur papier 11,4 x 18	F 47-11-1-0-21	[au dos:] Huron CS
[Quebec]	[January 8 1792?]	aquarelle sur papier 11,3 x 22,2	F 47-11-1-0-22	[recto de F 47-11-1-0-333]
Quebec, Cape Tourment, Isle of Orleans, Pt Levi	[January 8 1792?]	lavis sur papier 19,5 x 33,2	F 47-11-1-0-23	

[Road to Provision Store]	[February 25 or 26 février 1792]	aquarelle sur papier 7,6 x 11,3	F 47-11-1-0-24	
Road to Provision Store	February 25 1792	aquarelle sur papier 13,8 x 22	F 47-11-1-0-25	
Feb, 26th 1792, Road to Provision Store, Officer going his rounds	February 26 1792	encre et lavis sur papier 13 x 20,2	F 47-11-1-0-26	
Cascade in Wolfe's Cove, April 23	April 23 [1792?]	aquarelle et encre sur papier 19,6 x 16,5	F 47-11-1-0-27	
[Cascade - Wolfe's Cove]	[April 23 1792]	lavis sur papier 21,8 x 13,7	F 47-11-1-0-28	
Quebec Heights of Abraham where General Wolfe was killed	[April, May 1792]	aquarelle sur papier 13,7 x 21,8	F 47-11-1-0-29	[autres annotations au recto:] Woodfield; Wolfe's Cove where we landed; Powell place; [St Lois?]; Belmont Coll. Cladwell; Lorette;

Moth	May 1792	aquarelle sur papier 10,8 x 14,3	F 47-11-1-0-30	[au verso:] Quebec May 1792 This moth measured above 4 inches from the extremity of the wing to the [...] the body quite white 6 pink spots under each wing the wings [...] the border reddish dark purple, the antenna like fine [...] three legs on each side nearerly the color of the purple border the two hind wings extremely long & pointed one of them [...] half torn off, the extreme edges tipped with yellow it was quite in a torpid state whe drawn the whole of it appeared remarkably soft & like feat[...] [voir aussi F 47-11-3-2w]
Moth	May 1792	aquarelle sur papier 10,8 x 14,3	F 47-11-1-0-31	[même chose au verso que F 47-11-1-0-30]
[Papillon]	June 1792	aquarelle sur papier 12,1 x 11,3	F 47-11-10-32	[en haut à droite :] Montreal June 1792; the black as rich as velvet [en bas:] the inside of the above butterfly
View near Quebec	[before June 8 1792]	lavis sur écorce de bouleau ovale: 10,8 x 17,5 sur papier carré 16 x 21,7	F 47-11-1-0-33	[Titre écrit sur le papier]
[Au dos:] View of the River St. Lawrence, Falls of Montmorency; from the Island of	[June 5 1792?]	aquarelle sur carton 10 x 15,9	F 47-11-1-0-34	[copie d'une œuvre de G.B. Fisher titrée: Vue du fleuve Saint-Laurent et de la chute Montmorency depuis l'île d'Orléans]

Orleans					
[Au dos:] Falls of Montmorenci	nd		lavis sur carton 11,4 x 15,5	F 47-11-1-0-35	
[Au dos:] Cascade in Wolfe's Cove	[April 1792?]		aquarelle sur papier 20 x 16	F 47-11-1-0-36	
Pt Levy	[February, March 1792]		mine et lavis sur pappier 9 x 12,5	F 47-11-1-0-37	[au recto:] Labrador Coast; Isle d'Orleans; Pt Levy [recto de F 47-11-1-0-334]
Wolfe's Cove	[April 13 1792]		lavis sur carton 7,7 x 11,4	F 47-11-1-0-38	
[A bend in the St. Lawrence]	[June 8 1792?]		aquarelle sur carton 10,5 x 15,9	F 47-11-1-0-39	[recto de F 47-11-1-0-40][copie d'une œuvre de G.B. Fisher titrée: Vue de St. Anthony's Nose, sur la rivière North, New York]
[aysage non identifié]	[nd]		aquarelle sur carton 10,5 x 15,9	F 47-11-1-0-40	[verso de F 47-11-1-0-39]
[Montmorency]	[between June 1 and 8 1792]		aquarelle et mine sur papier 11,4 x 18,3	F 47-11-1-0-41	[non terminée, arbre sur la gauche tracé à la mine]
Near Quebec	[between June 1 and 8 1792]		aquarelle et mine sur papier 11,4 x 18,3	F 47-11-1-0-42	[en haut à droite:] 22

Pt au Trembles, Quebec	[June 8 1792]	aquarelle sur papier 11 x 21,1	F 47-11-1-0-43	[recto de F 47-11-1-0-44]
Lorette from the Remparts Quebec '92	[November 18 1791?]	lavis sur papier 11 x 21,1	F 47-11-1-0-44	[verso de F 47-11-1-0-43] [autre annotation, en haut à droite:] Pt au tremble [autre annotation, en bas à droite:] from the Remparts Quebec Lorette '92
Pt au tremble 3 leagues from Quebec	[June 8 1792]	aquarelle sur carton 7,7 x 11	F 47-11-1-0-45	
Riviere du loup	[June 11 1792]	encre et mine sur papier 12,7 x 20,4	F 47-11-1-0-46	
D'Autray, Quebec	[June 12 1792?]	lavis sur carton 7,4 x 11,5	F 47-11-1-0-47	[recto de F 47-11-1-0-335]
[D'Autray, Quebec]	[June 12 1792?]	mine sur papier 7 x 11,5	F 47-11-1-0-48	[esquisse de F 47-11-1-0-47]
From d'Autray, June	June [12, 1792?]	mine sur papier 12,8 x 17,5	F 47-11-1-0-49	
D'Autray, Quebec	[June 12 1792?]	aquarelle sur papier 10,8 x 19,6	F 47-11-1-0-50	
Varrennes	[June 13 1792?]	mine et lavis sur carton 7,5 x 11,4	F 47-11-1-0-51	

Isle Gros bois just beyond Varrennes	[June 13 1792?]	mine et aquarelle sur papier 7,8 x 24,3	F 47-11-1-0-52	[format irrégulier, papier déchiré]
Varrennes Chambly	[June 13 1792?]	aquarelle sur papier 11,4 x 8,3	F 47-11-1-0-55	
Montreal	[between June 13 and 22 1792]	aquarelle, lavis et mine sur carton 9,2 x 12,5	F 47-11-1-0-55	[vue similaire à F 47-11-1-0-56 et 57 mais à différents moments]
Montreal	[between June 13 and 22 1792]	lavis sur carton 9,8 x 15	F 47-11-1-0-56	[vue similaire à F 47-11-1-0-55 et 57 mais à différents moments]
Montreal	[between June 13 and 22 1792]	aquarelle sur papier 9,7 x 14,7	F 47-11-10-57	[vue similaire à F 47-11-1-0-55 et 56 mais à différents moments]
Montreal	[between June 13 and 22 1792]	lavis sur papier 12,2 x 23,3	F 47-11-1-0-58	
[En haut:] river [en bas:] Montreal East, unfinished by Mrs Simcoe	[between June 13 and 22 1792]	lavis sur papier 20,3 x 34,3	F 47-11-1-0-59	
After Montreal before du Lac St. Lawrence next to M.[...] Cedars	[June 24 1792?]	lavis sur papier 12,6 x 21,7	F 47-11-1-0-60	

Pt a Bodet	[June 24 1792?]	mine et encre sur papier 11,3 x 17,8	F 47-11-1-0-61	Pt a Bodet [deux fois: à la mine en haut et à l'encre en bas]
[Pt a Bodet]	[June 24 1792?]	mine, encre, lavis sur papier 20,2 x 31,8	F 47-11-1-0-62	
Mill on the Gananocoui	[July 1st 1792?]	lavis sur papier 18,9 x 22,1	F 47-11-1-0-63	[au dos, un croquis à la mine très pâle avec une inscription au centre:] gananocoui
Kingston	[July 1st 1792?]	lavis sur papier 11 x 20,3	F 47-11-1-0-64	
Mr Hamilton's house, the landing	[July 30 1792?]	mine et lavis sur papier 13,9 x 17,9	F 47-11-1-0-65	
[Fleur sauvage]	[July 2 1792?]	aquarelle sur papier 17,7 x 27,3	F 47-11-1-0-66	[la feuille de papier a été réparé]
Queenstown [from American side]	August 18 1792 or June 27 1793 or July 22 1793	aquarelle sur carton 7,4 x 11,3	F 47-11-1-0-67	
[Queenstown from American side]	[July 22 1793?]	mine sur papier 7,6 x 11,3	F 47-11-1-0-68	
[Au dos:] Queenstown Barracks	[July 22 1793?]	aquarelle et mine sur papier 7,6 x 11,4	F 47-11-1-0-69	

View of the huts at Queenstown from a hill much on the opposite side of the river	[July 22 1793?]	aquarelle sur papier 12 x 18,5	F 47-11-1-0-70	
Niagara Falls	[July 30 1792]	aquarelle, encre et mince sur papier 11,2 x 31	F 47-11-1-0-71	[au dos: croquis à la mine]
Barracks at Queenstown	[August 1792?]	aquarelle et papier 13,8 x 18,8	F 47-11-1-0-72	[au dos: croquis à la mine]
Queenston on the Niagara river	[Jule 26 1792 or July 29 1793]	lavis sur papier 13,7 x 22,7	F 47-11-1-0-73	[recto de F 47-11-1-0-74]
Wolfes [unidentified bridge and boating party]	[nd]	mine sur papier 13,7 x 22,7	F 47-11-1-0-74	[verso de F 47-11-1-0-73]
[Fort Niagara & Newark]	[July 26 1792 or July 29 1793]	mine sur papier 11,4 x 19,6	F 47-11-1-0-75	
[Quebec]	[between August 8 and September 10 1796]	aquarelle sur papier 11,4 x 19,6	F 47-11-1-0-76	
[Au dos:] Niagara March 1793 a Duck called Cawine	March 1793	aquarelle sur papier 20,4 x 34,5	F 47-11-1-0-77	

Whirlpool	[April 23 or 24 1793?]	lavis et mine sur papier 8,6 x 15	F 47-11-1-0-78	[au dos: croquis à la mine]
Whirlpool	[April 23 or 24 1793?]	lavis et mine sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-79	[au dos:] Whirlpool, Niagara
[Whirlpool]	[April 23 or 24 1793?]	aquarelle sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-80	
Whirlpool	[April 23 or 24 1793?]	aquarelle sur carton 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-81	[au dos:] Whirlpool CS below the falls[imprimé sur le carton:] Honiton, Devon; W. Clapp; Carpenter & builder; Opposite Dowell's lane With due deference acquaints the Nobility, gentry and the Public in general, that he carries on the above Business in all its branches, and trust from his long experience in the Metropolis, and assiduity to the commands of his employers, combin'd with reasonable charges, will entitle him to share of that patronage and support, which it will be anxious endeavour to deserve and their favors will be duly appreciated.
Whirlpool 44 miles below the Falls	[April 23 or 24 1793?]	aquarelle sur carton 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-82	[recto de F 47-11-1-0-335] [NB: il y a deux oeuvres avec le numéro F 47-11-1-0-335]
[Whirlpool?]	[April 23 or 24 1793?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-83	

Whirlpool Niagara River	[April 23 or 24 1793?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-84	
From above Quebec Cape Tourment Isle of Orleans, Pont Levi	[January 8 1792?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-85	
[Whirlpool]	[April 23 or 24 1793?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-86	
[A House]	[July 9, 1793]	mine sur papier	F 47-11-1-0-87	
Camp at Niagara	July 9 1793	aquarelle sur papier 16,5 x 26,6	F 47-11-1-0-88	[recto de F 47-11-1-0-336][NB: il y a deux œuvres avec le numéro F 47-11-1-0-336]
[From the camp on the heights above Queenstown]	[July 9 1793]	aquarelle sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-89	
From the camp on the heights above Queenstown	[July 9 1793]	aquarelle et mine sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-90	[recto de F 47-11-1-0-337 et similaire à F 47-11-1-0-89]
Landing Queens Town	[June-July 1793?]	lavis sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-91	[recto de F 47-11-1-0-338]
Queenstown	[June-July 1793?]	lavis sur carton 7,8 x 11,7	F 47-11-1-0-92	
Queenstown	[June-July 1793?]	lavis sur carton 7,8 x 12,3	F 47-11-1-0-93	
Queens Town	[June-July 1793?]	lavis sur carton 7,7 x 11,3	F 47-11-1-0-94	

Queens Town	[June-July 1793?]	lavis sur carton 11,5 x 15	F 47-11-1-0-95	
Queenstown on the Niagara River	[June-July 1793?]	lavis sur carton 7,9 x 11,1	F 47-11-1-0-96	
[Au centre à gauche:] Falls, June 29 1793.	June 29 1793	lavis sur papier 9,6 x 15,8	F 47-11-1-0-97	
Queenstown on the Niagara	[June-July 1793?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-98	
A. Navy Hall the light part is the canvass house b. the fort at Niagara c. large harbour on the hill d. Toronto shore	[June-July 1793?]	aquarelle sur papier 10,5 x 19,2	F 47-11-1-0-99	[recto de F 47-11-1-0-100][chaque lettre de a à d identifie un édifice]
27th June from the shore opposite Navy Hall	27 June [1793]	lavis sur papier 10,5 x 19,2	F 47-11-1-0-100	[verso de F 47-11-1-0-99] [en bas à gauche:] CS
Fort Niagara from Navy Hall	[June-July 1793?]	mine sur papier 12,5 x 19,6	F 47-11-1-0-101	[recto de F 47-11-1-0-339]
June 29th; from the falls; mountain	June 29th [1793]	mine et lavis sur papier 16 x 9,5	F 47-11-1-0-102	
[Niagara River from Queenstown Heights]	[June-July 1793?]	mine sur carton bleu pâle 11,2 x 7,6	F 47-11-1-0-103	
[Niagara River from Queenstown Heights]	[July 30 1793]	mine et aquarelle sur papier 15,9 x 10,4	F 47-11-1-0-104	[recto de F 47-11-1-0-105]

[Chenilles]	Thursday the 11th [April or July 1793]	aquarelle et encre sur papier 15,9 10,4 cm	F 47-11-1-0-105	N.B. the head is too small, it has more the shape of a tadpole. a. its projects when it walks, that and its feet & under hide are of a transparent colour; it has 3 small feet near the head then 4 thick ones & one on each side at the end of it, its body like china, the head has a gold powder on it & is shaped more like a [...] then a caterpillar. the exact fleur de lis toward its tail is remarkable from the yellow rim all the more it can project when it chases two yellow tongues or horns. its eyes bright & like black beads. there are two very small black horns towards the bottom of the fleur de lis gold eye brows 3 small white spots on each side the back. Thursday the 11th found it changed to this green colour as drawn here. [verso de F 47-11-1-0-104]
Lake Ontario	[July 30 or August 4 1793]	encre et lavis sur papier 12 x 18,5	F 47-11-1-0-106	[recto de F 47-11-1-0-341]
River Don near York	[fall 1793?]	aquarelle sur papier 7,4 x 11,3	F 47-11-1-0-107	
[River Don near York]	[fall 1793?]	lavis sur papier 7,4 x 11,2	F 47-11-1-0-108	[similaire à F 47-11-1-0-107]

[40 mile creek]	[May 10 1794?]	aquarelle sur papier 11,6 x 18,5	F 47-11-1-0-118	[recto de F 47-11-1-0-344]
[Au dos:] Forty Mile Creek	[May 10 1794?]	lavis sur carton 7,5 x 11,2	F 47-11-1-0-119	[au dos en bas, à droite:] CS 1840
Near 40 Mile Creek	[May 10 1794?]	aquarelle sur carton 8 x 11,7	F 47-11-1-0-120	
Near the 40 Mile Creek; L. Ontario	[May 10 1794?]	aquarelle sur carton 7,7 x 11,3	F 47-11-1-0-121	
[Au dos:] 40 Mile Creek	[May 10 1794?]	lavis sur carton 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-122	[au dos, en bas à droite:] CS 1840
40 Mile Creek; towards the head of Lake Ontario	[May 10 1794?]	lavis sur écorce de bouleau ovale: 10,9 x 16,1 sur papier carré 14,5 x 23,9	F 47-11-1-0-123	[Titre écrit sur le papier]
40 Mile Creek	[May 10 1794?]	aquarelle sur papier 7,9 x 11,7	F 47-11-1-0-124	[recto de F 47-11-1-0-345; similaire à F 47-11-1-0-124]
40 Mile Creek, Ontario	[May 10 1794?]	lavis sur carton 8,5 x 12,6	F 47-11-10-125	[similaire à F 47-11-1-0-124]
The 40 Mile Creek	[May 10 1794?]	lavis sur papier 17,2 x 29,2	F 47-11-10-126	

[Au dos:] The spot I saw between York and the head of Lake Ontario	May 9 1794	aquarelle sur carton 7,6 x 11,5	F 47-11-1-0-127	[aussi au dos:] from a sketch by Lt. Pilkington
The 40 Mile Creek	May 10 1794	lavis et mine sur carton 8 x 11,8	F 47-11-1-0-128	[en bas au centre:] 40 [recto de F 47-11-1-0-346]
20 Mile Creek	May 10 1794	aquarelle sur papier 13,4 x 20,8	F 47-11-1-0-129	[similaire à F 47-11-1-0-130 et 131]
20 Mile Creek	[May 10 1794?]	aquarelle sur papier 8,3 x 11,8	F 47-11-1-0-130	[similaire à F 47-11-1-0-129 et 131]
1796	[May 10 1794?]	aquarelle sur papier 12 x 18,4	F 47-11-1-0-131	[recto de F 47-11-1-0-347; similaire à F 47-11-1-0-129 et 130]
[Niagara River]	[July 17 1794?]	aquarelle sur carton	F 47-11-1-0-132	
Queenstown, July 17	July 17 [1794]	mine et lavis sur carton 7,6 x 11,3	F 47-11-1-0-133	[recto de F 47-11-1-0-348]
[Queenstown]	[July 17 1794?]	aquarelle sur papier 10,3 x 15,3	F 47-11-1-0-134	
Queens Town	[July 17 1794?]	aquarelle sur papier 10,6 x 17,6	F 47-11-1-0-135	[recto de F 47-11-1-0-349]

Queenstown	[July 17 1794?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-136	
Niagara River	[July 17 1794?]	mine et lavis sur papier	F 47-11-1-0-137	
Niagara River below Queens Town	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-138	
Queens Town	[July 17 1794?]	aquarelle sur papier 14,8 x 20,4	F 47-11-1-0-139	[recto de F 47-11-10-350]
[Au dos:] from the Fairchilds on the Gananocoui River, Sept 1795	Sept 1795	aquarelle sur papier 7,9 x 11,9	F 47-11-1-0-140	[Gananoque, similaire à F 47-11-1-0-141]
Gananocoui	Sept [15 1795?]	aquarelle et mine 7,6 x 11,2	F 47-11-1-0-141	[similaire à F 47-11-1-0-140]
His Majesty's ship Mississauga, 13 sept. 1794	Sept. 13 1794	lavis sur carton 73 x 11,5	F 47-11-10-142	[recto de F 47-11-1-0-351] [autres annotations indiquant les lieux suivants:] Niagara, Navy Hall et Newark
Navy Hall, June 3 1794, from the Fort Niagara	June 3 1794	aquarelle sur carton 7,6 x 8,7	F 47-11-1-0-143	
H.M. Ship Mississauga, Sept. 13 1794, A.M. 6 oclock	Sept. 13 1794	aquarelle sur carton 7,9 x 11,3	F 47-11-1-0-144	[recto de F 47-11-1-0-352] [autres annotations indiquant les lieux suivants:] Niagara, Navy Hall et Newark
Fairfield on the Gananocoui	[Sept. 15 1795?]	mine et lavis sur carton 7,56 x 11,5	F 47-11-1-0-145	[au dos à l'encre:] Gananocoui sept. 1795 [à la mine:] Below Kingston

Cap Rouge, 3 leagues from Quebec by water 1795	[1795?]	lavis sur carton 7,8 x 11,3	F 47-11-1-0-146	[similaire à F 47-11-1-0-147 et 148][bien que sur l'œuvre il est écrit 1795,
Cap Rouge near Quebec	[1795?]	aquarelle et mine sur papier 9,9 x 15	F 47-11-1-0-147	[similaire à F 47-11-1-0-146 et 148]
[Cap Rouge near Quebec]	[1795?]	lavis sur papier 9,2 x 12,3	F 47-11-1-0-148	[similaire à F 47-11-1-0-146 et 147]
Chimney Isle on the St. Lawrence	[1794?]	aquarelle sur papier 12,2 x 23,4	F 47-11-1-0-149	[recto de F 47-11-10-150] [now Bridge Island]
Head of Lake Ontario	[1794?]	lavis sur papier 12,2 x 23,4	F 47-11-1-0-150	[verso de F 47-11-1-0-149]
Ste. Anne, Grondines, Deschambault, Lorimie, St. Pierre de Bequet	[Sept. 23 1794 or August 6 1796?]	aquarelle sur papier 12,3 x 21,6	F 47-11-1-0-151	[recto de F 47-11-1-0-353]
St. Andrey, Grondines, Deschambeau, Quebec	[Sept. 23 1794?]	lavis sur papier 10,9 x 18,3	F 47-11-1-0-152	[recto de F 47-11-1-0-354]
[St. Andrey, Grondines, Deschambeau, Quebec]	[Sept. 23 1794?]	aquarelle sur papier 9,8 x 14,9	F 47-11-1-0-153	
On the River St. Lawrence, St. Sulpice, Grondines, Deschambeau, Lorimier, St. Pierre de Bequet, Quebec	[Sept. 23 1794?]	mine et lavis sur carton 10,4 x 17,1	F 47-11-1-0-154	

Grondines, Deschambeau, St.Pierre de Bequet,	[Sept. 23 1794?]	aquarelle sur carton 9,2 x 12,4	F 47-11-1-0-155	[similaire à F 47-11-1-0-156 et 157]
Grondines, Deschambault, St. Pierre de Bequet	[Sept. 23 1794?]	aquarelle sur carton 9,3 x 12,4	F 47-11-1-0-156	[recto de F 47-11-1-0-355] [similaire à F 47-11-1-0-155 et 157]
Grondines, Deschambeau, St.Pierre de Bequet,	[Sept. 23 1794?]	aquarelle sur papier 14 x 23,3	F 47-11-1-0-157	[similaire à F 47-11-1-0-155 et 156]
Grondines, Deschambeau, St.Pierre de Bequet, Quebec	[Sept. 23 1794?]	aquarelle sur papier 19,2 x 30	F 47-11-1-0-158	
St. Anne, Grondines, Deschambeau, St. Pierre de Bequet, St. Lawrence river, Quebec	[Sept. 23 1794?]	aquarelle sur papier 19,8 x 29,4	F 47-11-10-159	
Appanee River, Bay of Quinty	March 10 1795	aquarelle / lavis sur carton 7,8 x 11,6	F 47-11-1-0-160	[au dos, à l'encre:] Mr Cartright's mill on the Appanee River in the Bay of Quinte, March 10th 1795]
Bay of Quinty	[March 10 1795?]	lavis et mine sur papier 12 x 23	F 47-11-1-0-161	[similaire à F 47-11-1-0-162]
Presqu'île, Bay of Quinte	[March 10 1795?]	aquarelle sur papier 13,1 x 31,2	F 47-11-1-0-162	[similaire à F 47-11-1-0-160]
On the St.lawrence River, Presqu'île	[March 10 1795?]	aquarelle sur carton	F 47-11-1-0-163	

Presqu'île, County of Dundas	[March 10 1795?]	aquarelle et encre sur papier	F 47-11-1-0-164	
Chippawa	[August 24 1795]	aquarelle sur papier 8,9 x 13,8	F 47-11-1-0-165	[au dos:] Spray of teh falls of Niagara, as seen from Chippawa
Niagara from above	August 25 1795	mine sur papier 13,8 x 22	F 47-11-1-0-166	
Fort Chippewa	[July 25 1795?]	mine sur carton 9,8 x 16,2	F 47-11-1-0-167	[Fort Chippewa on the River Niagara]
Niagara Falls, Ontario	August 24 1795	lavis sur papier 9,8 x 15	F 47-11-10-168	[recto de F 47-11-1-0-356] [similaire à F 47-11-10-169]
Niagara Falls, Ontario	August 24 1795	lavis sur carton 8,8 x 15	F 47-11-1-0-169	[recto de F 47-11-1-0-357] [similaire à F 47-11-1-0-168]
[Niagara Falls]	[August 24 1795?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-170	
Mr. Tyce's near the Falls	[August 11-24 1795?]	lavis sur papier 11,4 x 18,4	F47-11-1-0-171	[au dos à la mine:] Mrs Tuces near the Falls [répété plus bas en partie et] CS
Lake Erie near Fort Erie	August 28 1795	aquarelle et mine sur carton 7,6 x 11,6	F 47-11-1-0-172	[au dos au centre à la mine:] On Lake Erie near [à l'encre:] Fort Erie, August 28th 1795
[Indian Ladder and Mrs Simcoe's ladder]	[August 24 1795?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-173	
[Niagara Falls]	[August 24 1795?]	aquarelle sur papier 28,9 x 42,9	F 47-11-1-0-174	[recto de F 47-11-1-0-176]

[Niagara Falls]	[August 24 1795?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-175	
[The Whirlpool]	[August 24 1795?]	aquarelle et mine sur papier 28,9 x 42,9	F 47-11-1-0-176	[verso de F 47-11-1-0-174]
[The Falls from Higher Ground]	[August 24 1795?]	aquarelle et craie sur papier	F 47-11-1-0-177	
Niagara Falls	[August 24 1795?]	aquarelle et craie sur papier 20,4 x 33,1	F 47-11-1-0-178	
The Whirlpool	[August 24 1795?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-179	
The Whirlpool on Niagara River	[August 24 1795?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-180	
Sketch of Part of the Falls of Niagara	[August 24 1795?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-181	
[Niagara Falls]	[August 24 1795?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-182	
[Mrs Tyces House near Queenstown]	[July 12-24 1795?]	encre et lavis sur écorce de bouleau ovale 8,8 x 13,3	F 47-11-1-0-183	
[Mr Tyce's near the Falls]	[July 12-24 1795?]	encre et lavis sur écorce de bouleau ovale 10,4 x 17	F 47-11-1-0-184	

[Site of Charlotteville at Longpoint]	[Sept. 1795?]	aquarelle sur carton 11,5 x 15,4	F 47-11-1-0-185	
[Queenstown, Ontario]	[Ind]	encre et lavis sur écorce de bouleau ovale 10,8 x 17 sur papier carré 14,9 x 22,3	F 47-11-1-0-186	
[Queenstown, Ontario]	[Ind]	encre et lavis sur écorce de bouleau ovale 10,3 x 16,3 sur papier carré 15 x 22,3	F 47-11-1-0-187	
[Au dos:] view from Mrs Simcoe's Road leading to the head of the Lake, 10th June 1796	June 10 1796	aquarelle sur carton 7,7 x 11,3	F 47-11-1-0-188	[recto de F 47-11-1-0-359] [F 47-11-1-0-189: fragment de papier avec le titre de cette œuvre]
Burlington Bay	June 10 1796	aquarelle sur papier 7,6 x 11,3	F 47-11-1-0-190	[au dos à l'encre:] Lake Ontario, view from Mrs Simcoe's road leading to the head of the Lake, 10th June 1796
A young cat fish or Barbue-they often weigh ten and sometimes 20 pounds - have no teeth	May 1796	encre et lavis sur papier	F 47-11-1-0-191	

Wild cherry or plum leaves very finely sawed - 4 white 18 chives brown tips - empalement 5 - dark grass green	[May 1796?]	encre et lavis sur papier	F 47-11-1-0-192	
White fish, 19 inches long, 5 1/2 inches across the back, no teeth at all, Navy Hall, May 16th 1796	May 16 1796	mine et lavis sur papier 15,5 x 19,7	F 47-11-1-0-193	
Garfish, Navy Hall, May 1796	May 1796	lavis sur papier	F 47-11-1-0-194	
Rock Bass, Navy Hall, May 1796	May 1796	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-195	
[Niagara River from Queenstown Heights]	[July 30 1793?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-196	
Pt Morandiere	[July 28 1796?]	aquarelle sur papier 11 x 20,4	F 47-11-1-0-197	
New road cut at the head of Lake Ontario	[June 10 1796?]	lavis sur papier 11 x 20,4	F 47-11-1-0-198	[similaire à F 47-11-1-0-199 et 200]
Head of Lake Ontario, entrance to Burlington Bay	[June 10 1796?]	lavis sur carton 7,8 x 11,4	F 47-11-1-0-199	[similaire à F 47-11-1-0-198 et 200]
From Mrs Simcoe's road, leading from the head of Lake Ontario	[June 10 1796?]	aquarelle sur papier 7,8 x 11,2	F 47-11-1-0-200	[similaire à F 47-11-1-0-198 et 199]

[Head of Lake Ontario]	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur papier 7,8 x 11,9	F 47-11-1-0-201	[similaire à F 47-11-1-0-202 et 204]
[Head of Lake Ontario]	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur papier 7,4 x 11,3	F 47-11-1-0-202	[similaire à F 47-11-1-0-201 et 204]
[Au dos, en haut:] Burlington Bay	[10-16?] June 1796	aquarelle et mine sur papier 12 x 18,4	F 47-11-1-0-203	[recto de F 43-11-1-0-204][au dos, en bas:] new road opened to the head of the Lake, June 1796
Burlington Bay	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-204	[similaire à F 47-11-1-0-201 et 202]
Burlington Bay, June 11th 1796	June 11 1796	aquarelle et mine sur papier 11 x 18,1	F 47-11-1-0-205	
[Head of Lake Ontario]	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur papier 11,4 x 17,1	F 47-11-1-0-206	[recto de F 47-11-1-0-361]
[Head of Lake Ontario]	[June 10-16 1796?]	lavis et mine sur papier 13 x 20,5	F 47-11-1-0-207	[quelques personnages dont un semble enveloppé dans une couverture à la façon indienne]
Near the forty mile creek, 9 June 1796	June 9 1796	lavis sur papier 18,3 x 11,8	F 47-11-1-0-208	
Head of Lake Onatrio	June 9 1796	lavis sur carton 7,6 x 11,4	F 47-11-1-0-209	[au dos:] June 9th 1796, Lake Ontario, view two miles above the 40 mile creek, looking towards the Genesee country, 12 denotes 12 miles from Niagara, 50 the 50 miles creek between Niagara and the Genesee river.

Nnear the 40 mile creek, 9th June	June 9 [1796]	lavis et mine sur carton 7,7 x 11,3	F 47-11-1-0-210	[au dos:] 9th June, near the 40 mile creek, rocks where the wolves descend to the plains below
Head of L. Ontario	[June 9 1796?]	aquarelle sur carton 8 x 11,9	F 47-11-1-0-211	
[À l'envers:] Head of Lake Ontario	[June 9 1796?]	aquarelle sur papier 6,9 x 11,1	F 47-11-1-0-212	
Burlington Bay [Coote's Paradise]	[June 11 1796?]	lavis sur carton 7,7 x 11,6	F 47-11-1-0-213	[recto de F 47-11-1-0-362]
[Au dos:] Cootes Paradise	June 11 1796	aquarelle et mine sur carton	F 47-11-1-0-214	[au dos, à l'encre:] Cootes Paradise, from the hill above Beasleys, June 11, 1796 [à la mine:] Upper Canada
Burlington Bay, [Coote's Paradise]	June 11 1796	aquarelle sur carton 10,7 x 11,1	F 47-11-1-0-215	
[From the high ground above Beasley's house]	[June 11 1796?]	lavis sur papier 7,5 x 11,4	F 47-11-1-0-216	[similaire à F 47-11-1-0-217, 218 et 219]
[Head of Lake Ontario]	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur papier 6,8 x 11,2	F 47-11-1-0-217	[recto de F 47-11-1-0-363] [similaire à F 47-11-1-0-216, 218 et 219]
Coote's Paradise	[June 10-16 1796?]	lavis sur carton 7 x 11	F 47-11-1-0-218	[similaire à F 47-11-1-0-216, 217 et 219]
June 11, 1795, From the high ground above Beasley's house	June 11 1795 [1796?]	aquarelle sur carton 7,5 x 11,2	F 47-11-1-0-219	[similaire à F 47-11-1-0-216, 217 et 218]

[King's head Inn, Head of L. Ontario]	[June 1795?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-220	
[Au dos:] Head of Lake Ontario	June 11 1796	aquarelle sur carton 7,4 x 11,6	F 47-11-1-0-221	[au dos:] 11th June 1796
[Head of Lake Ontario]	[June 10-16 1796?]	lavis sur papier 7,4 x 11,7	F 47-11-1-0-222	
[King's head Inn, Head of L. Ontario]	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur papier 11,4 x 22,2	F 47-11-1-0-223	
King's Head Inn, Lake Ontario	[June 10-16 1796?]	aquarelle sur carton 9,9 x 15	F 47-11-1-0-224	[recto de F 47-11-1-0-225]
[Montreal]	[June 1792 or July 1796?]	lavis sur carton 9,9 x 15	F 47-11-1-0-225	[verso de F 47-11-1-0-224]
Head of Lake Ontario, June 12th	June 12 [1796]	lavis sur papier 7,5 x 11,7	F 47-11-1-0-226	[recto de F 47-11-1-0-364]
June 12 1796, Head of lake Ontario	June 12 1796	aquarelle sur carton 7,6 x 11,2	F 47-11-1-0-227	
[Castle Frank]	[June or July 1796]	aquarelle sur papier 15,6 x 19,9 monté sur carton 18 x 23,3	F 47-11-1-0-228	[titre sur papier, dactylographié]
Skinner's Mill	[July 1796?]	lavis sur papier 11,8 x 18,6	F 47-11-1-0-229	[recto de F 47-11-1-0-230]

Castle Frank, near York	[June-July 1793?]	aquarelle sur papier 11,8 x 18,6	F 47-11-1-0-230	[verso de F 47-11-1-0-229]
Castle Frank	[June-July 1793?]	aquarelle sur papier 18,2 x 19,1 monté sur carton épais 21 x 27,7	F 47-11-1-0-231	[au dos du carton:] Castle Frank, a House erected by Gov. Simcoe, near York Upper Canada
Playter's bridge near York	[July 6 1796?]	lavis sur papier 16,6 x 19,6	F 47-11-1-0-233	[au dos:] Playter's B. near York
July 6th 1796, Playter's Bridge near York	July 6 1796	aquarelle sur carton 7,7 x 11,2	F 47-11-1-0-234	
York Harbour	[July 15-20 1796?]	encre sur papier 12,3 x 18,7	F 47-11-1-0-235	[recto de F 47-11-1-0-365]
View from York Barracks, 1796	[June 16 -July 21?] 1796	aquarelle sur papier 12 x 18	F 47-11-1-0-236	[recto de F 47-11-1-0-237]
York Harbour	[June 16 -July 21?] 1796	lavis sur papier 12 x 18	F 47-11-1-0-237	[verso de F 47-11-1-0-236]
[Au dos:] Castle Frank near York	July 20 1796	mine et aquarelle sur carton 7,6 11,3	F 47-11-1-0-238	[au dos, à l'encre:] 20th July 1796

Frame of Mill building at Pt. Cardinal below the Rapid called les Goellettes, July 27th 1796	July 27 1796	lavis sur papier 7,5 x 11,6	F 47-11-1-0-239	
Mill below les Goellettes	[July 27 1796?]	lavis sur papier 7,6 x 11,5	F 47-11-1-0-240	
Kingston, 1796	July 26 1796	mine et lavis gris sur carton 7,6 x 11,4	F 47-11-1-0-241	[au dos:] Kingston, 26th July 1796
Kingston, Ontario	July [25 or 26] 1796	lavis 8,7 x 16,6 sur papier 11,9 x 17,4	F 47-11-1-0-242	[recto de F 47-11-1-0-366]
Kingston, July 27	July 27 1796	aquarelle sur papier 10,5 x 19,1	F 47-11-1-0-243	[recto de F 47-11-1-0-367]
1000 Isles	[July 20 1796?]	lavis sur carton 7,9 x 11,1	F 47-11-1-0-244	
River St. Lawrence	[July 26 1796?]	lavis et mine sur papier 11 x 18,7	F 47-11-1-0-245	
1000 Isles	[July 26 1796?]	aquarelle sur papier 11,9 x 18,9	F 47-11-1-0-246	[recto de F 47-11-1-0-368]

Thousand Islands	[July 26 1796?]	lavis et mine sur papier 12 x 23,5	F 47-11-1-0-247	[recto de F 47-11-1-0-369]
Rapide dangereuse, Long Sault	[July 28 1796?]	lavis sur papier 18,2 x 31,6	F 47-11-1-0-248	[recto de F 47-11-1-0-370] [similaire à F 47-11-1-0-250 et 255]
[Mill at Pt. au Cardinal]	[July 27 1796?]	lavis sur papier 11 x 19,8	F 47-11-1-0-249	
[The Sault Rapids]	[July 28 1796?]	lavis sur papier 11 x 19,8	F 47-11-1-0-250	[similaire à F 47-11-1-0-248 et 255]
Pt. Au Cardinal, 27th July	July 27 [1796]	aquarelle et mine sur papier 12,1 x 18,3	F 47-11-1-0-251	[au dos:] Pt au Cardinal, St. Lawrence
Toniata Isles, July 27	July 27 [1796]	lavis et mine sur papier 10,2 x 19,6	F 47-11-1-0-252	[maintenant Grenadier Island]
[Long Sault Rapids]	[July 18 1796?]	lavis sur papier 10,7 x 19,3	F 47-11-1-0-253	
Isle au Baril	[July 27 1796?]	lavis sur papier 10,2 x 19,6	F 47-11-1-0-254	
The Sault Rapids	[July 28 1796]	lavis sur écorce de bouleau carré 8,8 x 13.5 monté sur papier 18,6 x 27	F 47-11-1-0-255	[titre dactylographié en bas sur le papier] [similaire à F 47-11-1-0-248 et 250]
Pt. Morandiere, July 1796	July [28?] 1796	mine et aquarelle sur carton 7,6 x 11,6	F 47-11-1-0-256	[au dos :] Pt. Morandiere [similaire à F 47-11-1-0-257 et 258, mais à différents moments]

[Pt. Morandiere]	[July 28 1796?]	lavis sur carton 7,9 x 11,2	F 47-11-1-0-257	[similaire à F 47-11-1-0-256 et 258 mais à différents moments]
Pt. Morandiere on St. Lawrence river	[July 28 1796?]	aquarelle sur papier 11,7 x 21,1	F 47-11-1-0-258	[similaire à F 47-11-1-0-256 et 257 mais à différents moments] [recto de F 47-11-1-0-371]
Morandiere on Lake St. Frances	[July 28 1796?]	aquarelle sur papier 10,6 x 19,9	F 47-11-1-0-259	[recto de F 47-11-1-0-372]
Pt. Au Biron	[July 29 1796?]	mine et aquarelle sur papier 11,2 x 21	F 47-11-1-0-260	[recto de F 47-11-1-0-373]
Isle au Sœurs near Montreal	[July 29-30 1796?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-261	[recto de F 47-11-1-0-374]
Isle au Sœurs	[July 29-30 1796?]	aquarelle sur papier 7,65 x 11,6	F 47-11-1-0-262	
[A l'encre:] Isle au Sœurs [à la mine:] near Chateaugueay	[July 29-30 1796?]	aquarelle 10,5 x 16,8 sur papier 14,5 x 18,3	F 47-11-1-0-263	[recto de F 47-11-1-0-375] [une incision sur la hauteur, à droite]
I. au Sœurs, 31st July 1795	July 31 [1796?]	lavis sur carton	F 47-11-1-0-264	
Montreal from the West, Montreal, 30th July 1796	July 30 1796	lavis sur carton 7,4 x 11,6	F 47-11-1-0-265	

Point au Tremble	[August 2 1796?]	encre et lavis sur écorce de bouleau. ovale 10,9 x 17,2 monté sur papier 18,6 x 26,7	F 47-11-1-0-266	
[Miniature d'un paysage non identifié]	[nd]	encre sur écorce de bouleau rond 1,9 diamètre	F 47-11-1-0-267	[monté sur le papier de F 47-11-1-0-266, une maison dans un paysage]
3rd August 1796, River Batiscan and St. Ann's seen from St.Pierre de Bequet	August 3 1796	lavis sur carton 7,5 x 11,5	F 47-11-1-0-268	
Cap Santé, Cap Platon	[August 5 1796?]	aquarelle sur papier 10,8 x 23,5	F 47-11-1-0-269	
Near Quebec	[August 8 1796?]	aquarelle sur papier ovale 11 x 17,6 feuille carrée 15,2 x 24	F 47-11-1-0-270	[recto de F 47-11-1-0-376] [[probablement Belmont, maison du Col. Caldwell]]
Belmont, Coll. Caldwell's	[August 8 1796?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-271	[recto de F 47-11-1-0-377]
[Village non identifié]	[nd]	mine sur papier 14,5 x 18	F 47-11-1-0-272	[recto de F 47-11-1-0-378] [incision sur la hauteur, à droite]
[Village non identifié]	[nd]	mine sur papier 7,5 x 11,5	F 47-11-1-0-273	

Belmont	[August 8 1796?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-274	
Quebec	[August 8- September 10 1796?]	lavis sur papier 10,8 x 17,2	F 47-11-1-0-275	[recto de F 47-11-1-0-379]
Quebec	[August 8- September 10 1796?]	lavis sur papier 13,6 x 21,4	F 47-11-1-0-276	[recto de F 47-11-1-0-380]
Quebec	[August 8- September 10 1796?]	lavis sur papier 17,7 x 22,5	F 47-11-1-0-277	
Quebec	[August 8- September 10 1796?]	lavis sur papier 10,2 x 17,7 dans un cadre de carton 22 x 28	F 47-11-1-0-278	
From Woodfield, Quebec	[September 5 1796?]	aquarelle sur papier 7,3 x 12,5	F 47-11-1-0-279	[recto de F 47-11-1-0-381]
Woodfield	[August 8- September 10 1796?]	mine sur carton 7,5 x 11,6	F 47-11-1-0-280	
Near Quebec	[August 8- September 10 1796?]	mine sur carton 11,6 x 7,5	F 47-11-1-0-281	
[Unidentified scene, beach and houses]	[after 1796]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-282	[recto de F 47-11-1-0-382]

[Small church, England]	[après 1796]	mine et aquarelle sur papier 10,2 x 18,8	F 47-11-1-0-283	
Canise, Great Sail	[after 1796?]	eau forte 9,5 x 6,7	F 47-11-1-0-284	[la correspondance entre Elizabeth Simcoe et Mary Anne Burges suggère plutôt une date entre 1792 et 1794] [au dos:] J.R.R., p188 [même œuvre que F 47-11-1-0-285 et 383]
Canise, Great Sail	[after 1796?]	eau forte, 12,7 x 8,8 papier 23 x 15	F 47-11-1-0-285	[pour la date, voir note F 47-11-1-0-284][même œuvre que F 47-11-1-0-284 et 383]
Paccane Miami Chief	[after 1796?]	eau forte 9,9 x 6,8 papier 22,5 x 14,8	F 47-11-1-0-286	[pour la date, voir note F 47-11-1-0-284] [même œuvre que F 47-11-1-0-287 et 384]
Paccane Miami Chief	[after 1796?]	eau forte 9,9 x 6,8 papier 22,5 x 14,8	F 47-11-1-0-287	[pour la date, voir note F 47-11-1-0-284] [même œuvre que F 47-11-1-0-286 et 384]
[Indian Bark Lodge]	[after 1796?]	aquarelle sur papier 19 x 32,3	F 47-11-1-0-288	
From Richmond Hill, August 19th 1797	August 17 1797	aquarelle sur papier 12 x 18	F 47-11-1-0-289	[London, England]

Coll. Talbot's Lake Erie	[1801 or 1806]	aquarelle sur papier 7,8 x 11,4	F 47-11-1-0-290	
Bridge across the rapids at Niagara, Goat Island	[1806?]	mine sur papier 9,4 x 16,9	F 47-11-1-0-291	
[Georgina Church, Lake Simcoe]	[after 1796?]	aquarelle sur carton 11,4 x 15,5	F 47-11-1-0-292	[recto de F 47-11-1-0-385] [d'après une gravure aussi dans la collection, titrée <i>Georgina Church, Lake Simcoe</i> , F 47-11-1-0-293]
[Paysage non-identifié]	[between 1791 and 1796?]	aquarelle sur carton	F 47-11-1-0-294	
[Paysage non-identifié avec ruines d'un château]	[after 1796?]	aquarelle sur carton 12 x 17,6	F 47-11-1-0-295	
Wolford Chapel	[après 1802?]	encre et lavis sur papier 17,9 x 26,8	F 47-11-1-0-296	[The chapel was begun in 1800 and dedicated in 1802] [trois personnages féminins sur la droite, la première à gauche a un lion de dessiné sur sa cape, celle du centre l'inscription "sic itur ad astra. Entourée d'étoiles et celle de droite, la croix de malte sur sa cape]
[Au dos:] Wolford Chapel	[après 1802?]	mine et aquarelle sur carton 11,5 x 15,5	F 47-11-1-0-297	
Mr Berkin's church, Trinity Church	[after 1796?]	aquarelle sur carton 11,2 x 18,5	F 47-11-1-0-299	

Copeland	[after 1796?]	aquarelle sur papier 11,2 x 18,8	F 47-11-1-0-300	[recto de F 47-11-1-0-386]	
From Grove Park	[after 1796?]	aquarelle sur papier 13,3 x 22,6	F 47-11-1-0-301	[recto de F 47-11-1-0-302]	
Inchbrooke [a country home]	[after 1796?]	aquarelle sur papier 13,1 x 22,6	F 47-11-1-0-302	[verso de F 47-11-1-0-301]	
[St. Michael]	[after 1796?]	aquarelle sur papier 10,9 x 17,2	F 47-11-1-0-303		
Whet Stone Pitts	[after 1796?]	aquarelle sur carton 9,4 x 13,4	F 47-11-1-0-304	[au dos:] Bleekborough	
Torquay	[after 1796?]	aquarelle sur carton 7,9 x 11,6	F 47-11-1-0-305	[England]	
Worle	[after 1796?]	mine sur carton 11,4 x 15,5	F 47-11-1-0-306	[England]	
[A harbour scene]	[after 1796?]	aquarelle sur papier 17,1 x 12,2	F 47-11-1-0-307		
[Ruins with casement]	[after 1796?]	encre sur papier 17,3 x 26,2	F 47-11-1-0-308		
River	[after 1796?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-309		

[40 mile creek]	[after 1796?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-310	[recto de F 47-11-1-0-387]
[Coniferous forest]	[after 1796?]	encre et lavis sur écorce de bouleau	F 47-11-1-0-311	
[River scene with steep bank and a cabin]	[after 1796?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-312	
River	[after 1706?]	mine sur papier	F 47-11-1-0-313	
[River scene]	[after 1796?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-314	
[Forest scene]	[after 1796?]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-315	
[A young child]	[after 1796?]	mine et aquarelle sur papier 19,3 x 16,4	F 47-11-1-0-317	
[Indian head]	[after 1796?]	mine sur papier 13,2 x 9,4	F 47-11-1-0-320	
[Indian head]	[after 1796?]	mine sur papier	F 47-11-1-0-321	
[Niagara river]	[after 1796?]	mine sur papier	F 47-11-1-0-322	[recto de F 47-11-1-0-388]
[Yellow berries]	[after 1796?]	aquarelle sur papier	F 47-11-1-0-323	
A quail, Nov. 16 1817	November 16 1817	lavis sur papier	F 47-11-1-0-324	[recto de F 47-11-1-0-389]
[Paysage non identifié]	[après 1796?]	aquarelle sur carton 7,8 11,4	F 47-11-1-0-325	[au dos, de côté:] Canada
[Wolford Lodge], 1810	1810	mine sur papier 21,3 x 29	F 47-11-1-0-327	[en bas:] SJS, Dec. 1810.

[Paysage non-identifié]	[nd]	lavis sur papier 19,4 x 16	F 47-11-1-0-328	[verso de F 47-11-1-0-11]
2 children drawn in a Cariole by a dog	[December 1791?]	mine sur papier 13,7 x 22,2	F 47-11-1-0-329	[verso de F 47-11-1-0-14]
[Tree tops]	[nd]	aquarelle sur papier 12 x 22	F 47-11-1-0-330	[verso de F 47-11-1-0-15] [à l'envers:] Mrs S[...]oes sketch
Near Quebec	[Winter 1791- 1792?]	mine sur carton 7,4 x 11,3	F 47-11-1-0-331	[verso de F 47-11-1-0-16]
[Quebec]	[Winter 1791- 1792?]	lavis sur papier 9 x 13,6	F 47-11-1-0-332	[verso de F 47-11-1-0-20]
[Maison et paysage non- identifiés]	[nd]	lavis sur papier 11,3 x 22,2	F 47-11-1-0-333	[verso de F 47-11-1-0-22]
[Bird]	[nd]	mine sur papier 12,5 x 9	F 47-11-1-0-334	[verso de F 47-11-1-0-37]
A post from Quebec	[nd]	mine sur papier 7,4 x 11,5	F 47-11-1-0-335	[verso de F 47-11-1-0-47]
[Whirlpool]	[1793?]	lavis sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-335	[verso de F 47-11-1-0-82] [NB: deux œuvres numérotées 335]
[Paysage non-identifié]	[nd]	lavis sur papier 9,8 x 15	F 47-11-1-0-336	[verso de F 47-11-1-0-56]
Camp at Niagara	[July 9 1793?]	mine sur papier 16,5 x 26,6	F 47-11-1-0-336	[verso de F 47-11-1-0-88] [NB: deux œuvres numérotées 336]
7th falls, From the camps at Queenstown, Niagara	[July 9 1793?]	lavis sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-337	[verso de F 47-11-1-0-90]

Landing at Queenstown	[June-July 1793?]	lavis sur papier 14,4 x 21,2	F 47-11-1-0-338	[verso de F 47-11-1-0-91]
[unidentified ship, possibly at Niagara]	[nd]	mine et lavis sur papier 19,6 x 12,5	F 47-11-1-0-339	[verso de F 47-11-1-0-101]
Lake Ontario	[July 30 or August 4 1793?]	lavis sur papier 12 x 18,5	F 47-11-1-0-341	[verso de F 47-11-1-0-106]
[Portrait of two ladies]	[nd]	mine sur papier 13,4 x 22,7	F 47-11-1-0-342	[verso de F 47-11-1-0-109, une œuvre de Pilkington]
John Scadding's cabin on Don River	[nd]	mine sur papier 9,1 x 19,5	F 47-11-1-0-343	[verso de F 47-11-1-0-110, une œuvre de Pilkington]
[40 mile creek]	[May 10 1794?]	mine sur papier 11,6 x 18,5	F 47-11-1-0-344	[verso de F 47-11-1-0-118]
40 Mile Creek, CS	[May 10 1794?]	mine sur papier 7,9 x 11,7	F 47-11-1-0-345	[verso de F 47-11-1-0-124]
[Unidentified landscape]	[nd]	mine sur papier 8 x 11,8	F 47-11-1-0-346	[verso de F 47-11-1-0-128]
[Scene along lake with boat, village]	[nd]	mine sur papier 12 x 18,4	F 47-11-1-0-347	[verso de F 47-11-1-0-131]
Queens Town	[nd]	lavis sur papier 7,6 x 11,3	F 47-11-1-0-348	[verso de F 47-11-1-0-133]
[Unidentified village]	[nd]	mine sur papier 10,6 x 17,6	F 47-11-1-0-349	[verso de F 47-11-1-0-135]
[Unidentified village]	[nd]	lavis sur papier 14,8 x 20,4	F 47-11-1-0-350	[verso de F 47-11-1-0-139]

[Sketch of a house and lake]	[nd]	mine sur papier 7,3 x 11,5	F 47-11-1-0-351	[verso de F 47-11-1-0-142] [en bas:] CS 1840
[Camp by Lake]	[nd]	encre sur papier 7,9 x 11,3	F 47-11-1-0-352	[verso de F 47-11-1-0-144]
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur papier 12,3 x 21,6	F 47-11-1-0-353	[verso de F 47-11-1-0-151]
[Unidentified mountain and lake]	[nd]	lavis sur papier 12,3 x 21,6	F 47-11-1-0-354	[verso de F 47-11-1-0-152]
St. Pierre de Bequet	[Septembre 23 1794?]	mine sur papier 9,3 x 12,4	F 47-11-1-0-355	[verso de F 47-11-1-0-156]
[Unidentified landscape]	[nd]	mine sur papier 9,8 x 15	F 47-11-1-0-356	[verso de F 47-11-1-0-168]
Whirlpool	[nd]	mine sur papier 8,8 x 15	F 47-11-1-0-357	[verso de F 47-11-1-0-169][en bas:] CS 1840
[Unidentified]	[nd]	mine sur papier 20,4 x 33,1	F 47-11-1-0-358	[verso de F 47-11-1-0-178]
[Sketch of trees]	[nd]	mine sur papier 7,7 x 11,3	F 47-11-1-0-359	[verso de F 47-11-1-0-188]
[À l'envers:] Head of L. Ontario	[nd]	mine sur papier 11,4 x 17,1	F 47-11-1-0-361	[verso de F 47-11-1-0-206]
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur carton 7,7 x 11,6	F 47-11-1-0-362	[verso de F 47-11-1-0-213]
[Group of men along the shore-unknown location]	[nd]	aquarelle sur papier 6,8 x 11,2	F 47-11-1-0-363	[verso de F 47-11-1-0-217]

[Tree]	[nd]	aquarelle sur papier 7,5 x 11,7	F 47-11-1-0-364	[verso de F 47-11-1-0-226]
[Unidentified]	[nd]	lavis sur papier 12,3 x 18,7	F 47-11-1-0-365	[verso de F 47-11-1-0-235]
[Boats on Lake unidentified location]	[nd]	aquarelle 8 x 16 sur papier 11,9 x 17,4	F 47-11-1-0-366	[verso de F 47-11-1-0-242]
[Boats on Lake, near Kingston?]	[nd]	aquarelle sur papier 10,5 x 19,1	F 47-11-1-0-367	[verso de F 47-11-1-0-243]
[Unidentified]	[nd]	aquarelle sur papier 11,9 x 18,9	F 47-11-1-0-368	[verso de F 47-11-1-0-246]
1000 Isles	[July 26 1796?]	mine sur papier 12 x 23,5	F 47-11-1-0-369	[verso de F 47-11-1-0-247]
[Tree]	[nd]	lavis et vernis sur papier 18,2 x 31,6	F 47-11-1-0-370	[verso de F 47-11-1-0-248]
[Unidentified]	[nd]	aquarelle sur papier 11,7 x 21,1	F 47-11-1-0-371	[verso de F 47-11-1-0-258]
[Coat of arms, lion]	[nd]	mine sur papier 10,6 x 19,9	F 47-11-1-0-372	[verso de F 47-11-1-0-259]
[Unidentified]	[nd]	mine sur papier 11,2 x 21	F 47-11-1-0-373	[verso de F 47-11-1-0-260]
[Unidentified]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-374	[verso de F 47-11-1-0-261]

[Unidentified landscape, possible Montreal or Quebec?]	[nd]	lavis sur papier 14,5 x 18,3	F 47-11-1-0-375	[verso de F 47-11-1-0-263] [incision sur la hauteur à droite]
[Trees]	[nd]	mine sur papier 15,2 x 24	F 47-11-1-0-376	[verso de F 47-11-1-0-270]
[Unidentified]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-377	[verso de F 47-11-1-0-271]
[River and boat]	[nd]	lavis sur papier 14,5 x 18	F 47-11-1-0-378	[verso de F 47-11-1-0-272]
[Mill at Pt. au Cardinal]	[July 27 1796]	aquarelle sur papier 10,8 x 17,2	F 47-11-1-0-379	[verso de F 47-11-1-0-275] [voir F 47-11-1-0-251]
[Unidentified]	[nd]	lavis sur papier 13,6 x 21,4	F 47-11-1-0-380	[verso F 47-11-1-0-276]
[Unidentified]	[nd]	lavis sur papier 7,3 x 12,5	F 47-11-1-0-381	[verso de F 47-11-1-0-279]
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-382	[verso de F 47-11-1-0-282]
Canisse	[after 1796?]	eau forte 23 x 15	F 47-11-1-0-383	[pour la date, voir note F 47-11-1-0-284] [même œuvre que F 47-11-1-0-284 et 285] [en bas, à l'encre:] given me by my dear mother, Dec. 8th 1836
Paccane Miami Chief	[after 1796?]	eau forte 22,5 x 14,8	F 47-11-1-0-384	[pour la date, voir note F 47-11-1-0-284] [même œuvre que F 47-11-1-0-286 et 287]
[Church]	[nd]	mine sur carton 11,4 x 15,5	F 47-11-1-0-385	[verso de F 47-11-1-0-292]
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur papier 11,2 x 18,8	F 47-11-1-0-386	[verso de F 47-11-1-0-300]
[Waterfall]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-387	

[Boat on a lake]	[nd]	mine sur papier	F 47-11-1-0-388	
[Trees]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-1-0-389	
[Unidentified landscape]	[nd]	mine et lavis sur papier	F 47-11-3-1a	
[House]	[nd]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-1b	[fragment] [Belmont?]
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-3-1c	
[Mill at Pt. au Cardinal]	[nd]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-1d	[abîmée]
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-3-1e	
[Unidentified landscape]	[nd]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-1f	
[Church in England]	[nd]	aquarelle 7,3 x 11,5 sur carton 11,4 x 15,3	F 47-11-3-2	[carton embossé qui forme un cadre autour de l'aquarelle]
Mount Pleasant, June 1807, with the bungalow of Charles Short	June 1807	aquarelle sur papier	F 47-11-3-2	
[Landscape, Newfoundland]	[nd]	aquarelle, encre et mince sur papier	F 47-11-3-2b	[with cartographic depiction of coast line]
Whitchurch	[nd]	lavis et mine sur papier	F 47-11-3-2c	[Church on the Wye, Herefordshire]
[Sketch of a cascade]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-3-2d	
[A gentleman]	[nd]	mine sur papier	F 47-11-3-2e	
[Silhouette of a man]	[nd]	encre sur papier	F 47-11-3-2f	

[Silhouette of a woman]	[nd]	encre sur papier	F 47-11-3-2g	
[Sketch of an island]	[nd]	mine sur papier	F 47-11-3-2h	
Branscombe	[nd]	lavis et aquarelle sur papier	F 47-11-3-2i	[England]
Dartmeet Bridge	[nd]	lavis et mine sur papier	F 47-11-3-2j	[Dartmoor, England]
[Sketch dartmeet Bridge]	[nd]	mine sur papier	F 47-11-3-2k	[Dartmoor, England]
Blue anchor seen from Dunster, england	[nd]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-2l	
[Rapids near Les Cedres]	[1830?]	lavis sur papier	F 47-11-3-2n	[abîmée]
[Sketch of houses on a coast]	[nd]	mine sur papier	F 47-11-3-2o	
Buckland, England	[nd]	mine et lavis sur papier	F 47-11-3-2p	
Sidmouth, England	[nd]	mine et aquarelle sur carton	F 47-11-3-2q	[carton embossé qui forme un cadre autour de l'aquarelle]
[Green Island, Quebec]	[nd]	lavis sur papier	F 47-11-3-2r	
[Unidentified landscape with boat]	[nd]	mine et lavis sur papier	F 47-11-3-2s	
[Unidentified shoreline]	[nd]	mine et lavis sur papier	F 47-11-3-2t	
[Sketch of a dog]	[nd]	encre et lavis sur papier	F 47-11-3-2u	
[Unidentified landscape]	[nd]	lavis sur carton	F 47-11-3-2v	[carton embossé qui forme un cadre autour de l'aquarelle]

Moth	[May 1792]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-2w	[voir F 47-11-1-0-30 et 31]
[On the Arno, between Lucca and Florence]	[december 3 1791?]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-2x	[copie de Samuel Holland, voir Elizabeth Simcoe entrée du 3 décembre 1791]
Lyme from lady Finch's garden	[nd]	aquarelle sur papier	F 47-11-3-2y	
Map of Upper Canada	1795	encre et aquarelle sur papier	F 47-5-1-0-37	Journeys of Lt. Governor Simcoe between March 1793 and September 1795
Sketch map of Eastern North America	[1792?]	encre sur papier	F 47-5-1-0-12	scale 1 inches = 100 miles
Sketch map of the Great Lakes and Eastern United States	[1793?]	encre sur papier	F 47-5-1-0-19	[verso]: Canada Scale: 1 inches = 40 miles Proposed towns colored in red
Map of part of Eastern America	[1793?]	encre sur papier	F 47-5-1-0-20	
Map of Upper Canada	1795	encre et aquarelle sur papier	F 47-5-1-0-37	Journeys of Lt. Governor Simcoe between March 1793 and September 1795 [verso]: Upper Canada Scale: 20 miles to an inch
[Sketchbook]	1795-1796	mine et aquarelle sur papier	F 47-11-2-1	[63 esquisses, plusieurs vues rapidement esquissées avec peu de détails. Quelques-uns son datés, certaines identifiés: Fort Erie, 40 Mile Creek, Queenston, Huron et Chippewa. Quelques fleurs avec descriptions.]

Archives publiques de l'Ontario (APO), Toronto, Ontario Fonds la famille Simcoe, F 47 17 journaux de voyage, 1791-1814, certains sont illustrés. [journal 1 à 8 couvre le voyage dans les Canadas, 9 et 10 les années 1798 et 1814 à Wolford Lodge, 11 à 17 sont des copies des huit premiers].					
[esquisse d'un homme couché sur un mat de bateau]	1791	mine	journal F 47-8-0-1		
[deux paysages marins]	1791	encre	journal F 47-8-0-1		
[esquisse de paysages marins]	1791	mine et encre	journal F 47-8-0-1		[sur la page]: Flint Island, Ahmerst Isle, Cape North
Nov. 1, Entrance Island	November 1st 1791	mine et encre	journal F 47-8-0-1		
[petite esquisse] Dead man's Island, Nov. 2nd	November 2nd 1791	mine et encre	journal F 47-8-0-1		
[carte du Lac St-Pierre et du St-Laurent]	1792	encre et lavis	journal F 47-8-0-3		[du Lac St-Pierre à Montréal]
[carte des rives du St-Laurent]	1792	encre et lavis	journal F 47-8-0-3		[de St-Augustin à Trois Rivières]
[petite esquisse d'une église - Cap Santé?]	1792	mine et encre	journal F 47-8-0-3		
[petite esquisse] Niagara River	1792	mine et encre	journal F 47-8-0-3		[à côté]: Niagara River (2 fois)

[les chutes Niagara]	1792	mine et encre	journal F 47-8-0-3	[un x indique the Table Rock] [en haut]: Montmorency Falls [en bas]: Montmorency
From Navy Hall	1792	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-3	
[paysage non identifié]	1792	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-3	[sur une page: en haut, une esquisse et en bas une aquarelle du même paysage]
[esquisse d'un chien qui dort]	1792	mine	journal F 47-8-0-3	
Queenston's Landing	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	
Mr Hamilton's House at Landing	1794-1795	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-5	[une esquisse à la mine et une autre à l'encre et lavis sur la même page]
[esquisse d'un paysage]	1794-1795	lavis	journal F 47-8-0-5	
Queenston	1794-1795	aquarelle, mine	journal F 47-8-0-5	
Queenston	1794-1795	aquarelle, mine	journal F 47-8-0-5	
From the passage at Navy Hall	1794-1795	mine et lavis	journal F 47-8-0-5	[en haut]: a. inestimable peach trees b. invaluable [...] c. currant bushes d. an arbour
Niagara from the Lake	1794	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-5	[en haut]: [...] 13 1794,
Kingston	1794-1795	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-5	

Kingston	1794-1795	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-5	[en dessous de Kingston, un paysage non identifié]
[petite esquisse-paysage non identifié]	1794-1795	mine et encre	journal F 47-8-0-5	[dans le coin gauche en bas, de côté]
Glengarry House; Pt Bodet	1794-1795	mine et encre	journal F 47-8-0-5	[petites esquisses entre deux entrées du journal]
Pt à Bodet	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	
Mill at Pt Cedars	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[trois paysages, un au dessus de l'autre] Isle Perrot, [...] Isle des Sœurs	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[petite esquisse de] Varennes	1794-1795	mine et encre	journal F 47-8-0-5	
[carte]	1794-1795	mine et encre	journal F 47-8-0-5	[Lac St-Peters à Trois-Rivières]
[deux esquisses, une église et] Cap Santé	1794-1795	mine, lavis et encre	journal F 47-8-0-5	
Jacques Quartier Mill	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[paysage non identifié]	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	
from Caldwell's window, Quebec	1794-1795	aquarelle	journal F 47-8-0-5	

[paysage non identifié]	1794-1795	encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[paysage non identifié]	1794-1795	encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
17 miles creek	1794-1795	encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[esquisse de plusieurs arbres]	1794-1795	mine	journal F 47-8-0-5	[sur deux pages]
40 M Creek	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
Forty Mile Creek	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[petite esquisse d'un insecte]	1794-1795	mine et encre	journal F 47-8-0-5	
[esquisses de paysages]	1794-1795	mine	journal F 47-8-0-5	[plusieurs pages sont couvertes d'esquisses plus ou moins élaborées de paysage]
15 mile creek from Niagara towards Burlington Bay	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
Near the 15 mile creek [fleur]	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	[à côté]: a kind of fungus, the black is like the snuff of a candle, the white like snow, 5 of them within them is a yellow chive [...]
40 Mile pond	1794-1795	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-5	
40 Mile pond	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	

A saw mill at 40 mile pond	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
Forty mile creek	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
Appanee Mill	1794-1795	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-5	
[esquisses de paysages non identifiés]	1796	encre	journal F 47-8-0-8	[plusieurs pages sont couvertes d'esquisses plus ou moins élaborées de paysage entre les entrées du journal]
[esquisses de bateaux]	1796	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	[huit pages sont remplies d'esquisses de bateaux et de voiliers plus ou moins élaborées]
Ringmore	1798	mine, encre et aquarelle	journal F 47-8-0-9	
[esquisse d'un village]	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	[village anglais?]
[paysage d'une vallée non identifiée]	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	[sur deux pages]
[paysage d'une vallée non identifiée]	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	
[paysage non identifié]	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	
[paysage non identifié]	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	[sur deux pages]
[paysage non identifié]	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	
[esquisse d'un paysage non identifié]	1798	mine	journal F 47-8-0-9	

[esquisse d'un paysage non identifié]	1798	mine et encre	journal F 47-8-0-9	
[esquisse d'un paysage non identifié]	1798	mine et encre	journal F 47-8-0-9	
[esquisse de deux hommes]	1798	mine et lavis	journal F 47-8-0-9	
[esquisse d'un paysage non identifié avec personnages et animaux]	1798	mine et encre	journal F 47-8-0-9	
Torkay August 98	August 1798	lavis et aquarelle	journal F 47-8-0-9	[sur deux pages]
Shepherd, August 98	August 1798	lavis et encre	journal F 47-8-0-9	
[Bâtiment]	1798	lavis et encre	journal F 47-8-0-9	
Feynmouth	1798	mine, encre et lavis	journal F 47-8-0-9	
[Bâtiment -tour]	1798	encre	journal F 47-8-0-9	
[paysage non identifié]	1798	mine et encre	journal F 47-8-0-9	
[paysage non identifié]	1791-1792	mine et encre	journal F 47-8-0-11	[paper watermarked from 1799?]
[oiseau] 26th october 1791	1791-1792	mine et encre	journal F 47-8-0-11	[feuille insérée dans l'album]
[esquisses de bateaux, îles]	1791-1792	encre et lavis	journal F 47-8-0-11	

[paysages non identifiés]	1791-1796	encre et aquarelle	journal F 47-8-0-12	[huit pages ont des esquisses plus ou moins élaborées de paysage entre les entrées du journal]
[paysages non identifiés]	1791-1796	lavis	journal F 47-8-0-12	[trois paysages sur une même page]
[carte des rives du Lac Ontario]	1791-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-12	
[paysages non identifiés]	1795-1796	mine et encre	journal F 47-8-0-15	[neuf pages ont des esquisses plus ou moins élaborées de paysage]
16th mile creek, North Shore, 15th June 1795	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	
from Mrs Jones, 15th June 1795	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	
[carte du Lac St-Pierre et du St-Laurent]	1795-1796	mine et encre	journal F 47-8-0-15	[du Lac St-Pierre à Montréal]
[carte des rives du St-Laurent]	1795-1796	mine et encre	journal F 47-8-0-15	[de St-Augustin à Trois Rivières]
[paysage non identifié]	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	
[paysage non identifié]	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	
[paysage non identifié]	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	[Bridge on the Don River]
[esquisse de bateaux]	1795-1796	mine et encre	journal F 47-8-0-15	
[paysage non identifié]	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	

[paysage non identifié]	1795-1796	encre et lavis	journal F 47-8-0-15	
[cartes esquissées]	1795-1796	mine et encre	journal F 47-8-0-15	[deux pages ont des esquisses de cartes, une non identifiable, l'autre du Lac Simcoe]
Musée McCord, Montréal, Québec				
Chippenawan Indians of Carganawagana	[1791-1796]	mine et aquarelle sur papier, 12,5 x 15,7	M2125	[sous le dessin]: Chippenawan Indians of Carganawagana
[Wolfe's Cove from Sillery]	[1791-1796]	mine et aquarelle sur papier	M669	[encadrée]
[House]	[après 1796?]	mine et aquarelle sur papier	M2125.1	[WG 1, 1708]?
The Weir Foudation, Niagara-on-the-Lake, Ontario				
Mohawk Village, Grand River	[1793]	mine et aquarelle sur papier, 20,8 x 32,6	982.638	[au recto]: 1793 Mohawk Village, Grand River, 1793 [au verso]: Village of Mohawk Indians on the Grand River [d'après Pilkington]
Near Fort Chippewa, August 25, 1795	August 25 1795	mine et aquarelle sur papier, 26,7 x 40,2	982.637	[au recto]: 25th August 1795 Near Ft Chippewa [au verso]: Spary of the falls of Niagara rising as a cloud, seen from the River three miles above the Falls

[Figures in a landscape]	[non datée]	mine et aquarelle sur papier, 27,8 x 42	982.639	[Claudian manner]	
[The Horseshoe Falls, Niagara, from the Canadian side]	[1792-1796]	lavis sur papier. 20,5 x 31,2	982.646	[on the reverse : View of a house on a rocky embarkment with an unidentified falls cascading from the right]	
Berry Pomeroy	[après 1796]	mine et aquarelle sur papier, 22,6 x 30,9	982.651	[au recto]: Berry Pomeroy [2 fois] [Devon, UK]	
Lake Lamberris	[après 1796]	mine et aquarelle sur papier, 21,8 x 30,6	982.652	[au recto]: Lake Lamberris [North Wales]	
[unidentified landscape]	[non datée]	mine et aquarelle sur papier, 20,1 x 32	982.653	[au verso: esquisse à la mine d'un paysage similaire]	
[unidentified landscape]	[1792-1796?]	lavis sur écorce de bouleau, 11 x 18,7	982.747	[coastal landscape]	
Collection privé, Royaume Uni					
[Moonlit Coastal View]	1783	encre et lavis sur papier	883-Stephens	[signé au recto]: Eliza Gwillim Invt 1783	
Collection of the Queen's York Rangers Regimental Council On long term loan to the City of Toronto, Ontario					

[Wolford Chapel]	[after 1802]	mine et aquarelle sur papier 19,6 x 11,9	1983.44.1	
[Wolford Lodge Chapel]	[after 1802]	mine et aquarelle sur papier 30,1 x 21,5	1983.44.2	[au dos: Sophia Jemima Simcoe]
[Sketch map: proposed winter camp for the Queen's Rangers]	[1791-1796?]	encre et mine sur papier, 22,6 x 18,6	1983.44.3	[bâtimenst marqués de 1 à 5 avec légende en bas à gauche] [recto de la suivante]
[Sketch of pickets and buildings]	[1791-1796?]	encre et mine sur papier, 22,6 x 18,6		[recto de la précédente]
Museum Services, City of Toronto, Ontario				
[Wolford Lodge]	[after 1796]	mine et aquarelle sur papier 35,8 x 24,9	X.3696.1	[au verso: dessin à la mine d'un sofa]
[Wolford Chapel]	[after 1802]	mine et aquarelle sur papier 25,2 x 18,7	X.3696.2	[deux aquarelles, une au recto et l'autre au verso d'une page d'album : 32,2 x 26,7]
[Wolford Chapel]	[after 1802]	mine et aquarelle sur papier 18,2 x 14,3		
[Wolford Lodge]	[après 1796]	mine et aquarelle sur papier 29,5 x 22,3	X.3696.3	[fut déjà encadré, marquent sur une bordure qui suggèrent qu'il s'agit d'une page d'une carnet]

[A : Wolford Lodge]	[after 1796]	aquarelle sur papier, 15,5 x 10,5	X.3696.4	[deux de chaque côté d'une page d'album: 32,8 x 26,5] [au recto]: A au dessus de B [au verso]: C à gauche de D
[B : Wolford Lodge]	[after 1796]	aquarelle sur papier. 18,7 x 11,6		
[C : Wolford Lodge and Wolford Chapel]	[after 1802]	[aquarelle et lavis, tons de bleu et pourpre, 11,5 x 16,6		
[D : Wolford Lodge]	[after 1796]	aquarelle sur papier, 11,7 x 18,3		
Toronto Public Library Collection, Toronto, Ontario				
Castle Frank	1796	aquarelle sur papier, 16 x 19,6	934-1-4	
York Harbour	[1791-1796]	aquarelle sur papier, 30,2 x 47,5	970-7-2	[au recto]: York Harbour [au verso]: no 5
York Harbour	[1791-1796]	esquisse à la mine sur papier, 10,6 x 21,2	934-1-5	[au recto]: York Harbour[au verso]: no 5

View at the camp, at Toronto, July 30th 1793	July 30 1793	aquarelle sur papier, 12,3 x 18,8	934-1-1	[au verso]: View of the camp at Toronto, July 30th 1793
Scadding's House	1795	encre sur papier, 11,5 x 18,5	x 18-25a	
York	[August 24?] 1793	aquarelle sur papier, 13,3 x 23	934-1-2	[looking south towards Gibraltar Point, showing firing of salute - salutes were fired to commemorate the victory of York in the siege of Famars, and the re-naming of Toronto as York - on August 24 & 27 1793]
Collection du Musée Stewart, Montréal, Québec				
NB: L'ordre des pages des carnets a été recréé par David Bureau pour, <i>Le récit de voyage et son illustration : les carnets de dessins canadiens d'Elizabeth Posthuma Gwillim, Lady Simcoe (1762-1850)</i> . Mémoire de Maîtrise en étude des arts, non publié, Université du Québec à Montréal, Mars 2008. Les listes sont présentées en annexe en page 111 et 112.				
[Diaries (4)]	1791-1796		Bibliothèque David M. Stewart	[Copies des originaux conservés aux Archives publiques de l'Ontario - 1. 1791-1796; 2. 1792-1793-1794; 3. 1794-1795; et 4. 1796; non illustrés]
Carnet <i>Niagara</i> , 74 pages, Bibliothèque David M. Stewart				
Liste sommaire des images majeures selon Bureau. Nous commentons ou ajoutons de l'information dans la colonne 'note'.				

[Fleur et insecte] August 1793	August 1793	mine, encre et aquarelle sur papier, 19 x 16,5 chaque page	pages 0-1	[dans un coin]: Oswego bitter drawn in June but not coloured till nearly rubbed out therefore perhaps incorrect, Sept.3 1793[coin opposé, à l'envers]: August 1793, head scarlet ... thick white, tufts of white hair from the head down the back, sides straw colour long tufts of hair from the tail[au centre]: head scarlett, scarlett and black alternate rim straw colour, ... thick white tufts from the head
Lake Erie	[nd]		p. 2-3	
Lake Erie	[nd]		p. 6-7	
[Fleur non identifié]	[nd]		p. 10-11	
Bass Island, Lake Erie	[nd]		p. 12-13	
Lake Erie	[nd]		p. 14-15	
Lake Erie, 1795	1795		p. 18-19	
[Sans titre, Niagara], 1795	1795		p. 22-23	
[Sans titre, échelle], 1795	1795		p. 24-25	[Échelle de Pilkington pour permettre à Madame Simcoe de descendre sur le Table Rock, aux chutes Niagara]
23th August 1795	1795		p. 26	
Whirpool, 15th August, 1795	August 15 1795		p. 27	

Mill opposite the Whirlpool, 15th August 1795	August 15 1795	mine, encre et aquarelle sur papier, 19 x 16,5 chaque page	p. 28	
Tice's farm	1795		p. 30-31	[inscription p. 30]: Mrs Tyce near the Falls of Niagara
14th August 1795	August 14 1795		p. 32-33	
14th August 1795	August 14 1795		p. 36-37	
14th August 1795	August 14 1795		p. 38-39	
Candy Mill above the falls, August 14th 1795	August 14 1795		p. 40-41	
Tice's farm on mountain, Tice's farm	[nd]		p. 42-43	[inscription en haut, p. 42]: Mrs Tyce's on the mountain, August 11 95
5th August 95 [maison non identifiée]	August 5 1795		p. 44-45	
5th August 1795	August 5 1795		p. 48-49	
5th August 1795 Trojan	August 5 1795		p. 50-51	
5th August 1795	August 5 1795		p. 52-53	
5th August 1795	August 5 1795		p. 54-55	
1st August 1795 [Queenstown], July 1795	July-August 1795		p. 58-59	

[Voiliers, vue non identifiée, possiblement Queenstown]	[nd]	mine, encre et aquarelle sur papier, 19 x 16,5 chaque page	p. 60-61	
July 25th 95	July 25 1795		p. 62-63	
[Village non identifié]	[nd]		p. 64-65	
[Chien, vue non identifiée]	[nd]		p. 66-67	
[Vue non identifiée]	[nd]		p. 68-69	
[Vue non identifiée]	[nd]		p. 72-37	
Carnet <i>St. Lawrence</i> , 103 pages, Bibliothèque David M. Stewart Liste sommaire des images majeures du carnet <i>Panoramase</i> selon Bureau. Nous commentons ou ajoutons de l'information dans la colonne 'note'.				
Castke Frank	[nd]	mine, encre et aquarelle sur papier	pages 0-1	
[Fleur, description]	[nd]	19 x 16,5 chaque page	p. 2-3	
Castle Frank	[nd]		p. 4-5	
In York Harbour	[nd]		p. 8-9	
Kingston [ville]	[nd]		p. 12-13	
Kingston [port]	[nd]		p. 14-15	
1000 Islands, 26th July 1796	July 17 1796		p. 18-19	
1000 Isle, Chemney Isle	[nd]		p. 22-21	
Toniata, Isle au Baril, Pte au [...]	[nd]		p. 22-23	
Isle au Baril	[nd]		p. 24-25	
Pte aux Iroquois, Pte aux Pins	[nd]		p. 26-27	
Coll. McDonnell	[nd]		p. 34-35	

Pte Morandi [...]	[nd]		p. 36-37	
Pte au Diable	[nd]		p. 38-39	
Pte Biron	[nd]		p. 40-41	
Isle Perrot, Isle Montreal	[nd]	mine, encre et aquarelle sur papier 19 x 16,5 chaque page	p. 42-43	
isle Perrot, Lac des Deux Montagnes	[nd]		p. 46	
Hill above Montreal, St. Paul, Timber raff	[nd]		p. 54-55	
Montreal, St. Helen's [sud-est]	[nd]		p. 56-57	
Montreal, St. Helen's [nord-ouest]	[nd]		p. 57-58	
On Lac St. Pierre, Pte du Lac	[nd]		p. 65	
Haldimand's Barracks	[nd]		p. 65	
3 Rivers	[nd]		p. 66-67	
Batiscan, St. Pierre le Becquet [sic]	[nd]		p. 68-69	[inscription, p. 69]: R. Batiscan, from the cure's house at St. Pierre de Becquets
R. Batiscan, St. Pierre de Bequet	[nd]		p. 70-71	[inscription, p. 70]: Pt de Champlain
Grondines, Deschambeault, Lotbinière	[nd]		p. 74-75	

Pt Plato, Cap Santé	[nd]		p. 78-79	[p. 78]: Pt-St.-Croix, P.Plato Cap Sante church [p. 79]: in 78 [erased] Cap Sante
P[...]	[nd]		p. 84-85	
Cap Rouge, Coll. Cadwell's Gardens	[nd]	mine, encre et aquarelle sur papier 19 x 16,5 chaque page	p. 86-87	[inscription à la mine]: Coll. Caldwell's Gardens, Quebec
[Visages non identifiés]	[nd]		p. 100-101	
[Personnages non identifiés (groupe)]	[nd]		p. 102-103	
Autres œuvres de ces deux carnets ne figurant pas dans la liste sommaire de Bureau.				
[poisson]	[nd]	mine et aquarelle	Carnet Niagara, p. 90	
[Pt au Bodet]	[nd]	mine	Carnet Niagara, p. 97-98	
[Fleur sauvage]	[nd]	mine et aquarelle	Carnet Niagara, p. 10	[inscription au milieu, sur la gauche]: empalement divided into 5, 6 white petals, 10 chives appearing double, purple proceeding from a purple scalloped rim, seed velvet green [plus bas]: leaves shinning stiff, substance sharply, sawed pointed, grow in cluster of five together
[Niagara Falls]	[nd]	mine et lavis	Carnet Niagara, p. 21	
[Forty Mile Creek]	[1796?]	mine et lavis	Carnet Niagara, p. 70	

York Harbour	[1796?]	mine et lavis	Carnet St. Lawrence, p. 28-29	
Sun Fish, York, July 13th 96	July 13 1796	aquarelle		[à la mine]: Green grained, gold, dark, scarlett [plus bas]: scarlett [à l'encre]: Sun Fish, York, July 13th 96
[Isle aux Sœurs]	[1796?]	mine, lavis et aquarelle	Carnet St. Lawrence, p. 47-48	
[Proportion du visage, oreille]	[1797?]	mine		[étude des proportions du visage et d'une oreille]
[Oeil]	[nd]	mine		[étude d'un œil]
[bateau]	[nd]	mine		[étude de bateaux]
[fleurs sauvages]	[nd]	mine		[avec description]: 5 petals, 12 chives yellow tips, empalement 3, white leaves [...]
[chenille]	[nd]	aquarelle		[petit dessin d'environ 1 x 2 cm trouvé à l'intérieur d'un carnet]
Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa, Ontario				
Album qui a été créé vers 1840-1841 et qui contient des aquarelles et gravures de Madame Simcoe. No 1938-223. WILSON, Bruce G. <i>Elizabeth Simcoe (1766-1850): Introduction and Catalogue</i> , Ottawa, Public Archives of Canada, 1977.				
Richmond Island, [Isle Madame] and Green Island near the Strait of Canso, N.S. October 29 1791	October 29 1791	mine et aquarelle, 14,7 x 23,1	A1	[au recto]: Richmond I. near the Gut of Canso [au verso] near H., I. of Entry, one of the Magdalen Is. In the Gulf of St. Lawrence

Quebec from above	[1791-1796]	mine et aquarelle, 15,5 x 21,5	A2	[au recto à l'envers]: Above Quebec [au recto]: Quebec [sous l'image]: Above Quebec [esquisse au verso]
Quebec from Woodfield	[1791-1796]	mine et lavis, 12,5 x 20,9	A3	[au recto]: Quebec from Woodfield (2 fois: à la mine et à l'encre)
Quebec	[1791-1796]	lavis gris et bleu, encre, 9,7 x 15,7	A4	[au recto] Quebec[sous l'image]: Quebec
Quebec	[1791-1796]	mine et lavis gris et bleu, 14,1 x 22,9	A5	[au recto] Quebec [sous l'image]: Quebec [esquisse d'un arbre au verso; 1841/C.S.]
The Rock described by Father Hennepin near Niagara, August 5 1795	August 5 1795	mine et lavis gris et bleu, 10,5 x 16,5	A6	[au recto]: Rock described by Father Hennepin near Niagara
Montreal	[1792-1796]	lavis gris et bleu avec aquarelle, 7,7 x 11,3	A7	[au recto]: Montreal [au verso]: Montreal (3 fois)
Montreal	[1792-1796]	lavis gris et bleu avec aquarelle, 10,4 x 20,9	A8	[au recto]: Montreal (2 fois)
Montreal from the West	[July 30 1796]	mine et lavis gris et bleu, 11,6 x 18,8	A9	[au recto]: from the West [sous l'image]: Montreal from the West
Nun's Island	[July 29 1796?]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle,	B1	[au recto]: mountain Montreal, l'au Soeurs [sous l'image]: Isle au Soeurs

Montreal from the West,	[July 30 1796]	mine, lavis gris et bleu 15,2 x 23,5	B2	[au recto]: from the west, I.St paul, Montreal [sous l'image]: Montreal, from the West [au verso]: esquisse
Fort Chippawa on the Welland River	[July 25 1795?]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 13,7 x 23,2	B3	[au recto]: bridge the portage for boats, Chippeway [sous l'image]: Chippewa Portage for Boats [au verso]: esquisse
Twenty Mile Creek on Lake Ontario	[May 10 1794]	mine et lavis gris et bleu 7,7 x 11,3	B4	[au recto et sous l'image]: 20 mile creek
Forty Mile Creek on Lake Ontario	[May 10 1794 or June 8 1796]	mine, lavis gris et bleu et aquarelle 7,7 x 11,3	B5	[au recto et sous l'image]: 40 mile Creek Lake Ontario
Forty Mile Creek on Lake Ontario	[May 10 1794 or June 8 1796]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 13,2 x 18,4	B6	[au recto, au verso et sous l'image]: 40 Mile Creek (2 fois au recto)
Pointe-aux-Trembles	[June 8] 1792	mine, lavis gris et bleu et aquarelle 13,7 x 22	B7	[au recto]: above Quebec, Pt aux Trembles 1792 [à côté de l'image]: Pt au Tremble, Mrs Simcoes Tent [au verso]: esquisse
King's Head Inn Burlington Bay	[June 11 1796]	mine et lavis gris et bleu et aquarelle 10,6 x 19,5	B8	[au recto, coupé]: ...gs head Inn at the head f Lake Ontario

Twenty mile pond on lake Ontario	[May 10 1794]	mine, encre, lavis gris et aquarelle 19,1 x 32	B9	[au recto]: 20 mile pond, 20 mile pond on lake Ontario [au verso]: aquarelle
Burlington Bay	[June 11 1796]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 8 x 11,8	C1	[au recto et sous l'image]: Burlington Bay [au verso]: Beas ...Burlington Bay Upper Canda
Twenty Mile Creek on Lake Ontario	[May 10 1794]	mine et lavis gris et rose 8,4 x 12,3	C2	[au recto et sous l'image]: 20 mile Creek
Burlington bay	[June 11 1796]	lavis gris et bleu et aquarelle 7,4 x 11,4	C3	[au recto et sous l'image]: Burlington Bay
Deschambault, Que. On the St Lawrence river	August 4 1796	mine et lavis gris et bleu 7,6 x 11,4	C4	[[au recto]: No 2, Deschambault [au verso]: Sketches are kind of pict...sque arithmetic in which 3 figures ..ay represent a hundred Ld Burleigh / Deschambeau near Richelieu on the St Lawrence, 4th August 1796 [au recto sous l'image]: deschambeau
Credit River	[June 16 1796]	mine, lavis gris et aquarelle 12 x 18,6	C5	[au recto]: River Credit 8 mles from Toronto, June 96, River of Credit [au verso]: aquarelle
Thousands Islands St.Lawrence River	[June 30 1792 or July 26 1796]	mine et lavis gris et bleu, touche de rouge 7,9 x 11,8	C6	[au recto et sous l'image]: 1000 Isles, R. St Laurence

Niagara River near Queenston	[1792-1796]	mince, lavis gris et aquarelle 7,8 x 11,3	C7	[au recto]: Niagara River near Queenston [au verso]: near Queenston, on the Niagara River [sur le support]: Niagara River near Queenston (2 fois)
Barracks at Queenston and camp on the mountain	[1793?]	mine et lavis gris et bleu 7,7 x 11,4	C8	[au recto]: Barracks at Queenston, & camp on the mountain [sur la support]: Barracks at Queenston (2 fois)
Niagara River near Queenston	[1792-1796]	mince et lavis gris et bleu, aquarelle 7,5 x 11,6	C9	[au recto]: Niagara River [sur le support]: Niagara River (2 fois)
Head of Lake Ontario	[June 12 1796]	mine et lavis gris et bleu, aquarelle 7,7 x 11,4	D1	[au recto]: The head of Lake Ontario [sur le support]: The head of Lake Ontario
Mrs Tice's farm on the mountain near Queenston	September 12 1795	mine et lavis gris et bleu et aquarelle 7,6 x 11,6	D2	[au recto]: Mrs Tyce farm, 3m. From the falls of Niagara, Sept. 1795 [au verso]: ... farm on the mountain ... from the falls of Niagara, Sept. 12 1795 [sur le support]: 3 Miles from the Falls of Niagara 3 m. from the Falls of Niagara
Long Sault Rapids, St Lawrence	[July 28 1796]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 11,2 x 20,9	D3	[au verso]: esquisse [sous l'image]: Rapids at long Sault

Long Sault Rapids St Lawrence river	[July 28 1796]	mine et lavis gris et bleu 10,7 x 19,4	D4	[au recto]: Rapide dangereux, Long Sault [au verso]: Long Sault
McDonald Rapids on the Severn River between Sparrow Lake and Ragged Rapids	[September-October 1793]	mine et lavis gris et bleu 15 x 24,1	D5	[au verso]: if Mr Noat' likes to etch these sketches as he intimated to Mrs Simcoe he should, at his own expense, he is very welcome, he will please to return these with an impression when they are done, if he does not etch them desires they may be immediately returned / Sketch between Lake Huron & ...by Lt Pilkington of the Engineers [sous l'image]: Between Lake Huron and Lake Simcoe
Near Gloucester Bay on the Severn River near Georgian Bay	[September-October 1793]	mine, lavis gris et bleu 15,6 x 25,1	D6	[au recto] Lake Huron [par Pilkington?]
Niagara Falls	[1792-1796]	mine et aquarelle	D7	[au recto]: Lake Erie
Fort Niagara from Navy Hall	[1792-1796]	mine et lavis gris et bleu, aquarelle 7,6 x 11,6	D8	[au recto]: Niagara Fort [au verso]: Ft Niagara, from Navy Hall
York Harbour	July 21 1796	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 7,8 x 11,7	D9	[au recto]: Gibraltar Pt, H.M. Ship Onondago off York Harbour July 21 1796
Sorel Que. On the St Lawrence	June 12 1792	mine et lavis gris 7,6 x 11,1	E1	[au recto]: Sorel on the St Lawrence, Sorel, 5 [au verso]: J... 12 1792
Montmorency Falls	[June 5 1792]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 8,9 x 12,3	E2	[au recto]: fall of monmorency

Huts near the landing from the opposite side of the Niagara River	[July 12 1793?]	mine, lavis gris et bleu, aquarelle 11,6 x 18,4	E3	[au recto]: from Coll Pilkington towards Lake Huron from Lake Simcoe [sur support, verso]: Huts near the Landing on the Niagara River [sur support]: Queens Town
Plains of Abraham	[1792?]	mine et lavis gris et brun 11,9 x 22,8	E4	[au recto]: heights of Abram spot where Genl Wolfe was killed, Woodfield, Wolfe's Cove where...he landed St Foix, Lorette, Belmont [sur support]: Heights of Abram where Genl Wolfe was killed [recto de E5]
[Unidentified landscape]	[1791-1796]	mine et lavis bleu 11,9 x 22,8	E5	[verso de E4]
King's Head Inn, Burlington Bay	[June 11 1796]	mine lavis gris et aquarelle 11,6 x 20,1	E6	[au recto]: Head of Lake Ontario (2 fois) C.S. [recto de E7]
[unidentified landscape]	[1796?]	mine lavis gris et bleu 11,6 x 20,1	E7	[verso de E6]
Paccane a Miami Chief	[1793 ou 1794]	gravure 9,9 x 6,8	E8	[au recto, à l'envers]: Paccane, Miami [sous l'image]: Meamis Chief, by Mrs Simcoe 1794
Fort Niagara from Navy Hall	[1792-1796]	mine, lavis gris et bleu et aquarelle 7,6 x 11,6	1938-223-1	

Paccane a Miami Chief	[1793-1794]	gravure support: 8 x 6,5 (ovale)	1993-446-1	[au recto, sur support]: Indian Chief By Mrs Simcoe
Isle aux Sœurs, St.Lawrence River	[1795]	mine et lavis gris et brun sur papier 20 x 32	R9266- 386(Peter Winkworth Collection)	[au recto]: 1795, Isle au Sœurs on the St Lawrence river